COUNTWAY LIBRARY
HC 2JXQ N

Library

Boston Psychopathic

Hospital

Boston, Massachusetts

BOSTON MEDICAL
NOV 1933
LIBRARY
t. 1341

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lunitepsychiquee0000maur

L'UNITÉ PSYCHIQUE
ET LES TROUBLES MENTAUX

192
M532u

4748

MAURICE MIGNARD

(1881-1926)

Maurice Mignard naquit à Castres (Tarn), le 5 avril 1881.

Son père, officier d'artillerie, ancien polytechnicien, était de la famille du peintre du siècle de Louis XIV. C'était un homme instruit, curieux, aimable et charmant, qui quitta l'armée pour s'occuper de ses terres.

Sa mère, née Bonnefons, était d'une vieille famille de robe d'Auvergne. Elle était pieuse, bonne, pénétrée de tradition provinciale.

Entre ces deux parents assez dissemblables de croyances et d'idées, auprès de sa sœur plus jeune que lui, Mignard passa son enfance dans leur propriété du Siala-bas, près de Castres, et commença ses études au collège de cette ville, dans un milieu bourgeois que brûlaient les querelles religieuses.

Puis il vint à Paris suivre les cours du lycée Henri IV et, bachelier, entra à la Sorbonne, dans le dessein arrêté de devenir un philosophe.

C'est là que je le connus, ainsi que Piéron, à ces cours où l'on bornait l'étude philosophique aux catégoriques de Kant. Est-ce cette discipline trop stricte et trop étroite qui nous fit évader, Piéron et moi vers la biologie, Mignard vers la médecine après qu'il eût passé brillamment la licence de philosophie ?

C'était alors un camarade délicieux, très sûr dans son amitié, très fin d'esprit, doué d'une vie extérieure intense, d'une parole aisée, d'une verve scintillante, la joie et le charme du Luxembourg de notre jeunesse.

Puis ce fut le service militaire, à Chartres, où nous nous retrouvâmes dans la même chambrée et nous liâmes d'une amitié qui devait croître jusqu'à sa mort. Il apparaissait extérieurement distrait, mais scrupuleux, d'une haute tenue morale, et dans son intimité riche d'une vie profonde de l'âme qui attira Charles Dumas, le poète tué au début de la guerre, mon second ami mort.

Nous décidâmes de vivre ensemble, lui étudiant la médecine, moi les sciences naturelles, avec le désir commun de trouver là une base solide à la philosophie que nous venions d'apprendre, et d'échanger chaque matin et chaque soir, en des conversations sans fin, les notions précises mais trop étroites à notre gré, qu'on nous enseignait alors.

Ce fut, boulevard de Port-Royal, une jeunesse ardente, pleine de vie spirituelle, où le monde entier nous passionna, depuis les événements de la politique quotidienne jusqu'aux méditations sur l'éternelle métaphysique.

Mignard devint externe des hôpitaux, puis passa le concours d'interne des asiles et dut aller vivre à Villejuif. Ce fut la fin de notre vie en commun, mais non la séparation de pensée. Reçu docteur en médecine, et tôt après médecin adjoint des asiles publics d'aliénés, il fut successivement à Mayenne, à Dun-sur-Auron. Il s'était marié, selon son cœur, à une femme qui lui apporta la tendresse, l'affection dont il avait toujours eu l'ardent désir, et qu'il façonna à son image. Revenu près de Paris, à Saint-Maurice, nous reprîmes notre fréquent commerce d'amitié, qu'avaient entretenu de nombreuses rencontres et des lettres plus nombreuses encore.

Mignard devenait, dans le milieu psychiâtrique, un

maître écouté. Sa thèse sur la joie passive avait ruiné à tout jamais les théories exclusivement physiologiques en psychologie. Ses recherches sur l'autoconduction, devenue depuis l'autoduction, puis la maîtrise mentale, attiraient l'attention sur le point de vue purement psychologique, trop souvent et fâcheusement oublié par ceux qui n'ont pas acquis ou compris les saines données philosophiques. Déjà apparaissait sa conception, classique, dualiste, de l'âme et du corps, l'une unique, consciente, émotive, spontanée, l'autre mécanisme complexe, varié, rationnel mais incomplet, insuffisant pour expliquer seul le grand drame de notre être, de tous les êtres, l'éternel conflit de la maîtrise de l'esprit et de l'emprise du corps dont les victoires expliquent si bien les déficiences et les maladies mentales.

Déjà Mignard passait de la psychologie à la métaphysique.

La guerre survint. Il partit dans des ambulances du front, à Nœux-les-Mines, à Mont-Notre-Dame, dans le Soissonnais, en Ardenne, en Belgique. Tous ceux qui l'y virent furent unanimes à admirer son dévouement, son courage, sa charité, dont témoigne une élogieuse citation.

Mais la vue des horreurs de la guerre, qui sont le seul lot du médecin, fut trop violente pour sa sensibilité. Il y perdit la santé physique, il y subit la pire angoisse morale jusqu'au jour où il se réfugia en Dieu pour échapper à sa souffrance, à toutes les souffrances qui l'entouraient.

Ce fut une conversion ; une nouvelle étape de sa vie commençait. Du doute métaphysique, de l'incertitude philosophique, de l'inquiétude vague et lancinante qui n'avaient cessé de le préoccuper et qui sont restés mon lot, il se débarrassa brusquement et trouva dans sa foi chrétienne, toute fraîche et très simple, outre la consolation de sa maladie physique, la satisfaction de son âme, la certitude de sa pensée, la coordination pleine et entière de ses idées et de ses recherches.

Le présent livre en fait foi.

Et Mignard en avait grand besoin. Rentré dans les asiles de la Seine, à Moisselles, puis à Perray-Vaucluse, sa santé s'altéra rapidement ; bientôt ce fut l'hémoptysie effrayante, puis l'exil dans le Midi d'où il ne revint à sa maison natale que pour mourir, le 2 août 1926.

Il repose aujourd'hui au cimetière de Lavitarelle, dans le vaste décor du Causse qu'il avait aimé.

Il fut mon ami, mon frère.

René Legendre.

PUBLICATIONS DE M. MIGNARD

Les doctrines philosophiques de Durand de Gros : un précurseur de la psychologie française contemporaine (en collaboration avec N. Vaschide). *Revue de philosophie*, avril-juin 1902.

Idées délirantes hypocondriaques relatives au tube digestif chez un malade en état d'involution démentielle atteint d'un cancer de l'estomac. *Annales médico-psychologiques*, mai-juin 1908.

Les satisfaits. (Les états de satisfaction dans la démence et l'idiotie.) *Revue de psychiâtrie*, février 1908, p. 67.

De l'état normal au délire. Déséquilibrés orgueilleux à réactions antisociales (en collaboration avec J. Courjon). *Revue de psychiâtrie*, avril 1908.

Déséquilibrés orgueilleux à réactions antisociales (en collaboration avec J. Courjon). *Annales médico-psychologiques*, mai 1908.

Erreur sentimentale et délire systématique. *Revue des Idées*, 15 avril 1908, p. 368.

Un cas de béatitude. État de torpeur béate chez une imbécile de 22 ans. *Journal de psychologie*, juillet-août 1908.

Confusion mentale et démence : Le problème (en collaboration avec E. Toulouse). *Revue de psychiâtrie*, août 1908.

Confusion mentale et démence : établissement d'une méthode d'examen mental (en collaboration avec E. Toulouse). *Revue de psychiâtrie*, janvier 1909.

Apparition de tics et de phénomènes convulsifs liés à un délire mélancolique chez une dégénérée héréditaire. *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, janvier 1909.

Le délire d'interprétation de Sérieux et Capgras. *Revue de psychiâtrie*, juillet 1909.

Les états de satisfaction dans la démence et l'idiotie. *Thèse de doctorat en médecine*. Paris, 1909.

La joie passive (préface de G. Dumas). Un volume in-16, 276 pages. *Collection médicale*, Alcan, Paris, 1909.

De quelques dogmatismes modernes : l'esprit de système et l'esprit de parti. *Revue des Idées*, 15 septembre 1909.

Diagnostic de l'épilepsie et de la paralysie générale (en collaboration avec H. Colin). *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, février 1910.

Émotion, sentiment, tendance. *Revue des Idées*, 15 décembre 1910.

Fonctions psychiques et troubles mentaux. *Année psychologique*, t. XVII, 1911, p. 202.

Les maladies mentales et l'autoconduction (en collaboration avec E. Toulouse). *Revue de psychiâtrie*, juillet 1911.

Recherches sur l'erreur. Essai de contribution expérimentale à la théorie de la connaissance. *Journal de psychologie*, novembre-décembre 1911, p. 21.

L'autoconduction (observations) (en collaboration avec E. Toulouse). *Revue de psychiâtrie*, janvier 1912, p. 44.

Rêves et délires. *Biologica*, 15 février 1912.

La psychose dyspathique. Les phénomènes dyspathiques dans la psychose hébéphrénique. *L'Encéphale*, août 1912.

Délire et personnalité (en collaboration avec G. Petit). *Bulletin de la Société de médecine mentale de Belgique*, décembre 1912.

Confusion mentale et psychose discordante (hébéphrénie) (en collaboration avec M. Provost). *Bulletin de la Société clinique de médecine mentale*, 17 mars 1913.

De l'obsession émotive au délire d'influence. *Annales médico-psychologiques*, mars 1913, p. 333.

Automatisation et spontanéité. *Journal de psychologie*, mai-juin 1914.

Comment définir et caractériser la démence (en collaboration avec E. Toulouse). *Annales médico-psychologiques*, 30 mars 1914.

La théorie confusionnelle et l'autoconduction (en collaboration avec E. Toulouse). *Annales médico-psychologiques*, juin 1914.

Syndrome psychique atopique chez les blessés cranio-cérébraux. *Réunion médico-chirurgicale de la XVIe région*, juin 1916 ; *Montpellier médical ; Annales médico-psychologiques*, mars 1918.

Quelques considérations sur la responsabilité des blessés cranio-cérébraux. *Réunion médico-chirurgicale de la XVIe région*, juin 1916 ; *Montpellier médical*.

Le syndrome psychique résiduel des traumatismes cranio-cérébraux de la guerre (en collaboration avec M. Villaret). *Paris médical*, septembre 1916, p. 209.

Traitement brusque des mutités-aphonies psycho-névrosiques par la respiration artificielle (en collaboration avec A. Gilles). *Annales médico-psychologiques*, mars 1918.

Le syndrome hypotrepsique chez les prisonniers français rapatriés (en collaboration avec Charles Richet fils). *Bulletin de l'Académie de médecine*, 15 avril 1919.

Sur la réaction du psychisme supérieur aux blessures cranio-cérébrales localisées. *Annales médico-psychologiques*, janvier 1920.

Confusion, démence et autoconduction (en collaboration avec E. Toulouse et Juquelier). *Annales médico-psychologiques*, juillet-août 1920, p. 335.

Essai psychologique sur les psycho-névroses (d'après les observations de guerre faites au Centre de psychiâtrie de la VIe armée) (en collaboration avec A. Gilles). *Année psychologique*, XXI, 1914-1919, p. 149.

La notion d'incurabilité en médecine mentale. Sa nocivité pratique et ses fondements erronés. *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*, 10 avril 1920.

Principe d'une méthode d'examen des aliénés, plus spécialement dans le cas de confusion et de démence (en collaboration avec E. Toulouse et Juquelier). *Annales médico-psychologiques*, septembre-octobre 1920, p. 419.

La confusion mentale proprement dite et le syndrome confusionnel. Psychologie des délires. Deux chapitres dans les volumes de psychiâtrie du *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée*, de MM. Émile Sergent, Ribadeau-Dumas et Babonneix. Paris, Maloine, 1920.

La faillite des psychologies matérialistes sur le terrain de la pathologie mentale. *Revue de philosophie*, octobre 1920.

Les fonctions mentales et les blessures du cerveau. *La Nature*, 25 septembre 1920.

Sur la nature de la démence survenant au cours de certains délires (à propos de deux cas de délire d'influence). *Annales médico-psychologiques*, avril 1921, p. 354.

Les variations de valeur de l'activité mentale dans les états démentiels. *L'Encéphale*, avril 1921, p. 191.

Sur la psychopathogénie des hallucinations (à propos d'une hallucination gigantesque). *Annales médico-psychologiques*, mai 1922, p. 442.

L'emprise organo-psychique et les états d'aliénation mentale. *L'Encéphale*, mai 1922.

L'imagination objectivante et les hallucinations visuelles vraies. *Journal de psychologie*, juin 1922, p. 543.

Sur la nature de l'automatisation mentale dans les états

d'aliénation. L'emprise organo-psychique. *Journal de psychologie*, janvier 1923, p. 66.

Une psychose passionnelle. *Annales médico-psychologiques*, février 1923, p. 156.

La subduction mentale morbide. *Annales médico-psychologiques*, mai 1924.

La subduction mentale morbide et les théories psychophysiologiques. *Année psychologique*, XXV, 1924, p. 85.

Un délire de compensation (en collaboration avec M. Montassut). *L'Encéphale*, 1924, p. 628.

La psychothérapie au dispensaire (en collaboration avec E. Minkowski). *Paris médical*, 16 août 1924, p. 137.

Subduction mentale morbide et réactions psychopathiques secondaires. *L'Encéphale*, 1925, p. 315.

Traitement des états d'excitation et d'anxiété par la phényléthylmalonylurée en solution stable (en collaboration avec L. Durand-Saladin). *Annales médico-psychologiques*, mai 1925.

Les psychoses de désadaptation sociale et les psychoses de dépaysement (en collaboration avec L. Durand-Saladin). *C. R. Congrès des médecins aliénistes*, mai-juin 1925, p. 189.

L'UNITÉ PSYCHIQUE ET LES TROUBLES MENTAUX

CHAPITRE PREMIER

RECHERCHE D'UNE BASE POUR LA PSYCHOLOGIE PATHOLOGIQUE

Lorsque, voici déjà quelques années, furent entreprises les recherches qui devaient aboutir à cet ouvrage, une théorie régnait sur le domaine de la psychologie pathologique. A peu près incontestée, elle fondait le très grand nombre des théories particulières. Et même, le plus souvent, elle se substituait, telle quelle, à toute autre explication. La dissociation mentale, c'était l'interprétation générale et universelle de tous les troubles de la pensée. Hallucinations, impulsions, obsessions, délires, démences, confusions, agitations, mélancolies, tous ces syndromes étaient donnés comme traductions superficielles d'un même processus profond : la dissociation mentale. Il n'y faut voir autre chose, d'ailleurs, que l'application à la pathologie de la théorie associationniste, encore alors dominante dans certaines sphères philosophiques, dont l'influence était très forte sur les milieux médicaux. On admettait en principe qu'à l'image du corps considéré comme un agrégat de cellules, l'esprit humain n'était que la résultante de la coalescence de certains éléments, capable d'une existence isolée; que ces « éléments psychologiques » supposés se réunissent en harmonieuses synthèses ; alors s'épanouis-

sait, pensait-on, la vie normale de l'esprit éveillé. L'on admettait, par contre, que leur retour à l'ordre dispersé marquait l'invasion du sommeil, du rêve et du délire, et que leur disparition définitive de la conscience individuelle aboutissait enfin à la démence.

Depuis plus de quinze ans, nous avons lutté contre l'erreur de ces théories. Nous avons démontré, comme on le verra, je l'espère, dans ces pages, que l'hallucination, l'obsession, et les sentiments sources du délire appartiennent, de toute évidence, à l'unité consciente du sujet, que les impulsions, entraînements de la pensée par l'organisme, ne sauraient prouver sa dualité, par ailleurs inadmissible, que les démences sont des réactions de dégradation, et non des dissociations du psychisme.

Nous avons souligné que l'on ne pouvait tenir compte des faux dédoublements de la personne mentale que mimèrent les hystériques, ces suggestibles comédiens de la maladie.

Tout cela, nous nous en rendons bien compte, n'eût servi de rien, ou presque, si le cours des idées n'avait changé. Infusant la force et la jeunesse d'une admirable intuition aux justes critiques depuis longtemps formulées par la philosophie classique, Bergson avait définitivement ruiné l'associationnisme théorique. Il avait montré l'essentielle fausseté de ces doctrines, qui font de l'esprit une mosaïque, lorsque l'immédiate conscience nous le montre, hors de l'espace, comme une indivisible spontanéité. Après avoir conquis de nombreux psychologues, ces notions s'infiltraient lentement chez les médecins. Elles y trouvaient l'appui d'une conception plus dynamique des troubles et des fonctions du corps lui-même, que provoquaient les nouvelles directions de la physique. En psychiâtrie, les chercheurs les plus jeunes apportaient moins que leurs aînés les conceptions toutes faites de l'anatomisme psychologique dans un vocabulaire tendancieux, par où l'observation avait reçu d'avance ce que l'on pensait démontrer par elle.

Et les choses ont bien changé. Ne disait-on pas récemment qu'il n'y aurait plus lieu de combattre ces notions désuètes, car personne ne les soutiendrait plus ? Il en serait ainsi, sans doute, si les opinions abandonnées par la claire consience ne se maintenaient pas, sous la force de l'habitude, dans d'illogiques applications. A vrai dire, bien peu nombreux sont ceux qui préconisent directement aujourd'hui la psychologie de l'association des prétendus éléments de l'esprit. Et pourtant, la plupart des psychiâtres font encore reposer leurs conceptions sur l'idée de la dissociation mentale, plus ou moins clairement reconnue. C'est ainsi que l'on invoque encore à chaque instant la notion de l'automatisme mental pour rendre compte des troubles psychopathiques.

Or, pour les théoriciens qui préconisèrent cette idée, le trouble mental typique s'expliquait par l'automatisme, c'est-à-dire l'activité libre de l'élément psychique isolé, supposé soustrait à l'action de la synthèse mentale. Mais « cet élément » n'existe pas, et les explications données en son nom sont toutes banales et purement verbales. Il vaut mieux, comme certains, parler d'automatisme basal.

Car cet automatisme basal n'est guère différent, je pense, des automatismes neurologiques dont l'influence, déréglée par la maladie, s'exerçant sans mesure sur le psychisme, réalise, comme nous le verrons, l'état de subduction mentale morbide, par où s'expliquent les psychopathies.

Laissons de côté les nombreuses conceptions qui, malgré l'ingéniosité souvent grande et la science de leurs auteurs, évoquent par trop les notions périmées.

Envisageons les deux plus célèbres efforts qui furent tentés, à notre époque, pour fournir une nouvelle base à la psychologie pathologique.

Ce fut d'abord la doctrine de Freud. Et l'on ne peut pas dire qu'elle ait complètement délaissé les fantaisies psychologiques des éléments spirituels. Bien qu'enve-

loppées de l'universel désir, comme d'un éther obscur, qui ferait la trame de la pensée et peut-être celle du monde, les constellations idéo-affectives ressemblent étrangement aux groupes atomiques et stellaires par où s'imagine le symbole de l'associationnisme psychologique. Sans doute, pour nos faibles yeux, ces constellations sont-elles encore trop statiques ; et si l'on veut une image physique, la relative stabilité des tourbillons exprimerait mieux peut-être la persistance mouvante et polymorphe des orages sentimentaux qui rôdent dans les profondeurs de la conscience indistincte.

Mais reconnaissons les mérites de Freud : il a fait admettre des conceptions psychologiques et dynamiques dans les milieux qu'un anatomisme figé séparait jusqu'alors de toute pensée féconde. Il n'est pas jusqu'aux défauts de la méthode qui n'aient permis de la répandre. Sans doute est-il abusif de chercher des bases sexuelles à tout système psychopathique. Mais cette déviation même, en étonnant, a fait songer ; et bien des esprits ont admis, plus ou moins, la psychanalyse, qu'une plus raisonnable investigation psychologique avait jusqu'alors rebutés. Le pire, dans les systèmes freudiens, c'est que l'on ne voit pas bien s'y dessiner les différences et les rapports de la médecine avec la psychologie, et que toute distinction, même pratique, se perd dans le chaos ténébreux où la Libido brasse les univers, les consciences et les névropathies.

Bien plus intéressante nous paraît la réforme de Bleuler que Minkowski surtout introduisit en France en l'adaptant à des besoins nouveaux. Ici non plus, l'on ne tourne pas franchement le dos à la vieille erreur des « éléments ». Bien plus, on semble partir d'elle. Le trouble psychopathique capital est donné comme une dissociation. Mais il ne faut pas voir une dissociation qui détache de la vie consciente d'invraisemblables fragments. C'est plutôt une divergence intime par laquelle l'esprit, retournant vers soi-même ses plus fortes tendances, ne

garde plus avec l'extérieur que des rapports superficiels, dont l'incohérence est commandée par la distraction. L' « autisme » provoque la « schizoïdie », et ce détachement de la pensée la rend de plus en plus étrangère aux réalités extérieures. Elle devient, en ses symboles, incompréhensible pour nous. Et la « schizophrénie » réalise le masque de la démence, résultant de cette incompréhension. La « fuite dans la maladie » s'accompagne d'un mépris croissant pour le monde extérieur. A ce degré, les instincts normaux s'éteignent, et il ne reste plus, en surface, qu'une sorte d'inerte statue, animée, parfois, d'impulsions mécaniques, le psychisme s'étant, pour ainsi dire, englouti dans ses propres abîmes.

Il y aurait beaucoup à dire au sujet d'un « autisme » qui permet au sujet une telle indifférence, à son propre égard comme à celui des autres.

Et la séparation morbide du réel n'est pas un degré de l'introspection normale, par où nous sont révélées bien des réalités spirituelles.

Mais nous reconnaîtrons à la doctrine de Bleuler une valeur très grande : elle tend à fonder la psychologie pathologique sur la notion des rapports de la pensée avec les objets. En face du groupe des schizoïdies et des schizophrénies, dans lequel prédominent les isolements psychologiques, voici celui des syntonies, où s'affirment, au contraire, des réactions excessives aux excitations extérieures.

Et l'on peut chercher à définir, ainsi que l'ont fait E. Minkowski et M^me^ Minkowska, diverses attitudes de l'esprit caractéristiques de syndromes mentaux et, sans doute aussi, de caractères. Voici le point de rencontre de la pensée bleulérienne avec celle d'où ce livre est issu, et dont nous allons bientôt esquisser les principes.

Mais quel est le rapport de ces attitudes d'esprit avec les troubles organiques qui donnent aux troubles mentaux étudiés leur caractère de maladie ? Comment les désordres d'origine morale déterminent-ils les désordres

physiques qui leur sont associés ? Et comment des lésions corporelles ou des perturbations biologiques peuvent-elles provoquer les grandes réactions psychiques ? On ne voit pas de quelle manière précise la psychologie de Bleuler pourrait rencontrer la pathologie sur le terrain des maladies mentales.

C'est au contraire la psychologie que sacrifient certains physiologues. Ils veulent réduire ce qu'ils appellent le « comportement » normal à des systèmes réflexes. Ils prétendent rendre compte de toute la pathologie mentale par l'unique considération des perturbations de ces réflexes. Les isoler et les connaître dans leur conditionnement physico-chimique, telle est, pensent-ils, la seule tâche vraiment scientifique. Et ils dédaignent l'investigation des consciences comme un vestige de lointaines et désuètes philosophies.

Les réussites merveilleuses des sciences physiques dans le domaine qui leur est propre ne doivent pas griser les esprits « scientifiques » au point de leur faire perdre la notion des acquisitions antérieures, fixées dans les traditions philosophiques, et que la moindre réflexion remet facilement en lumière.

Comment oublier la valeur directe et première des données immédiates de la conscience, qui nous révèle l'existence de la réalité spirituelle, irréductible à toute combinaison spaciale ? Cette valeur est logiquement supérieure à celle de tout système dérivé, à celles notamment de ces anticipations d'expériences, d'ailleurs tout à fait admirables, que sont les vérités des sciences physiques.

Nous verrons, dans le cours de ce livre, qu'elles ne les contredisent pas, mais qu'elles correspondent à des « inconnues » pour celles-ci forcément subsistantes. Ici, cependant, nous voulons nous tenir sur le terrain de nos contradicteurs.

L'expérience objective, elle aussi, montre à sa manière une différence essentielle, fondamentale, entre le réflexe

et la réponse mentale, comme entre ce même réflexe et l'acte psychique spontané. Pour chercher un réflexe, en effet, n'est-on pas obligé de détourner l'attention du sujet ou de le faire volontairement s'abstenir de toute intervention dans le phénomène, de sorte que les réactions ou les initiatives de l'unité consciente ne viennent pas troubler le mécanisme spécial dont on provoque le déclenchement dans les profondeurs de l'organisme par une excitation appropriée ? C'est, dira-t-on, qu'il faut distinguer les réflexes simples et les « réflexes conditionnés », comme l'on admet que le soit tel réflexe. Elles sont, à vrai dire, profondément influencées, et même plutôt pénétrées par tout ce que contient l'indivisible et si riche unité de la conscience. Ne renouvelons pas l'erreur d'une stérile division des facultés. Tout acte mental, si modeste qu'il soit, est à la fois affection, vouloir, connaissance, mémoire ; il traduit un instant de la vie de l'esprit, indivise spontanéité, originale qualité, pénétrante intuition, richesse unifiée. Il est sûr, d'après les données de l'introspection, que cette unité ne peut être réduite : elle se révèle essentielle au psychisme ici manifesté comme une conscience. Mais il nous suffit, pour le moment, de constater que l'existence de l'unité mentale s'impose, par ses manifestations indirectes, à l'expérience objective elle-même.

C'est, précisément, cette notion de l'unité mentale et l'étude de la réaction de l'unité mentale dans les divers syndromes psychopathiques que nous proposons comme base nouvelle de la psychologie pathologique. Nous n'agissons pas de la sorte pour prendre le contrepied de l'erreur combattue. Mais vraiment, comme on le verra, il n'est point de troubles mentaux où ne s'affirme, globale, la réaction de l'unité psychique ; il n'en est pas non plus qui ne tirent leur caractéristique essentielle de quelque modalité de cette réaction.

Telle est la principale différence d'esprit qui séparera toujours la psychiâtrie, science médicale des processus

mentaux, de la neurologie, science médicale des processus nerveux, tandis que leur collaboration, dans l'ordre pratique, deviendra toujours plus féconde. L'une, analytique, trouvera notamment dans l'isolement de systèmes anatomiques la précision des voies des réactions nerveuses. L'autre, synthétique, étudiera surtout le retentissement de telles réactions dans l'unité de la pensée.

Car ce sont des automatismes nerveux qui constituent l'autre part du complexe psychopathique, et cette union pratique de la neurologie avec la psychiâtrie, pour l'étude des maladies mentales, est aussi nécessaire que leur essentielle distinction.

Lorsque l'on étudie les maladies mentales sans aucun parti pris d'école, l'on doit être frappé du caractère psychologique commun qui ressort de la plupart des troubles considérés et s'applique à tous sans exception. Ce caractère est celui d'une remarquable passivité. Dans tous les cas, l'esprit perd sa maîtrise propre, ce pouvoir de direction de soi-même que nous avons, avec E. Toulouse, appelé l'autoconduction (1). Pour des raisons de distinction et de clarté, nous le nommons maintenant l'autoduction mentale. Donc, si l'unité mentale reste entière, l'autoduction mentale, au contraire, subit des atteintes variées en intensité comme en qualité dans le cours des psychopathies. Le persécuté proclame par son délire ce dont le psychasthénique se rend un compte plus exact, et ce que le dément, le maniaque ou le confus subissent de façon plus simple : la direction volontaire de l'activité mentale leur échappe plus ou moins, et sa spontanéité se trouve soumise à de tyranniques influences. Les premiers les expliquent par l'intervention mystérieuse de personnes ou de puissances étrangères à leur propre individualité. Les seconds reconnaissent dans

(1) Travaux publiés depuis 1909 dans *la Revue de psychiâtrie*, *les Annales médico-psychologiques*, etc...

cette emprise l'action de leur propre organisme malade. Et telle est aussi la différence qui sépare notre conception de celle des antiques sur ce même problème.

Les anciens, en effet, avaient fort bien vu ce caractère de passivité si constant dans les psychopathies. Ils avaient remarqué ces hommes et ces femmes qui semblent ne plus s'appartenir et qui paraissent manœuvrés à l'encontre de leur volonté consciente. Étendant abusivement leurs conceptions religieuses sur le terrain de la psychologie médicale, ils en firent des possédés, des individus soumis à des forces surnaturelles.

Cette erreur répond, symétriquement et en sens inverse, à celles de ces modernes qui crurent expliquer les faits mystiques et religieux, données normales et fondamentales de l'humaine psychologie, par les phénomènes pathologiques provenant de leur déviation. L'erreur des anciens se comprend d'autant mieux que nombre de malades, à toutes les époques, ont tendance à chercher la raison de leurs troubles dans des interventions surnaturelles supposées. Le terme *aliéné* vient d'*alienatum*.

Conformément à l'esprit, à la fois juridique et mystique, des anciens Romains, il faut le prendre dans le sens où l'on dit qu'un bien est aliéné lorsqu'il a changé de propriétaire. L'homme aliéné ne se possède plus, et les anciens pensaient que cette dépossession était le revers d'une possession, divine ou démoniaque. Ils croyaient voir l'aliéné sous la domination de puissances surnaturelles.

La pensée moderne établit une claire distinction entre le domaine de la physique et celui de la mystique. Elle écarte, de la sorte, le scientisme et la magie, et reconnaît la valeur propre de la science et de la religion. Les phénomènes dont il est ici question sont des phénomènes morbides. Ils doivent donc, de toute force, répondre à des processus corporels.

Ces processus, nous le verrons, ne sont autres que

des automatismes neurologiques, normalement associés, et presque toujours à l'état de veille normale, subordonnés à l'activité mentale par un échange d'influences réciproques.

Si donc, pour des raisons diverses, le jeu de cet échange se trouve perturbé, le psychisme perd le commandement du complexe psycho-organique, et il subit à son tour une emprise excessive des mécanismes qu'il devrait régir. C'est pourquoi nous avons proposé le nom de subduction mentale, pour désigner le processus fondamental de toutes les psychopathies.

Nous verrons, au cours de cet ouvrage, que la subduction mentale, unique dans son principe, est infiniment variée dans ses manifestations particulières. Nous verrons que cette variété rend compte d'un grand nombre de caractères spéciaux que l'on rencontre dans les psychoses.

Nous verrons que l'origine du trouble peut se trouver dans la pensée aussi bien que dans l'organisme, s'il ne devient vraiment morbide que par la participation du corps, et mental que par celle de l'esprit.

Mais nous verrons aussi que la subduction mentale ne peut rendre compte, par elle seule, de toute la complexité des syndromes étudiés.

Il faut tenir le plus grand compte des réactions de l'unité psychique à cette subduction elle-même, et de la chaîne indéfinie des réactions qu'échangent par la suite le psychisme et les automatismes corporels perturbés. Nous considérerons les délires comme des réactions d'expression, d'explication, de défense et de compensation. Nous verrons que les démences et pseudo-démences sont, elles aussi, des réactions psychopathiques secondaires, réactions de séparation, d'abandon, de dégradation.

Nous devrons ensuite examiner les conséquences théoriques de nos démonstrations dans la psychologie normale. Devant l'unité de la conscience disparaîtra

l'incompréhensible inconscient, tandis que la subconscience, refoulée dans le domaine physiologique, laissera sa place à l'état indistinct de cette même conscience. Et l'unité mentale se manifestera sous ses autres formes, dans l'actualité de ses réalisations développant les virtualités de la mémoire, dans sa spontanéité que limitent, sans la détruire, le jeu des autres activités, engendrant un déterminisme relatif, enfin dans sa valeur affective, irréductible à toute autre donnée, bien que subissant d'innombrables influences.

Comment pourrions-nous, ensuite, ne pas esquisser la conception philosophique générale qui convient à ces prémisses ?

Et, pour terminer, nous devrons entrevoir leurs conséquences pragmatiques. L'orthopsychie nous apparaîtra comme une discipline future, étudiant la norme mentale, les moyens de la cultiver et de la défendre. Ses règles trouveraient leurs applications dans bien des parties de l'hygiène mentale, de la psychothérapie, de la science de l'éducation et de la culture morale.

CHAPITRE II

LES OBSESSIONS ET L'UNITÉ MENTALE

Germaine B..., âgée de 32 ans, se plaint d'être obsédée par une idée qu'elle ne peut réduire. Le soir surtout, quand la nuit vient, et avant que les lampes ne soient allumées, elle se sent envahir par le trouble et l'inquiétude, et pense irrésistiblement à la chute possible d'une armoire dans l'appartement de sa mère. Elle ne peut s'empêcher de craindre que cette armoire blesse, en tombant, quelque personne, et d'imaginer toutes sortes de démarches pour empêcher cet accident.

Elle sait, cependant, que ses craintes sont excessives. Elles les trouve même absurdes. Elle reconnaît que l'armoire en question est aussi bien calée que tout autre meuble et n'est pas plus mal placée. Elle sait que l'éventualité redoutée n'a que les plus faibles chances de réalisation.

Elle dit elle-même que la vie serait impossible, s'il fallait craindre de la sorte les plus improbables des événements. Et cependant le cours de ses idées la ramène invinciblement vers cette même appréhension.

Lorsqu'elle parle de ces choses, la malade est émue ; la parole est précipitée, la respiration courte et irrégulière ; la physionomie, tendue, exprime une certaine angoisse ; l'attitude générale du corps manifeste quelque

raideur ; des mouvements saccadés agitent les doigts par intervalles.

Nous commençons par calmer la malade, lui promettre une amélioration immédiate, gage de la guérison future, si elle suit bien nos conseils ; nous l'engageons à se mettre en détente, à respirer lentement et profondément, à parler tranquillement des choses qui la tourmentent. Et nous cherchons avec elle si l'idée qui l'obsède n'est point la transformation de quelque idée antérieure, accompagnée jadis de ce même état d'inquiétude hyperémotive. Et voici qu'un souvenir s'actualise : « Comment, dit-elle, l'avais-je oublié ? » Elle se souvient qu'avant de redouter la chute de l'armoire, elle a longtemps craint celle d'un tramway. Ce tramway, elle l'apercevait par la fenêtre de son ancien logement, et, plusieurs fois par jour, elle le voyait pencher dans un virage d'une façon qui lui semblait excessive. L'idée d'un accident possible était ici plus justifiée.

Cependant, l'obsession qu'elle avait déterminée ne paraissait pas s'expliquer encore.

Nous avons cherché plus loin et plus longtemps, et, tout d'un coup, la malade a trouvé : elle s'est souvenue des grandes inquiétudes qu'elle éprouvait pour son mari, que sa première profession de plombier exposait à des ascensions périlleuses.

Ainsi venaient au jour les racines psychologiques de l'idée obsédante. Une jeune femme sensible et d'imagination vive, pendant que, chaque soir, elle attend son mari, s'émeut à la pensée des accidents graves auxquels l'expose sa profession.

Il est naturel que les paroxysmes se déchaînent à la nuit tombante.

L'inquiétude entretient l'évocation des images redoutées, et l'évocation de ces images provoque à son tour l'inquiétude, en un tourbillon sans fin. Sans doute, par une instinctive et maladroite défense, l'on évite de préciser.

L' « idée fixe » n'est pas une idée proprement dite, car alors elle obéirait plus facilement aux lois de la logique, et la réduction spontanée en serait plus réalisable. Mais elle est à vrai dire un embryon d'idée que forment l'imagination et l'affectivité, se poursuivant sans jamais complètement se posséder, en une danse interminable. Ici, comme souvent, c'est une appréhension qui résume le mouvement de ce cercle dominateur et déjà pathologique.

Et voici que cette appréhension se fixe sur un autre objet, qui rappelle l'objet inducteur, mais affecte le sujet moins cruellement, sans doute.

Ce tramway que l'on voit là-bas ne penche-t-il pas de façon inquiétante ? Voici la nouvelle raison d'avoir peur qui doucement va chasser l'ancienne et se substituer à elle, précisément parce qu'elle est moins pénible. C'est une réaction de défense instinctive, une instinctive substitution, un instinctif essai de psychothérapie. Mais cette autopsychothérapie spontanée va bientôt faire plus de mal que de bien.

Car, pour peu qu'elle soulage, elle cache l'origine du trouble et rend difficile sa réduction, parce qu'il devient incompréhensible. Et voici que les choses se compliquent encore. Le logement quitté, les anciennes causes de l'inquiétude disparues, celle-ci, par habitude affective, tend à se reproduire aux mêmes heures du jour.

Et l'imagination trouve un nouveau symbole pour répondre à ce trouble affectif. Car l'armoire qui peut tomber remplace, visiblement, cette voiture qui penchait, première image substitutive de l'accident trop redouté.

Ainsi se referme le mauvais cercle de l'inquiétude, qui ne subsiste plus que par l'obscurité sur laquelle il se ferme et les interréactions effrénées de l'imagination et de l'émotion.

Depuis longtemps n'existent plus les phénomènes

inducteurs, que tourne encore ce tourbillon morbide, où l'inquiétude provoque les craintes, qui l'entretiennent à leur tour. Bien entendu, la découverte de la pensée originelle doit en pareil cas procurer d'emblée un grand soulagement.

C'est ce qui s'est produit dans le cas considéré ; et la psychothérapie rééducative, suggestive, dérivative et sublimatrice n'avait plus qu'à compléter l'œuvre de guérison déjà fortement amorcée par l'investigation psychologique.

Commençons d'abord par observer que, dans cet exemple typique d'obsession, jamais n'a défailli l'unité mentale.

L'idée obsédante fait essentiellement partie de la conscience du sujet. Et jamais peut-être cette unité consciente ne s'affirme-t-elle de façon plus évidente que lorsqu'elle lutte pour se débarrasser d'un état péniblement subi. De fait, nous ne connaissons indirectement l'idée obsédante que par la traduction que nous en donne le sujet, comme d'une modalité de sa conscience qu'il voudrait modifier sans pouvoir y parvenir. Et jamais l'observateur ne se trouve en rapport, au cours d'une psychose obsessive (1), avec une pensée obsédante, séparée de l'esprit qu'elle obsède. Nous avons dit, nous dirons encore, qu'une telle chose est philosophiquement impossible.

Nous devons seulement affirmer ici que, scientifiquement, elle n'est pas observée.

Cependant, l'idée obsédante se présente bien avec un certain caractère d'étrangeté.

Ce caractère s'étend parfois à tant de modalités de la conscience du sujet qu'il lui donne le sentiment de n'être plus lui-même. Encore, ici, l'on voit facilement qu'il ne

(1) Nous entendons par psychose obsessive la plus grande part du syndrome auquel Pierre Janet donne le nom de psychasthénie.

s'agit pas d'une rupture de l'unité consciente, ni même de sa continuité, mais seulement d'une transformation de sa qualité telle qu'elle contraste avec les états antérieurs, virtuellement conservés dans le souvenir, qui parfois les actualise. Il ne s'agit pas d'une rupture de l'unité mentale, mais d'une forte variation du sentiment de la personnalité, ce qui, nous le verrons, est tout différent.

Il en est de même lorsque le sentiment d'étrangeté se limite plus ou moins à l'idée obsédante elle-même.

Il est nettement en rapport avec cet autre sentiment, qu'éprouve la personne obsédée, de ne pouvoir se débarrasser de son obsession.

L'obsession prend alors le caractère d'une modalité de la conscience revêtue d'un caractère étranger, parce que, sans doute, elle est imposée par un processus extérieur à la conscience personnelle.

Elle n'en fait pas moins partie, par elle-même, de cette unité consciente qu'elle obsède. Il se passe ici quelque chose de très analogue à la perception d'un objet extérieur. Parce qu'elle est induite de certaines manières, cette modification de notre conscience nous donne le sentiment d'une présence étrangère. Elle reste pourtant une modalité de notre conscience, inséparable de celle-ci.

Quels sont donc ces processus extérieurs, capables d'imposer à l'unité mentale des modifications qu'elle ne peut réduire ? La suite de cette étude nous le fera voir plus clairement.

Mais, dès maintenant, nous sommes invinciblement amenés à mettre en cause l'influence de certains processus de l'organisme matériel.

L'obsédé n'est pas un délirant. Le plus souvent, il sait lui-même qu'il est un malade. Très souvent, il nous demande des soins physiques, montrant par là qu'il comprend le lien de son obsession avec des processus corporels. De fait, quel médecin de notre époque pourrait

douter qu'il existe, chez l'obsédé, des processus neurologiques morbides, dont la persistance entretient l'obsession ? Plus particulièrement, l'éréthisme de certains systèmes neuro-végétatifs est en liaison étroite avec l'inquiétude, dont nous avons montré le rôle capital dans la genèse du tourbillon de l' « idée fixe ».

Les bons résultats de certains traitements viennent appuyer cette notion. Il n'est pas douteux, par exemple, que l'administration du gardénal, à doses réfractées, ait puissamment contribué à l'amélioration de certains états obsessifs. Or, il est très vraisemblable que le médicament agissait en calmant l'hyperactivité morbide de certains automatismes nerveux, plus particulièrement localisés dans le système vague ou parasympathique. Il est donc probable que, dans ces cas tout au moins, l'influence de tels processus sur l'affectivité contribuait puissamment au développement, ou tout au moins au maintien de la pensée obsédante.

Va-t-on voir dans ces lignes une contradiction aux principes qui ressortent du début de ce chapitre, et de l'étude de l'observation même que nous avons rapportée? Sans doute, l'obsession est-elle un fait de conscience ; sans doute, par là même, est-il évident qu'elle appartient à l'unité mentale. Mais si l'influence de processus neuro-végétatifs la détermine de l'extérieur, comment va-t-on pouvoir admettre qu'elle puisse dépendre de causes psychologiques et subir l'influence d'un traitement psychothérapique ?

Ces choses, en vérité, ne sont nullement contradictoires.

Nous avons vu que l'obsession se présente comme un cercle vicieux, comme un tourbillon morbide, que maintient l'interréaction de certains processus psychopathiques. Et voici que nous sommes amenés à penser que ce tourbillon procède lui-même d'un autre cercle vicieux : celui qui résulte des interréactions du psychisme et de l'organisme troublés.

A ce point initial de notre étude, nous n'allons pas critiquer les diverses théories relatives aux rapports du corps et de l'esprit.

Nous prenons seulement ce qui nous est donné par les observations intimes et externes, directes et indirectes, ou révélé par certaines analogies dont pratiquement nous ne pouvons pas ne pas admettre la valeur. Sans, donc, nous occuper pour le moment de voir s'ils sont réductibles ou différents essentiellement, bien qu'en rapport pragmatique d'interinfluence, nous devrons reconnaître, chez la personne considérée, une conscience analogue à la nôtre, dont les modifications sont du domaine de la psychologie introspective ou inférée, et un organisme corporel, dont les sciences biologiques nous font de mieux en mieux apparaître les réactions.

Bien plus, nous pouvons apprendre, notamment par l'instrument du langage, quelles réactions corporelles traduisent ou ne traduisent pas les modifications de cette conscience, ou, si l'on veut parler autrement, quelles sont influencées, et quelles ne le sont pas, par cette unité consciente, qui reçoit d'autre part elle-même les influences d'une quantité d'autres processus organiques.

Ceci reste vrai, que l'on considère, comme nous le faisons pour des raisons philosophiques, cette unité consciente comme irréductible à des processus se déroulant dans l'espace, ou qu'à la manière des parallélistes on la regarde comme la simple traduction de l'étroite synthèse de certains phénomènes neurologiques supérieurs encore actuellement inconnus.

Supposons donc qu'à la suite de certaines influences venues de l'extérieur par l'intermédiaire du corps, cette conscience développe un certain état particulier, et qui porte sa marque propre. Cet état sera, par exemple, ce que nous nommons une idée émotionnante, comme dans le cas étudié, la pensée des dangers que pouvait

courir le mari. Il est de fait qu'une telle pensée, par un échange d'influences que nous étudierons plus loin, amorce le déclenchement dans l'organisme matériel et plus spécialement dans le système nerveux, plus spécialement encore dans le système neuro-végétatif, d'automatismes tout préparés qui provoqueront à la périphérie et dans les profondeurs du corps toutes sortes de spasmes, contractions vasculaires et viscérales, perturbations de la motricité.

Ces perturbations organiques engendrent à leur tour un mouvement centripète qui, par des concordances mystérieuses, vient influer péniblement sur l'unité consciente. La légère angoisse physique engendre la peine morale, et l'inquiétude se dessine par la recherche des causes de cette angoisse. Les imaginations tristes foisonnent d'autant plus facilement que, de ce côté même, la pensée émotionnante provoque et subit l'influence d'un autre déchaînement organique, celui des systèmes neurologiques provocateurs des images, dont on ne peut admettre qu'ils ne suivent pas à leur manière le développement de telles pensées. Mais, après l'avoir suivi, ces processus vont l'entraîner, et le cercle de telles interréactions tend donc à créer l'idée fixe, à chaque pensée émotionnante. Car la conscience inquiétée va provoquer de nouveaux déchaînements organiques, qui tendront à maintenir, ou même augmenter en elle, ces pénibles modalités.

Si cette fâcheuse stabilisation ne se produit pas chaque fois, c'est qu'appuyée sur la mémoire et la préparation de l'acte, l'unité mentale peut dériver vers d'autres modes de pensées. Mais si l'évocation instinctive et volontaire, si la spontanéité d'action se trouvent inhibées par la violence ou bien la continuité des émotions subies, l'esprit perd son autoduction normale et se trouve soumis à l'emprise des influences organiques.

Or, cette situation peut se produire pour bien des

raisons diverses, qui du reste, le plus souvent, se combinent à de multiples degrés.

Certes, l'excessive irritabilité de certains processus organiques y joue parfois le rôle prépondérant et très souvent celui d'une importante disposition. Cette disposition peut être elle-même acquise par une maladie constitutionnelle et réaliser ou non une prédisposition vraie. Mais la simple qualité, la simple continuité de la pensée émotionnante, maintenues parfois par des causes purement sociales, comme les guerres, les conflits, certains milieux nocifs et certaines éducations, suffisent souvent à provoquer des désordres organiques plus ou moins stabilisés par des cercles secondaires et capables de la motiver à leur tour. Ainsi le trouble morbide peut-il être déclenché par une influence d'ordre psychologique. On comprend, par suite, le rôle de la psychothérapie, qui tend à rétablir l'équilibre normal en place par l'action compensatrice d'une influence du même ordre. Mais, dans la pratique, les causes physiques et morales s'intriquent de telle manière qu'il est vain, le plus souvent, de vouloir à tout prix uniquement incriminer les unes ou bien les autres. Il est mieux de les étudier concurremment, et de traiter concurremment les processus organiques et mentaux par des méthodes de traitement des deux espèces.

Il semble donc que nous n'ayons nul besoin, pour comprendre les cas dont il s'agit, d'avoir recours à ces sphères obscures, inaccessibles à toute expérience directe, objective ni subjective, que la psychologie moderne a rêvées et décorées des noms d'inconscient et de subconscient.

Une conscience connue par l'introspection ou bien inférée par l'analogie psychologique, d'autre part des réactions corporelles appartenant au domaine des sciences physiologiques, enfin la notion de rapports mystérieux, mais certains, entre ces deux ordres de données, voilà qui nous a suffi, et nous pensons que

ce point de vue peut contenter à la fois le philosophe et le biologiste.

Resterait que nous donnions le nom d'inconscient à ces automatismes neurologiques, dont nous avons vu l'étroit rapport d'influences avec l'unité mentale du sujet, dans la conscience duquel ils n'apparaissent pas néanmoins, du moins de façon directe ; pour cette femme, ils sont inconscients. Mais le sont-ils en eux-mêmes ? C'est ce que nous ne pouvons affirmer. Car s'il est possible de dire qu'un fait psychologique apparaît comme faisant partie d'une conscience déterminée parce que le sujet l'accuse, rien ne nous prouve qu'une certaine conscience soit ou ne soit point attachée à certaines réalités qui nous apparaissent dans des phénomènes matériels où nous ne pouvons en déceler le signe.

La notion d'inconscient sous cet aspect théorique doit, à notre avis, être rejetée de toute conception d'ensemble, scientifique ou philosophique.

En revanche, on pourrait par image appliquer le terme de subconscience à ces automatismes nerveux, habituellement soumis à l'activité de l'unité consciente, dans leur normal échange d'influence. Ce serait donc par l'effet anormal de la subconscience ainsi comprise que se produirait l'état de subduction dans certains troubles, morbides ou non, du composé psychorganique. Seulement, il faudrait bien entendre que ce terme de subconscience ne désigne pas on ne sait quelle sphère intermédiaire entre le monde de la pensée et celui de la matière, mais seulement l'ensemble des processus biologiques qui se trouvent le plus immédiatement en interréaction d'influences avec l'unité mentale et consciente.

Il est vrai que l'on peut vouloir réserver cette dénomination de subsconscience pour des phénomènes d'un caractère nettement psychologique. C'est ainsi que, dans le cas considéré, on pourra dire que la pensée obsédante n'est que la manifestation développée d'un

sentiment vague, imprécis, d'une inquiétude occulte, persistant dans des périodes où le sujet ne se sait pas nettement obsédé. Et même s'il n'existe pas, à proprement dire, une inquiétude continue, tout au moins peut-on dire que le processus obsédant ne disparaît pas complètement de la pensée du sujet. Il se mêle, en quelque sorte, au flot de ses états de conscience, comme une couleur qu'on ne distingue plus, mais qui participe à la teinte de l'ensemble. De même, ces souvenirs, que nous avons découverts dans les racines, si l'on peut dire, du système obsessif, agissaient-ils constamment sur l'ensemble du psychisme, même et surtout, sans doute, avant leur découverte. Car nous avons vu leur plus facile réduction lorsqu'ils apparurent avec netteté.

De tels phénomènes ne doivent pas, nous semble-t-il, être prêtés au domaine de la subconscience, mais bien plutôt être rendus à celui de la part indistincte de l'unité consciente.

Cette inquiétude vague, ce sentiment confus, ou mieux, cette modalité dont la fluidité défie toute description, elle appartient, de toute évidence, à cette unité. Mais, dans cette conscience unique l'on doit, pour la commodité de la description, distinguer deux modes différents et simultanés. L'un de ces modes est représenté par la pensée claire et distincte, à chaque moment qu'elle s'épanouit.

L'autre par ce brouillard diffus, mais si pénétrant, qui fait comme la trame sur laquelle se détachent les broderies de la pensée distincte.

Cette trame est continue et remplit les intervalles où la lucidité s'estompe, comme une vague notion d'existence saturée, cependant, de désirs et d'affectivité. Mais la part indistincte de la conscience possède une autre qualité.

Elle est une virtualité permanente de conscience distincte, qu'elle réalise par des épanouissements successifs.

C'est ainsi que de son fonds surgissent les pensées, volontairement invoquées ou passivement subies, et toute la richesse des souvenirs. Et dans son fonds rentrent ensuite ces formes développées qui, pendant quelque temps, ont tenu la place principale. Mais dans le mystère de ses profondeurs, les formes involuées ne sont pas annihilées. Elles sont dissoutes, seulement, si l'on peut dire, et de telle sorte qu'à chaque instant elles soient capables d'actualisation sous leur forme parfaite et clairement distincte.

Il est bien évident que la subconscience proprement dite, c'est-à-dire, à notre avis, les réactions physiques des automatismes neurologiques supérieurs, reste en étroite liaison d'influence avec ces formes du sentiment.

En l'espèce, nous l'avons vu, cette influence organique contribue à maintenir dans la pensée l'état de trouble, indistinct ou clair, que subit l'unité consciente. Celle-ci reconnaît l'emprise qu'elle subit sous la forme de l'obsession. C'est une des formes les plus simples de la subduction mentale morbide. Et cependant, même dans ces cas, existent de très complexes réactions psychologiques secondaires. Elles sont assez légères pour que nous puissions momentanément les négliger, réservant leur étude pour le moment où nous envisagerons les troubles dans lesquels elles apparaissent avec la plus grande évidence.

CHAPITRE III

L'EMPRISE ORGANO-PSYCHIQUE DANS LA CRISE ÉPILEPTIQUE, L'IMPULSION ET LES TROUBLES PSYCHO MOTEURS

C'est sans doute dans la crise épileptique que l'emprise organo-psychique se manifeste de la manière la plus totale et la plus violente.

C'est un déchaînement moteur d'une inouïe brutalité, par lequel se convulsent tous les muscles de l'organisme. On sait la conséquence : le sujet tombe, contracturé, très rouge ou très pâle. C'est la phase tonique. Ensuite vient la phase clonique ; de petits mouvements réguliers et saccadés, comparables à ceux d'une machine, parcourent ces muscles contracturés, par prévalence momentanée des uns ou des autres, étendent et fléchissent les avant-bras et les jambes, alternativement, rythmiquement. C'est ensuite un sommeil profond, sorte de coma, dans lequel le malade reste plongé de longues minutes...

Il se réveille plus tard hébété, souvent mâchonnant, ou bien exécutant de menus mouvements automatiques, comme de boutonner et déboutonner ses vêtements... Enfin, il reprend peu à peu son comportement normal, sans paraître conserver aucune connaissance de la crise qu'il a traversée...

Et la conscience ? Qu'est-elle devenue pendant cet

orage qui ne laissait transparaître aucune de ses manifestations ?

Nombre de médecins et de psychologues déclarent simplement qu'elle était « abolie ».

Ils se basent surtout sur ce fait qu'elle ne s'est pas manifestée pendant la crise et qu'aucune incitation ne parvenait à provoquer ces témoignages.

L'épileptique, au cours de la crise, mord souvent sa langue, ou bien se blesse en tombant, ou bien encore il urine dans son lit ou dans ses vêtements ; toutes ces réactions n'indiquent-elles pas que la conscience ne commande plus le comportement de l'organisme ?

Sans doute ; mais ce n'est pas une raison pour déclarer qu'elle soit réellement « abolie ».

Scientifiquement, on doit reconnaître l'existence de tout phénomène qui se manifeste, mais l'on n'a pas le droit de nier celle de ce qui nous reste caché.

Quand il s'agit de faits manifestes à d'autres moments, le mieux est d'essayer de découvrir, par des méthodes indirectes, ce qu'ils peuvent être dans leur phase cryptique.

Or, c'est ce qui se produit pour la conscience de l'épileptique, qui nous apparaît en temps habituel par ses manifestations indirectes, comme toute autre conscience, et ne se dérobe complètement à nos investigations que pendant certains moments (absences ou grandes crises).

Le mieux est donc de suivre ses variations tandis qu'elle est patente, et de voir si elle tend à quelque état qui puisse expliquer son absence de manifestations dans le cours de ces périodes.

Laissons de côté, pour le moment, le délire épileptique, qui n'a point de correspondance nette avec l'objet de nos recherches actuelles, et cherchons à caractériser ces états si curieux que l'on nomme « états crépusculaires ». Les états crépusculaires se produisent avant ou après la crise, avant ou après l'absence ou le délire épileptique, ou tout autre équivalent de la crise, à moins

que, dans certaines formes larvées, ils ne se présentent seuls, constituant par eux-mêmes les uniques équivalents du phénomène épileptique.

Or, ces états crépusculaires ne sont pas autre chose que des états confusionnels plus ou moins accentués.

Le sujet paraît égaré, il agit comme dans un rêve ; ses idées sont de plus en plus floues et inadéquates. L'on a l'impression très nette que sa conscience est obnubilée.

Ainsi, lorsque nous descendons les degrés qui conduisent au grand silence psychique de certaines périodes des états épileptiques, nous n'observons pas du tout une diminution quantitative de la conscience (fait qui serait en contradiction avec la psychologie philosophique), mais une obnubilation, une indistinction progressives, où se perdent toutes démarcations précises entre les diverses représentations. Il s'ensuit d'abord des troubles de la perception qui séparent de plus en plus le sujet conscient du monde extérieur, tandis que vers celui-ci se prolongent les manifestations d'un automatisme physique dans lequel il intervient de moins en moins.

Puis les idées s'embrouillent. Une sorte de rêve confus remplace la pensée normale.

Enfin, le sentiment même de la personne se trouve affecté.

Si bien qu'à la limite l'on peut se représenter l'état de la conscience dans les moments les plus accusés du syndrome épileptique comme un sentiment confus, indistinct, d'existence et, peut-être, de souffrance, sorte de brouillard psychique où rien ne peut se reconnaître, où rien ne peut s'accrocher. Cela suffit, pensons-nous, à expliquer l'absence de témoignages de cette conscience, ainsi séparée du monde par sa confusion même.

De la même manière se comprend l'amnésie consé-

cutive, généralement totale, et de forme lacunaire par absence de repères, de points de reconnaissance, par où le présent puisse évoquer le passé.

Mieux encore. Nous verrons (1) que tout notre passé, toute la masse du souvenir, vit en nous constamment, mais de manière confuse.

C'est une part — des plus importantes — de la conscience indistincte, qui fait elle-même partie de la conscience indivisible, comportant, au milieu de ce brouillard diffus, des représentations distinctes, parmi lesquelles sont les perceptions et les idées.

Pour qu'une région de la mémoire puisse être évoquée, devenir un souvenir, un souvenir véritable, il faut qu'elle s'actualise en représentation distincte. Comment pourrait le faire cette part du passé qui correspond chez l'épileptique à des périodes de confusion profonde ? Elle reste donc dans l'indistinct, le virtuel, et ne peut être actualisée comme souvenir.

Nous avons rappelé qu'après la crise épileptique s'observent souvent des mouvements automatiques, tels que ceux de mâchonner, de déboutonner ou reboutonner les vêtements, etc...

Parfois, ces mouvements automatiques, et d'autres plus compliqués, constituant, notamment, la fugue épileptique, se produisent à distance de la crise, la remplacent, en sont de véritables équivalents. Il faut bien entendre que l'automatisme est — ici comme ailleurs — purement physique. Ce sont des séries de mouvements anciennement organisées qui se déclenchent et se déroulent en dehors de toute intervention de la conscience.

Dans ces cas, la conscience du sujet peut affecter deux modes très différents. Ou bien elle reste obnubilée ou distraite, ne perçoit pas ce qu'elle ne peut diriger ; c'est l'habituel automatisme épileptique sans lucidité

(1) Ch. XIX.

ni mémoire. Ou bien elle assiste, impuissante et lucide, à ce qu'elle ne peut empêcher.

Ce sont les accidents épileptiques conscients et mnésiques, bien étudiés par Ducosté.

Ce n'est pas qu'elle ne puisse intervenir de temps en temps, comme dans un éclair, au cours du déroulement des accidents, mais cet éclair est trop isolé pour faire une illumination efficace.

Marchand a décrit, notamment chez un sculpteur sur bois, des faits extraordinaires d'automatisme professionnel, avec production artistique, compliquée et délicate. Il a même eu l'occasion d'observer, au cours de certaines de ces séries de mouvements en apparence dénués de tous rapports avec la conscience, de véritables faits d'invention artistique, de création originale venant compléter des résultats préalablement atteints.

Il semble bien difficile, dans ces cas où l'on voit réellement quelque invention, quelque innovation, de ne pas admettre une intervention effective, si courte soit-elle, de la conscience du sujet. Mais cette intervention fut, en l'occurrence, trop limitée, trop partielle, trop instantanée pour qu'elle se manifestât dans le présent par autre chose que l'invention artistique, et pour qu'elle fût capable d'être évoquée par le souvenir.

Tout à fait à côté de l'automatisme épileptique, il faut placer les stéréotypies de la psychose hébéphrénocatatonique et de la démence précoce. Ce sont des gestes ou des actes, des attitudes vides de sens, dépourvus de toute signification actuelle, qui s'imposent au sujet dont la volonté défaillante les accepte en général sans difficulté.

Mais ils ne sont pas voulus, et cela leur imprime un caractère d'étrangeté, de bizarrerie, par suite de leur discordance avec la conduite générale.

La conscience peut ignorer ces stéréotypies qui se passent d'elle ; elle est alors comme distraite,

attirée vers d'autres objets, et le souvenir n'est pas évocable. C'est une dysharmonie de plus à mettre au compte de la « psychose discordante ».

Mais elle peut aussi assister, impuissante et étonnée, à ces manifestations bizarres, dont le sujet est incapable de nous donner aucune explication sensée.

Malgré son apparente simplicité, l'impulsion nous présente un groupe de phénomènes plus complexes, parce que le plus souvent s'y mêlent les réactions de l'affectivité.

L'impulsion s'observe aussi bien dans la psychose hébéphréno-catatonique et la démence précoce que dans l'épilepsie et dans quelques autres affections neuro-psychopathiques.

L'impulsion se caractérise généralement par une série de mouvements brutaux, ayant pour but de détruire un objet, de frapper une personne, de se livrer à des actes, suicides ou homicides, ou bien à l'automutilation.

Parfois (c'est ce qui se produit le plus souvent dans l'épilepsie), l'impulsion se produit au milieu des manifestations extérieures d'une violente colère.

Parfois (comme le plus souvent dans la psychose hébéphrénique et la démence précoce), l'impulsion se produit malgré l'indifférence du sujet ou en discordance complète avec les sentiments qu'il exprime.

Enfin (comme chez certains dégénérés atteints de déséquilibre mental), elle peut être l'aboutissement d'une véritable lutte intérieure, le sujet résistant longtemps à l'action malfaisante à laquelle le poussent des tendances nuisibles (automatismes neuro-physiologiques) jusqu'au moment où le déchaînement de cette action morbide termine le combat et donne au malade le soulagement de la délivrance.

Dans ces diverses impulsions, le rôle de la conscience est fort différent; elle peut y participer ou non, et de manières fort diverses. Les tendances en cause peuvent être de purs systèmes organiques, comme aussi la véri-

table affectivité, qui est consciente, peut participer plus ou moins, pour ou contre l'impulsion.

L'on conçoit qu'il peut exister ou non des amnésies consécutives.

Toutes les diverses formes de crises, d'automatismes et d'impulsions dont nous venons de parler, présentent la subduction mentale sous son aspect le plus brutal et le plus grossier.

Ce sont des déchaînements de mécanismes physiques qui s'imposent à l'unité psychique, plus ou moins inconsciente de leur action, ou incapable de l'arrêter.

Plus délicate et complexe est la subduction mentale telle qu'elle apparaît dans les troubles, auxquels on donne le nom d'hallucinations psycho-motrices, et qui sont cependant des phénomènes du même ordre.

Les hallucinations psycho-motrices se rencontrent dans nombre de psychoses hallucinatoires, paraphrénies, psychoses hébéphréno-catatoniques ; on les a considérées comme caractéristiques de la démence précoce ; il n'en est rien, car on les rencontre jusque dans les accès maniaques les plus curables (Logre).

L'hallucination psycho-motrice est caractérisée par le sentiment qu'éprouve le sujet d'être contraint à faire telle action, tel geste qu'il ne voudrait pas faire. Les malades ont l'impression que l'on agit sur leurs muscles, qu'on les électrise, qu'on veut les faire aller, venir, marcher, courir, frapper, etc... Souvent, l'action n'est pas accomplie et nous ne connaissons l'hallucination psycho-motrice que par ce que nous en dit le sujet.

Mais quelquefois il lui obéit, et l'impulsion motrice se déchaîne jusqu'au bout. On comprend que ces sentiments d'emprise sur l'action, de pouvoir exercé directement sur les muscles de leur corps donnent aux malades une pénible impression de domination par quelque puissance extérieure. Ils la traduisent, en général, par des délires de possession. Selon leur éducation et l'orientation de leur esprit, ils accusent, ou

quelque manœuvre de sorcellerie, ou bien encore l'intervention de puissances infernales. Une de nos malades, observée à l'asile de Moisselles, déclarait qu'elle était dirigée par un démon, qui, pour plus de commodité, se perchait sur les toits du voisinage.

Nous savons, quant à nous, quels sont les auteurs du maléfice. Ce ne sont que des mécanismes, des automatismes purement moteurs, physiques, qui devraient rester au service de l'unité psychique, et tendent, au contraire, à prendre le rôle dominant, par un vicieux échange d'influences que la maladie invertit. Mais, dira-t-on, les actes qui tendent à réaliser ces mécanismes présentent cependant parfois un caractère psychologique ; ils sont, par exemple, souvent doués d'une certaine finalité. Sans doute ; mais ce caractère leur a été imprimé jadis par l'unité consciente, lorsque leur organisation se formait pour son service, puis se consolidait sous la force de l'habitude.

D'ailleurs, ces déterminations physiologiques peuvent aussi refléter une pensée actuelle, qui traversait la conscience, mais que le sujet ne voulait pas extérioriser ; comme si la détente trop facile de ces mécanismes ne permettait plus l'inhibition. Nous devons enfin remarquer en passant que, sauf éducation spéciale, les malades ne parlent jamais d'un « dédoublement » ou « morcellement » de leur « personnalité ». Ils accusent bel et bien l'intervention de puissances étrangères à eux-mêmes, alors même qu'ils pensent, ce qui se produit parfois, que ces puissances se sont introduites dans leur propre organisme.

CHAPITRE IV

LES HALLUCINATIONS VERBALES ET LA SUBDUCTION MENTALE MORBIDE

Jadis, lorsque l'on parlait d'hallucinations verbales, on entendait toujours par ces termes des hallucinations auditives, reproduisant des paroles. Les célèbres leçons de Séglas montrèrent l'importance des hallucinations verbales motrices (psycho-motrices). Dans de très curieuses études, Quercy fit voir que l'hallucination verbale est le plus souvent psychique, sensorielle et motrice tout à la fois.

Un des faits les plus typiques cités à l'appui de sa démonstration est celui de cet halluciné qui déclara qu'il venait d'entendre un mot que lui-même avait prononcé. Les hallucinations verbales n'étant que l'objectivation et l'extériorisation, si l'on peut dire, de la parole intérieure, il est naturel de penser qu'elles puissent se faire dans le sens de la voie motrice aussi bien que celui de la sphère sensorielle, et plus souvent encore dans les deux sens à la fois. Nous admettrons donc que les hallucinations verbales sont, en général, psycho-sensori-motrices, bien que l'on puisse observer, à la vérité, des hallucinations verbales auditives pures, aussi bien que des psycho-motrices, ou des pseudo-hallucinations.

C'est beaucoup à propos des hallucinations verbales

que l'on a tenté d'appliquer à la psychiâtrie la notion du dédoublement ou du morcellement de la personnalité, dont les racines plongent, en réalité, dans le terrain trompeur de l'hystérie. Nous en parlerons plus loin.

En fait, les hallucinés verbaux n'accusent jamais, sauf éducation spéciale, ces prétendus dédoublements et morcellements de leur « moi ». Leur « moi » proteste, au contraire, et de façon tout à fait convaincue, contre des interventions étrangères auxquelles il attribue les « voix » qu'il croit entendre et qui troublent son existence. Parfois, ce sont des injures qu'il pense lui être directement adressées. Parfois, il croit que les paroles lui sont envoyées de loin, au moyen d'appareils compliqués (téléphone, télégraphe sans fil). Le timbre de ces « voix » est d'ailleurs très variable ; il est rarement perçu comme le timbre d'une voix normale. Plus fréquemment ce sont « de petites voix », des « voix de téléphone », de « polichinelle » ; ou bien encore « quelque chose qui parle sans bruit, dans la tête ». Du reste, les « voix » sont souvent localisées en divers endroits du corps, dans le ventre, dans la poitrine, etc...

Certains se rendent compte du caractère moteur des phénomènes qu'ils subissent, et déclarent qu' « on veut les faire parler » ou « les empêcher de parler », ou bien qu'on leur a fait prononcer telles paroles qu'ils ne voulaient pas dire.

Mais l'on renonce alors à tirer argument des paroles même des malades et l'on recourt à des raisons psychologiques.

L'hallucination verbale traduit un langage, donc une pensée intelligente. Et d'où cette pensée peut-elle être venue, sinon du sujet qui pourtant l'ignore ? Ne faut-il donc pas admettre, de ce fait, une scission de son psychisme ? Nous ne le pensons pas.

Sans doute, l'hallucination verbale, quel que soit son mode, est une objectivation, une extériorisation, donc une dérivation de la parole intérieure. Mais cette parole

intérieure, si elle soutient la pensée consciente, n'en fait pas, véritablement, intégrante partie.

La parole intérieure est elle-même déjà une certaine objectivation de la pensée dans le domaine des mécanismes physiques, sans donner encore toutefois à la conscience un sentiment d'extériorisation.

Lorsqu'une pensée se dessine, dans la conscience, comme un sentiment qui cherche à se préciser, arrivent à son secours des formules d'expression qui, plus ou moins volontairement remaniées, servent à la fixer ou à l'exprimer.

Ces formules d'expression ont déjà très nettement un caractère moteur ou sensoriel, ou sensori-moteur. Ce sont des systèmes de mécanismes psycho-physiologiques, délicats et supérieurs, qui ne se traduisent pas par quelque manifestation extérieure, mais par les modifications que leur influence induit en retour sur la conscience, qui de nouveau les modifie.

Car le caractère psychologique que manifestent ces processus organiques, ils le tiennent d'avoir été primitivement induits dans l'organisme par l'influence de l'unité psychique.

Et cette influence, se renouvelant à chaque instant, maintient la valeur de ce caractère.

Il n'est donc pas étonnant que les hallucinations verbales, objectivations, extériorisations sensorielles ou motrices du langage intérieur, soient pénétrées de signification psychologique.

Cette signification fut jadis infusée dans leur formation par l'influence de la pensée consciente et unique, elle est renouvelée à chaque instant par les retours d'influence de cette même pensée, que le sujet s'en aperçoive ou non.

C'est ce qui se manifeste bien dans le phénomène des hallucinations verbales en « écho de la pensée ». Ici la pensée consciente et volontairement suivie induit un involontaire écho sensoriel ou moteur, comme si les

mécanismes d'impression ou d'expression, trop sensibles, se déclenchaient hors de propos.

Supposons maintenant que ce déclenchement trop rapide traduise une pensée inavouée, ou qui trop vite elle-même ait traversé la conscience pour pouvoir être reconnue, et nous comprendrons un grand nombre des hallucinations verbales les plus simples.

Même, d'ailleurs, quand le mécanisme verbal est purement automatique, traduisant plus ou moins mal des formules anciennement fixées, il ne faut pas s'étonner qu'il se manifeste dans l'hallucination avec un certain à-propos, car les déclenchements de la parole intérieure, donc des hallucinations qui l'extériorisent, sont toujours accordés avec l'affectivité.

Essayons de comprendre l'état d'esprit d'une personne atteinte de psychose hallucinatoire, avec prédominance d'hallucinations verbales. Cette personne peut être d'un caractère très paisible et ne pas manifester du tout la « constitution paranoïaque » dont nous parlerons plus loin.

Ce point a été démontré sans conteste par G. de Clérambault. Il a fait voir que la réaction des malades, dans les simples psychoses hallucinatoires, était souvent aussi pacifique, parfois même plus, que pourrait l'être celle d'un individu normal.

Quant à l'idée de persécution, presque générale chez ces malades, rendons-nous compte qu'elle surgit tout naturellement du fait même du phénomène éprouvé. Voici une personne qui vaque tranquillement à ses occupations. Elle perçoit une parole, venue des mécanismes subconscients de son organisme, mais dont elle ignore l'origine.

Elle en ressent, forcément, une certaine irritation. De ce fait, en vertu de l'accord mystérieux mais certain qui existe entre l'affectivité et les mécanismes verbaux, la prochaine hallucination sera presque sûrement injurieuse.

Comment veut-on qu'une personne qui se croit interpellée en tous lieux et injuriée sans raison ne développe pas des idées de persécution ? C'est ce qui se produit en réalité.

Mais ces « persécutés » ne sont pas souvent persécuteurs. Comme le remarque G. de Clérambault, leurs réactions sont même parfois remarquablement timides.

Il en est tout autrement si l'automatisme basal se développe sur le terrain paranoïaque. Nous employons l'expression d' « automatisme basal », parfois préconisée par G. de Clérambault, dans le sens d'automatisme neurologique, purement physique, ce qui, du reste, cadre exactement avec les idées de l'auteur.

C'est pourquoi nous jugeons préférable d'écarter les termes d' « automatisme mental » ou « psychologique » qui peuvent égarer dans une interprétation différente. Le caractère paranoïaque, récemment bien étudié par Montassut, se distingue par des tendances prévalentes ers l'orgueil et la méfiance, qui se change vite en hostilité. Si bien que le sujet a la plus haute idée de soi et un penchant manifeste à mépriser et soupçonner les autres. Supposons, chez un tel individu, le lent développement des hallucinations verbales.

On conçoit qu'au début, avant même que l'hallucination soit constituée, il passe par une période de trouble et de malaise, se sentant vaguement menacé, sans savoir d'où vient la menace. Voici la période d'état : les hallucinations se précisent. Plus de doute ; notre paranoïaque ne peut chercher que hors de lui et chez les autres la cause d'un trouble qui l'humilie profondément.

Les hallucinations deviennent d'autant plus agressives. Le délire de persécution se systématise. Les réactions du sujet, froidement calculées, deviennent particulièrement dangereuses.

Mais l'orgueil est plus fort que la méfiance. La mégalomanie prend le dessus. Au fond, le persécuté chronique a toujours un peu méprisé ses ennemis.

Maintenant il éprouve le sentiment de les dominer, d'autant plus qu'il s'aperçoit bien qu'il ne lui est arrivé, depuis le temps qu'il se croit persécuté, aucun dommage sérieux. C'est donc que sa défense est efficace. Cette idée reçoit bientôt l'appui d'hallucinations de défense. Dès lors, le délirant chronique est sûr de son fait. Son délire s'exalte aux plus hauts sommets de l'orgueil. Il est, pense-t-il, souverain de la terre entière, tout-puissant. Ses conceptions sombrent dans l'absurde, il ne prend plus la peine de penser correctement, il se laisse aller aux jugements insuffisants que dicte l'automatisme neurologique. C'est la période pseudo-démentielle ou démentielle qui clôture parfois le délire chronique.

Car cette évolution est bien caractéristique du délire chronique systématisé de persécution tel que le concevait Magnan. Comme le dit G. de Clérambault, il résulte du développement d'une psychose hallucinatoire sur terrain paranoïaque. Ce fait explique sa relative rareté, les deux affections dont la rencontre lui donne naissance n'étant pas elles-mêmes des plus fréquentes.

Nous avons suivi cette démonstration comme si seules existaient dans ces cas les hallucinations verbales. Cependant, ces malades éprouvent d'autres troubles hallucinatoires plus rares : hallucinations psycho-motrices, cénesthésiques, olfactives et gustatives, qui contribuent à expliquer pour leur part les diverses étapes de la psychopathie. Mais comme les hallucinations verbales sont dominantes, c'est en nous basant sur elles que nous avons tenté de comprendre le développement de la psychose.

Il n'est pas jusque dans le dialogue hallucinatoire où l'on n'observe la parfaite persistance de l'unité mentale.

Certains malades, en effet, dialoguent avec leurs « voix », tantôt leur cédant la parole et tantôt la reprenant.

On comprend que les partisans de la fausse théorie

de la dissociation mentale aient cru trouver dans ces cas une justification de leur doctrine.

Mais, à l'examen approfondi, l'on s'aperçoit que leur interprétation est inexacte.

Il nous a été donné d'observer à l'Asile de Vaucluse un très beau cas de dialogue hallucinatoire chez un malade dont le délire remonte à de lointaines années.

Nous rencontrons le sujet (que nous nommerons M. Malin). Il dialogue de la sorte avec ses « voix » :

« Eh bien, Monsieur Malin, que dites-vous des affaires aujourd'hui ? » « Je ne dis rien, Messieurs, je fais mon travail, faites le vôtre. »

« Ah, on l'aura, le père Malin ; il ira au troisième quartier », etc.

Interrompons le dialogue morbide et essayons d'entrer en relations soit avec M. Malin, soit avec les interlocuteurs qui parlent par sa bouche.

Nous nous apercevons d'emblée que cette deuxième éventualité est impossible à réaliser. C'est toujours à la « personnalité » de M. Malin que nous avons affaire.

Or, M. Malin ne se plaint nullement d'être « dédoublé », ni de souffrir d'une « scission du moi », mais bien de subir par moments l'emprise de ses persécuteurs.

Parfois, seulement, il dit ce qu'il veut dire ; à d'autres moments, il est obligé de prononcer les paroles que ses adversaires lui imposent. Il est clair qu'il ne s'agit pas de dissociation mentale « ni de dédoublement du moi », mais simplement d'alternatives d'état actif et d'état passif d'une même mentalité, tantôt libre d'exercer son influence normale sur les mécanismes de la parole, tantôt soumise par la subduction mentale morbide à ces mêmes mécanismes, depuis longtemps systématisés dans le sens d'un vieux délire de persécution, dont ils ont vraisemblablement provoqué l'origine et subi à leur tour l'influence.

CHAPITRE V

LES HALLUCINATIONS VISUELLES PROPREMENT DITES ET LA SUBDUCTION MENTALE

Les hallucinations visuelles proprement dites peuvent être considérées comme type des hallucinations vraiment sensorielles. Ce sont de véritables tableaux que le patient croit voir et qui lui représentent des scènes extérieures.

On les observe surtout dans le délire onirique et dans les psychoses hallucinatoires.

Dans le délire onirique, le sujet croit à la réalité immédiate de la scène qu'il voit. Si son hallucination, par exemple, lui représente un lion, il croit à la présence du lion dans sa chambre.

Au cours des psychoses hallucinatoires, l'interprétation est souvent plus complexe. L'hallucination représente-t-elle un paysage, le malade pensera que c'est une figuration dont ses ennemis lui font tableau par les procédés les plus variés : cinématographe, télévision, etc.

Quoi qu'il en soit de ces interprétations secondaires, que devons-nous penser du phénomène en lui-même ?

Certains donnent des explications purement neurologiques et physiologiques, parlant d'excitations ou d'inhibitions de centres cérébraux.

Il existait autrefois une théorie, dite périphérique, qui mettait l'hallucination sur le compte de l'organe sensoriel lui-même; elle n'a plus cours aujourd'hui.

Les théories neurologiques ou physiologiques des hallucinations sensorielles ont ceci pour elles que l'on a parfois observé l'existence de tumeurs, irritant ou interrompant les voies sensorielles du côté même où les hallucinations étaient objectivées et extériorisées.

Il est vrai qu'il s'agissait le plus souvent d'hallucinations auditives, mais ceci ne change rien à la démonstration.

Cependant, les théories psychologiques de ces mêmes hallucinations sensorielles donnaient de solides arguments en faveur de leur origine mentale.

Le mythe de la « dissociation psychologique » n'a plus grand cours dans cet ordre de recherches, ou, si l'on y fait allusion, c'est pour sacrifier à la thèse à la mode, mais l'on n'insiste généralement pas sur ce point.

C'est qu'en effet le caractère de l'hallucination sensorielle, c'est de traduire tout le psychisme.

La preuve en est donnée notamment par les hallucinations lilliputiennes de Leroy, que nous prendrons comme type des hallucinations visuelles proprement dites.

Les hallucinations lilliputiennes, syndrome si bien décrit par Leroy, peuvent survenir à n'importe quel âge, et dans les circonstances les plus diverses.

On les observe dans les états d'intoxication, de fatigue, de surmenage, et aussi, plus simplement, avant ou après le sommeil (hallucinations hypnagogiques).

Elles représentent de petits personnages, d'une hauteur de trente centimètres environ, vêtus généralement de façon originale.

Elles sont vivement colorées, remuantes. Elles sont accompagnées d'un sentiment légèrement agréable. J'ai

moi-même éprouvé ce phénomène pendant des marches de nuit, où la grande fatigue nous amenait à « dormir debout ».

Tout à coup, la route obscure paraissait se remplir de points brillants et multicolores.

Dans ce grouillement lumineux, je reconnaissais bientôt une multitude de petits bonshommes, nains de trente centimètres de hauteur environ, plus ou moins difformes. Leurs vêtements étaient colorés de brillantes couleurs, rouges, vertes, jaunes. Ces vêtements, et surtout le bizarre bonnet dont les personnages étaient coiffés, rappelaient exactement ceux des gnomes dépeints dans les contes de fée. Ces petits êtres étranges s'avançaient en sautillant au-devant de nous...

Mais, brusquement, je me réveillais et reprenais conscience des choses et de la marche de nuit, dans les plaines froides des Flandres. Je reconnus aussitôt les petits gnomes hypnagogiques pour les lilliputiens de Leroy.

Mais je les reconnus aussi pour les avoir déjà vus, du temps de mon enfance, aux moments où je m'endormais, ou bien à la minute de l'éveil.

Ces petits êtres grouillaient dans les rideaux, se livrant à des travaux, à des jeux ou à des luttes compliqués qui m'amusaient fort.

Ou bien ils défilaient en silhouette sur le papier dont la chambre était tendue, parmi les feux du soleil matinal.

Ensuite, je m'imaginais qu'ils grimpaient dans les plis des rideaux et restaient cachés là-haut, près du plafond, dormant toute la journée.

Or, de pareils souvenirs d'enfance sont décrits dans le *Livre de mon ami*, d'Anatole France, et dans d'autres ouvrages littéraires.

Ceci m'amenait à penser que les « hallucinations lilliputiennes » de Leroy ne sont autre chose que la mise au jour, par les procédés habituels du rêve ou de la psycho-

pathie, d'un vieux complexe remontant à l'enfance : le complexe des jouets.

Dans l'imagination enfantine si vive, les jouets constituent un monde en réduction, un monde que l'enfant domine, sur lequel il est tout-puissant, contrairement au monde réel, dans lequel il se trouve si souvent subjugué.

Aussi se complaît-il dans ce monde imaginaire, créant plus ou moins involontairement des scènes animées, qu'il contemple avec plaisir, du haut de sa grandeur fictive et relative.

C'est cette scène qu'ont à leur insu exploitée les conteurs comme Swift ou les conteurs populaires et anonymes des contes de fée.

Par la suite, j'obtins la vérification de cette théorie en étudiant une hallucination d'ordre inverse. Un Breton, en traitement à l'Asile de Vaucluse, présentait du délire onirique, au cours duquel il assistait à des scènes de guerre terrifiantes, mais se croyait aussi poursuivi par un géant.

Cet homme, paisible cultivateur, avait été beaucoup éprouvé par la guerre.

Il en était revenu « tout changé », selon l'expression de son entourage. Toutefois, il ne délirait pas et recommençait à travailler, lorsqu'un mariage fut l'occasion d'excès de boisson, dont cet homme sobre n'avait point l'habitude. Cette intoxication accidentelle fut le point de départ de la psychopathie.

Que l'onirisme terrifiant retraçât chez cet ancien soldat des scènes de guerre, cela n'avait rien d'extraordinaire ; mais à quoi pouvait bien correspondre ce géant, dont la poursuite l'effrayait si fort.

Bientôt le malade s'améliorait quelque peu, et nous pouvions entreprendre, non pas des manœuvres de psychanalyse proprement dites, mais quelques exercices d'investigation psychologique.

L'identification du géant ne tarda pas.

Quand notre malade était enfant, sa petite sœur et lui

allaient souvent jouer dans le jardin potager que cultivait le grand-père. Le vieil homme n'aimait pas cela, et courait chasser les enfants qui avaient grand'peur.

Le géant onirique, c'était le souvenir du grand-père, compte tenu de l'échelle des tailles de l'enfant à l'homme fait, le point de vue restant le même.

Il en fallait venir à compléter la théorie du complexe infantile du « monde des jouets » par celle du complexe que l'enfant développe dans son imagination à l'égard du « monde des grandes personnes ».

Ici tout est gigantesque et terrifiant. Aussi n'est-il pas étonnant que, lorsque des vestiges de complexe surgissent dans les songes, normaux ou morbides, de l'adulte, ils s'associent avec un sentiment pénible, et, généralement, un sentiment d'effroi.

Je fis part de ces conceptions à Leroy, qui les adopta et soutint, à maintes reprises, la théorie psychologique des hallucinations lilliputiennes. Et l'on peut dire que cette théorie est généralement adoptée, malgré l'ingéniosité de certaines explications physiques.

Par la suite, Roger Dupouy présenta des cas où l'on observait des hallucinations lilliputiennes et gigantesques. Il les réunit sous le nom d' « hallucinations gulliviériennes ». La désignation est bonne, à la condition qu'on ne veuille pas réduire le complexe au simple souvenir de la lecture des œuvres de Swift.

Comme nous l'avons dit, l'inspiration de Swift a vécu d'un complexe universel, remontant à l'enfance de chacun de nous. Pour certains, elle peut avoir contribué à l'alimenter de nouveau. Mais elle y plonge ses racines et ne saurait en rendre raison.

On voit avec évidence, par l'exemple que nous avons choisi, que l'hallucination sensorielle traduit véritablement tout un système psychologique. Non seulement elle est une représentation sensible, mais cette représentation implique un système intellectuel, et elle est toute

pénétrée d'affectivité. Comme chaque fois que la conscience est en jeu, le phénomène étudié traduit à la fois la représentation, l'intelligence, l'affectivité : tout le psychisme indivisible.

Comment donc pourrons-nous concilier ce caractère éminemment psychologique de l'hallucination sensorielle avec son conditionnement physiologique qui paraît un fait démontré ?

Nous y parviendrons facilement en nous basant sur les principes essentiels de la subduction mentale morbide.

Remarquons qu'à l'état normal, la perception est, elle aussi, faite de conscience, et qu'elle présente tous les signes d'un acte psychologique complet. Cela n'empêche pas qu'elle soit provoquée par l'influence d'un processus physiologique très compliqué, qui part des impressions sensorielles pour aboutir à l'ébranlement de systèmes neurologiques très élevés, dont l'action mystérieuse, mais certaine, induit les premières modifications de la conscience, amorce de la perception.

Il en est de même dans l'hallucination, sauf qu'ici l'action, inversée, part de l'unité psychique elle-même, et influence les organismes matériels, pour de nouveau retentir dans la conscience.

Supposons que tout le système neuro-sensoriel, qui provoque d'habitude la sensation et soutient la perception, se trouve dans un tel état d'éréthisme morbide qu'il soit prêt à se déclencher à la moindre sollicitation.

Ou supposons encore, ce qui revient au même d'ailleurs, que l'activité des systèmes organiques nécessaires à l'inhibition de ces mêmes processus soit momentanément ralentie, diminuée ou suspendue.

Il est bien certain que de telles dispositions corporelles peuvent résulter de lésions, d'intoxications, d'infections, de fatigues, ou encore se trouver réalisées dans ces états physiologiques qui précèdent ou suivent le som-

meil. Que dans l'unité psychique se produise une modification, dont le caractère représentatif appelle la correspondance de certains de ces processus, aussitôt ces processus vont se trouver mis en jeu par le fait du mystérieux, mais certain échange d'influences que nous ne nous lasserons pas de signaler entre le monde de la pensée et celui des mouvements.

Le déclenchement de ces processus, partant des systèmes neurologiques les plus élevés, pourra descendre jusqu'à l'organe sensoriel lui-même, puisque l'on a remarqué des modifications de la pupille au cours de certaines hallucinations visuelles. Puis l'ébranlement remontera par les mêmes voies.

Ayant actionné de nouveau les mécanismes cérébraux supérieurs, il induira par son influence dans la conscience une représentation qui sera précisément la représentation primitive, mais accompagnée d'un sentiment d'objectivation, d'extériorisation, parce qu'elle est maintenant fonctionnellement jointe aux concomitants organiques qui se développent au cours de la perception.

Dans les cas, très rares, où l'état psychologique inducteur était assez fort pour se distinguer, par le souvenir, de l'état psychologique induit, nous assistons au phénomène connu sous le nom d' « écho de la pensée ». On ne le rencontre guère, du reste, que dans le cours des hallucinations auditives. Chaque fois, et c'est de beaucoup le cas le plus fréquent, que l'état inducteur se fond et s'efface dans l'état induit, nous avons affaire à l'hallucination proprement dite.

Ringano a développé une théorie analogue de l'hallucination, mais en restant sur un terrain uniquement physiologique.

Pour cet auteur, l'on doit admettre, en correspondance avec l'hallucination, des processus nerveux identiques, mais de sens inverse à ceux qui se produisent pour amorcer la perception. Mais Ringano s'arrête à l'ébran-

lement des centres nerveux supérieurs, localisés dans le cerveau.

Il ne voit pas la nécessité de leur union fonctionnelle avec une conscience unique où se pénètrent et coexistent l'intelligence, la mémoire, l'affectivité, la volonté propre du sujet. Nous pensons avoir démontré cette nécessité dans les pages qui précèdent, et nous y reviendrons plus loin.

CHAPITRE VI

LES HALLUCINATIONS VISCÉRALES, GUSTATIVES, OLFACTIVES ET LA SUBDUCTION MENTALE

Nous devons nous engager maintenant dans une région bien obscure, quoique des plus importantes.

Les hallucinations dites cénesthésiques sont-elles des hallucinations ?

Il est peut-être plus sage de parler simplement, avec Dupré, de cénesthopathies. Et ces termes de « cénesthésiques » et « cénesthopathies » sont-ils eux-mêmes satisfaisants ? S'il s'agissait, comme les mots l'indiquent, de « sensibilité générale », toutes les sensibilités particulières, et notamment la sensibilité visuelle, la sensibilité auditive devraient s'y trouver impliquées. Il n'en est rien.

L'on veut seulement parler de ce sentiment diffus qui vient de nos organes internes, et prend, dans certains états morbides, une apparente précision qu'il est loin d'avoir d'habitude. Il nous paraît donc plus exact de laisser de côté les termes d' « hallucinations cénesthésiques » et de « cénosthopathies » pour employer simplement ceux d' « hallucinations viscérales » ou d' « illusions viscérales ».

Nous nous servirons surtout ici du terme d' « hallucinations viscérales », à cause de son plus grand rapport

avec les phénomènes que nous venons d'étudier. Mais il reste bien entendu que ces prétendues « hallucinations » sont le plus souvent de simples « illusions viscérales », ou, plus simplement encore, des « viscéralgies », comme peuvent en provoquer les maladies les plus diverses, et aussi les émotions, comme nous allons voir bientôt.

On comprend les perturbations immenses qui se produisent dans la conscience du sujet, lorsque tout un flot de sensations nouvelles viennent l'informer que quelque anormale perturbation se produit dans les profondeurs de son organisme, d'où il ne reçoit, normalement, qu'un vague sentiment de bien-être et d'euphorie fonctionnelle. Parfois, ce flot de sensations à point de départ interne, le plus souvent pénibles, subjugue vraiment la conscience, souvent encore il lui communique un inquiétant sentiment de domination ou d'invasion du corps par des organismes étrangers. Il en résulte des réactions secondaires du psychisme, qui se traduisent par des interprétations et des délires des plus curieux.

On connaît les beaux travaux de Dupré sur la « démonopathie », la « zoopathie » internes.

Selon leurs dispositions et leurs idées antérieurement admises, les malades croient que leur corps est devenu le siège d'assemblées de démons, ou qu'il est habité par quelque animal pernicieux.

Le plus souvent, ils pensent que leur abdomen recèle des couleuvres vivantes, absorbées par mégarde en buvant l'eau des fontaines, selon le préjugé du village. Dans un cas de ce genre, Dupré démontra qu'il s'agissait de l'interprétation morbide de lents mouvements spasmodiques de l'intestin, pris par la malade pour une reptation de serpents.

De pareils troubles sont toujours plus ou moins sous la dépendance du système sympathico-parasympathique, d'où provient l'innervation principale de nos

organes internes, si bien que les « hallucinations viscérales » ne sont le plus souvent que la traduction de l'emprise éprouvée par le psychisme sous l'influence anormale qu'il subit, provenant de troubles organiques commandés eux-mêmes par les réactions du système nerveux viscéral.

Or, il faut songer que ce système sympathico-parasympathique joue un rôle de premier plan dans la part physique des émotions, leur expression, leur transmission, leur réflexion vers les centres supérieurs.

De là provient une nouvelle influence, dont l'importance ne saurait être exagérée, des hallucinations viscérales, des illusions viscérales et des viscéralgies sur la conscience du sujet.

Les états affectifs de cette conscience provoquent les émotions corporelles, et en reçoivent réciproquement la mystérieuse influence.

Voici donc que la subduction mentale morbide va pouvoir s'exercer directement sur l'affectivité. Lorsque l'on pense à l'importance de l'affectivité dans la vie mentale, on mesure toute la portée de ces nouvelles atteintes.

Par réciproque, l'affectivité mentale peut se trouver à la source des divers troubles morbides que nous venons d'envisager.

Un sentiment affectif, en effet, provoque toujours, par mystérieuse concordance, des réactions particulières des systèmes nerveux cérébro-spinal, puis sympathico-parasympathique. Ces réactions nerveuses agissent sur les organes viscéraux, et les impressions produites par ces troubles viennent réagir à leur tour sur les centres nerveux supérieurs.

Par suite des mystérieuses influences fonctionnelles que nous retrouvons à chaque instant, la conscience du sujet subit des modifications profondes, et surtout dans son affectivité.

Ainsi se ferme le cercle vicieux de la subduction mentale morbide, dans la sphère des troubles proprement affectifs.

La subduction mentale morbide exerce encore son action par les hallucinations gustatives et olfactives, qui sont à rapprocher des hallucinations viscérales par leur imprécision. C'est ici qu'il est difficile de savoir si le phénomène étudié correspond à quelque hallucination véritable, ou ne se réduit pas plutôt à la simple illusion, ou bien encore à l'interprétation.

Certains hallucinés se plaignent parfois d'être incommodés par les odeurs qu'on leur envoie, ou bien encore de recevoir les atteintes de gaz asphyxiants ou bien tel persécuté déclare qu'il fut victime, une fois dans sa vie, d'une tentative d'empoisonnement, parce que ses ennemis avaient mis du soufre dans son café. L'on comprend comment des faits de ce genre sont délicats à interpréter.

Presque aussi difficiles à connaître sont les « hallucinations tactiles ». Elles prêtent à confusion avec les « illusions du tact » ou même avec les simples troubles de la sensibilité tactile. En rapport avec elles, la subduction mentale morbide et les réactions psychopathiques secondaires provoquent et développent ces curieuses idées délirantes que l'on rencontre notamment chez les cocaïnomanes. Ces malades croient sentir sur leur peau la reptation de petits vers ou de petits insectes.

CHAPITRE VII

LES HALLUCINATIONS PSYCHIQUES OU PSEUDO-HALLUCINATIONS ET LA SUBDUCTION MENTALE MORBIDE

Voici, de beaucoup, les phénomènes les plus délicats par où la subduction mentale morbide s'exerce sur l'unité psychique. Il ne s'agit plus ici de mouvements imposés, ni de fausses perceptions infligées au sujet.

Celui-ci trouve seulement que sa pensée n'est plus aussi libre qu'en temps habituel.

Tout se passe comme si quelque personne étrangère influençait cette pensée. Tantôt, c'est comme une parole imposée. Mais cette parole n'a rien d'extérieur ni de matériel. Elle ne sonne pas aux oreilles et ne résonne pas dans la tête. Elle n'est localisée dans aucun organe du corps. Le sujet n'est nullement poussé à prononcer effectivement les mots qu'il « reçoit ». Ni le larynx, ni la langue n'en sont sensiblement impressionnés. C'est la parole intérieure, soutien habituel des actes de l'intelligence, qui se trouve soumise à une influence dominatrice, d'où la perturbation, facile à comprendre, des actes intellectuels eux-mêmes.

Ou bien encore, ce sont les déterminations qui engagent la volonté. Il n'est pas question d'impulsions brutales, ni d'hallucinations psychomotrices, se déchaînant malgré le malade.

Celui-ci sent, au contraire, sa volonté délicatement

sollicitée et comme tentée de participer à telle action. Si bien qu'il peut céder ou résister plus ou moins à l'influence qui semble l'envelopper.

Dans la sphère de la mémoire, ce sont des souvenirs qui s'imposent de façon anormale ; dans celle de l'affectivité, des sentiments, tels que l'amour, la colère ou la peur dont le sujet dit qu'il n'est pas responsable, mais qu'ils lui sont imposés de l'extérieur.

Enfin, nous devons citer les curieux phénomènes bien étudiés par G. Petit sous le nom d' « autoreprésentations aperceptives ». Sans faire grief à l'auteur d'une dénomination sujette à critique, nous prendrons acte seulement des faits si délicats que mettent en lumière ses remarquables observations. « Quand il sent une fleur, j'en éprouve le charme », dit une de ses malades en parlant de celui qui fait l'objet de son délire. Cette simple citation montrera la finesse des états psychologiques étudiés.

Il s'agit de représentations, sans doute, qui paraissent imposées au sujet. Mais elles ne s'objectivent ni ne s'extériorisent à la manière des fausses perceptions. Elles restent tout intérieures, comme seulement si quelque influence étrangère les développait et les maintenait dans l'esprit.

Ces perturbations si délicates incitent généralement le malade à développer un de ces « délires d'influence » récemment très bien étudiés par Cellier. Les psychopathes soumis à ces épreuves admettent généralement qu'ils subissent l'influence psychique ou morale d'un être qui leur est étranger. Ils parlent tantôt de « communication de pensée », tantôt d' « influence de pensée », tantôt d' « hypnotisme » ou de « suggestion à distance ».

Ils accusent tantôt un hypnotiseur, tantôt un médecin de leur faire subir son emprise morale. Mais ils sont loin de développer toujours des idées de persécutions secondaires. Souvent, ils s'imaginent que les manœuvres qu'ils croient éprouver ont pour but de les guérir, ou bien ils pensent recevoir des inspirations divines.

Plus souvent encore, c'est à l'amour qu'ils attribuent les mystérieuses communications par lesquelles ils se croient atteints. Ils y répondent d'autant, et le dialogue amoureux établi, par des paroles tout intérieures, peut se poursuivre pendant des années.

L'on ne s'étonnera pas de voir fréquemment invoquer, pour l'explication de ces phénomènes, les classiques erreurs de l' « automatisme mental ». Remarquons simplement que les « influencés », s'ils n'ont pas subi une éducation spéciale, n'accusent pas la « mise en liberté » d'une part de leur « moi », ni de fragments de leur « personnalité » dont l'existence indépendante causerait les faits éprouvés. Les malades prétendent, au contraire, que leur « moi », que leur « personne » supporte l'atteinte d'une action extérieure qui s'exerce sur la pensée.

Qu'est-ce à dire, sinon que ce « moi », que cette « personne », que cette « pensée » gardent au fond leur intégrité, mais sont troublés par une influence dont l'origine leur est extérieure ? Et c'est donc à la notion d'influence que nous revenons, notion bien plus intéressante et plus juste que celle d'automatisme mental par laquelle on a voulu l'expliquer.

Faisons un pas de plus. Cette notion d'influence extérieure à la pensée, dans des cas où la maladie n'est que trop certaine, ne nous ramène-t-elle pas à celle de l'action mystérieuse et déréglée de certains systèmes organiques, et plus spécialement neurologiques, sur le psychisme des sujets ? S'il en est ainsi, ce que nous pensons pour notre part, il y a lieu de voir dans le sentiment d'influence une nouvelle manifestation particulièrement délicate de la subduction mentale morbide.

Mais, dira-t-on sans doute, l'explication dont on s'est servi jusqu'ici n'est peut-être pas en mesure, cette fois, de rendre compte de si délicats phénomènes.

Tout le syndrome paraît intrapsychique, et l'action mystérieuse qui s'exerce sur les malades présente un caractère psychologique évident : ce qui se trouve

imposé à leur pensée, c'est encore une pensée (que prédomine dans chaque cas l'intelligence verbale, le sentiment affectif, l'activité volontaire ou la représentation aperceptive).

Que le syndrome soit intrapsychique, cela n'a point lieu de nous étonner, ni de nous faire abandonner l'explication du phénomène par la subduction mentale morbide. Chez les hallucinés sensoriels aussi, les faits étudiés ne sont manifestés que dans la conscience du sujet, qui seul est capable d'en rendre compte.

Cela ne les empêche pas d'être induits par l'influence mystérieuse qu'exercent sur le psychisme certains automatismes neurologiques pervertis. Il en est de même pour les étranges phénomènes que nous avons étudiés dans ce chapitre. Seulement, dans les cas présents, il faut admettre que tout le cycle neurologique n'est pas ébranlé ; seuls entrent en jeu, sans doute, les éléments supérieurs de ces cycles, ceux qui généralement vibrent à l'unisson de la parole intérieure, des mouvements intimes de l'affectivité ou de la volonté, des représentations tout internes. Et c'est pourquoi le phénomène ne s'extériorise pas et paraît comme imposé à l'esprit.

Quant à son caractère psychologique, il est facile à expliquer, car il dérive de l'esprit lui-même. Les systèmes neurologiques atteints restent en mystérieux rapports d'influence avec la conscience indistincte. Dans leur action pathologique, ils reflètent ses modifications, dont l'influence revient indirectement frapper la conscience distincte. Si les modifications de la conscience indistincte étaient déjà clairement apparues à la conscience distincte, nous assistons à l'un des modes, très rares, de l'écho de la pensée. Sinon, c'est l'hallucination psychique ou pseudo-hallucination.

CHAPITRE VIII

LA SUBDUCTION MENTALE MORBIDE DANS LA MANIE, LA MÉLANCOLIE, LA CONFUSION MENTALE

Supposons que tous les systèmes neurologiques qui sont en mystérieux rapports d'interinfluence avec l'unité psychique, et dont l'activité varie de façon concomitante avec ses modifications, supposons que tous ces systèmes biologiques soient soumis à un état d'éréthisme généralisé, proportionnel, tel qu'il respecte les rapports fonctionnels des divers éléments qui composent les grands cycles nerveux, et ces cycles eux-mêmes, supposons, en somme, une excitation générale et équivalente de toutes ces fonctions nerveuses, que va-t-il en résulter pour le psychisme relié par un constant échange d'influences avec ces systèmes organiques ?

Le sujet va se sentir à chaque instant sollicité vers l'action facile, rapide, joyeuse. Résiste-t-il un moment à ces sollicitations, l'éclat de ses yeux, le ton de sa voix, mille petits gestes à peine réprimés trahiront sans cesse l'état d'excitation qu'il cache. Qu'il cède un moment, et voici que s'affirme l'état maniaque le plus caractérisé.

Le malade rit sans apparente raison. Il gesticule, crie, joue, chante. Il se livre à nombre de petites actions sans portée, mais qui le satisfont par leur nombre et leur

rapidité. Son excitation se manifeste dans le désordre de ses vêtements, où de burlesques décorations traduisent parfois l'euphorie résultant de la facilité de l'acte. Elle se manifeste dans ses gestes, faciles, rapides, désordonnés. Elle se manifeste par ses paroles, qui s'écoulent bruyamment en un flux ininterrompu, suivant la pente du moindre effort, celle des associations verbales, c'est-à-dire matérielles. Il n'est pas exact que la pensée procède d'habitude selon les lois que voulait lui imposer l'école associationniste.

Mais, chez l'excité maniaque, elle se trouve entraînée par l'éréthisme de systèmes matériels. Que deux groupes de mots se prononcent donc à peu près l'un comme l'autre, ou qu'une part de l'articulation leur soit commune, ils auront toute chance de se succéder dans la verbigération du maniaque, produisant une incohérence caractéristique. Mais il ne s'agit, en somme, que de la sollicitation du psychisme par l'influence d'un éréthisme nerveux toujours prêt à le trop bien servir. Aussi suffit-il du moindre appel à la raison pour que le sujet se calme et remplace son verbiage incohérent par quelques paroles pleines de bon sens.

Mais tel est le tableau lorsque l'excitation est modérée et que le sujet peut, en quelque sorte, la tenir en bride, en laisser aller les parties qu'il tolère, retenir les écarts qui lui seraient désastreux. Mais si l'excitation augmente, nous voyons s'établir une véritable incohérence. Possédé par la subduction, le malade ne peut plus se dérober aux sollicitations du monde extérieur. Il se fait violent, et son agitation prend de plus en plus un caractère d'absurdité.

Enfin, il devient incapable de réfréner les incitations psychosensorielles qui l'assaillent.

Les hallucinations envahissent la conscience. Ainsi peut se constituer l'état de confusion agitée ou d'excitation confusionnelle avec onirisme, que l'on observe notamment dans les cas de délire aigu.

Il est à remarquer que certains malades prennent une conscience relative de la subduction mentale morbide qu'ils subissent dans la manie. Ils développent alors de plus ou moins fugaces idées délirantes d'influence, ainsi que Logre l'a bien montré.

Examinons maintenant la supposition inverse : tous les systèmes neurologiques auxquels nous faisions allusion au début de ce chapitre se trouvent soumis à l'inhibition, de telle sorte qu'à tout commencement d'action, ils sont freinés, arrêtés, entravés. Que va-t-il résulter de cette situation pour le psychisme, dont l'activité se trouve reliée à l'activité de l'organisme par de mystérieux, mais certains, échanges d'influences ?

Le malade réalisera le tableau complet des états mélancoliques.

Toujours arrêté dès le début de chaque action, il éprouvera la peine immense de sentir impossible tous les aboutissements.

Le malade se présentera donc avec une attitude concentrée, comme repliée sur lui-même. Il se tiendra généralement presque immobile, la tête penchée sur la poitrine, les bras tombants. Le vêtement présente parfois des traces du désordre et de la saleté qui révèlent l'absence de tout soin de la part du mélancolique. La parole est rare, et le sujet se tient habituellement dans le silence.

Cependant, lorsqu'on l'interroge, lorsqu'on insiste surtout pour avoir une réponse, on n'obtient que l'expression du plus profond pessimisme. Le mélancolique déclare qu'il n'est bon à rien, qu'il est très malade ou qu'il est damné. Il s'accuse de n'éprouver pour les siens aucun sentiment vraiment sincère. Mieux vaudrait en finir, et les idées de suicide viennent s'épanouir ici, souvent avec complaisance. Ces idées de suicide s'étendent parfois aux proches, que le mélancolique menace d'homicide dans leur intérêt, pour les protéger des tour-

ments d'une existence qu'il juge en tous points désastreuse. Mais, quelquefois, cette possibilité même n'apparaît point.

Frappé dans le sentiment, qui toujours accompagne la perception ou l'intellection, le mélancolique en vient à dire que le monde n'existe plus. « C'est un décor desséché, nous disait une vieille mélancolique de Saint-Maurice. Ce soleil n'est pas le vrai soleil, c'est un soleil en carton. » D'eux-mêmes, ils ont le sentiment qu'ils sont déjà morts et qu'ils ne mourront jamais, ce qui n'est pas, comme on l'a dit, un signe de démence, mais seulement l'inadéquate expression des bizarres impressions qu'ils ressentent.

Dans la forme anxieuse, le malade s'agite un peu, mais toujours de même façon, qui traduit sa souffrance. Le silence est ici remplacé par des gémissements, toujours les mêmes, redisant sa grande douleur. Les gestes aussi sont monotones, généralement inefficaces et inadéquats.

Ils traduisent l'intense souffrance du sujet, ou l'idée de son indignité. C'est tantôt le geste de se frapper la poitrine, tantôt celui de s'arracher les cheveux. Longuement répétés en d'interminables stéréotypies, ces gestes se déforment parfois au point de devenir méconnaissables.

Mais, si le processus s'exagère, l'on peut observer une véritable excitation anxieuse ou bien encore un état confus, mélancolique, avec onirisme, désorientation, hallucinations variées, surtout visuelles, idées délirantes, de couleurs toujours tristes. Les malades croient entendre et voir les préparatifs de leur supplice, ou bien encore assister au spectacle de l'enfer, avec des flammes et des démons.

Targowla et Mlle Badonnel ont recherché les modifications humorales qui provoquent et entretiennent la mélancolie. Ils ont trouvé des variations dans l'acidité et l'alcalinité du milieu sanguin.

Ces variations peuvent être d'origine organique et dues à un état morbide de l'organisme. Elles agissent à leur tour sur le système nerveux, dont l'influence, comme nous l'avons dit, retentit sur le psychisme. En cas de mélancolie d'origine mentale (le plus souvent émotionnelle), ou, comme l'on dit maintenant, psychogène, il faut admettre un processus inverse dans le principe : l'état mental provoquant des réactions neuro-cérébro-sympathiques d'où résulterait la modification des humeurs. A son tour, celle-ci, par les mêmes intermédiaires, parvient à faire éprouver son influence à l'unité psychique.

Mais il est fréquent que les perturbations organiques n'atteignent pas d'une façon aussi systématique, aussi élective, aussi proportionnelle, les éléments neurologiques en mystérieux rapports d'interinfluence avec le psychisme. L'attaque se fait alors massive, incohérente, produisant le plus grand trouble dans les tissus qui la subissent.

Tel système d'éléments neurologiques se trouve exalté dans son activité, tel autre inhibé, la plupart dérivés de leur action normale.

Que va-t-il résulter de ce désordre fonctionnel pour la conscience, dont les modifications restent reliées par influences réciproques avec l'activité de ces systèmes ?

Évidemment, un très grand désordre, une très grave perturbation, qui se traduit par le tableau de la confusion mentale ou des états confusionnels.

L'aspect général du malade exprime le désordre et l'égarement. La physionomie exprime aussi l'égarement, avec le désir d'en sortir, caractéristique des plus typiques états confusionnels. Le malade est généralement alité, et souvent le désordre de ses draps, ou, s'il ne l'est pas, celui de ses vêtements, sont une traduction de la confusion générale dans laquelle il se trouve comme submergé.

Les gestes et les actes sont particulièrement curieux

à étudier, parce qu'en général ils n'aboutissent pas. Ce sont des esquisses incomplètes, inachevées, qui se continuent le plus souvent par autre chose, qui, d'abord, n'était pas prévu. Il en est de même pour les paroles, hésitantes, comme embryonnaires, faites d'éléments syllabiques qui n'ont plus, parfois, de rapports logiques entre eux. Ou bien le confus commence une phrase qu'il ne finit pas. L'incohérence est alors à son comble. La perception est, elle aussi, complètement modifiée, incomplète, pénétrée de formes étrangères, d'où naît l'illusion et parfois l'hallucination. Il arrive qu'un véritable délire onirique vienne compliquer la confusion mentale, mais généralement les choses ne vont pas jusque-là. Selon la juste remarque de René Charpentier, il faut distinguer l'onirisme de l'état confusionnel. Le délire onirique réalise de fausses perceptions visuelles poussées jusqu'à donner le sentiment de la réalité, et la croyance intellectuelle qui leur correspond. L'état confusionnel typique est par contre incapable de rien réaliser pleinement. Bien loin de montrer le prétendu « morcellement psychique », fausse hypothèse soutenue par quelques auteurs, la confusion mentale révèle un indescriptible « état de flou », dans lequel viennent se noyer toutes les distinctions nécessaires à la claire conscience. Il en résulte que le sujet est profondément désorienté, ne sait en quel endroit il se trouve, ni dans quelle époque il vit. Il éprouve souvent un malaise que traduit sa mimique, avec le désir de sortir de cette anormale situation.

Il est de doctrine courante que la confusion mentale et les états confusionnels soient habituellement provoqués par des auto-intoxications de l'organisme résultant d'états infectieux. Les états confusionnels particuliers correspondraient à des auto-intoxications par infections spéciales, comme la scarlatine, la fièvre typhoïde, etc...

La confusion mentale primitive, ou psychose d'épuisement, serait sous la dépendance d'une auto-intoxi-

cation plus commune. Vigouroux a mis en lumière, au cours de cette affection, des signes d'insuffisance hépato-rénale. Targowla, dans de récents travaux, a montré l'existence de modifications de la constitution chimique du sang. Il faut admettre l'existence de confusions mentales d'origine émotionnelle : la cruelle expérience de la guerre l'a bien montré. Ici, les modifications humorales seront secondaires par rapport aux émotions subies, primitives, par rapport à la psychose développée.

Le délire onirique se produit lorsque les perturbations subies par l'organisme amènent plus spécialement un éréthisme et un trouble des systèmes neurologiques dont le fonctionnement est en liaison fonctionnelle avec la perception et les sensations.

Le sujet croit alors assister à des scènes par où s'objective et s'extériorise une imagination déréglée et généralement terrifiante.

Logre a bien montré que l'onirisme peut, dans certains cas, être auditif. Plus souvent, il est mixte. Mais plus souvent encore la fausse sensation visuelle prédomine dans les scènes réalisées. Ce sont des visions de rats, de fauves, d'incendie, parfois des objectivations de conceptions plus originales : un malade, observé dans le centre neuro-psychiâtrique de Rozières, croyait voir un fond de rivière, avec les galets, la flore et la faune qui conviennent à cet endroit. On sait que l'onirisme est généralement provoqué par l'intoxication alcoolique. Point n'est besoin d'étudier dans ces cas comment se produit la subduction mentale morbide, non plus que dans ceux où l'onirisme est d'origine mentale.

Le lecteur établira facilement la marche générale de ces processus par analogie avec tous ceux que nous avons étudiés précédemment.

CHAPITRE IX

LES DÉLIRES, RÉACTIONS PSYCHOPATHIQUES SECONDAIRES

Il ne faudrait pas croire que l'unité psychique, que la conscience active et affective de chaque individu, accepte toujours sans réaction propre les atteintes de la subduction mentale morbide, dont nous observerions alors, si l'on peut dire, les effets bruts.

Le plus souvent, cette conscience a une réaction propre. L'unité psychique prend une attitude devant les troubles qui tendent à l'envahir. Si bien qu'après avoir étudié les méfaits de la subduction mentale morbide, il nous faut envisager maintenant la réaction d'ensemble que le psychisme lui oppose. Pareille méthode avait été devinée par Binet et Simon qui voulaient qu'après les troubles élémentaires, l'on étudiât le comportement général de la mentalité du malade.

Nous laisserons de côté les cas où le psychisme, comme submergé, accepte plus ou moins simplement les troubles qui s'imposent à lui. L'on en trouvera des exemples typiques dans le chapitre précédent. Lorsqu'elle réagit, la conscience du sujet peut prendre diverses attitudes à l'égard de la perturbation qu'elle subit.

L'une des principales parmi ces attitudes consiste à tenter d'expliquer la perturbation, d'en prendre une

notion intellectuelle, puis, cette notion prise, d'organiser la réaction contre les causes supposées de cette perturbation. Cette attitude, c'est l'attitude délirante.

L'on trouve parfois la réaction délirante chez le maniaque lui-même, lorsqu'au lieu de se laisser envahir simplement par l'excitation qui tend à l'entraîner, il y résiste un peu, et tâche de se rendre compte de l'état nouveau qu'il subit. Il ne faut pas s'étonner si les idées qu'il développe alors sont tantôt des idées d'influence, tantôt des idées de grandeur. Il est classique d'admettre, et il est généralement vrai, que ces idées délirantes sont mobiles et fugaces.

Néanmoins, il arrive que le maniaque arrête pour un temps son flux mental, stabilise certaines de ces idées.

Logre a décrit dans la manie l'existence d'idées d'influence relativement stables. Pour ma part, j'ai eu l'occasion d'observer un conducteur d'automobiles de louage qui développait des idées de grandeur assez constantes :

« Lorsque je suis excité, disait-il, je ne le laisse d'abord pas voir. J'essaie de me concentrer pour pouvoir continuer mon travail. Ça me prend en général quand je me mets à conduire ma voiture. Je reste tranquille un moment, mais je suis envahi par un grand bien-être. Il me semble que je suis très fort, tout-puissant. Je crois alors que je suis une sorte de dieu. J'étais dans cet état, l'autre jour, lorsque je me suis mis à saluer les passants. C'est cela qui m'a fait remarquer. »

Il existe dans ces cas un sentiment de plénitude d'être, de perfection d'existence, qui serait à comparer, et à opposer, au sentiment que certains mélancoliques expriment par le « délire des négations ». Nos maniaques euphoriques développent de vrais « délires d'affirmation ».

Il faudrait mettre en rapport avec ces délires maniaques les délires mélancoliques, plus fréquents, plus

faciles à observer, parce que les réactions psychologiques sont ici plus constantes. Nous avons décrit les principaux types de ces délires dans le chapitre précédent. Il faut y voir des réactions générales du psychisme provoquées par l'état pénible de subduction mentale qui produit la mélancolie. La conscience cherche à expliquer la douleur dans laquelle elle se trouve plongée et le sentiment d'abaissement qu'elle éprouve. Il en résulte les délires de maladie, de condamnation, de négation, dont nous avons parlé au chapitre précédent. Il arrive aussi, plus rarement, que le mélancolique rejette, pour ainsi dire, la cause de son mal sur quelque personnalité extérieure, et développe des idées délirantes de persécution secondaires.

La réaction pratique habituelle est la tendance au suicide, avec, souvent, celle d'entraîner dans la mort les êtres aimés, pour leur éviter les ennuis d'une existence que le mélancolique juge désormais intolérable.

Les troubles dits cénestopathiques, que nous avons étudiés comme troubles de la sensibilité viscérale, provoquent les délires les plus variés. Nous avons signalé les démonopathies, sortes de délires de possession, les zoopathies internes et externes, dans lesquelles le sujet croit son corps recouvert ou pénétré par des animaux.

Mais, le plus souvent, ces troubles provoquent un délire hypocondriaque.

Le sujet attribue bien à la maladie les sentiments étranges qui l'assaillent.

Mais il donne de son mal une explication trop périphérique ou trop viscérale.

Au lieu d'incriminer l'état fonctionnel de son cerveau, ou de son système nerveux, c'est un organe qu'il croit lésé, et il demande avec insistance l'opération ou une médication énergique. Si l'ablation est pratiquée, comme les troubles continuent, le malade incrimine un organe voisin, à moins qu'il ne se retourne contre

le chirurgien et fasse succéder aux revendications les réactions les plus dangereuses. Les médecins, non plus, ne sont pas à l'abri des persécutions des hypocondriaques.

Les hallucinations musculaires et psycho-motrices provoquent en général les délires de possession, dont nous avons donné un exemple plus haut.

Le sujet se sentant « pris » par la subduction mentale dans l'exécution même de ses actes, en conclut, en général, qu'il est possédé par une force supérieure, scientifique ou démoniaque, selon les directions de son esprit. Cependant, cette réaction n'est pas unique, et certains de ces malades développent de véritables délires de persécution, d'autres de simples délires d'influence, en rapport avec ces hallucinations.

Mais les délires d'influence sont bien plus facilement provoqués par les hallucinations psychiques, pseudo-hallucinations, ou sentiments d'emprise sur la pensée. Le psychopathe a l'impression, assez douce, en somme, et plus insinuante que brutale, que sa pensée est par moment influencée et comme dirigée de l'extérieur.

De là vient l'idée qu'une autre personne exerce à distance une action sur son esprit, et cela sans un but qui n'est pas toujours considéré comme mauvais, parfois dans un but thérapeutique, plus souvent avec des intentions amoureuses. L'on dirait que la délicatesse et l'intimité des sentiments éprouvés se prêtent plus facilement à cette dernière interprétation.

Les hallucinations de la vue, par contre, lorsqu'elles ne déterminent pas le simple onirisme, induisent facilement des idées délirantes mystiques, qui, bien entendu, réagissent à leur tour sur la qualité des hallucinations. On dirait que le sens de la vue se trouve plus facilement que les autres dirigé vers la contemplation, et que les hallucinations et les idées délirantes qui en dépendent sont, de ce fait, plus aisément orientées selon certaines tendances.

Cependant, les réactions individuelles restent variées ;

et les sentiments d'influence, comme les hallucinations visuelles, peuvent provoquer d'autres idées délirantes, comme, par exemple, des idées de persécution.

Mais les idées délirantes de persécution se développent plus fréquemment en rapport avec les hallucinations verbales, auditives, mixtes ou psycho-motrices.

Une personne, qui se livre paisiblement à ses occupations, se croit interpellée brusquement et sans raison.

Il est naturel qu'elle en éprouve un certain ressentiment. Ce ressentiment agit à son tour sur la nature des hallucinations, qui deviennent injurieuses.

On comprend, par cet échange de mauvais services, la genèse de bien des délires de persécution.

Cependant, en fait de délires, la réaction individuelle reste dominante.

Cette réaction individuelle tient aux habitudes antérieurement acquises, à l'éducation, à l'hérédité, à la constitution physique, et au fonds irréductible de la conscience, de l'unité psychique personnelle.

En vertu de cette réaction individuelle, certains malades supportent les hallucinations verbales sans développer de délire de persécution bien suivi.

Quelques-uns se contentent même d'élaborer un délire d'influence.

Pour que le délire des persécutions apparaisse dans toute son ampleur, il faut, comme nous l'avons dit, que les hallucinations verbales se manifestent chez un sujet de mentalité paranoïaque.

La mentalité paranoïaque se caractérise par un état particulier du psychisme dont la rigidité, si l'on peut dire, ne se plie pas facilement aux conditions extérieures. Il en résulte un tempérament fait d'orgueil et de méfiance.

Dans une première période, le malade éprouve comme un malaise de sa situation anormale par rapport au monde extérieur.

Ce malaise, étant données ses dispositions, il en attribue bientôt l'origine, non à lui-même, mais au monde extérieur, et plus particulièrement au milieu social qui l'entoure. Dès lors on peut dire que le délire des persécutions est virtuellement constitué.

Lorsque apparaissent les hallucinations, qui sont surtout verbales, il n'est pas étonnant qu'influencées par cette attitude mentale, elles prennent rapidement le caractère de paroles injurieuses.

Le sujet en est d'autant plus frappé. Par là s'affirment et se consolident ses idées délirantes de persécution.

Dans une troisième période, le délire progresse et se systématise, car le malade y ramène progressivement non seulement toutes les données hallucinatoires, mais encore toutes celles que lui fournit l'existence quotidienne. Ainsi son délire se trouve à la fois tressé d'hallucinations et d'interprétations.

C'est aussi dans le cours de cette période que le persécuté devient le plus dangereux. On comprend sans peine que la réaction habituelle à laquelle aboutit son délire est une réaction hostile contre autrui. De plus, cette hostilité est systématique. Le persécuté prend en haine une personne de son entourage ou une classe d'individus, ou bien encore un personnage célèbre.

Bien heureux lorsqu'il invente une personnalité fictive.

A cette personne, ou à ces personnes, il attribue l'origine des persécutions qu'il subit, les traitant de chefs de bandes ou d'instigateurs de malfaisances. Contre eux, le persécuté devient capable de tout. Le meurtre est un de ses procédés de vengeance et de défense préférés. Et il s'agit presque toujours d'un meurtre prémédité, froidement calculé dans tous ses détails, car le persécuté, en dehors des déformations de son délire, possède une intelligence intacte, et c'est souvent lui qui fait crier à l'internement arbitraire quelque journaliste ignorant de la question.

Enfin, dans une dernière période, le persécuté se rassure et devient mégalomane. Dans le fond, il a toujours quelque peu méprisé ses ennemis, car l'orgueil est plus fort que la haine.

Il s'aperçoit, d'autre part, qu'il n'en reçoit aucun réel dommage. Et, comme il a l'impression d'être en rapport avec des forces mystérieuses, d'agir sur ses ennemis, comme ses ennemis agissaient sur lui, il en conclut que sa puissance est sans pareille, qu'il est le maître de l'univers, et développe des conceptions aussi grandioses qu'absurdes.

Le délire prend alors une apparence démentielle, parce que l'individu, par l'exagération extrême du sentiment de sa personnalité, se met en dehors de toutes les lois, sociales et naturelles, et n'accepte plus aucun conditionnement extérieur.

Mais le caractère paranoïaque n'a pas besoin d'hallucinations pour créer à la longue un délire. Il suffit qu'existe cette disposition mentale, cette « constitution » particulière, pour que l'efflorescence des idées délirantes de persécution et de grandeur se manifeste tôt ou tard. Le mode alors employé pour y parvenir est celui des « interprétations ». La rigidité mentale du sujet, son orgueil, sa méfiance, orientent si bien sa pensée dans un certain sens, favorable au sujet et défavorable au milieu, généralement au milieu social, que toutes les hypothèses orientées dans cette direction sont reçues sans critique suffisante, tandis que les autres ne sont même pas envisagées.

Il en résulte la production de ces « délires d'interprétation », si bien décrits par Sérieux et Capgras, monstrueux romans où l'ingéniosité du malade accumule les faux arguments en faveur de sa thèse favorite.

C'est le type des « folies raisonnantes », un de ceux qui trompe le mieux les personnes qui ne sont pas au courant des difficultés de l'aliénation mentale.

Ces curieux délires progressent par extension con-

tinue, à cause des additions successives. Bien qu'on n'ait rien trouvé comme lésion matérielle correspondant à ces troubles, l'avis unanime des médecins, psychiâtres et psychologues au courant de ces questions, est qu'ils sont sous la dépendance de quelque désordre ignoré de l'organisation cérébrale ou du fonctionnement cérébral.

Aussi bien nous devons admettre que le désordre induit, par sa mystérieuse influence sur la pensée, cette disposition paranoïaque dont les réactions secondaires produiront à leur tour les « délires d'interprétation ». Ceux-ci donc, comme tous ceux que nous avons examinés, nous paraîtront comme des réactions secondaires à la subduction mentale morbide.

La subduction mentale morbide peut, du reste, provoquer d'autres types de réaction psychologique générale, capables d'engendrer des délires. Que, par exemple, se développe outre mesure l'accompagnement normal que les images font aux idées, par suite d'une résonnance excessive de certains concomitants organiques de la pensée, le type imaginatif est créé. Si ce type imaginatif s'exagère au delà de certaines limites, il en résulte un déséquilibre des fonctions intellectuelles, tel que ce qui est supposé n'est pas suffisamment contrôlé.

L'imagination prédomine par trop sur la raison. Le sujet croit volontiers tout ce qu'il suppose, et il suppose volontiers tout ce qui lui fait plaisir. De là résultent ces délires d'imagination si riches et parfois absurdes, extravagants romans délirants que Dupré a mis en lumière. C'est dans ces délires que l'on trouve la supposition d'illustres origines, de filiations princières, d'enfants changés au berceau.

Parfois le type imaginatif et le type interprétatif se combinent pour former un délire mixte, généralement mégalomaniaque.

Nous en avons vu récemment un fort bel exemple à l'asile de Vaucluse.

C'était un homme de 42 ans, employé d'administration, qui se disait fils de l'empereur d'Allemagne et légitime kronprinz.

Il imaginait que les Français l'avaient enlevé dans son berceau, chez une nourrice allemande.

Il interprétait la guerre de 1914 comme un effort des empires centraux pour le reprendre. Il se déclarait, du reste, prisonnier sur parole, et ne faisait rien pour quitter l'asile, où il rendait des services dans les bureaux administratifs.

La subduction mentale morbide peut induire d'autres types psychologiques susceptibles de provoquer des délires.

Les processus intellectuels ne sont pas sans action sur la sphère affective, qui, de son côté, agit fortement sur l'intelligence.

Il est des sentiments intellectuels normaux, tels que la curiosité, l'amour de la vérité, etc...

Sans sortir de la normale, on rencontre des idéalistes passionnés qui subissent pour leurs convictions les effets d'une passion véritable. Mais la passion, état passif de l'esprit, ne s'établit qu'avec la complicité de la subduction mentale normale.

Et nous voici sur le chemin de la subduction mentale morbide, sous l'influence de laquelle se développent les états pathologiques que Dide a décrits dans ses « Idéalistes Passionnés ». La trop forte résonnance affective d'un idéal, quel qu'il soit, entraîne ici l'idéaliste passionné jusque dans les limites de la maladie mentale.

CHAPITRE X

LA SCHIZOIDIE, LA SCHIZOPHRÉNIE LES PSEUDO-DÉMENCES, RÉACTIONS PSYCHOPATHIQUES SECONDAIRES

Il y a déjà plus de seize années, nous avons montré, E. Toulouse et moi, que certains états connus sous le nom de démences, et plus particulièrement de démences précoces, ne correspondaient pas à une ruine réelle et définitive de l'esprit, mais à un simple défaut dans l'application de la pensée.

A ce moment, à la suite de travaux plus ou moins justement interprétés, de leurs grands prédécesseurs du XIX^e^ siècle, un grand nombre d'aliénistes voyaient dans la démence une diminution, une réduction quantitative des fonctions mentales. Que cette affirmation fût insoutenable devant les données de la psychologie d'introspection et devant les raisonnements de la philosophie, ils ne s'en souciaient guère, car leur prétention était précisément d'opposer à la philosophie et à la psychologie d'introspection une prétendue expérience extérieure qui serait en désaccord avec elles. Même si cette prétention était fondée, les deux premières disciplines se trouveraient, de droit et de fait, antérieures et supérieures à la troisième, si bien que, simplement, un difficile problème serait posé.

Mais il n'en est rien. Nous avons montré dans des

ouvrages et travaux antérieurs, et nous montrons dans celui-ci, que les données véritables de la psychiâtrie et de la psychologie pathologique, loin de les contredire, s'accordent pleinement avec celles de la psychologie d'introspection et de l'antique philosophie qui sur elle reste fondée.

En ce qui concerne la question des démences, déjà E. Toulouse avait étudié avec Demay des cas de démence vésanique.

On entendait alors par démences vésaniques les états terminaux, et supposés démentiels (au sens que nous venons de critiquer) de psychopathies, telles que la manie, la mélancolie et les délires plus ou moins systématisés. En appliquant les méthodes d'une investigation psychologique systématique, Toulouse et Demay montrèrent dans ces états la persistance de notions intellectuelles que l'on pouvait croire abolies.

Nous avons alors systématiquement appliqué, E. Toulouse et moi, des méthodes analogues à des cas considérés comme relevant de la démence précoce. Ces méthodes consistaient essentiellement en un questionnaire portant sur les divers points de la lucidité, de la direction volontaire des pensées et des notions antérieurement acquises.

Le principe était de répéter les questions avec patience, et en appelant de temps en temps l'attention des malades par des moyens divers. Nous avons pu démontrer de la sorte, sans difficulté, que pour un même sujet les réponses étaient variables suivant l'état de l'attention. Ces variations, systématiquement recherchées, montraient que ces malades, sous leur incohérence et malgré les réponses absurdes, gardaient des possibilités très supérieures à ce que l'on pouvait penser. Non seulement les grandes fonctions mentales, mémoire, imagination, jugement, raisonnement, étaient conservés, mais beaucoup de notions acquises, apparemment disparues, manifestaient par instants leur persistance.

Nous en sommes venus à démontrer l'existence d'une fonction de direction, d'application de la pensée, à laquelle nous avons donné le nom d'autoconduction, et que l'on pourrait appeler aussi autoduction mentale. Cette fonction consiste dans la direction et l'application personnelles, conscientes et volontaires de la pensée à son objet. Ses troubles engendrent les désordres de l'esprit. L'aspect démentiel était produit, dans les cas étudiés, par une perturbation profonde de l'autoconduction qui ne permettait plus à la pensée de s'appliquer à son objet naturel.

De la sorte, nous tombions d'accord avec Régis, dont les recherches cliniques amenaient à considérer de nombreux cas de la prétendue démence précoce comme relevant, en réalité, d'une confusion mentale chronique. Mais il existait, entre la confusion mentale chronique et certains cas de démence précoce, une différence essentielle, qu'il restait à mettre en lumière et à expliquer.

C'est à ces cas de la démence précoce de Kraepelin que convient le mieux le nom de psychose hébéphréno-catatonique.

Ils sont caractérisés par l'extrême bizarrerie dans les réactions mentales du sujet, bizarrerie telle que les troubles affectent une allure paradoxale et que l'on a parfois taxé de simulation des sujets réellement malades. Ces psychopathes présentent une remarquable incohérence à froid, qui contraste avec les réponses normales qu'ils font à d'autres moments.

Le confus laisse voir les efforts que lui coûtent les rares moments de lucidité qui pénètrent le brouillard où d'habitude il se débat. C'est au contraire, avec la plus grande tranquillité, l'aisance la plus complète que l'hébéphrénique passe de phrases incompréhensibles et bizarres à des propos pleins de sens. C'est que chez le confus l'autoconduction est globalement touchée, tandis que dans la psychose hébéphréno-catatonique, c'est avant tout ce

que l'on pourrait appeler son moteur, l'affectivité, qui se trouve atteint. C'est par suite du désintérêt qu'ils éprouvent pour les questions actuelles que les prétendus déments précoces fournissent, par distraction, des réponses si bizarres. Que l'intérêt, ou tout au moins une réaction presque normale soient un instant suscités, et les propos deviennent raisonnables.

Or, la déficience de l'intérêt vient ici du trouble des instincts ou de celui des sentiments affectifs, qui peut aller jusqu'à l'apathie. J'avais proposé, pour qualifier cette affection, le nom de psychose dyspathique; celui de psychose discordante, préconisé par Chaslin, a justement prévalu.

De son côté, Bleuler, à Zurich, cherchait à caractériser la qualité psychologique de la prétendue démence précoce de Kraepelin. Il remarquait à son tour aussi que dans cette psychose les fonctions mentales n'étaient pas affaiblies, mais seulement mal utilisées. Il en concluait au défaut de la synthèse, à la dissociation. Il faut bien remarquer, toutefois, que cette dissociation, si elle existe, est une dissociation intrapsychique, qui respecte l'unité de la conscience et du psychisme. Ce qu'il y a de choquant chez les hébéphréniques, c'est précisément qu'on voit coexister chez eux, en pleine conscience, des processus qui nous paraissent contradictoires, ou affectivement opposés, et dont le rapprochement ne gêne plus les malades.

Le mot de discordance nous semble mieux choisi pour caractériser cet état que celui de dissociation.

Un grand progrès, dans cette doctrine, fut accompli par Minkowski, élève de Bleuler, qui vint en France et connut, notamment, la philosophie de Bergson. Pour Minkowski, ce qui se trouve spécialement atteint dans la psychose hébéphréno-catatonique, démence précoce de Kraepelin, c'est la perte de contact vital avec la réalité. Avec Bergson, Minkowski considère qu'il faut distinguer, dans la pensée, des fonctions statiques et des fonctions

dynamiques. Parmi les fonctions statiques se place en premier lieu la logique, et tout ce qui se rapporte à elle, comme par exemple les notions acquises. Le contact vital avec la réalité fait au contraire partie des fonctions dynamiques. En lui, nulle logique.

Il se rapporte aux facteurs irrationnels de la vie. Le sentiment de la limite de l'action et celui de la qualité de l'action, qu'ont-ils de rationnel ?

Ce sont des notions pragmatiques. Or, Minkowski nous le montre par des exemples frappants, ces notions pragmatiques sont précisément ce qui défaille chez les prétendus déments précoces. Ils peuvent conserver une bonne évocation théorique des notions logiques, des notions acquises, ce qui est troublé chez eux, c'est l'évaluation d'une application convenable.

Pour les distinguer des déments véritables, dont nous étudierons l'état mental dans le chapitre suivant, Minkowski demande que l'on réserve à ces malades le nom de schizophrènes que leur a donné Bleuler.

Le nom de schizoïdes doit désigner les individus chez qui la tendance à se séparer du réel, à fuir la réalité, ne constitue pas une psychose et reste le trait fondamental d'un tempérament.

Ce tempérament, Kretschmer a cru pouvoir le rapporter à certaine constitution physique.

Il est possible, d'autre part, — la psychothérapie nous le montre, — que la schizoïdie se développe comme une réponse à certaines conditions psychologiques ou sociologiques. Mais Minkowski ne se prononce pas sur ce point.

Le professeur Claude et ses élèves, Borel et Gilbert Robin, ont repris et étendu la conception de Bleuler.

Ils décrivent de curieux malades, auxquels la bouderie ou la rêverie morbide permettent de s'évader d'une réalité qui ne comble pas leurs vœux.

Ainsi Claude, Borel et Robin ont ouvert d'intéressantes perspectives entre les schizophrènes de Bleuler et les délirants imaginatifs de Dupré. D'autre part, entre

les schizoïdes et les schizophrènes, le professeur Claude décrit les schizomanes, qui sont déjà des malades, sans pour cela présenter un état apparemment démentiel. Ils se contentent de développer un délire ou des réactions diverses, qui les séparent de la réalité à tel point que les personnes de leur entourage les reconnaissent sans hésitation pour des psychopathes.

Mais une fois admis les schizoïdes, schizomanes et schizophrènes, reste-t-il une place pour les déments précoces qui seraient des déments véritables et correspondraient au type décrit par Morel ? Guiraud le pense, Minkowski en doute. Bleuler croit, en tout cas, que les vrais déments précoces, s'ils existent, sont peu nombreux.

Pour nous, nous prendrons acte seulement de l'existence de ces pseudo-démences, qui sont en réalité des réactions psychopathiques secondaires.

L'on peut dire que les conceptions de Bleuler, Minkowski et Claude sont aujourd'hui généralement admises. Tout au plus quelques-uns objectent-ils qu'il existerait par surcroît des cas, rares d'ailleurs, de démence précoce vraie, au sens de Morel. Mais tous admettent, sinon la schizoïdie et la schizomanie, tout au moins la schizophrénie.

Ils admettent qu'une certaine réaction, à la fois affective et active, entraîne une apparence démentielle, qui, dans la réalité, ne correspond pas à la ruine, ni même à la diminution quantitative des fonctions mentales et des notions acquises. Nous pouvons souligner ce résultat obtenu, et rappeler, comme nous le disions au début de ce chapitre, que E. Toulouse et moi l'avions signalé voilà seize années déjà.

A ce moment, notre idée n'a guère soulevé que de vives critiques.

C'est pourquoi nous nous permettons de faire remarquer qu'elle est à l'heure actuelle admise par la grande majorité des psychiâtres.

CHAPITRE XI

LES DÉMENCES VRAIES, RÉACTIONS PSYCHOPATHIQUES SECONDAIRES

Que les délires soient ici considérés comme des réactions psychopathiques secondaires, voilà ce qui sera, semble-t-il, facilement admis. On admettra, sans beaucoup plus de difficultés, qu'il en soit de même pour les pseudo-démences que nous avons étudiées dans le chapitre précédent. Mais que l'on considère également comme des réactions psychopathiques secondaires, donc capables de régressions, les démences véritables, correspondant à des lésions anatomiques déterminées, comme la paralysie générale et la démence sénile, voilà ce que ne nous concèderont pas facilement la plupart de ceux qui s'occupent de recherches psychiâtriques.

Et telle est pourtant la conclusion à laquelle nous sommes arrivés.

J'étais, en effet, resté frappé des résultats que la méthode des variations nous avait donnés, à E. Toulouse et à moi, dans l'étude de prétendus déments précoces.

Nombre de ces intelligences, apparemment ruinées ou diminuées, de ces mémoires apparemment perdues restaient intactes, en réalité, et souffraient seulement d'un défaut d'application. Que donnerait la même méthode dans l'étude des vraies démences, de la para-

lysie générale et de la démence sénile, par exemple ? Tel était le problème dont je résolus de poursuivre la solution.

En ce qui concerne la démence que l'on observe au cours de la paralysie générale, j'étais aidé par la notion classique de l'existence de rémissions.

On sait que la paralysie générale se caractérise, au point de vue mental, par des troubles profonds du jugement, qui finissent par constituer un état démentiel.

Affaissement du jugement et surtout de l'autocritique, sens de son propre comportement, voilà les caractéristiques de la démence paralytique. Or, on a reconnu, d'autre part, que cette affection est sous la dépendance d'une méningo-encéphalite diffuse, qui n'épargne pas les cellules ni les fibres nerveuses des couches superficielles de l'écorce cérébrale.

L'existence de rémissions plus ou moins complètes au cours de la paralysie générale est de nature à troubler fortement ceux qui veulent y voir une ruine définitive de l'esprit, liée à l'existence de lésions anatomiques.

On se rabat, il est vrai, sur la coexistence de troubles confusionnels. De récentes études sur la paralysie génétale ont en effet montré que l'on trouve dans le cours de cette affection, à côté de la démence ou de l'affaiblissement intellectuel, divers syndromes psychiâtriques connus dans d'autres maladies. Les états confusionnels et oniriques, les hallucinations, les délires d'imagination accompagneraient souvent ou précéderaient la démence paralytique. Antheaume et Mignot, Usse ont démontré l'existence de ces états.

Dès lors, la question se trouve simplifiée aux yeux de nombreux psychiâtres. Dans les rémissions de la paralysie générale, seuls rétrocèderaient les états qu'ils admettent comme fonctionnels ou délirants.

En revanche, la démence et l'affaiblissement intel-

lectuel, les défaillances de l'autocritique, correspondraient, du point de vue mental, à des lésions définitives et resteraient invariables.

Cette théorie a ceci contre elle qu'il est impossible de faire, dans la réalité, pareille distinction entre les symptômes mentaux de la paralysie générale, au point de vue des rémissions. Tous, plus ou moins, sont susceptibles d'être touchés par ces rémissions et de régresser pendant quelque temps.

J'ai eu l'occasion d'observer, à la maison de santé de Saint-Maurice, un paralytique général, M..., dont les troubles mentaux étaient fort riches et nombreux.

Non seulement il existait des troubles profonds du jugement, un notable affaiblissement intellectuel, caractérisant déjà un état démentiel, mais en plus le malade présentait des bouffées confusionnelles, délirantes et oniriques, avec convictions persistantes. Ce malade était officier. Il crut voir, une nuit, un autre officier de ses amis qui venait l'avertir qu'une revue aurait lieu le lendemain et qu'il devait s'y rendre.

Toute la journée qui suivit, le pensionnaire de la maison de santé voulait sortir pour aller assister à cette revue. Une autre nuit, c'étaient des visions d'incendie, une autre, des rêves de guerre, avec toujours, pendant plusieurs heures et même plusieurs journées, la persistance de la conviction.

Mais bientôt une rémission s'esquissa, puis s'affirma progressivement.

D'abord disparurent ces états oniriques et délirants, et le malade, pensant à ceux qui s'étaient produits, se rendit compte de leur valeur. Ensuite, il devint plus lucide, plus calme; tout ce que l'on pouvait mettre sur le compte de la confusion ou de l'excitation s'effaçait à son tour.

Il restait cet affaiblissement intellectuel spécial, que l'on considère comme la signature de la paralysie géné-

rale, et que l'on admet ne pas pouvoir rétrocéder. Il allait, chez notre malade, jusqu'à des manifestations démentielles.

C'est ainsi que ce malade passait la visite auprès du médecin et que l'on était obligé de l'empêcher de se livrer à des réflexions déplacées au sujet de l'état de santé des autres pensionnaires.

Ces troubles du jugement disparurent à leur tour. M... devint correct, sa tenue fut irréprochable.

Au moment où l'état de la rémission permettait la sortie, il s'inquiétait de savoir si ses troubles mentaux n'avaient point été causés par une maladie dangereuse pour sa famille, et s'il y avait lieu de suivre un traitement.

De pareilles rémissions, où s'atténue l'insuffisance du jugement elle-même, valent bien les variations provoquées. Il faut donc admettre que la démence paralytique elle-même est susceptible de rétrocession.

Mais ce qui m'a paru le plus typique, c'est de pouvoir noter des rétrocessions plus courtes il est vrai, mais très nettes, des troubles de la mémoire chez une démente sénile.

C'est, sans doute, une conception philosophiquement insoutenable que de se représenter les souvenirs comme des objets matériels logés les cellules cérébrales, et de penser qu'ils peuvent se perdre, à la manière de ces objets matériels. Nous reviendrons plus loin sur ce point. Notre but, dans les présentes pages, est de montrer seulement qu'on ne peut tenter de chercher un appui à des théories analogues dans l'observation extérieure, dans l'expérience psychiâtrique, qui les dément dès qu'elle est soigneusement observée.

Il y a déjà plusieurs années que sa famille fut obligée de songer à l'internement de M^me^ D..., âgée de 77 ans, à cause de ses fugues et des actes inconsidérés auxquels elle se livrait dans les rues. Le plus souvent, elle partait de

son domicile, situé rue de S..., et allait, à la recherche de parents depuis longtemps disparus, dans les quartiers les plus éloignés de Paris. Elle s'y faisait en général remarquer par quelque excentricité; c'est sous la protection de la police qu'elle rejoignait d'habitude son point de départ. Elle prenait ses repas, matin et soir, avec son mari et ses enfants. Elle ne reconnaissait jamais son fils, niant que « ce gros-là » puisse avoir été « le petit Georges ». Le soir, elle ne reconnaissait pas non plus son mari, dont elle retrouvait l'identité le lendemain matin.

Voilà donc un souvenir apparemment perdu chaque soir, mais récupéré chaque matin, ce qui montre bien qu'il n'était pas réellement disparu.

Mais l'internement de la malade nous fit assister à une autre variation dans l'amnésie, plus caractéristique encore.

Avant son internement, la malade ne paraissait conserver aucune mémoire de l'appartement où elle habitait, et qui contenait l'atelier de son mari. Elle se contentait de répéter constamment qu'elle voulait aller chez ses parents, dont elle décrivait volontiers la maison.

Après l'internement, tout change. Sans doute elle réclame souvent la demeure de ses parents, mais elle veut aller aussi chez elle, là où se trouve l'atelier de son mari, et l'on obtient sans difficulté une description correcte de son appartement parisien.

Voici donc deux séries de souvenirs, l'une se rapportant au mari, l'autre à la maison, qui, dans certaines périodes, pouvaient sembler disparues. Une plus patiente investigation nous fait reconnaître qu'il n'en est rien, car à d'autres moments ces deux séries de souvenirs se manifestent de nouveau.

De semblables expériences, concordant avec les données de la psychologie normale et de la philosophie, nous avons conclu que la démence ne peut pas être, et

n'est pas, en réalité, la destruction du psychisme et de ses fonctions.

Les démences vraies sont, elles aussi, des réactions psychopathiques secondaires.

Elles ont cependant quelque chose de spécial, qui les distingue profondément d'autres réactions, telles que les délires ou les pseudo-démences, comme la schizophrénie.

Quelle est donc leur caractéristique ? Nous avons observé à l'asile de Moisselles une hébéphréno-catatonique qui paraissait s'enfoncer lentement dans la vraie démence. Non seulement son langage était de plus en plus rempli d'incohérences et de répétitions, ses actes entrecoupés d'impulsions et de violences, mais de moins en moins elle parvenait à exprimer une pensée judicieuse, à réaliser une action sensée. Interrogée sur cette impuissance croissante, elle nous répondait : « *Ils* me forcent à passer tout mon temps à regarder en bas, ou à recevoir des sensations malsaines. *Ils* me prennent toute ma pensée. Bientôt je n'aurai plus le temps d'avoir une idée à moi, ni de réfléchir à ce que je dois faire. »

Les paroles de cette malade nous permettent de concevoir de quelle manière la subduction mentale provoque les états démentiels.

Nous caractériserons la réaction spéciale à ces états par deux signes qui, malheureusement, n'y font pas défaut : la réaction est habituelle ; elle marque une dégradation de l'activité mentale.

Habituelle, la réaction psychopathique secondaire qui fait les démences l'est à tel point que l'on a pris à tort, du reste, cette réaction pour un état irréductible.

Quant au caractère de dégradation qu'elle communique à la pensée, il suffira de songer aux insuffisances du jugement chez le paralytique général, de la mémoire chez le dément sénile, du sentiment affectif chez le

dément précoce, pour établir la justification de ce caractère.

Nous définirons donc la démence véritable :

Une réaction psychopathique secondaire qui confère à l'activité mentale un caractère habituel de dégradation.

CHAPITRE XII

L'ARRIÉRATION MENTALE ET LE DÉSÉQUILIBRE MENTAL, RÉACTIONS PSYCHOPATHIQUES SECONDAIRES

Supposons, maintenant, que les causes provocatrices des démences se produisent pendant l'enfance, et même la première enfance, ou soient réalisés dès le cours de la vie intra-utérine. Ce seront, le plus souvent, des lésions ou des états vicieux du cerveau, dépendant souvent d'un développement incomplet ou vicié du crâne et de la face, tels que la microcéphalie, l'hydrocéphalie, la porencéphalie; mais ce peut être aussi un simple trouble fonctionnel, psycho-physiologique, comme un état de confusion mentale chronique. Que va-t-il advenir de ces « démences très précoces » ?

Ne vont-elles pas présenter un caractère particulier ?

Cela ne fait aucun doute. Les enfants attaqués de la sorte présentent surtout ce trait saillant que leur développement intellectuel et mental ne peut se produire régulièrement. Il en résulte ce fait, qu'ils paraissent arrêtés à un certain moment de ce développement.

On comprend que cette constatation prime toutes les autres, au point de vue mental, tout au moins. C'est pourquoi Binet et Simon ont établi l'échelle de l'arriération mentale en fixant les degrés de cette arriération par rapport aux notions que peuvent acquérir les enfants

normaux aux différents âges. Si bien que, dans cet ingénieux système, l'arriération se trouve exprimée en années d'âge, tout se passant, en somme, comme si tel arriéré n'avait pas dépassé le degré d'instruction qu'un enfant normal atteint à six ans, par exemple, ou à huit ans.

Il faut remarquer, cependant, comme l'ont montré des travaux modernes (Th. Simon, M^lle^ Bonnis), que des arriérés apparemment fixés à un certain stade peuvent encore évoluer. Il n'en est pas moins vrai que l'on peut toujours évaluer leur état actuel par l'âge de l'enfant normal qui pourrait posséder des notions analogues.

Rappelons seulement que l'on a l'habitude, en psychiâtrie, de réserver le nom d'idiots aux arriérés incapables, du fait de leur déficience intellectuelle, de l'usage de la parole proprement dite. Les imbéciles sont assez intelligents pour apprendre à parler, mais non à écrire. La débilité mentale renferme les sujets qui, tout en faisant preuve d'une intelligence suffisante pour apprendre à parler, à lire et à écrire, restent inférieurs aux sujets normaux.

J'ai observé, à l'asile de Moisselles, une arriérée dont la débilité mentale confinait à l'imbécillité. Capable de faire, et de faire très bien, de petits travaux ménagers, elle était par contre incapable, comme beaucoup de ces arriérés, de se conduire dans la vie, et c'est à la suite d'une aventure sexuelle qu'elle avait subi l'internement.

Au point de vue intellectuel, si l'on n'avait connu ses capacités pour les soins du ménage, et ses habituelles réparties, on eût pu la classer parmi les imbéciles, car jamais elle ne fut capable d'apprendre à lire ou à écrire. Or, lorsque l'on voulait se rendre compte des causes des troubles qu'elle présentait *actuellement*, on trouvait uniquement une hypomanie continue, une excitation légère, mais perpétuelle, qui empêchait, en réalité, toute application sérieuse de l'attention ou de la réflexion.

Mais cette hypomanie, constante depuis la première enfance, suffit amplement pour expliquer les déficiences acquises par la malade au cours de son développement. Il est évident, en effet, que cet état de légère excitation continue ne lui a jamais permis d'appliquer à l'étude l'attention et la réflexion nécessaires pour apprendre à lire et à écrire, par exemple. Or, si l'on considérait les troubles de l'attention que présentait la malade, on observait une aprosexie légère, mais continue, qui s'identifiait tout à fait avec celle que l'on décrivait alors dans les démences vésaniques. Nous croyons pouvoir dire que la malade observée réalisait un cas d'arriération mentale par démence vésanique très précoce.

Or, il est à considérer que cette personne avait subi l'internement pour des faits que l'on met d'habitude sur le compte de la perversion instinctive.

Cette perversion instinctive ne dépend-elle pas elle aussi de l'absence de réflexion due à l'excitation chronique ? C'est ce qui nous a paru se dégager du comportement de la malade. D'une conduite d'habitude fort régulière, elle était à surveiller lorsque la présence d'hommes et surtout de militaires produisait des tentations qu'elle ne prenait même pas la peine de discuter.

Une autre personne, observée à Saint-Maurice, M. D..., âgé de 42 ans, présentait bien le type des pervers instinctifs. Fils d'une très bonne famille, il la quittait de temps en temps par des fugues, mnésiques et conscientes, d'un caractère très particulier. Au cours de ces fugues, il vivait à l'hôtel ou dans les pensions de famille, et il menait une existence très dissolue.

Non seulement il séduisait des femmes — le plus qu'il pouvait, — mais il avait encore des rapports pédérastiques et homosexuels. Son plus grand bonheur, du reste, consistait à obtenir des lettres des victimes qu'il avait séduites et de leur faire « accomplir » tout ce qu'il voulait au moyen de ces lettres.

Il se faisait faire beaucoup de cadeaux, donner beau-

coup d'argent. Sa méchanceté se montrait aussi grande que sa vanité. Or, ce pervers typique l'était devenu au cours de sa jeunesse et à la suite de troubles purement psychosiques. Primitivement, son caractère était sérieux, et même austère quelque peu.

A 16 et 17 ans, D... développe deux accès maniaques typiques. Les accès suivant furent moins classiques et firent place, petit à petit, aux épisodes de perversion instinctive dont nous venons de parler.

Ainsi les perversions instinctives, comme l'arriération mentale, nous paraissent susceptibles d'être expliquées par des réactions psychopathiques secondaires, réactions portant ici sur le développement intellectuel, là sur la formation du caractère et marquées par une dévalorisation de ce caractère ou de cette intelligence. Nous ne serons donc pas de ceux qui s'étonnent de voir les séquelles de l'encéphalite épidémique, maladie acquise, reproduire assez exactement les déficiences du développement intellectuel et les troubles du caractère que l'on trouve dans les états de dégénérescence mentale.

Entre l'arriération mentale et les perversions instinctives, nombreux sont les états de déséquilibre mental qui traduisent une réaction psychopathique secondaire.

Parmi ceux-ci, l'on doit évidemment ranger l'hystérie ou le pithiatisme. Les troubles développés sont ici si complexes et systématiques que l'on ne peut en rendre compte que par une réaction générale du psychisme, qui interprète plus ou moins consciemment et volontairement chaque cas particulier. Nous ne voudrions pas parler de simulation, même inconsciente, mais en vérité, comme Logre et Dupré l'ont bien montré, l'hystérique, le pithiatique réalisent une maladie, un syndrome, un trouble physique ou mental, selon l'idée qu'ils s'en sont faite. Il en est ainsi, très évidemment, des prétendus dédoublements et morcellements de la personnalité. Nous n'avons vu ces phénomènes dans aucune affection mentale caractérisée, ni dans aucune démence.

Ce que l'on appelait de ce nom, c'étaient des phénomènes de subduction mentale qui n'arrivaient pas à cacher entièrement la persistance de la conscience seule et unique. Admettrons-nous donc que ce phénomène exceptionnel, le dédoublement ou le morcellement d'une personnalité, non réalisé par les psychoses les plus discordantes ou les plus démentielles, se trouve en fait produit par un état superficiel comme l'hystérie ou le pithiatisme ?

Non, sans doute, hystérie, pithiatisme n'ont fait que le simulacre d'un état psychologique qu'admettaient et que postulaient les théories régnantes dans une certaine époque, où leur développement, loin d'être entravé, se trouvait favorisé par la suggestion involontaire.

Certaines de ces fausses personnalités ont d'ailleurs été plus tard reconnues par l'unique conscience, toujours persistante, qui avait un moment pris l'habitude de sembler s'effacer devant elle. En réalité, c'était toujours elle qui paraissait sous ces déguisements, quitte à s'en tirer plus tard par une amnésie systématique.

Cette amnésie oubliée, à son tour revient le souvenir de l'inconsciente supercherie, ou tout au moins, selon le mot de Dupré, de l'involontaire mythoplastie.

Dans tous les cas, nous ne pouvons attribuer aucune valeur aux troubles de la personnalité observés chez les seuls hystériques et pithiatiques, sujets éminemment suggestibles et capables de pathomimie.

CHAPITRE XIII

LA RÉACTION DE L'UNITÉ MENTALE DANS LES ÉTATS D'ARRIÉRATION

Il semble donc que les maladies mentales qui surviennent après l'enfance, démences aussi bien que délires, manie, mélancolie ou confusion, n'aient en réalité rien ou presque rien à nous présenter d'homologue à cet état de déficit mental constant, immuable, irréductible, dont, à des degrés différents, l'idiot, l'imbécile et le débile mental nous offrent des types accomplis. C'est chez ces arriérés, en effet, que l'on peut constater le moins de variations de ce que l'on appelle couramment le niveau de l'intelligence, dénomination dont nous avons critiqué la valeur dans les précédents chapitres. C'est dans leur mentalité que l'on peut le moins facilement rendre compte des insuffisances actuelles par un ensemble de conditions susceptibles de rétrocéder. Mais ceci étant donné, et l'imbécillité, par exemple, étant considérée comme caractérisée essentiellement par une déficience réelle et permanente de l'intelligence proprement dite, il reste à étudier si ce déficit est réellement primitif.

Tel n'est pas l'avis de Sollier qui, dans son ouvrage sur la psychologie de l'idiot et de l'imbécile, considère qu'il faut rapporter à la défaillance plus ou moins prononcée de l'attention l'arrêt du développement intel-

lectuel. La question se trouve ainsi posée sur un terrain que nous connaissons déjà. La plupart des troubles mentaux nous ont montré les conséquences plus ou moins directes de la défaillance de l'autoconduction, ou maîtrise psychique, sous l'emprise excessive et morbide de certaines influences d'origine organique. Or, ces troubles de la maîtrise se révélaient très souvent par des insuffisances de l'attention. Que la distraction ou l'aprosexie se produisent dans l'enfance, pour des causes morbides analogues à celles que nous avons étudiées chez l'adulte, elles réaliseront des effets immédiats qui, toutes différences gardées, ne seront pas sans analogie avec ceux que nous avons précédemment envisagés. Et c'est ainsi que l'on trouve chez l'enfant, coloré seulement de sa psychologie spéciale, des accès d'onirisme et de confusion mentale, d'excitation et de dépression. Mais si, dans le jeune âge, ces troubles de l'attention deviennent chroniques et restent suffisants pour empêcher le progrès ultérieur de l'activité mentale, l'individu se trouvera réduit, pour tout le reste de son existence, aux notions que l'enfant avait pu acquérir jusqu'à ce que se produisît cet arrêt. Dans les cas de cette espèce, l'arriération mentale ne serait que la conséquence d'une aliénation précoce et continue. Mais est-ce bien la réalité, et faut-il d'abord considérer les états d'arriération comme essentiellement causés par un arrêt dans les conquêtes de l'intelligence au cours des années de jeunesse ? Il semble bien qu'il en soit ainsi.

Considérons, en effet, les multiples essais que l'on a fait pour tenter de déterminer par des nombres la valeur du « niveau » mental. Presque toutes ces tentatives présentent un caractère arbitraire que nous comprendrons facilement, si nous songeons qu'elles essaient de rapporter à des mesures des données par leur nature inaccessibles à la numération.

Une seule méthode s'est montrée remarquable par ses succès, par sa commodité, par la possibilité qu'elle

donne aux expérimentateurs qui l'ont adoptée d'établir la valeur d'une intelligence arriérée d'après des repères naturels et, par là même, identiques pour tous. C'est la méthode de Binet et Simon qui consiste dans l'évaluation de la mentalité donnée par l'âge moyen des enfants capables de posséder les mêmes notions que les sujets étudiés. L'on dira, par exemple, que tel arriéré reste au niveau d'un enfant de sept ans, tel autre à celui d'un enfant de quatre ans. Le terme de niveau n'a plus rien ici qui nous choque, car il représente évidemment, non pas une vaine tentative de mesure matérielle, mais une simple expression imagée pour désigner la valeur du développement mental d'un enfant de tel ou tel âge.

Le fait, d'autre part, que cette méthode fournit d'aussi satisfaisants résultats, — l'on connaît ses remarquables succès, et notamment aux États-Unis d'Amérique, où elle est employée de façon officielle et systématique — prouve qu'elle correspond à quelque chose de réel, et que pratiquement les arriérés mentaux se classent avec facilité selon des degrés d'insuffisance qui correspondent à l'arrêt supposé à tel ou tel âge de l'enfance.

L'on peut conclure de cela que, d'une façon théorique et générale, les états de débilité mentale, d'imbécillité et d'idiotie, peuvent être considérés comme les effets d'un trouble mental par où furent dans l'enfance empêchées les acquisitions de l'intelligence. Ce point demande encore à être précisé.

Et d'abord, il ne faudrait pas que ce principe général fût, dans les cas particuliers, pris trop étroitement à la lettre. Tel imbécile, dont les notions correspondent à celles d'un enfant de six ans, est entravé dans son développement intellectuel depuis un âge bien plus tendre. Mais le trouble de l'attention qu'il présente depuis les premiers mois de sa vie, et qui traduit le contre-coup mental d'une méningite de la première enfance, n'a pas entièrement empêché l'exercice progressif des fonctions mentales, mais l'a seulement enrayé de telle sorte que

l'acquisition des notions ne fut que lente et tardive, au point que l'adulte est parvenu seulement à posséder celles d'un enfant normal de six ans. Il se peut même que dès la naissance se trouvent insuffisantes les conditions du développement mental, par exemple la constitution anatomique nécessaire aux fonctions physiologiques, elles-mêmes indispensables à la marche progressive de la pensée dans le monde où se fait notre expérience.

C'est alors que les états d'arriération mentale reconnaissent une cause véritablement congénitale au lieu d'être seulement, comme ceux que nous avons jusqu'ici envisagés, le résultat d'arrêts de développement au cours même de l'enfance. Mais cette déficience congénitale des conditions nécessaires à la normale évolution de la pensée — la malformation du cerveau, par exemple — ne semble pas agir de façon différente que les causes plus tardives. En effet, ou bien l'évolution de la pensée se trouve arrêtée sensiblement au premier âge, et alors est réalisé le syndrome de l'idiotie complète ; ou bien le progrès se fait très lentement, et le sujet n'atteint les acquisitions habituelles à chaque âge qu'à une époque bien plus tardive. Rien ne le distingue, en somme, des arriérés par arrêt au cours de l'enfance; il n'existe pas, mentalement, de différences connues entre les imbéciles par aliénation chronique du jeune âge et les imbéciles par insuffisance congénitale liée à une malformation anatomique. La démence très précoce, comme la simple aprosexie continue, comme les troubles résultant d'une méningite de l'enfance ou d'une malformation intra-utérine, toutes ces perturbations, lorsqu'elles entravent le normal progrès des acquisitions intellectuelles, se traduisent par les divers degrés de l'arriération mentale : débilité, imbécillité, idiotie.

Il ne faudrait pas non plus admettre que l'arriéré qui répond, selon la méthode de Binet et Simon, au niveau mental d'un enfant de tel âge, possède, véritablement, la psychologie de cet enfant. Il lui correspond pour les

notions acquises et non pour la faculté d'en acquérir de nouvelles, en pleine activité chez l'un, à peu près arrêtée chez l'autre.

Faire une plus profonde assimilation serait confondre la situation d'un être mobile et d'un immobile : toute la vive invention de l'enfant le différencie profondément de l'imbécile adulte parvenu seulement aux acquisitions qu'il a déjà faites.

Mais, ces réserves faites, il n'en reste pas moins vrai que l'arriéré mental peut être considéré comme un sujet arrêté dans son développement à telle ou telle période de l'enfance. Son incapacité de révéler des notions supérieures à celles qu'il témoigne habituellement tient à ce que jadis il ne les a pas acquises, et que du fait de son aprosexie, il ne peut maintenant les acquérir. La différence capitale qui le séparait de l'aliéné disparaît donc lorsque l'on considère la genèse de son état. Comme l'aliéné chronique, le débile, l'imbécile ou l'idiot est peu capable de progrès suivis, par le fait du trouble habituel de l'attention, mais au contraire de celui-là il n'a pas recueilli jadis les notions suffisantes pour qu'il puisse mettre en valeur ses actuelles spontanéités intellectuelles.

Il en résulte ceci, que tous ses essais d'adaptation à des circonstances nouvelles sont privés de l'appui que pourrait leur donner, même par intervalles, le souvenir d'une meilleure activité.

Aussi sont-ils particulièrement frustes, maladroits et impuissants. Pratiquement, ils ne déterminent que d'insensibles variations de la coutumière et faible valeur des opérations mentales. C'est pourquoi l'on n'observe pas de différence sensible entre les insuffisants congénitaux et les aliénés chroniques du jeune âge. Les uns et les autres se ressemblent surtout parce que le fait dominant chez eux est moins leur trouble actuel, souvent discret, que l'immense retard qu'il a produit par sa chronicité dans leur évolution mentale, en les empêchant

de réaliser les progrès normaux à chacune de leurs jeunes années.

Nous pouvons donc nous représenter l'arriération mentale comme une réaction particulière du psychisme à de défectueuses circonstances qui se sont produites dans l'enfance du sujet. Cette réaction est caractérisée par l'arrêt du développement. Il est normal, en effet, que les fonctions mentales développent graduellement leur puissance sur les organiques, à mesure que grandit l'enfant. Même si — ce qui est possible — les aspirations intellectuelles sont autant ou plus considérables à l'âge puéril qu'à l'adulte, elles ne sont pas encore capables de s'exprimer librement.

Elles sont en effet en rapport, par le fait de l'influence réciproque des fonctions psychiques et des organiques, avec une multitude de réflexes qui représentent les réactions immédiates de la vie végétative et de la vie de relation.

La plus grande partie du travail immense que vise à guider l'éducation consiste précisément en ce que la pensée apprend à se servir peu à peu de cette influence réciproque pour utiliser, diriger, discipliner, organiser, et finalement maîtriser ces fonctions corporelles qui lui sont unies, de sorte que par cet intermédiaire elle arrive à connaître de plus en plus le monde spécial où se meut le corps, et à développer des actions dans ce monde. Mais, au début, et tant que ce travail n'est point fait, il est naturel que l'influence inverse l'obnubile d'une façon très considérable. En effet, l'on sait que si, d'une part, les modifications de la conscience, par l'influence qu'elles exercent sur les fonctions nerveuses, sont capables d'induire des variations dans un grand nombre de fonctions organiques, et par là de déclencher des actions dans le monde spacial, par contre ces mêmes fonctions nerveuses, cérébro-spinales ou sympathiques, réagissent sur la conscience par une influence réciproque, induisant en elle des modifications connues sous le

nom de sensations, sentiments, inclinations, etc. La cénesthésie résultante doit sans doute, au début de la vie, envahir toute la conscience. A cette époque, l'activité mentale est vigoureuse dans ses aspirations, comme elle le démontre bientôt par la conquête progressive qu'elle fait du champ qui lui est destiné.

Mais elle est enchaînée aux activités matérielles qu'elle n'a pas encore disciplinées.

Non seulement elle ne sait pas encore les diriger convenablement vers les fins qu'elle veut atteindre, mais ses fins elles-mêmes ne lui paraissent pas avec clarté, car le manque de repères établis la condamne à l'indistinction. Il en résulte que, dans l'enfance, l'activité mentale subit d'une manière particulièrement puissante les sollicitations de l'activité sensorielle et motrice. Les instincts, les habitudes, les besoins physiques conservent par là sur la pensée une emprise considérable. Si elle parvient à les colorer d'une poésie supérieure, dont on ne peut se souvenir, à l'âge adulte, sans en admirer la puissante intuition, c'est qu'elle conserve une vigueur de découverte extraordinairement ouverte sur l'avenir et tout le possible, et qu'elle met tout l'infini de ses aspirations confuses dans la moindre des sensations. Plus tard, normalement, cette ardeur de l'intelligence inventive s'atténuera, et l'arriéré, arrêté aux notions de l'enfant d'un tel âge, sera comme lui soumis à des instincts presque animaux, et parfois à de simples besoins corporels, ou à des habitudes stéréotypées. Mais, en revanche, il aura perdu le charme particulier fait de la vivacité et de la jeunesse de l'invention.

Il n'a pas le génie de l'enfance, extraordinaire inspiration affective, intellectuelle et volontaire, dont le génie de quelques adultes ne paraît que l'inhabituel maintien, servi par les moyens d'un âge auquel il est rare qu'il manifeste encore sa puissance. La conséquence de ces considérations, c'est que nous ne serons pas étonnés de voir, dans le domaine instinctif, une

bestialité parfois fort accusée doubler l'arriération intellectuelle.

Cette bestialité témoigne de la victoire morbide des fonctions inférieures sur les supérieures du fait de l'arrêt des conquêtes de l'activité mentale. Enfin, il faut tenir compte de l'abdication de cette activité, qui ne tente plus l'effort inutile.

Le lecteur peut être étonné que dans les pages qui précèdent, en ce qui concerne l'arriération des fonctions intellectuelles proprement dites, nous ayons considéré l'arrêt du développement comme le résultat d'une réaction du psychisme aux conditions défectueuses dans lesquelles il se trouve placé, plutôt que la simple conséquence de l'impossibilité ou de la difficulté trop considérable qui lui est faite d'acquérir de nouvelles notions. Il est vrai que, du fait de ces conditions, une insuffisance pratique est réalisée, insuffisance qui, par elle-même, peut expliquer tout ou partie de l'inadaptation observée. Mais cette insuffisance des moyens est toujours, lorsqu'elle est durable, compliquée et aggravée de la réaction du psychisme qui ne tente même plus les épreuves où trop souvent il a recueilli des échecs. Le sujet se désintéresse d'un mode d'activité auquel l'expérience ne l'a pas encouragé ; il s'en détourne, il s'en détache. Lorsque l'on interroge un imbécile sur des notions qui se trouvent à la limite de ce qu'il pourrait savoir, on remarque bien sans doute qu'il est complètement incapable de répondre à certaines questions ; mais l'on observe aussi qu'à d'autres, à propos desquelles il pourrait au prix d'un certain effort manifester quelque connaissance, il répond distraitement ou évasivement, au hasard ou par l'aveu d'une feinte ignorance, de manière à se débarrasser d'un exercice qui le fatigue et ne lui semble pas profitable. Nous reconnaissons cette réaction, que nous avons étudiée dans les diverses démences ; c'est le retrait, la démission, la défection de l'activité mentale

devant un effort d'adaptation dont les conditions sont devenues trop difficiles.

Tel est, nous est-il paru, le sens profond du mot démence; et, à ce point de vue, les états d'arriération peuvent être considérés comme le résultat d'une démence très juvénile, dont l'installation a produit l'arrêt de l'acquisition des notions nécessaires au développement normal de l'activité mentale. Mais, si nous admettons ce point de vue, nous allons être amenés à chercher si l'on ne pourrait trouver, avec des dispositions suffisamment étudiées, des moyens de faire varier, si peu que cela soit, l'apparent « niveau » mental, où se trouvent arrêtés les infirmes que nous étudions.

L'étude des rémissions nous a montré qu'il existe des améliorations passagères dans tous les états démentiels, améliorations intéressantes, tout au moins théoriquement en ce qu'elles montrent que l'activité mentale n'est pas victime de « destructions », mais seulement de limitations dans l'étendue de ses moyens, susceptibles de se manifester parfois dans des régions qui depuis longtemps leur paraissaient interdites.

En est-il de même pour les arriérés et pouvons-nous espérer les voir, dans certaines conditions, capables de manifestations intellectuelles que nous n'aurions pas attendues d'eux ?

Il est difficile de répondre à cette question à cause de l'énorme complexité du problème. D'abord, en effet, comme nous l'avons dit, il faut tenir compte de cette difficulté capitale que le sujet étudié ne possède pas, du fait de son arrêt de développement, les notions suffisantes pour mettre en valeur les velléités de reprise d'une meilleure adaptation de l'activité mentale que l'on pourrait découvrir chez lui. Puis le dément n'est jamais que relativement habitué à sa démence.

Il conserve, des longues années de sa vie normale, certaines dispositions latentes, mais existantes, à développer l'effort intellectuel qui jadis fut récompensé.

De là vient une facilité relative à réveiller cet effort, lorsque l'on parvient à contre-balancer momentanément les causes des troubles, notamment par l'éveil de l'attention. Il n'en est pas de même chez l'arriéré qui n'a que très peu ou point exercé ces dispositions dans sa vie antérieure. Elle ne sont chez lui qu'à l'état inné, et sans aucun souvenir d'adaptation réalisée. D'où la très grande difficulté d'obtenir le moindre essai de réalisation de leur exercice, et par conséquent de mettre en lumière les possibilités mentales qu'elles pourraient manifester.

Cependant, avec de l'application, de la méthode et de la patience, on finit parfois par obtenir de ces infirmes mentaux quelques essais d'attention plus active auxquels correspondent parfois de petits résultats intellectuels, bien médiocres sans doute, mais qui les élèvent pour un moment au-dessus du niveau qu'ils ne semblaient pas pouvoir dépasser. Et si l'on fixe par l'habitude le résultat pratique obtenu, l'on peut apprendre à ces sujets des actes, manuels, sans doute, le plus souvent, mais qui ne sauraient être retenus sans qu'une fois au moins ait été conçue une notion qui paraît déborder l'habituelle capacité mentale.

La preuve de l'existence de ces variations et de la possibilité de les fixer est dans l'éducabilité de ces sujets, relativement supérieure à ce que l'on aurait pu supposer, lorsqu'ils sont mis dans des conditions convenables, c'est-à-dire dans des écoles et colonies d'anormaux. Dans ces établissements, on réalise une certaine éducation de l'attention, et par elle des habitudes qui manifestent un rudiment des progrès intellectuels. Si minime et décevant que soit parfois le résultat au point de vue pratique, il démontre théoriquement que l'on aurait tort de considérer les bornes apparentes des possibilités mentales chez les arriérés intellectuels comme des limites absolument infranchissables.

Certains traitements thérapeutiques, comme l'opothérapie thyroïdienne, ne se sont pas montrés complètement inactifs. Ils ont parfois permis quelques légères améliorations de l'exercice de fonctions intellectuelles qui commandent une conception moins fataliste de l'arriération mentale.

***

La coutume est d'étudier, auprès des arriérés intellectuels, ces autres infirmes mentaux que sont les pervers instinctifs. Les uns et les autres rentreraient, en effet, dans la grande classe des dégénérés. La perversion instinctive, comme l'arriération mentale, n'est pourtant pas forcément le fait d'une dégénérescence héréditaire. Le déséquilibre causal peut être produit à n'importe quelle période de l'enfance, et le fait essentiel reste l'emprise d'inclinations vicieuses sur la mentalité du sujet, telles qu'elles paraissent faire partie intégrante de son caractère, sans marquer certaines des discordances que manifeste le dément précoce, en partie sans doute parce que les habitudes contractées au cours de sa vie normale contrecarrent les tendances où l'entraîne l'emprise morbide.

Une telle adaptation du caractère à la perversion développée n'est sans doute, en général, possible que lorsque le trouble causal est survenu dès l'enfance. Cependant le cas suivant peut démontrer par l'exemple qu'il n'en est pas toujours ainsi :

Robert K..., âgé de 28 ans, n'a jamais pu garder un emploi, ni mener une conduite régulière. Brouillé avec sa famille, à laquelle il a intenté plusieurs procès, mais qui put obtenir un conseil judiciaire, il vit d'une rente suffisante pour lui assurer une existence aisée. Mais il dépense dès les premiers jours la somme qu'il vient de toucher à des fantaisies puériles ou dépravées, en achats de vêtements et de bijoux, ou bien dans des cercles,

des cafés ou des lieux de débauche. Pour le reste du temps, il tente de pourvoir à ses besoins en trichant au jeu, seule occupation à laquelle il s'adonne avec quelque régularité.

Pendant ses périodes de magnificence, il se livre à quelques excès de boisson, tandis qu'il se prive pour sa nourriture pendant ses périodes d'indigence.

Il a, d'ailleurs, en outre du jeu, plusieurs moyens de se procurer des ressources, dont l'un des principaux consiste dans l'emprunt d'argent fait à des femmes dont il a obtenu les faveurs. Il se livre à l'homosexualité et en retire sans doute quelques bénéfices. Il accable de lettres et de menaces, de révélations ou de violences les malheureux et les malheureuses qui se sont laissés entraîner avec lui dans la perversion, et prétend posséder ainsi une influence considérable. Car Robert est très fier de l'existence qu'il mène, de son nom, de sa race qu'il ennoblit, de sa personne physique et morale, qu'il croit parée de toutes les distinctions et de toutes les supériorités. Arrogant, insolent, il excelle à adresser aux garçons d'hôtel, aux commerçants, aux domestiques, des propos cruels, humiliants, méprisants. Incapable de subir une autorité, de se conformer aux habitudes et aux règles, il fait scandale partout où il passe, et ne peut rester plus de quelques jours dans les hôtels qui, successivement, constituent ses domiciles. Il part souvent sans payer son dû et il a été poursuivi de ce fait à plusieurs reprises.

Robert K... est doué d'une assez vive imagination et n'est pas dépourvu d'une certaine vivacité d'esprit, surtout tournée vers la satire et le dénigrement. Il en est très fier et très vaniteux, et il déploie complaisamment tous ses talents de beau parleur contre les malheureuses victimes qu'il a soigneusement choisies parmi celles qu'il considère comme les plus incapables de lui résister. Moyennant quoi, il veut bien parfois les prendre sous sa protection, à condition qu'elles se laissent

tyranniser à sa guise. Contre les caractères résolus qui ne sont point intimidés par ses prétentions et ses extravagances, Robert nourrit une haine tenace, dont les effets sont limités par une certaine crainte des résultats qui pourraient survenir.

Ainsi défini, Robert K... semble fournir le type de l'anormal constitutionnel, à ce point que l'on pourrait même contester qu'il s'agisse d'un malade, et déclarer que l'on se trouve en présence d'un simple vaniteux, paresseux, vicieux et cruel, tels que sont, en définitive, la plupart des individus parmi lesquels surtout se recrutent les criminels et les débauchés.

Et cependant Robert K... manifeste, à intervalles assez réguliers, des accidents qui relèvent avec évidence de l'aliénation mentale. Tous les deux ans, environ, il est interné, le plus souvent dans une maison de santé du Midi de la France ; il présente dans ces moments un accès de manie caractéristique.

Désordonné dans sa tenue et dans ses propos, assez fréquemment violent, il écrit et parle beaucoup et se livre à de telles excentricités qu'il ne peut plus demeurer au dehors. L'on pourrait dire, il est vrai, que ces circonstances morbides ne modifient pas la donnée essentielle de son caractère, et qu'il n'est pas plus étonnant de voir des crises d'excitation maniaque chez un anormal constitutionnel que chez un autre individu. Cependant, il faut bien remarquer que ces périodes de désordre mental sont caractérisées surtout par une exagération de l'habituelle amoralité du sujet, qui revêt alors le caractère d'un cynisme révoltant. C'est ainsi qu'il se fait arrêter pour outrages à la pudeur, grivèlerie, menaces de mort verbales et écrites, à l'égard de ses anciennes victimes amoureuses des deux sexes. Pendant son séjour à l'asile, il est ironique, obscène et impérieux ; il tente de pousser à la révolte les malades qui présentent un caractère difficile, tandis qu'il choisit ses souffre-douleurs parmi ceux dont la nature trop douce

ne permet pas les réactions violentes. Il fait son possible pour mettre dans leur tort médecins, administrateurs, employés, infirmiers, et pour se prévaloir ensuite de griefs imaginaires, mais assez habilement mêlés de vraisemblances ou de détails exacts, dans des lettres adressées aux autorités. Il refuse volontairement de manger pour se faire nourrir au moyen de la sonde œsophagienne, et causer ainsi le plus de désagréments possibles aux internes du service.

Cependant cet accès évolue comme un accès ordinaire de manie périodique et, au bout de quelques semaines, Robert K... parvient à s'imposer une attitude assez correcte, grâce à laquelle il obtient sa sortie.

Mais cette prévalence de certains phénomènes mentaux n'indiquerait encore peut-être pas un rapport véritablement sérieux entre l'amoralité essentielle et les crises de désordre mental où elle se manifeste avec une intensité particulière.

Il est bien évident que, si peu sensible que soit Robert K... aux convenances sociales, il doit tout de même, à l'état normal, en tenir compte en quelque mesure, ne serait-ce que pour pouvoir continuer le cours de sa vie déréglée. Survienne, au contraire, un accès d'excitation maniaque, la maîtrise ayant faibli, les sollicitations plus ou moins repoussées le tentent avec une vivacité particulière. Cependant, nous pouvons alors nous demander jusqu'à quel point la direction volontaire peut rester suffisante dans le cours ordinaire de la vie, et si, chez un sujet plus maître de lui, ces mauvaises inclinations ne seraient pas combattues jusqu'à un tel point qu'elles ne modifieraient presque plus son attitude et son action. Cette supposition se trouve renforcée par un curieux renseignement que nous a communiqué la famille du malade.

Jusqu'à l'âge de 19 ans, Robert K..., bien que très peu familial et peu travailleur, n'a point du tout manifesté sa perversité, sa cruauté, son orgueil. De mœurs

plutôt rigides, il affectait dans ses attitudes et dans ses propos une correction presque excessive. Il manifestait même quelques préoccupations morales et religieuses. A 19 ans, il est atteint de son premier accès vésanique, qui se manifeste par un état plutôt confusionnel que franchement maniaque, avec verbigération, désorientation, erreurs de fausse reconnaissance, hallucinations ou illusions. C'est à la suite de cet accès, dont la durée fut de quelques mois, que Robert K... a commencé à mener la vie qu'il poursuit depuis lors, dans l'intervalle de ses périodes de désordre mental proprement dit.

Il nous est possible, dès lors, de concevoir ainsi les choses. Le trouble mental n'a pas créé de toutes pièces les inclinations mauvaises, perverses ou destructrices qui existaient chez ce jeune homme, ainsi que chez tous il en existe, par le fait de dispositions diverses qui sollicitent l'esprit vers des déterminations variées, dont certaines sont opposées au bon ordre des mœurs.

Dans les périodes normales, un sujet bien intentionné, et dont la maîtrise est suffisante, est capable de résister à ces mauvaises tentations. Que cède son intégrité mentale, que l'emprise morbide se fasse plus forte que la direction volontaire, alors se manifesteront au grand jour les funestes tendances que la volonté dominait, et qui maintenant la dominent.

Les conditions organiques ou sociales et psychologiques, et leurs interréactions peuvent se trouver telles que, du fait de la maladie, un véritable parti pris de mal faire se trouve substitué au normal parti pris de vie bonne et morale. Comme toujours, nous trouvons ici les deux facteurs en lutte : d'une part, l'influence des passions développée ou soutenue par celle qu'a sur la pensée le jeu de certains réflexes ; d'autre part, la maîtrise de soi dont la pleine réalisation nécessite une bonne ordination des influences psycho-organiques.

Le sujet est donc responsable dans la mesure où sa maîtrise volontaire et consciente lui permet de résister

à l'emprise passionnelle. Il n'est pas irresponsable du fait de l'existence de mauvaises tendances, mais seulement du fait et dans la mesure de leur caractère plus ou moins irrésistible. Et si ce principe laisse encore pendantes bien des difficultés d'appréciation, dans chaque cas particulier, il nous paraît tout au moins susceptible de faire cesser les hésitations foncières sur le grave problème qui se pose.

Pour prendre en exemple le cas du sujet que nous venons d'envisager, Robert K... nous semble entièrement irresponsable dans les périodes de crises parce que, dans ces périodes, son autoduction est presque totalement défaillante, partiellement irresponsable dans les intervalles « lucides », parce que, pendant ces intervalles, l'emprise morbide domine moins complètement sa maîtrise volontaire. Mais dans aucun cas nous ne lui dénierons sa responsabilité sous le prétexte qu'il a de mauvaises inclinations, et, la faiblesse de la direction consciente étant sa seule excuse, mais en même temps un danger permanent, nous demanderons une législation qui permette de déclarer « l'état dangereux » et de préserver la société contre ces sujets toujours rebelles, demi-malades, demi-criminels (1).

(1) Grasset, *Demi-fous, demi-responsables.*

CHAPITRE XIV

LA RÉACTION DE L'UNITÉ MENTALE A L'IMPULSION ÉPILEPTIQUE ET L'OBSESSION PSYCHASTHÉNIQUE

L'étude psychologique de l'épileptique est sans doute à la fois l'une des plus simples et des plus difficiles, parce qu'elle a pour tâche de comprendre et de rendre des états particulièrement frustes et rebelles à l'analyse. Si, en effet, dans ses manifestations actives, le trouble spécial de l'épileptique est caractérisé par l'impulsion, dans le domaine de la conscience semble surtout régner l'imprécision, le vague, et, pour employer un mot qui fait image, l'obnubilation.

Le caractère automatique, inflexible, mécanique des réactions motrices va de l'acte impulsif, d'apparence assez adapté, et tout au moins parfois très complexe jusqu'aux simples mouvements convulsifs de la crise, en passant par les violences de la colère épileptique. Le caractère indistinct des réactions de la conscience va de la simple hébétude légère et coutumière à cet état particulièrement sombre qu'est le profond sommeil de la crise, véritable nuit mentale, a-t-on dit, en passant par tous les états crépusculaires. Et c'est ici que se pose le problème le plus obscur. Quelle est cette nuit mentale dans laquelle tombe l'épileptique en crise ?

L'on dit souvent qu'elle traduit une abolition de la conscience, une suppression passagère de tout sentiment.

Mais quels arguments viennent-ils appuyer une affirmation de telle importance ?

Certes, l'épileptique en crise ne réagit pas de manière apparemment consciente aux excitations venues du monde extérieur.

Il semble bien avoir perdu momentanément la conscience des objets et des personnes qui l'entourent, et des actions qui se déroulent autour de lui.

Mais où verrons-nous la preuve qu'il ne conserve pas un vague sentiment intime, une sorte de cénesthésie sans aucune précise détermination ?

L'on ne peut évoquer sans doute aucun souvenir précis de cette période, non plus que du normal sommeil profond. Mais l'explication de ce fait n'est-elle pas seulement dans la nature de ces états, particulièrement diffus, et par là même incapables de fournir le moindre point de repère à l'évocation des souvenirs pendant la veille ? Lorsque l'on sort du sommeil profond, l'on éprouve le sentiment de revenir d'un état indistinct, où ne subsistent ni les notions claires des objets, ni celles de l'espace, ni celles du temps.

Ce n'est pas le néant, ce vague bien-être ; un confus souvenir d'existence intemporelle et sans précise détermination spatiale est comme l'océan ténébreux où flottent en épaves les illusions du rêve.

Tout nous semble prouver que les épileptiques en crise tombent dans un état analogue de la conscience indistincte.

En effet, si le problème ne se laisse pas directement résoudre, par suite du manque de communication possible avec le patient pendant cette période, et la défaillance de la mémoire, nous pouvons avoir recours pour l'aborder à la méthode indirecte qui consiste à étudier l'échelle des états épileptiques au point de vue de la conscience, en partant de ceux qui se laissent le mieux connaître par le sujet, et communiquer à l'observateur.

Examinons donc le malade au moment d'une crise de colère caractéristique de son état. Elle n'est pas sans analogie avec la colère normale et s'en distingue seulement par quelques traits plus forcés.

Raymond L... est un épileptique en traitement à l'asile à cause surtout de sa grande impulsivité dans la période des crises.

En dehors de ces moments, il est généralement calme, tranquille ; son intelligence est assez lucide et à peine ralentie. Il est serviable et poli jusqu'à présenter une nuance d'obséquiosité fréquente chez les malades de cette espèce. Nous le rencontrons un matin dans des couloirs où, de coutume, on le laisse aller librement. Sa démarche est légèrement hésitante ; l'expression de la physionomie est égarée et hostile, les mâchoires tremblent. La parole est bégayante.

Il nous dit : « ...On... m'a fait attendre... mon déjeuner... On me met en colère... Pourquoi me fait-on... attendre mon chocolat... »

Les poings se serrent. La face devient hagarde et cyanosée. Il rentre en titubant dans sa chambre, brise des carreaux, se blesse aux mains... Cette scène était le prélude d'une série de crises convulsives.

Il semble bien évident, d'après l'aspect extérieur du sujet, qu'une colère de cette sorte se différencie de la colère normale, au point de vue psychologique, surtout par son intensité, la futilité de son motif, enfin l'état mental duquel elle provient et celui auquel elle aboutit. Mais les modifications éprouvées par la conscience restent, en qualité, sensiblement analogues à celles qui accompagnent la crise de colère normale.

Les expressions des sujets qui se souviennent de ces crises sont décalquées de celles des normaux : « La colère me prend, m'emporte... Je ne puis y résister... Le sang me monte à la tête et je ne vois plus : il faut que je frappe... »

Tout au plus peut-on noter un sentiment plus fort

du caractère irrésistible de l'inclination et parfois, mais non toujours, une obnubilation plus marquée : ce ne sont bien que des nuances.

Essayons d'analyser ce sentiment de colère, puisqu'il se trouve dans le domaine de l'expérience de chacun de nous.

La colère est facilement déterminée par la brusque interruption d'un acte agréable et sans effort, tel qu'une lecture intéressante. La mauvaise plaisanterie qui consiste à tirer brusquement des mains du lecteur la feuille imprimée que ses yeux parcourent réalise, avec un minimum d'efforts et de dangers, cette expérience psychologique. Cela suffit pour déterminer, en général, un assez net sentiment de colère, réfréné par la volonté et l'intervention d'autres inclinations, mais généralement suffisamment caractérisé pour que l'on puisse étudier, tout au moins à l'état naissant, les diverses modifications de la conscience qui le constituent.

Tout d'abord on éprouve le sentiment d'une désadaptation brusque, d'un confus et brutal désarroi où naît aussitôt l'intense désir de recouvrer l'état antérieur, qui, par contraste, apparaît admirablement clair, heureux, équilibré, tonique. Il faut cela tout de suite, sans aucune démarche patiente; la misère intérieure peut, semble-t-il, finir seulement par un changement immédiat qu'interdit un obstacle à vaincre.

Aussitôt, après le court instant de simple confusion hébétée, puis pénible, une immense tension se dessine dans le chaos ténébreux vers l'acte de délivrance qui, repoussant la cause du trouble, promet déjà la satisfaction.

A ce moment, les choses semblent se présenter de la sorte :

Comme toujours, la conscience unique contient en un seul sentiment une multitude de données qui s'interpénètrent comme les diverses qualités d'une seule et même existence.

Et l'on peut distinguer, à condition de ne pas les séparer, celles que la conscience réalise clairement, et celles qu'elle dégage à peine de son indistinct sentiment de l'ensemble. Or, ici, le champ de claire conscience est excessivement étroit ; nous entendons par cette image que très peu d'objets intérieurs apparaissent à l'attention du sujet. Elle se trouve toute concentrée, avec une très grande puissance, sur l'imagination du changement qu'elle désire par la reprise violente de la feuille perdue.

Les perceptions mêmes ne sont admises que dans la mesure où elles s'accordent avec cette unique direction. Le reste est rejeté dans les régions confuses.

Cette étroite et active pensée, si vivement illuminée, fait apparaître dans leurs moindres détails les représentations très restreintes qu'elle évoque, aussi bien que les perceptions qu'elle recherche. Elle est emportée vers la réalisation de l'acte par une puissante impulsion, dans laquelle on distingue assez nettement l'influence de certains processus organiques entraînés, tous organisés, tous orientés vers l'acte de délivrance : la reprise de l'objet à conquérir en repoussant le ravisseur. Et voici que cet acte secondaire va passer au premier plan, devenir l'objet principal de la conscience emportée par la colère. A ce moment se produisent les processus d'inhibition ; et l'acte est empêché, mais, même lorsqu'un sourire amical parvient à s'esquisser sur les lèvres, en réaction à l'intervention d'autres causes, certains des mouvements d'énervement dont la manifestation continue, tels que, parfois, le serrement des poings, trahissent la tentation agressive qui, pour un moment, a saisi la pensée.

A ce moment où la clarté de la conscience se trouvait ainsi réduite à un étroit et puissant désir de reprise et d'agression, développant en pleine lumière les très restreints systèmes imaginatifs et intellectuels qui s'accordaient avec lui, le domaine indistinct de cette

même conscience se trouvait considérablement étendu et rempli d'une extrême confusion où se pouvaient, non sans peine, distinguer quelques linéaments qu'il n'est pas inutile d'étudier.

Mais d'abord reconnaissons le caractère dominant du fonds sur lequel ils s'esquissent. Ce caractère est, précisément, celui de l'indistinction. Il existe un sentiment d'ensemble fort et puissant, mais essentiellement trouble et par là même impossible à décrire autrement que par des images.

Ce sentiment est aussi, pour la même raison, difficile à évoquer par celui qui ne l'éprouve plus. Mais il est, essentiellement, un état de confusion. On ne saurait y discerner aucune idée, aucune image, aucune émotion distinctes.

Son existence, cependant, s'affirme avec intensité. Il réalise, nous semble-t-il, une remarquable manifestation de la conscience indistincte. L'on pourrait lui découvrir sans grande peine les faces habituelles de tout fait de conscience. Il est, en effet, comme tout sentiment, connu en sa propre qualité, ce qui représente l'aspect intellectuel du phénomène. Il est qualifié d'une certaine manière, et sa couleur affective est brutale. Enfin, il tend, sans précision, mais avec force, vers quelque satisfaction qui l'apaise.

Nous est-il possible d'aller plus loin et de chercher ses concomitants physiologiques ? Peut-être pourrons-nous le faire, en étudiant les linéaments dont nous avons parlé et qui se dessinent sur ce fonds confus, sans atteindre à la clarté des manifestations distinctes. Tandis que celles-ci, nous l'avons vu, répondaient à des systèmes psycho-physiologiques étroitement ordonnés par rapport à une orientation exclusive, l'on distingue dans ce clair-obscur un étrange grouillement de modalités affectives qui paraissent correspondre à des réactions désordonnées de l'organisme. Une part de cette affectivité diffuse est en rapport sans doute avec les battements tumul-

tueux du cœur, une autre répond à la cénesthésie d'agitations viscérales plus obscures; d'autres, que l'on peut parfois reconnaître en partie, aux tremblements, aux contractions, à l'incohérence motrice. Mais tandis que dans l'organisme ces divers processus se contrarient simplement et neutralisent ou heurtent leurs effets, leur retentissement dans l'unité consciente y produit cette confusion qui tend à la priver de toute distinction nette. Il semble donc qu'il existe, dans l'ensemble de la donnée psycho-physiologique, une part bien dessinée et une autre part très vague.

A la première correspond, dans le domaine intime, la clarté de la conscience, dans le domaine corporel, les réactions organisées.

A la deuxième, par contre, répondent respectivement la conscience indistincte et les réactions désordonnées.

Cette notion va nous permettre de nous rendre compte de l'état mental de l'épileptique, dans sa condition extrême. Que savons-nous, en effet, de la crise elle-même? Qu'elle est un déchaînement de phénomènes neuro-musculaires, entraînés par des lois biologiques en dehors de toute organisation où s'affirmerait l'influence de quelque processus mental. Aux conclusions, aux spasmes, à tout ce chaos de réflexes, quelle sera la correspondance dans l'ordre de la conscience, sinon une confusion extrême ?

Et pourrons-nous être étonnés que rien ne soit par la suite évocable d'un état qui réalise, sans doute, la plus complète indistinction possible.

L'impulsion proprement dite, c'est-à-dire l'acte impulsif de caractère psychologique, ne saurait se produire dans un état analogue. Ici, sans doute, la conscience est troublée par l'influence de processus moteurs, mais elle réagit à son tour sur ces processus, et, par là même, induit en eux une certaine organisation. Elle est, par réaction, violemment orientée et véritablement entraînée, mais elle systématise plus ou moins le mouvement qui l'en-

traîne. Il en résulte, dans la plupart des cas, un état sans doute analogue à celui que nous avons tenté de comprendre à propos de la colère et qui du reste s'assimile souvent à des états de colère.

Un trouble foncier n'empêche pas la clarté du sentiment distinct qu'emporte une inclination violente. Le champ en est seulement rétréci, et, par la suite, l'évocation d'autant plus difficile. Il se peut, du reste, que la tendance impulsive ne perturbe pas profondément les processus habituels. Dans ce cas, la lucidité se trouve à peine obscurcie.

Tout au plus, d'une part, une impérieuse sollicitation concentre-t-elle sur un objet une lumière plus vive, tandis que, par contre, de vagues agitations tendent à troubler les autres données.

Dans son ensemble, la conscience reste voisine de la normale, l'impulsion morbide est souvent reconnue et le souvenir de l'ensemble est facilement évoqué. C'est l'impulsion « consciente et mnésique ».

Dans des états plus accusés, analogues à celui que nous avons envisagé dans ce chapitre, l'impulsion se produit au milieu d'un plus grand trouble, ou d'une plus grande obnubilation. La région véritablement éclairée de la conscience est tout à fait étroite : l'amnésie, si fréquente dans ce cas, s'explique par l'extrême difficulté de l'évocation, en l'absence des points de repère.

Enfin, à l'extrême limite, l'état de crise ne semble même plus laisser subsister ce mince rayon de lucidité. La conscience toute indistincte accompagne seule les convulsions désordonnées, et aucun souvenir précis ne saurait être évoqué d'une si complète indétermination.

Les conceptions actuelles des processus organiques de l'épilepsie nous donneront quelques facilités pour mieux interpréter les données précédentes. Sans doute, elles ne représentent que le point de vue d'une époque, et dans ces matières surtout il faut savoir réserver les modifications que l'avenir apportera. Cependant

les notions modernes de l'épilepsie ne seront pas sans intérêt pour un essai d'interprétation des modifications psychologiques que l'on constate dans cette maladie.

La très grande fréquence d'une lésion du cerveau, généralement visible à l'examen macroscopique, et souvent localisée, paraît incontestable. Il ne s'agit pas seulement ici de l'épilepsie Bravais-Jacksonienne, où le début de la crise est localisé et s'étend progressivement aux divers systèmes de muscles.

Dans ce cas, la lésion causale siège en général dans le voisinage des régions du cerveau (Fa) considérées comme faisant partie du système neuro-moteur. Mais les lésions de toutes les autres régions, et peut-être également de celles-ci, sont capables de déterminer la grande crise « comitiale » à début global, précédée seulement d'une « aura » parfois caractéristique. Mais si ces lésions conditionnent la crise, elles ne la causent pas certainement, car elles sont constantes, généralement indestructibles, et la crise est un phénomène essentiellement passager et intermittent.

Pour expliquer son déclenchement, on a évoqué toutes sortes de processus biologiques, autotoxiques, hémoclasiques, etc... Ils ne suffisent pas cependant, puisqu'un certain état du cerveau est nécessaire comme condition.

On a donc fini par considérer que l'accident typique de l'épilepsie, la crise, n'était pas dû, comme on l'avait d'abord pensé, à des excitations de l'écorce cérébrale, mais, au contraire, à une certaine diminution de certaines de ses fonctions normales qui consisteraient dans l'inhibition systématique de phénomènes nerveux, réactions de systèmes inférieurs.

Les neurones les plus élevés verraient leur puissance amoindrie. Alors, dans certaines circonstances susceptibles de se reproduire à des intervalles plus ou moins éloignés, la tension nerveuse accumulée dans les neu-

rones subordonnés se déchargerait brutalement, occasionnant, dans les cas extrêmes, la crise convulsive typique.

La disposition cérébrale pathologique dont les accidents épileptiques résultent permettrait donc leur production en conditionnant les possibilités de la libération d'un certain automatisme. Mais cet automatisme n'est pas, directement tout au moins, un automatisme de fonctions nerveuses et notamment neuro-motrices, dont l'exercice habituel est du reste en relation, par les mystérieuses mais certaines influences dont nous avons antérieurement parlé, avec celui des fonctions mentales. Lorsque cet automatisme neuro-moteur se déchaîne, de telle sorte qu'il ne subisse plus, pratiquement, l'influence ordonnatrice des fonctions mentales et qu'il traduise seulement le déterminisme des réactions biologiques, les fonctions mentales à leur tour, qui lui restent cependant liées, éprouvent le contre-coup de ce désordre qui se manifeste dans la conscience par un état de confusion. Cet état de confusion se trouve au maximum réalisé au cours de la crise épileptique, où l'automatisme neuro-moteur se libère au maximum dans les spasmes et les convulsions. Aussi bien ici l'obnubilation est-elle à son comble, et l'indistinction de la conscience est telle qu'aucun souvenir précis n'en saurait être conservé.

Mais entre cet état extrême et l'état à peu près normal de l'épileptique hors des crises, toutes les transitions existent. Certaines d'entre elles correspondent à ces mouvements pourtant coordonnés que le souvenir ne saurait ensuite évoquer lucidement, d'autres à l'impulsion consciente et mnésique. Il suffit, pour les comprendre, de supposer un état où l'automatisme neuro-moteur soit moins capable d'indépendance. S'il trouble, dès lors, la conscience, il reçoit, en retour, de son influence, une certaine direction. Le sujet se trouve alors entraîné vers des actes qu'il coordonne, mais qu'emportent impé-

tueusement les dispositions organiques, selon les voies de moindre résistance, frayées par les instincts et par les habitudes.

Selon que la lucidité liée à la maîtrise personnelle est plus ou moins étendue, l'acte développé dans le moment donné sera plus ou moins facilement évoqué par la mémoire.

Les faits d'habitude et d'instinct ne nécessitent pas une conscience claire et distincte, mais seulement un sentiment d'ensemble, avec parfois d'étroites et brutales illuminations. Tel est sans doute l'état de la conscience qui accompagne les actes dits « automatiques » observés chez l'épileptique.

A un degré plus haut, la conscience, entraînée et troublée, réagit par une pensée dont la systématisation reste anormale, mais s'esquisse cependant avec puissance : c'est ainsi que l'on peut comprendre les bouffées délirantes qui semblent des « équivalents » des accidents épileptiques.

L'on ne sera pas étonné que ces délires s'apparentent à la confusion onirique.

Enfin la conscience, tout en subissant l'influence organique qui produit l'impulsion motrice, peut réagir avec force et constituer simultanément des systèmes qu'elle domine. Entraînée par l'impulsion, elle ne perd pas la maîtrise d'elle-même, et la pensée reste lucide. Telle est vraisemblablement la condition psychologique des impulsions susceptibles d'être facilement évoquées dans le souvenir, à cause, sans doute, de la multiplicité des points de repère que permet l'étendue de la lucidité.

Un dernier problème se pose, qui semble plus facile à résoudre : celui du caractère épileptique. On sait qu'il n'est point général, mais fréquent chez les malades de cette espèce. Aussi peut-on supposer qu'il n'est pas, à proprement dire, déterminé par la maladie, mais qu'il est simplement constitué par d'habituelles attitudes

mentales auxquelles les accidents qu'ils subissent et les troubles qu'ils éprouvent tendent à incliner les malades.

Que l'irascibilité, l'incapacité de supporter les contrariétés en marquent les dominantes, cela ne saurait étonner comme caractère d'une pensée qui subit de façon excessive l'influence impulsive de l'organisme.

Mais la douceur comme affectée, l'affabilité maniérée, la préciosité mièvre que l'on remarque chez beaucoup, au cours de leurs bonnes périodes, comment pourrons-nous l'expliquer ?

Il faut y voir, nous semble-t-il, non pas une affectation pour autrui, mais une réaction de la défense, à l'égard de soi-même, qui permet à ces malades de mieux résister à leur impulsivité foncière.

La preuve nous en est donnée par ce fait que certains de ces malades ne sont pas capables d'autres nuances affectives que cette extrême douceur ou la violente colère. La deuxième signifie l'emprise sur leur psychisme impuissant de l'entraînement organique. La première est le symbole de la maîtrise de la pensée sur la violence de l'impulsion.

Et si l'attitude devient excessive, c'est sans doute par réaction contre l'attitude opposée, vers laquelle si souvent l'esprit se trouve sollicité.

CHAPITRE XV

LA RÉACTION DE L'UNITÉ MENTALE DANS LES PSYCHONÉVROSES ET LA PSYCHASTHÉNIE

Dans les chapitres précédents, nous avons passé en revue les réactions de l'unité mentale au cours des diverses psychopathies, et surtout des plus graves et des plus sérieuses, celles que l'on rencontre dans les asiles d'aliénés. Et partout nous avons trouvé que les sollicitations, les inhibitions, les entraînements, les distractions les plus extrêmes que subit l'unité mentale n'amènent jamais un véritable morcellement, une division vraiment complète et totale de cette unité. Nous avons vu que les phénomènes auxquels on donnait les noms de dissociation de la synthèse mentale, de désagrégation de la personnalité, et d'autres analogues, ne manifestaient pas réellement une semblable scission, mais simplement les défaillances variées de la maîtrise psychique, morbidement soumise à l'emprise organique.

Bien plus, cette captation passagère des fonctions mentales par l'influence des fonctions organiques neuro-sensorielles, neuro-motrices et neuro-sympathiques, nous montrait toujours, par le caractère même de la réaction des premières, le maintien de l'unité mentale avec ses données particulières indissolublement unies même lorsqu'elles sont profondément troublées.

Il semble tout d'abord qu'il en soit autrement lorsque nous abordons le nouveau domaine des affections psycho-névrosiques, autrefois connues sous le nom d'hystérie, et que plus récemment on a désignées par celui de pithiatisme. Ici seulement semblent s'afficher les signes de ces dissociations proprement dites dont nous n'avons pas admis la réelle existence.

Les névropathes de ce groupe, contrairement aux aliénés, paraissent se plier de façon remarquable aux nécessités de cette hypothèse. Non seulement on a décrit chez eux des moments alternés d'une même vie mentale, sans communication mnésique apparente entre les diverses séries, mais encore ces séries diverses semblaient s'organiser dans le souvenir comme autant de personnes distinctes, susceptibles de recevoir, de reconnaître et de justifier par la différence de leurs conduites les dénominations différentes que leur accordait l'expérimentateur. Bien plus, l'on pensait démontrer la coexistence en un même moment de ces personnalités diverses au sein d'un même individu, l'une s'exprimant par la parole, l'autre par l'écriture automatique, la première possédant parfois l'exclusivité des sens de la vue et du toucher, tandis que la deuxième se contentait de l'odorat et de l'ouïe.

Et, pendant quelques années, ce fut la foison de ces monstres psychologiques. Dans l'un et l'autre continent ils se multiplièrent devant les chercheurs, et les « cas » devenaient de plus en plus complexes.

Tel sujet n'avait-il pas révélé l'existence en lui-même de cinq ou six personnes alternantes ou simultanées qui se servaient du pauvre corps de façons tout à fait diverses ?

Elles s'ignoraient ou se connaissaient, s'oubliaient, puis se retrouvaient. Entre elles naissaient et mouraient les amitiés et les conflits.

Et le petit drame n'allait pas sans divertir et intéresser. Il fut l'occasion de belles études. Mais, fait tout

à fait remarquable, le dommage n'était pas grand en général pour la personne ainsi morcelée. Ces fractionnements psychologiques semblaient, en somme, assez inoffensifs.

Si l'on rapproche cette constatation de celle de leur absence dans les plus graves affections mentales, si l'on pense aussi que les hystériques, sujets habituels de ces manifestations, ont acquis, dans la suite des âges, une solide réputation d'insincérité, l'on peut conclure que ces phénomènes ont un caractère tout au moins douteux, et qu'il ne faut pas accepter sans critique les théories qui furent construites sur les bases aussi fragiles, en opposition avec les données de la psychiâtrie proprement dite. Les conceptions de la psychonévrose actuellement les plus admises ruineraient absolument, du reste, cette base déjà chancelante.

L'on sait, en effet, qu'après les élèves de Charcot, qui reconnurent le caractère psychologique de ces affections, et l'école de Nancy, qui mit au tout premier plan le rôle de la suggestion, Babinski et de nombreux neurologistes la réduisent au « pithiatisme ».

Pour eux, les symptômes de l'ancienne hystérie, et la plupart des troubles connus sous le nom de psychonévroses, ont ce double caractère de pouvoir être tous produits et dissipés par la persuasion. Les pithiatiques sont des malades susceptibles de simuler inconsciemment, ou tout au moins subconsciemment, une quantité d'affections physiques et mentales. Toutefois, ils seraient capables de reproduire seulement ce que la volonté peut normalement ordonner. Dupré et son élève Logre insistent sur le fait de la « pathomimie ». Charcot connaissait la puissance simulatrice de l'hystérie ; la nouvelle école applique cette notion aux symptômes mêmes que Charcot considérait comme pathognomoniques.

La grande crise avec ses périodes, les stigmates physiques de l'affection, tout cela ne serait que troubles

développés par la culture d'un homme de talent, victime seulement de son propre système qu'il appliquait en croyant l'observer. Et, de fait, depuis qu'a prévalu la méthode psychothérapique résultant de ces nouveaux principes, depuis que les pithiatiques sont traités à la fois avec plus de prudence et moins de complaisance, on ne voit plus, ou l'on voit bien moins, les périodes « classiques » de la crise, et les « stigmates » semblent très rares. Quant aux « personnalités secondes » et autres monstres psychologiques, ils ont, semble-t-il, entièrement disparu chez les malades de cette espèce, qui seuls, du reste, auparavant, en avaient présenté les apparences.

Il ne semble donc pas douteux que ces apparences étaient, pour une grande part tout au moins — et la seule qui semblait permettre certaines conclusions philosophiques — des phénomènes de culture, et qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des conséquences très considérables que l'on a cru pouvoir en tirer.

Cependant, il ne faudrait pas se laisser entraîner à une conception trop simple des manifestations psychonévrosiques. Si le « pithiatisme » explique une bonne part de l'ancienne hystérie, il n'englobe pas, sans doute, tous les troubles de cette espèce.

L'école de Babinski ne veut pas que les accidents pithiatiques soient rapprochés des émotionnels parce que les sujets qu'il avait étudiés ne présentaient pas une suffisante richesse affective pour être troublés par l'émotion. Mais il faut donc admettre une psychonévrose émotionnelle, dont la guerre a, d'ailleurs, surabondamment démontré l'existence et les ravages. On peut la rapprocher de la « constitution émotive » de Dupré, en remarquant toutefois que cette constitution peut s'acquérir. Nous avons également observé pendant la guerre les psychonévrosés « algophobes » que la très sincère crainte d'une douleur immobilisait dans d'invraisemblantes attitudes. Enfin les pithiatiques eux-mêmes semblent pouvoir se diviser en deux catégories dis-

tinctes, qui diffèrent surtout par la réaction des malades sur leurs propres accidents. Tandis que les capricieux se complaisent dans les théâtrales manifestations d'un entraînement de surface, qu'ils seraient, s'ils le voulaient bien, très capables de ne pas suivre, les vrais suggestibles, beaucoup plus sincères, sont façonnés mentalement, — et peut-être aussi physiquement, pour une part plus grande que ne l'a reconnu l'école de Babinski, — par les modifications que la suggestion produit dans leur conscience.

Mais ces classes sont loin d'être absolument séparées. Grasset l'a bien compris, lui qui les réunissait dans le groupe commun des psychonévroses. Leur caractère commun, qu'avec André Gilles nous avons recherché chez les psychonévrosés de guerre (1), paraît être un état de plasticité mentale (et sans doute aussi psycho-organique), « tel qu'ils se plient avec la plus grande facilité aux diverses influences, d'origine externe ou interne, psychiques, organiques et sociales, auxquelles ils peuvent être soumis, en subissant de ce fait un minimum de perturbations profondes ».

L'émotionnel obéit sans contrainte aux sollicitations de la vague affective. Il est entraîné par la multitude des déterminations organiques de l'émotion, et son psychisme tout entier est envahi d'un trouble qu'il subit d'une façon presque passive.

Il en résulte, dans les cas extrêmes, une sorte d'onirisme avec idées prévalentes, commandées par l'émotion déterminante.

L'orage passé, le sujet reprend son équilibre habituel. Très souvent — tant que la psychonévrose n'est pas transformée en psychose — « il plie et ne rompt pas ». Il en résulte, si ces bourrasques affectives se reproduisent, des séries d'états alternés, les uns à peu près normaux, les autres nettement morbides que l'on appelle « états seconds ».

---

(1) Essai psychologique sur les psychonévroses, *Année psychologique*, 1919.

Et comme ces états participent de l'onirisme ou de la confusion mentale, ils sont déjà par eux-mêmes difficiles à évoquer. Comme enfin le sujet a tendance, pour sa défense personnelle, à détourner son attention des préoccupations émotionnantes dans ses périodes normales, il s'ensuit que les particularités de la série des états seconds sont difficilement évocables dans le cours de l'état normal. Mais il est presque toujours facile de voir qu'il en persiste un souvenir confus analogue à celui du sommeil et du rêve.

Les « états seconds » de l'émotionnel sont très analogues au sommeil et au rêve, et ils affectent un rapport avec l'état normal très analogue à celui des songes avec la veille. Comme, par ailleurs, une obsession émotionnelle peut les reproduire en série sous une même direction affective, il en résulte parfois une certaine continuité dans la texture de leur trame confuse, ainsi qu'il arrive aussi dans le sommeil. Les choses ne vont jamais plus loin chez l'émotionnel proprement dit, et l'on voit qu'il s'agit seulement de séries d'états morbides alternant avec des périodes normales au sein d'une même personnalité.

A. J..., 40 ans, a subi de fortes émotions de guerre. A la suite d'une explosion d'obus, il fut retiré de décombres sous lesquels il se trouvait enseveli. Depuis, il se souvient d'avoir traversé des périodes troublées dont il peut dire seulement qu'elles étaient comme des rêves. Il ne se souvient pas du détail de ces rêves, mais seulement qu'il voyait des scènes de guerre qui lui causaient un vif effroi.

Soigné dans un hôpital de l'intérieur, six mois après l'accident initial, il gardait seulement de l'insomnie, avec activité de rêve intense dans le sommeil court et léger, des tremblements et une vague inquiétude. A la suite d'une promenade dans le parc de l'hôpital, il rentre hagard, terrifié ; ses yeux s'ouvrent avec une expression d'effroi sur des scènes hallucinatoires. On

comprend, à ses paroles rares et entrecoupées, qu'il se croit assailli par des ennemis terribles. Il se cache derrière les meubles. Couché, son agitation onirique continue pendant la soirée, la nuit, et une partie de la matinée. Elle diminue dans la journée, reprend la nuit. Deux jours après, le malade était de nouveau lucide. Il conservait un souvenir très vague des visions oniriques qui l'avaient effrayé, mais se rappelait bien l'invasion brutale du trouble brusquement déclenché par la perception d'un coup de fusil tiré par un chasseur dans la campagne.

Supposons maintenant qu'une telle alternance d'états s'amorce chez un malade suggestible. Le plus souvent ces états présenteront une différence moins profonde que celle qui sépare le rêve de la veille, ou l'onirisme de la lucidité. Ordinairement, il s'agira d'une simple succession de dépressions et d'excitations légères, d'états toniques et d'états asthéniques, de distraction et d'attention. Mais cela suffira, sans doute, pour que tende à s'installer une dysmnésie systématique de l'une de ces séries à la série alternée. Que le sujet se doute de façon plus ou moins distincte de cette alternance d'états, il va tendre, selon sa nature pathologique, à se plier à cette indication morbide, et à balancer son activité mentale selon deux séries de souvenirs. L'une des séries, dès lors, semblera presque étrangère à l'autre, au point de vue tout au moins de la conscience distincte, car la conscience indistincte maintient l'essentielle continuité au travers des divers moments.

Supposons, maintenant, qu'un observateur s'aperçoive de l'alternance, qu'il pense voir, dans les deux séries de souvenirs distincts, le signe du monstre qu'il recherche, la double personnalité mentale. Avec une entière bonne foi, et malgré toutes ses précautions d'impartialité, par le seul fait d'un interrogatoire qui, de principe, admet la probabilité de l'hypothèse favorite, les questions posées et l'attitude même de l'expérimen-

tateur pousseront le sujet à répondre de telle sorte qu'il paraisse vraiment constitué de deux personnes mentales alternantes.

Et si l'expérimentateur pousse l'imprudence jusqu'à donner des noms différents aux séries d'états qu'il veut considérer comme des personnalités distinctes, c'en est fait désormais ; la suggestion est plus puissante que si directement l'on avait donné l'ordre au sujet de jouer l'alternance de divers personnages.

On affirme qu'il est plusieurs ; on vit avec lui cette fiction ; sous le signe des noms prêtés aux personnalités fabuleuses, la conscience indistincte systématise plus facilement ses divers états alternés et réalise en eux des moments de lucidité relative et limitée.

Elle évoque d'autant mieux, à chacun de ces moments, les étapes homologues, et se détourne des souvenirs hétérogènes.

Systèmes artificiels bâtis sur les modalités naturelles d'une même continuité vivante, les pseudo-personnes vont maintenant, sous l'inconscient encouragement du théoricien, revêtir un caractère, des habitudes, des manières, qui ne seront que des périodes, superficiellement séparées et regroupées par la culture, du même profond développement dans lequel se continue l'individuelle vie mentale. Mais voici que les choses se compliquent. Certains modes d'expression sont considérés comme manifestant une certaine des pseudo-personnalités fragmentaires. S'ils se répètent lorsqu'un autre personnage est censé tenir la scène, ne seront-ils pas attribués à l'acteur supposé que l'on croyait disparu ?

La conscience nette et limitée les repousse, et la conscience indistincte tend à les unir en une série secondaire continuant à tisser sa trame sous ces variations de surface. Que la culture s'empare de ces manifestations échappées : de petites oscillations de l'attention permettront l'expression apparemment simultanée de deux

rôles distincts, l'un s'exprimant par la parole, l'autre par l'écriture ou l'écriture automatique.

A ce moment la conscience oscillera rapidement entre trois modes, deux distincts mais bornés, le troisième indistinct mais profond, et continu profondément avec les deux autres systèmes. Avec un peu d'exercice, la perfection deviendra telle que les deux personnages joués sembleront occuper simultanément la scène. Et la complication peut aller à l'extrême des personnalités secondes et troisièmes alternantes ou apparemment simultanées, s'ignorant ou se connaissant, s'opposant ou se complétant, jouant des drames ou des comédies.

Et cela jusqu'au moment où une émotion puissante et sincère, ou simplement le progrès de l'âge, jetant bas le fragile édifice, montre que ces marionnettes n'avaient pas une existence propre, mais restaient toujours animées et soutenues par la véritable personne psychologique, solide, unique, continue, seule vivante et seule réelle dans la pénombre qui la dissimulait.

Tournée, sinon par son essence même, du moins par certaines de ses déterminations les plus importantes, vers la fiction, l'exagération ou la suggestion subie, l'hystérie est maîtresse d'erreur. Presque tous ceux qui sur elle ont construit, et les plus distingués d'entre eux, se sont perdus dans les mirages qui reproduisaient, à leur insu, les idées mêmes qu'ils voulaient contrôler.

Bien plus instructive, sur la psychologie générale des troubles mentaux, est une autre affection voisine des psychoses, dont, par ses symptômes, elle touche un grand nombre, tandis que d'autre part elle se confond avec des états assez fréquents chez le sujet normal. Nous voulons parler de cette maladie à laquelle Pierre Janet a donné le nom de psychasténie, au cours d'études qui resteront un modèle de pénétration et de finesse.

A vrai dire, la dénomination ne semble pas répondre au plus profond caractère du trouble, car l'asthénie paraît un phénomène de surface, tandis que la donnée

fondamentale correspond au sentiment d'incomplétude. Pour nous, les psychasthéniques de Janet sont avant tout des inquiets, et c'est par le développement de phénomènes d'inquiétude morbide que leurs états particuliers se trouvent le mieux éclaircis.

Soit, en effet, un sujet en état d'inquiétude légère, mais à peu près continue. Il ne sera pas, habituellement, mélancolique, et si la tristesse peut chez lui se développer comme d'autres sentiments, la joie elle-même ne lui sera pas interdite.

Mais la joie comme la tristesse, toutes les actions, toutes les pensées, tous les désirs aboutiront rarement à leur pleine réalisation, à leur complet développement. Dans tous ses actes psychiques, dans tous ses états de conscience, rarement le sujet goûtera la plénitude. A peine est-il satisfait, un obscur malaise l'avertit ; la sécurité n'est pas complète. Quel est cet obsédant ennui, que cherche-t-il, il l'ignore longtemps.

« ...Et c'est la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans désir ni sans haine
Ce cœur a tant de peine... »

A ce degré, l'inquiétude est presque uniquement constituée par le sentiment d'une angoisse légère, faible striction de la gorge, défaut de plénitude dans la respiration, tension légère et générale de tous les muscles, dans l'attente vague d'une éventualité mystérieuse. Mais les choses se précisent ; une action doit être accomplie ; et du fait même qu'elle n'est pas assez intéressante pour dominer entièrement l'état habituel d'inquiétude, elle ne saurait être réalisée sans quelque distraction. Aussitôt s'exaspère et se localise à propos de cet acte l'habituel sentiment d'incomplétude.

L'acte paraît mal fait, insuffisant, douteux ; il ne donne pas au sujet la satisfaction caractéristique d'une

normale terminaison. Aussi, bien qu'intellectuellement le psychopathe se rende compte de la réalité de son exécution, affectivement il n'en reste pas assuré ; il éprouve le besoin de vérifier, et son inquiétude trouve un motif de développement dans le sentiment même de cette désadaptation qu'elle a causée. La vérification, elle aussi, participera de cette incomplétude, d'autant plus que l'inquiétude croissante augmentera davantage encore la distraction au moment où le sentiment de pleine attention serait absolument nécessaire pour rassurer le sujet. Le cercle morbide est alors constitué. Tel inquiet, le soir, avant de se coucher, s'assure pendant des heures de la fermeture des appareils à gaz ; tel autre remonte dix fois les marches de l'escalier. Tel autre résiste non sans peine au désir d'entrer dans le bureau de poste pour demander à vérifier s'il a *bien* mis la lettre dans la boîte, s'il n'a pas oublié l'adresse sur l'enveloppe, s'il n'a pas omis de timbrer. Tels sont les « petits signes du mal » dont le foisonnement est tel que parfois toute activité se trouve compromise, sinon suspendue. Dans tous les cas elle devient pénible et douloureuse.

Ce sentiment pénible détourne de plus en plus l'attention du sujet des buts de son action pour la porter sur la manière même dont cette action s'exécute. Il se regarde agir, attitude mentale anormale qui ne tarde pas à engendrer de remarquables complications dans le domaine du sentiment. Par le fait même de cette attitude mentale, en effet, le sujet confie de plus en plus à ses habitudes l'exécution de l'acte que l'automatisme organique accomplit, tandis que le psychisme se contente de le déclencher et de le surveiller. De là résulte un sentiment d'étrangeté, de transformation qui n'est que la traduction dans le domaine du sentiment de l'automatisation partielle de l'activité. L'on voit bien ici que l'individu n'est pas réellement dédoublé ; sa conscience est une, et elle englobe les divers sentiments

qu'il éprouve, les diverses activités auxquelles il participe. Mais il se livre d'une part à des actes machinaux, guidé par l'habitude, exécute l'automatisme organique sous le contrôle de la conscience indistincte, tandis que la région lucide de cette même conscience, et la spontanéité qui l'accompagne, s'obsèdent dans la rumination des coutumières habitudes.

A ce moment l'individu s'obnubile dans la contemplation de son automatisation partielle. Il éprouve ce sentiment profond d'étrangeté, de bizarrerie qui lui donne l'impression d'avoir perdu sa détermination personnelle. Il ne se reconnaît plus et ne distingue plus les caractères de sa propre personne qui lui semble se fondre dans l'immensité de l'univers.

CHAPITRE XVI

DE QUELQUES FICTIONS PSYCHOLOGIQUES. L'ÉLÉMENT FANTOME ET LES FAUSSES DISSOCIATIONS

Il est temps maintenant de nous retourner sur le chemin parcouru et de constater que nulle part, dans l'examen des troubles mentaux les plus graves ou les plus légers, nous n'avons trouvé le monstre que postulent des hypothèses couramment admises depuis la fin du siècle dernier dans le domaine de la psychologie pathologique. Le monstre, c'est l'élément psychologique isolé, séparé de la conscience du sujet et constituant une conscience partielle, sans liens avec la principale, ou le système d'éléments qui jouerait le même rôle.

C'est, en un mot, quelles que soient ses limites, qu'il soit réduit à quelque simple « image », ou qu'il s'étende à tout un ensemble capable de représenter une « personnalité seconde », qu'il soit unique ou multiple, constant ou passager, le prétendu fragment détaché de la conscience.

Celle-ci nous est apparue, par contre, comme toujours une et toujours continue, même au cours des plus profonds troubles psycho-physiologiques, quels que soient les désordres, les conflits et les discordances, les confusions et les systèmes que l'influence d'un organisme malade peut développer en son sein. Nous retrou-

vons ici la psychologie classique qui s'était toujours refusée à reconnaître de réelles séparations dans l'unité mentale de l'individu. Nous avons rappelé, dans le premier chapitre, l'extraordinaire fortune des théories opposées, préconisées d'abord par l'école associationniste et reprises par Taine, qui fut leur brillant vulgarisateur. Nous avons dit aussi comment la critique bergsonienne entraîna leur ruine, après leur grande floraison de la fin du siècle passé, dans l'esprit de la plupart des psychologues. Car ceux même qui n'admettent pas la construction nouvelle et pensent que le flux universel est insuffisant pour expliquer le monde où se manifestent de réelles unités, et l'esprit, où l'on trouve autre chose qu'une perpétuelle indétermination, ceux-là reconnaissent aussi que nul n'a su mieux que le philosophe de l'intuition montrer l'essentielle continuité de la pensée par les méthodes introspectives. Nous devons maintenant nous tenir sur le terrain de la pathologie mentale et conclure que, dans ce domaine propre, le morcellement de la conscience et de la personnalité n'a jamais été démontré. Aussi bien l'erreur « associationniste » ne provient pas des constatations des psychiâtres ; mais les hypothèses de cet ordre, qui nous semblent maintenant controuvées, et dont l'origine philosophique est évidente, ont été d'abord appliquées à la médecine mentale dans des ouvrages de seconde main, par des auteurs dépourvus d'expérience suffisante en ces matières.

C'est ensuite seulement que, généralement adoptées par les médecins dont elles constituaient une part importante du bagage philosophique, elles reparaissaient dans les travaux de psychiâtrie, comme l'obligatoire expression de phénomènes divers, qui, dans le fait, ne les impliquaient nullement. Nous pensons l'avoir démontré dans les pages qui précèdent.

Et d'abord, il n'existe pas, à proprement dire, de « personnalité seconde », alternant avec la personnalité

principale, ou se manifestant en même temps qu'elle. Les malades psychonévrosées, jadis célèbres sous le nom d'hystériques, se prêtèrent seules, d'une manière apparemment satisfaisante, à la vérification de cette hypothèse.

Chez elles seulement on crut voir réalisée la seule expérience qui pouvait permettre d'admettre réellement la présence en un même corps de multiples personnalités psychologiques : la manifestation simultanée, par des modes d'expression différents, de systèmes psychologiques paraissant indépendants les uns des autres, diversement caractérisés, et généralement nourris dans des sphères différentes de la mémoire et de la sensibilité. Même lorsqu'elles alternaient simplement, ces personnalités prétendues distinctes semblaient en effet s'ignorer, et les divers états successifs de la conscience se laissaient systématiser dans des séries alternées selon ces modes divers.

Mais, comme nous l'avons vu, ces édifices compliqués et aussi très artificiels s'élevaient sur une base par trop chancelante. Dans le précédent chapitre, nous avons rappelé comment la « grande névrose » s'est effondrée de nos jours, fragile colosse aux pieds d'argile.

Nous aurions eu trop beau jeu, pour la défense de notre thèse, en transcrivant seulement la condamnation sévère que l'école neurologique, la plus généralement suivie de nos jours, porte sur la valeur réelle de ses manifestations, de ses « stigmates » physiques et mentaux. Le « pithiatisme » et la « pathomimie » auxquels les élèves de Babinski et ceux de Dupré réduisent les anciens symptômes de l'hystérie en font, sinon une réelle simulation pathologique, tout au moins une inconsciente imitation, une production subconsciente et morbide de symptômes suggérés au sujet par autrui, par lui-même ou par les circonstances, et qui, s'ils ne sont pas toujours à proprement dire volontaires, peuvent au moins être tous reproduits par l'effet de la volonté.

Venus par la persuasion morbide, la persuasion thérapeutique peut les faire disparaître. Appliquons cette conception aux cristallisations mentales connues sous le nom de « personnalité seconde » chez les malades de cette espèce et nous ne les verrons plus que comme des formations d'un artifice morbide, auquel a collaboré de façon involontaire l'imagination de l'observateur, autant que de manière anormale celle même du sujet qu'il pensait examiner par des méthodes objectives.

Mais sans aller aussi loin, nous avons dû reconnaître le caractère essentiellement superficiel et plastique des manifestations hystériques (1). Sans doute il est excessif de les réduire tout entières à la simple suggestion ou à la simulation subconsciente.

La particularité, l'infirmité mentale qui les occasionne existe avant toute imitation et toute influence extérieure. Mais l'anomalie organo-psychique d'où dépendent les accidents hystériques est elle-même un phénomène de surface en comparaison des troubles profonds que l'on relève dans les démences et les psychoses que nous avons par ailleurs étudiées. Il est paradoxal de voir une aussi grave lésion mentale que le serait, — si elle était réelle — la division complète de la personnalité, survenir au cours d'une affection si légère, lorsqu'elle fait défaut notamment chez les mutilés du cerveau (2). Et, enfin, nous avons vu que le caractère essentiel de la psychonévrose se résout dans une anormale plasticité organo-psychique, si bien que le sujet mime facilement les expressions des troubles auxquels il est sollicité, sans se laisser profondément atteindre. Dès lors se rétablit à sa vraie place, qui pour n'être pas la première n'en est pas moins considérable, le rôle du caprice, de l'ima-

(1) Voir chapitre XVI.

(2) La réaction du psychisme supérieur aux blessures cranio-cérébrales localisées. *Société médico-psychologique*, séance de janvier 1920.

gination, de l'imitation, de l'auto-suggestion ou de la suggestion (selon la forme envisagée).

Et les prétendues personnalités multiples décrites au cours des psychonévroses nous sont apparues comme des fictions symboliques, des réalisations artificielles, ou tout au moins des cristallisations superficielles, exprimant parfois une alternance plus ou moins rapide d'états variés, mais profondément reliées à la continuité psychique de la consciente indistincte, inséparable de la véritable et unique personnalité (1) et qu'il est généralement possible, avec une bonne méthode, de mettre quelque jour en lumière.

C'est par une extension vicieuse et un véritable artifice de langage que, partant de ces phénomènes controuvés, on a cru pouvoir décrire des personnes mentales multiples chez les délirants systématisés, et notamment au cours des psychoses hallucinatoires chroniques avec idées de persécution, de possession ou d'influence. Sans doute, comme nous l'avons vu (2), le sujet accuse parfois, hors de son corps ou dans son organisme, la présence d'un ou plusieurs personnages imaginaires, le plus souvent hostiles, mais parfois indifférents et même bienveillants à l'occasion. Mais ces personnes fictives ne sont que la source supposée des modifications qu'il ressent dans son unique conscience propre. Nous avons examiné la réaction qui se produit lorsqu'on essaie d'entrer en rapport avec le persécuteur prétendu, le sorcier ou le thérapeute auquel le malade attribue l'origine des troubles éprouvés. Nous ne trouvons jamais que le sujet lui-même.

C'est lui qui nous répond, c'est lui qui se recueille pour écouter ou percevoir les modifications de sa propre conscience auxquelles il croit devoir chercher une mystérieuse origine.

---

(1) Voir chapitre XVI.
(2) Voir chapitre VI.

Même dans le dialogue qu'il tient parfois avec son interlocuteur imaginaire, il est impossible de mettre en lumière autre chose qu'une seule conscience continue ; seulement cette conscience se manifeste alternativement comme active et passive : dans son activité, les phénomènes d'expression sont dirigés par elle ; tandis qu'elle les subit dans sa passivité. Et cependant, comme nous l'avons vu, jamais ils ne sont autre chose que les résultats et comme les échos de ses propres déterminations, déterminations parfois passagères, indistinctes et sitôt oubliées (1). Alors l'écho de la pensée, — qu'il soit psycho-moteur ou psycho-sensoriel, — n'est plus connu comme un écho, et, la systématisation aidant, guidée par les réactions affectives, le psychopathe croit devoir supposer, hors de sa propre conscience, l'existence d'un être mystérieux qui s'exprime par sa bouche. Bien plus, si l'entraînement morbide sur la nature duquel nous reviendrons dans les suivants chapitres, provoque dans la conscience certaines déterminations d'un caractère moins objectivé, le sujet sentira seulement un entraînement et comme une automatisation de sa propre pensée. Il en tire la conclusion qu'elle est inspirée par l'influence occulte de son invisible partenaire, et cependant toutes les manifestations du délire n'expriment que des modifications de sa propre conscience. Elle seule existe comme telle ; et supposer un autre groupement d'états psychologiques ignorés pour expliquer les sentiments qu'elle seule éprouve, et les tendances auxquelles elle se sent inclinée d'une façon plus ou moins irrésistible, c'est adopter, dans son principe, l'essentiel de l'erreur délirante. Cette conscience, cette personne séparée, jamais en effet on ne saurait l'atteindre. Il faut, il est vrai, pour remplacer cet être fictif, interpréter d'une autre manière l'origine du sentiment de passivité qui se révèle dans les hallucinations, les impulsions et les

(1) Voir chapitre VI.

sentiments d'influence. Nous avons recueilli les éléments de cette explication dans les chapitres qui précèdent. Nous les réunirons dans les suivants. Retenons seulement à l'heure actuelle que les personnages induits par l'imagination délirante derrière les mirages hallucinants ne sont pas des personnalités réelles, mais le reflet déformé de la personne véritable, au travers des troubles du sentiment intime provoqués par le déséquilibre morbide des réactions organo-psychiques.

L'erreur de la double personnalité, ou de la dissociation des consciences, a cru trouver aussi sa défense dans les constatations faites sur certains délirants que l'école allemande nomme « paranoïdes » et aussi dans le cours des psychoses hébéphrénique catatonique.

Le phénomène qui, dans la circonstance, a paru permettre cette fausse interprétation n'est autre que l'alternance, observée chez un même malade, de deux modes fort différents, et non harmonieusement accordés de l'activité mentale. C'est ainsi que tel sujet donne du même dessin qu'il a fait deux interprétations qui nous semblent inconciliables, l'une répondant aux nécessités de la logique, l'autre profondément absurde.

Les roues dentées, les bielles et les pistons que représente sa méticuleuse épure, il nous les donne d'abord pour un instrument de mécanique dont il explique le fonctionnement. Mais aussitôt après il affirme que cela signifie la destinée d'un peuple, et il se perd aussitôt dans des divagations politico-symboliques et cosmologiques étranges et incompréhensibles.

Or, ces deux modes de pensée paraissent comme juxtaposés, sans qu'il se choque de leur contraste, qu'il ne paraît pas saisir, ni qu'il tente de les concilier, tout au moins d'une façon admissible pour la pensée normale.

De même tel autre malade, qui prononce froidement des paroles dénuées de tout rapport logique satisfaisant, interrompt brusquement l'expression de cette

activité mentale apparemment démentielle pour énoncer une réflexion juste, sensée, et pour nous acceptable. Or, comme le sujet précédent, il ne semble pas s'émouvoir ni s'étonner du passage brutal de l'une à l'autre de ces manières si dissemblables de penser, et c'est à cette occasion que l'on prononce les mots de dissociation de la « synthèse mentale ». Mais nous ne pensons pas que cela soit justifié, si véritablement l'on veut entendre par dissociation la séparation complète en lambeaux supposés de l'unité psychique.

Rien ne montre, en effet, qu'il n'existe pas une continuité de conscience entre les deux systèmes psychologiques étudiés, dont l'alternance fait contraste chez une même personne. Bien plus, c'est la persistance de la conscience unique, évidemment prouvée par des manifestations de la mémoire, qui rend plus criante encore et plus significative la discordance constatée.

Le délirant, en effet, ou l'hébéphrénique nous laisse voir parfois qu'il confronte par le souvenir dans un même acte de pensée l'hypothèse absurde de naguère avec l'explication du sens commun, à l'instant exprimée, ou bien l'incohérence avec le jugement. Il les confronte et les admet de pair, sans révolte du sentiment ni de l'intelligence. Et c'est cela précisément qui nous le rend profondément étranger et incompris.

Il est un moyen, cependant, de se faire quelque idée d'une telle discordance vécue dans les actes de l'esprit. Nous disposons, nous aussi, de modes différents de la pensée, et nous les faisons alterner et les utilisons diversement en diverses circonstances. C'est ainsi qu'un même individu peut développer alternativement l'activité d'un ingénieur et celle d'un poète.

Il passe de l'une à l'autre de ces attitudes mentales sans qu'elles impliquent dans sa personne la moindre séparation. Ce sont simplement deux systèmes de procédés différents permis à son activité, qui peut choisir tantôt l'une et tantôt l'autre, selon le but pour-

suivi, ou bien encore s'y laisser entraîner par l'inclination du moment. Bien plus, ce même sujet peut adopter ces deux méthodes dont il dispose au regard du même objet.

Les jeux des ondes lumineuses à la surface de la mer peuvent éveiller chez lui des méditations esthétiques et des considérations mathématiques. Et, sans se contredire, il peut admettre ces deux points de vue. Tel exemple vécu par nous tous, ou tel exemple analogue, peut nous permettre d'imaginer ce que sont chez un même malade les interférences de pensées diverses, étant bien entendu que dans les cas pathologiques l'écart est plus considérable dans la différence qualitative des processus et que la désharmonie résultante nous choque profondément.

Que faut-il donc penser de l'expression de schizophrénie par laquelle une école récente veut caractériser l'état de ces malades ? Si nous devions voir résumés par ces termes une tentative d'explication des psychoses hébéphrénique, catatonique ou paranoïde par une scission véritable de la personne mentale en éléments isolés de conscience, les considérations qui précèdent nous conduiraient à repousser ce point de vue. Mais Minkowski nous donne une bien plus intéressante et profonde interprétation de la conception de Bleuler. Le « schizophrène » est avant tout un esprit séparé du monde par une sorte de retournement psychologique, de contemplation morbide de soi, de narcissisme spirituel auquel on donne le nom « d'autisme ». Dès lors, dans l'unique conscience du sujet, deux systèmes de modifications se manifestent ; les unes, induites par l'influence persistante de la sensibilité, ont un caractère superficiel, irréfléchi, automatique et apparemment démentiel, du fait de la distraction ; les autres, plus profondes, mais de plus en plus incompréhensibles pour nous, parce qu'orientées de plus en plus à l'inverse de notre expérience, résultent surtout de la concentration

pathologique de l'esprit. La schizophrénie n'exprime donc pas une séparation réelle dans la personne mentale, mais une discordance profonde par l'influence qu'elle subit de deux orientations opposées, et sa relative séparation d'un monde dont elle se détourne, bien qu'elle lui reste au moins liée par les réactions sensitivo-motrices (1).

En vérité, c'est une interprétation différente un peu de celle-là que nous avons proposée pour comprendre la psychologie de la démence précoce. Le type mental de cette affection, fourni par la psychose hébéphréno-catatonique, nous est moins apparu comme le résultat d'une contemplation intime, d'une sorte de réflexion morbide, que comme celui d'une influence funeste exercée en retour sur le psychisme tout entier par la stéréotypie de ses moyens d'expression. Par là nous avons pensé pouvoir expliquer la discordance, le maniérisme apparents et tous les autres signes psychologiques les plus caractéristiques de cette affection (2).

Nous reprendrons les conclusions de cette étude dans un des prochains chapitres et pensons pouvoir en tirer des conséquences utiles pour nous diriger vers certaines considérations générales. Mais, pour en rester au point que nous considérons dès à présent comme acquis, nous pensons pouvoir affirmer que dans la démence précoce, cette très grave, et si l'on veut nous permettre cette image, très profonde psychopathie, l'on n'observe jamais la division de l'unité mentale en fragments isolés de la conscience, bien qu'elle soit soumise aux plus brutales et contrariantes influences. La prétendue dissociation n'est, en effet, qu'une discordance.

Cette séparation que la démence précoce n'a pu faire, la démence paralytique, plus confuse que discordante, ne saurait la réaliser. Cependant nous avons parlé de

(1) Voir chapitre x.
(2) Voir chapitre x.

cas rares, observables cependant parfois au cours de la paralysie générale, où le sujet traite une partie de son organisme comme un objet étranger, voire comme une personne différente. Nous nous trouvons ici devant une nouvelle modalité des phénomènes dans lesquels on a recherché la prétendue division de la conscience.

Il ne s'agirait plus d'un fragment purement psychique supposé détaché de la conscience, qu'il soit censé constituer une personne, comme nous avons vu qu'on l'avait à tort pensé au sujet de la psychonévrose et des délires systématisés. Il s'agirait vraiment d'un système organo-psychique, un bras par exemple, avec les sensations et les mouvements qui lui sont rapportés, servant à constituer une imaginaire « demoiselle » que le sujet accable de ses dangereuses prévenances. (Le malade que nous avons en vue mordait son membre supérieur droit jusqu'à provoquer de sérieuses hémorragies. C'était, disait-il, un traitement recommandé pour le rétablissement de la santé de celle qu'il croyait ainsi bien soigner.) Mais nous avons pu faire voir que la personne ainsi supposée par le malade est une pure fiction, qui n'a pas plus de réalité psychologique qu'elle ne possède de vérité sociale. Jamais, en effet, il n'est possible d'entrer en rapport direct avec la personnalité supposée. Bien plus, le dément montre par ses réactions qu'il perçoit toujours les sensations qui proviennent du membre fictivement dépersonnalisé.

Il n'existe donc pas de division réelle du véritable individu mental (pas plus qu'en l'espèce il n'en existe, de fait, de l'individu physique). Mais les sensations que fournit une partie du corps paraissent au sujet avec un tel caractère d'étrangeté, où le mouvement avec un tel caractère d'entraînement, qu'il est conduit à leur supposer une origine étrangère, et il ne faut voir dans la pseudo-personne supposée qu'une traduction de ce sentiment d'une intervention étrangère dans les modifications de la conscience toujours une.

A vrai dire ce ne sont pas ces cas, à la fois très rares et très frustes, où pour une grande part intervient l'imagination délirante, que la plupart des auteurs ont en vue lorsqu'ils parlent des « dissociations de la personnalité » dans la démence paralytique. Ils appliquent simplement aux processus démentiels et paradémentiels l'habituel vocabulaire qui les traduit dans les termes postulés par l'hypothèse associationniste. Et, pour laisser de côté les phénomènes hallucinatoires et psychomoteurs que nous rappellerons plus loin, ils admettent notamment que la dégradation de la valeur de l'activité mentale couramment observée dans cette maladie traduit la perte d'éléments psychiques préalablement désorganisés. Nous avons vu que cette interprétation ne correspond nullement à la réalité des faits observés. Nulle trace, en effet, de l'existence de ces éléments désagrégés de la conscience qui devraient se manifester avant leur disparition ; et, d'autre part, nulle raison pour considérer comme une destruction proprement dite, d'on ne sait quelle inconcevable matière psychologique, ce qui n'est, dans le fait, que la déchéance dans la qualité des processus mentaux. Le jugement, en effet, perd de sa valeur, les notions abstraites cèdent la place à de concrètes imaginations ; les actes délibérés font place, de plus en plus, à d'habituelles répétitions, qui se dégradent elles-mêmes en réactions instinctives, à leur tour bientôt dénaturées. L'on ne peut voir dans tout cela que déchéance généralement progressive, et non perte d'éléments psychiques considérés à la manière de composantes d'un tout matériel. Il est vrai que l'on peut parler, en langage figuré, d'appauvrissement des notions acquises ; mais il faut bien savoir que ce n'est là qu'une image, pour exprimer la croissante uniformité des réactions mentales.

En dehors des raisons psychologiques par lesquelles nous avons été poussés à écarter une telle conception, des arguments d'observation psychiâtrique nous ont

conduit à nous faire une tout autre idée de la démence. Les variations de valeur de l'activité mentale, observées tant dans les démences précoces et vésaniques que dans la démence paralytique, montrent la reviviscence de fonctions mentales apparemment détruites, et qui n'étaient qu'entravées.

Une phrase d'Esquirol, destinée seulement à faire image, et qui parle des biens perdus par le dément, a servi d'argument principal à de nombreux auteurs dans leur notion de la démence considérée comme la dilapidation d'un trésor psychologique emmaganisé dans les centres nerveux.

Si la conception est peu philosophique, elle ne répond pas mieux aux constatations de l'expérience qu'aux résultats de l'intuition et aux postulats de la logique.

Nous avons vu que les états connus sous le nom de démence vésanique, explorés patiemment par Toulouse et Damay, montrèrent que certaines possibilités mentales, qui paraissaient complètement ruinées, étaient susceptibles de reviviscence lorsque l'on parvenait à susciter et maintenir de nouveau l'attention pour quelques instants.

Ces mêmes recherches, reprises par Toulouse et nous-même avec une méthode plus détaillée, conduisirent à la notion d'autoconduction, fonction d'application volontaire des processus mentaux, dont les défaillances diverses expliquaient les diverses disparitions de possibilités mentales qui restaient cependant capables d'être de nouveau manifestées dans des conditions convenables. Nous avons vu que les mêmes méthodes d'investigation appliquées à la démence précoce amenaient à de semblables constatations. Du reste, les rémissions spontanées nous montraient de façon parfois éclatante la reviviscence des fonctions mentales que l'on pouvait croire abolies. Les rémissions jouaient le même rôle dans la démence paralytique, et, malgré la distinction subtile tentée par les plus expérimentés

des psychiâtres, il fut toujours impossible de déterminer la part fonctionnelle de l'affection. Non seulement les symptômes de caractère confusionnel, mais même les signes les plus évidemment démentiels, tels que la niaiserie et la simple insuffisance du jugement sont susceptibles de rétrocéder dans le cours de la paralysie générale.

La démence sénile elle-même nous montre parfois de curieuses rétrocessions. Bien plus, celles-ci se produisent dans l'ordre de la mémoire, où les théories que nous critiquons devraient trouver leur principal appui. Nous avons montré le retour de souvenirs apparemment détruits et les curieuses oscillations des possibilités de leur évocation. Enfin, dans les états d'affaiblissement de l'activité mentale qui compliquent certaines déficiences organiques, telles que celles qui produisent l'aphasie, le processus démentiel nous est nettement apparu comme une réaction du psychisme à de croissantes difficultés de communication avec le monde.

Dans tous les cas, et au cours des affections les plus diverses, la démence se manifeste non comme une destruction véritable des prétendus éléments psychiques, mais comme une habituelle dégradation de l'activité mentale susceptible cependant de retours imprévus.

Ce que ni les délires systématisés, ni les démences n'ont pu faire, la confusion mentale ni cet état de rêve morbide que l'on nomme délire onirique ne peuvent le réaliser. Nous nous sommes demandé comment certains auteurs avaient pu parler de dissociation de la vie mentale au sujet d'une affection où règne au contraire un indistinct mélange, et où se trouvent effacées, en véritable confusion, toutes les distinctions que l'activité normale de la pensée produit au sein même de l'unité mentale.

L'amnésie consécutive aux accès confusionnels, outre qu'elle est incapable de posséder une pareille signification, nous est surtout apparue comme une dysmnésie

d'évocation, due à la difficulté de rappeler volontairement des souvenirs distincts d'un état où l'indistinction est telle qu'aucun point de repère satisfaisant n'y peut être découvert. Quant aux amnésies « lacunaires » souvent décrites après les états oniriques, la systématisation que leur prête l'opinion classique nous a semblé fort exagérée.

Il est certain qu'après les délires de rêve, les souvenirs de leurs détails sont souvent difficiles à évoquer, comme après les accès de confusion mentale, et sans doute souvent pour la même raison. La confusion mentale, en effet, s'associe fréquemment à l'onirisme, et il n'est point étonnant que la même cause produise les mêmes effets. Du reste, comme dans la confusion mentale, il ne faut pas croire à l'existence d'une constante et complète « lacune » amnésique correspondant exactement à la durée de la bouffée délirante.

L'existence de délires post-oniriques, systématisations mentales entièrement construites avec les souvenirs des hallucinations du rêve morbide, est bien la preuve de sa persistance dans la mémoire, qui, dans certaines circonstances, devient plus capable de l'évoquer. Enfin, presque toujours, une investigation patiente finit par ramener devant la claire conscience quelque souvenir de ce rêve lorsqu'il semblait disparu.

Cependant tous les états oniriques ne s'accompagnent pas de confusion générale, et l'on a cru pouvoir mettre en lumière, lorsque ces états se répètent, une certaine systématisation de la mémoire, telle que les souvenirs du délire de rêve, difficiles à évoquer à l'état de veille normale, se manifesteraient spontanément dans d'autres périodes de délire, lorsque celui-ci se renouvelle, ou bien encore dans l'hypnose expérimentale. Ces états, groupés sous le nom d'état second, constitueraient un système que l'on oppose parfois à la série formée par la succession des périodes normales comme une nouvelle personnalité.

A vrai dire, cette tendance à la mise en série des souvenirs s'explique simplement par une des plus constantes lois de la psychologie, d'après laquelle une attitude psycho-physiologique tend à produire les rappels de mémoire qui s'accordent avec elle, tandis qu'elle empêche les évocations qui lui seraient discordantes.

L'homme éveillé se détourne pour ainsi dire de la mémoire du sommeil; et l'on a noté dans le rêve des retours mnésiques. Mais les systèmes ne sont pas clos ; accidents successifs d'une même conscience, ses états, dont rien ne rompt la réelle continuité, peuvent à distance se trouver plus ou moins difficilement évocables. Leurs séries alternatives ne sauraient en aucune manière avoir la valeur significative d'une réelle fragmentation dans l'unité de la conscience.

Nous ne parlerons même pas ici des états maniaques et mélancoliques où, de toute évidence, cette unité n'est jamais mise en défaut, malgré les sollicitations qu'elle subit, et la fréquente alternance des syndromes.

Il importe plutôt que nous étudiions de plus près le désaccord de l'expérience avec la théorie de la dissociation (aspect psycho-pathologique de la doctrine associationniste), en ce qu'elle veut considérer les hallucinations et les pseudo-hallucinations, les sentiments d'automatisme, les obsessions et les impulsions comme recélant l'existence isolée des prétendus éléments dont elle suppose que l'unité mentale ne constitue que la synthèse. De même, en effet, que cette dissociation est incapable de séparer véritablement de l'individu psychologique un système réellement organisé comme une personne autonome, possédant sa conscience propre, de même qu'elle est incapable de séparer des fragments plus ou moins massifs de cette vie mentale, de même elle ne saurait faire vivre d'une existence réellement isolée ces prétendus éléments que jamais l'on n'observe comme réalités psychologiques, sinon par l'intermédiaire du sujet qui les englobe vraiment dans sa vie mentale.

L'exemple le plus typique en est donné par les hallucinations proprement dites. Comment, avec un peu de réflexion, peut-on soutenir qu'elles manifestent l'existence d'éléments séparés de la conscience ? Ne sont-elles pas, au contraire, complètement incorporées dans cette conscience qui les accuse ? Ne doivent-elles pas être considérées comme constituant certaines de ses modifications, à l'exemple des sentiments, des sensations et des perceptions véritables ? Elles révèlent, il est vrai, l'existence d'un travail psycho-physiologique qui n'est pas dans tous ses détails connu par la conscience, et d'autre part elles lui semblent imposées et comme venues de l'extérieur.

En est-il autrement de la perception ; et, du fait que cette dernière est imposée au sujet par la présence d'un objet, arriverons-nous à conclure qu'elle aussi traduit une dissociation de la conscience ? Non, mais bien plutôt une influence irrésistible subie par cette conscience toujours une ; et nous avons vu et nous verrons qu'il faut rapporter au même principe l'hallucination proprement dite. Retenons pour le moment cette simple conclusion de toutes nos considérations antérieures : l'hallucination proprement dite, qu'elle soit visuelle, auditive, tactile, olfactive, gustative ou viscérale, par le fait même qu'elle se manifeste uniquement comme une modification, morbide, il est vrai, de la conscience du sujet, loin de traduire une dissociation de l'unité mentale, rend au contraire de son existence le plus évident témoignage.

On ne peut autrement parler des représentations aperceptives, des obsessions, des pensées ou des inclinations qu'accompagne un sentiment d'influence. Il s'agit, de toute évidence, de phénomènes profondément incorporés à la conscience du sujet. Ils n'existent que par elle, ils n'existent que pour elle. Comment donc échapperaient-ils à l'individu psychologique ? On dira : cet individu lui-même les sent

tellement étrangers qu'il les considère comme produits par une cause extérieure. Sans doute, mais ce n'en est pas moins en lui-même qu'il les perçoit, et hors de la notion qu'il en prend, rien ne nous les ferait connaître. Une représentation, une pensée, une tendance, apparaissent à la conscience qui les subit comme des modifications d'elle-même imposées avec de tels caractères qu'elle en conclut à leur origine extérieure. Nous serons, sans doute, amenés à faire de même, et nous chercherons hors d'elle, dans l'organisme malade, les phénomènes morbides susceptibles de produire cet anormal entraînement de la pensée. Mais croire à la qualité psychologique de ces causes extérieures du trouble mental lui-même, les revêtir d'une sorte de conscience autonome, que rien n'est jamais venu démontrer, c'est adopter une opinion qui ressemble de près au délire du sujet, et remplacer les êtres mystérieux dont il suppose l'existence par je ne sais quels fantômes confus habitant d'étranges domaines, incapables en tout cas de figurer dans aucun système défini et de faire l'objet d'une science véritable.

Il en est de même pour l'impulsion ou l'hallucination psycho-motrice, dans lesquelles se révèle avec évidence l'influence du trouble subi par le sujet.

Ici la distinction des phénomènes n'est pas douteuse. Il s'agit d'un entraînement du psychisme, plus ou moins nettement conscient, par l'influence anormalement exaltée des mouvements organiques auxquels d'habitude il commande par l'influence réciproque. C'est surtout dans le cours des chapitres suivants que nous reprendrons l'étude de l'impulsion, phénomène critique, naturelle expérience cruciale pour les investigations psycho-physiologiques.

C'est elle, en effet, qui nous a mis sur la voie de l'interprétation foncière des états d'aliénation mentale par l'influence morbide qu'exerce sur la pensée l'automatisme organique.

Pour le moment, nous retenons seulement ceci : l'impulsion vient à son tour, précisément par le spectacle des entraînements qu'elle lui fait subir, nous montrer le maintien constant de l'unité mentale malgré l'action des forces adverses.

Ainsi donc la psychologie pathologique est incapable de nous faire voir les prétendus éléments dont on a voulu constituer la personne mentale. Ni les fausses personnalités, ni les lambeaux moins systématiques que l'on pensait pouvoir étudier hors de l'individu psychologique, ni ces minimes fragments où l'on voulait trouver, comme des atomes psychiques, les éléments de la pensée ne se révèlent jamais, à plus sérieux examen, que dans le sein même de cet individu dont ils font partie intégrante, et cela malgré toutes les influences divergentes, à tendances dissociantes, que cet individu peut subir, du fait des troubles divers qui provoquent l'aliénation mentale. Or, quand ils ne sont pas, comme dans l'hystérie, plus ou moins artificiels, ces faux personnages secondaires, ces accidents apparemment élémentaires, d'où vient qu'ils paraissent au sujet comme d'origine étrangère ? Précisément parce qu'ils expriment les remous, si l'on peut dire, que causent dans le flux de sa vie mentale des influences extérieures qui doivent être recherchées dans les perturbations, d'origine morbide, des rapports organo-psychiques.

Ils traduisent, sans doute, des conditions de dissociation, mais permettent aussi de voir que nulle vraie dissociation ne parvient à se produire.

Ils montrent, d'une façon éclatante, l'unité constante, la véritable indivision de l'individu mental. Ainsi nous savons maintenant que cet individu seul représente l'élément de pensée, l'atome psychique que recherchaient, sous les apparences de ses diverses modifications, les observateurs modernes. Il est véritablement l'unité psychologique et ne subit pas de réelles disjonctions.

CHAPITRE XVII

L'EMPRISE ORGANO-PSYCHIQUE ET LES ÉTATS D'ALIÉNATION MENTALE

Tandis que la fausse théorie discutée dans les précédentes pages n'arrivait à soutenir ses apparences que par de continuels artifices d'interprétation, une autre conception des troubles psychopathiques s'impose avec une telle évidence qu'elle est uniquement refoulée par le fait même de son ancien succès dans les époques antérieures au développement des sciences physiques, telles que nous les comprenons. Nous avons, en effet, rappelé dans le début de cet ouvrage comment les peuples antiques, et souvent aussi sans doute les hommes du moyen âge, ont confondu ces états avec ceux dans lesquels ils voyaient l'emprise de forces surnaturelles de caractère mystique ou magique. Nous ne reviendrons pas ici sur ce point, ni sur celui de la séparation réelle des domaines que les modernes de nouveau ont faussement parfois assimilé, bien que dans une orientation d'esprit toute opposée à celle des traditions anciennes. Il nous suffira de dire que les idées de possession, de domination, de captation de la pensée n'ont pu s'appliquer avec une telle constance aux malades qui nous occupent que parce qu'elles contenaient une part de vérité flagrante, parce qu'elles répondaient merveilleusement à certains aspects des troubles présentés. En

effet, les malades eux-mêmes, à notre époque comme autrefois, accusent spontanément cette emprise qu'ils subissent et la traduisent par les expressions les plus diverses, bien que foncièrement identiques, et la plupart des recherches de la psycho-pathologie nous conduisent à cette notion de la défaillance de la maîtrise personnelle, de la spontanéité, de l'autoconduction, de la propre direction des fonctions psycho-organiques par la volonté du sujet lui-même, remplacées par l'entraînement ou l'inhibition, la passivité, la mécanisation de ces mêmes processus, l'aliénation mentale, au sens vrai du mot, c'est-à-dire l'excessive détermination des phénomènes psychologiques par des conditions extérieures au psychisme du malade considéré.

Nous allons, dans une revue rapide des faits étudiés au cours des pages précédentes, rappeler comment ce point de vue convient aux diverses manifestations des grandes et petites psychopathies.

Faudra-t-il donc l'abandonner parce qu'il a pu conduire à des interprétations d'un autre ordre que celui de nos recherches ? Nullement, et nous montrerons sans peine que, *pour les phénomènes qui nous occupent*, il peut et doit s'accorder avec une conception strictement maintenue sur le terrain psychologique et médical.

N'oublions pas, en effet, que les sujets étudiés ici sont, par définition même, des malades.

Les troubles que subit leur mentalité sont de principe pathologique. Ils dépendent d'une perturbation morbide, donc organique, — quelle que soit du reste sa cause physiologique ou psychologique, — car la notion de maladie s'applique à des corps vivants, comme celle de trouble à des esprits.

Nous aboutissons donc nécessairement à cette idée que l'emprise morbide subie par la pensée, au cours des maladies dites mentales, est le résultat de l'influence excessive qu'exercent sur elle les fonctions organiques

déréglées, quelles que soient du reste la nature de la pensée, celle des fonctions organiques et celle des influences qu'elles peuvent normalement ou anormalement échanger.

Nous étudierons plus loin le fait de ces influences réciproques, et nous envisagerons quelques-unes de ses conséquences théoriques ou pratiques. Il nous suffit de retenir pour le moment quelques évidentes constatations.

Ces influences mutuelles existent, et la maladie trouble leur ordinaire équilibre. Tandis, en effet, que normalement certaines fonctions organiques (sensorio-motrices, sensitivo-motrices, sympathiques) secondent les fonctions mentales de telle manière qu'il en résulte une certaine puissance des secondes sur les premières, capables de manifester de la sorte une spontanéité *de fait*, et de développer leur action sur le monde des corps, l'influence inverse, excessivement développée par le déséquilibre morbide, produit un asservissement pathologique du psychisme à l'organisme, d'où résultent des troubles, déviations et dégradations de l'activité psychologique. Ces transformations sont ressenties, cet asservissement proclamé par un grand nombre de nos malades, soit par expression directe, soit par les symboles de divers délires ; ils sont, d'autre part, très facilement mis en lumière, dans la généralité des cas, par les recherches de la psychologie pathologique.

Nous en avons examiné les témoignages et les manifestations, dans chacun des principaux syndromes psycho-pathologiques, au cours de la plupart des chapitres qui précèdent. Il nous suffira donc ici de porter un regard d'ensemble sur la route que nous avons suivie.

Ce n'est pas un état d'aliénation mentale proprement dite que cette affection nommée psychasténie, et qui nous est surtout apparue comme une inquiétude morbide. Cependant son étude psychologique est une merveilleuse introduction à l'exploration des psychoses.

C'est qu'en effet elle présente un essentiel symptôme qui contient, en quelque sorte, toute la psychologie pathologique, comme un germe capable de développer une frondaison puissante.

Ce symptôme essentiel c'est l'obsession. Il est bien évident que l'obsession n'existe pas en dehors de la pensée de l'obsédé. L'obsédé reste d'ailleurs le plus souvent capable de la critiquer, de la contrôler, de la réduire, de l'inhiber dans ses conséquences. Mais elle s'impose à lui comme un penchant dominateur.

Il se sent extraordinairement porté à tel acte, à telle crainte, à tel sentiment, à telle représentation, à telle pensée, et ses efforts pour s'en écarter entretiennent le plus souvent, surtout s'ils ne sont pas bien guidés, la préoccupation sans cesse renaissante. Or, il est facile de voir que la plupart des symptômes mentaux peuvent dériver de cet état. Bien que l'obsédé véritable passe rarement à l'acte, l'obsession de l'acte peut, par d'insensibles degrés, se transformer en impulsion. De même la représentation obsédante peut s'objectiver dans l'hallucination en passant par l'intermédiaire des pseudo-hallucinations. La pensée obsédante, si elle obtient l'assentiment, peut aboutir au délire. Enfin il n'est pas d'obsession sans une certaine monotonie, imposée aux opérations mentales, qui, malgré les manifestations souvent brillantes de l'intelligence, soit déjà comme une image de la démence.

Il est donc très important que nous ayons une notion exacte du caractère psychologique de l'obsession.

Le mot lui-même qui la désigne est plein d'enseignements fructueux, car il nous dépeint l'esprit du malade par la comparaison d'une place assiégée. Ce siège est fait, sans nul doute, par les dispositions organiques, sollicitant de façon continue le psychisme, assez fort pour ne pas céder tout à fait aux inclinations morbides, mais trop faible pour s'en délivrer d'une façon définitive. Le psychasthénique inquiet sait, en effet, le plus sou-

vent, sauf lorsqu'il se laisse entraîner par quelque passager délire, la nature des forces adverses qui limitent sa spontanéité et le condamnent à tourner sans cesse dans le cercle de l'obsession. Il sait que la maladie, le déséquilibre organique, sont les seuls ennemis de sa volonté défaillante. Il se sent esclave de ses nerfs malades. Et nous avons vu sans peine dans quel vicieux cercle morbide se trouvent engagés sa pensée et son organisme. Constamment, bien que légèrement angoissé, du fait des modifications que produisent dans sa conscience les réactions habituelles de ses viscères et de ses muscles, sous la dépendance des systèmes nerveux cérébro-spinal et sympathique, il se trouve de ce fait très apte à développer le processus psychologique de l'inquiétude, qui répond admirablement à cet état. Qu'un acte doive être accompli, comme nous l'avons étudié, cette légère anxiété, devenue sentiment d'incomplétude, en exigera d'incessantes vérifications. Pour prendre un autre exemple, supposons que se produise un événement pénible, susceptible d'impressionner profondément le sujet malade. Dans la période d'émotion franche, il supportera le malheur aussi bien que le sujet normal, et mieux peut-être que lui, car les réactions adaptées à cette excitation douloureuse masqueront pour un temps les habituelles et plus légères réactions pathologiques, et le délivreront ainsi de son tourment. Mais, cette période passée, il ne sait oublier comme le sujet sain. L'idée, l'image pénible lui reviennent sans cesse à l'esprit. Pour quelle raison ? Il la trouve lui-même lorsqu'il veut bien s'analyser. C'est que ce souvenir pénible cadre remarquablement bien avec les tendances inquiètes vers lesquelles il se trouve constamment sollicité par les impressions de son corps. Une véritable soif d'inquiétude lui vient de tous ses organes. Et c'est presque un soulagement, — en même temps qu'un paroxysme d'angoisse, — lorsque l'esprit veut bien l'assouvir par l'acquiescement à l'obsession. Seule-

ment il entretient ainsi les habitudes funestes contre lesquelles il pourrait le plus souvent organiser la résistance.

Nous avons vu que les sujets atteints d'excitation maniaque développent facilement des idées délirantes d'influence. Ces idées, certes, ne sont pas spécifiques du trouble mental déterminé par cette affection, et nous les retrouverons en rapport avec des délires mieux systématisés, et aussi chez certains déments. Elles traduisent le sentiment qu'éprouve la conscience de l'intervention d'une influence étrangère sur les actes, les pensées, les tendances de l'individu.

L'exercice de la spontanéité n'est pas tout à fait aboli. Tout au moins semble-t-il à chaque instant possible.

Mais le sujet se sent entraîné à parler, à penser, à agir, comme si quelque cause extérieure exerçait sur son activité mentale une attraction plus ou moins irrésistible. De cette donnée centrale proviennent nombre de délires incriminant le spiritisme, la télépathie, les ondes hertziennes. Certains se disent inspirés. D'autres se croient ensorcelés. Tous ces systèmes esquissés expriment une même idée : l'individu conscient et volontaire se trouve comme emporté dans ses déterminations. Or, telle est bien aussi notre impression, à nous qui les voyons de l'extérieur.

Le maniaque s'est présenté comme un être en état de perpétuel entraînement pathologique. Capable, bien souvent, d'une pensée normale, il l'abandonne presque constamment pour les divagations stériles, mais faciles, où l'expression et l'impression guident l'idée. C'est ainsi qu'il délaisse le développement d'une pensée logique pour dévider le fil des associations par assonance, par ressemblance ou par contiguïté. Or il est facile de voir quelle est la pente qui l'entraîne.

Nous savons, en effet, d'autre part, l'éréthisme qui règne au cours de cette maladie dans tout le système

nerveux, neuro-musculaire et neuro-splanchnique. Échanges organiques, réflexes, mouvements dits automatiques, tous ces processus sont accélérés. On dirait que l'énergie nerveuse, trop fortement accumulée, se détend pour la moindre sollicitation. Que ce fait pathologique soit d'origine corporelle (comme lorsqu'il paraît en liaison avec certains rythmes périodiques de la physiologie viscérale) ; qu'il soit provoqué par une cause psychologique (comme on pourrait le prétendre dans les accès que déclenche une émotion d'origine idéative), ce fait existe, n'en est-il pas moins vrai ? Et c'est, de toute évidence, cette modification pathologique de l'organisme, qui, par sa tendance à la trop facile réalisation des processus organo-psychiques, entraîne continuellement l'accélération et le désordre des fonctions mentales.

Le maniaque nous est en effet apparu comme un sujet par trop démuni d'inhibition. Il est peu capable de s'arrêter ; mais s'il se laisse emporter ainsi, notons quels modes d'activité l'attirent de façon spéciale. Ceux, sans nul doute, qui se lient le plus facilement à l'automatisme organique.

Ce malade, capable de raisonner, ne raisonne pas davantage au cours de son excitation. A la vérité, ce qu'il réalise surtout, c'est une série *d'assonances*. Mais ces ressemblances verbales, toutes extérieures, qui dévient de la sorte, tout en l'accélérant, la marche de la pensée, manifestent surtout les plus grandes facilités de l'automatisme organique fonctionnellement joint à son exercice. Qu'est-ce qu'une syllabe semblable à une autre syllabe, sinon celle que l'on prononce ou que l'on entend d'une façon presque identique ?

Dans cette corporelle analogie des processus unis par la psychose, on voit sans peine d'où provient l'influence que subit le psychisme troublé : elle émane des automatismes organiques exaltés par la maladie.

Les états mélancoliques nous ont montré l'aspect

symétrique et comme opposé des interréactions organo-psychiques. Tandis que dans l'étude psychologique des états maniaques dominait la notion d'entraînement, ici c'est la notion d'inhibition qui est prépondérante. Nous l'avons vu, le mélancolique n'est pas, quoique l'on en ait dit, à confondre avec l'asthénique simple. C'est l'apathie, non la douleur morale, qui caractérise celui-ci, du point de vue affectif. Le mélancolique, anxieux ou déprimé, se présente comme un individu dont l'activité, faible ou forte, rencontre d'invincibles obstacles, et dont les tendances, qui persistent, éprouvent les plus pénibles inhibitions.

C'est ainsi que s'expliquent, d'une part, le ralentissement de la monotonie des processus psychologiques, d'autre part le sentiment pénible morbide, véritable caractéristique mentale du syndrome, enfin les idées délirantes particulières où les malades de cette espèce se trouvent souvent entraînés.

Cherchant ces obstacles qui s'opposent à la pleine réalisation de la tendance psychologique, nous les avons trouvés sans peine dans l'état des fonctions nerveuses que nous savons pratiquement associées à son normal développement.

Nous avons rappelé la prédominance des inhibitions organiques dans les états mélancoliques, la lenteur des mouvements et la fréquence des contractures, la sécheresse de la bouche, les troubles digestifs, les vaso-constrictions. Nous avons rappelé que ces troubles, souvent périodiques, semblent bien souvent en rapport avec des perturbations sympathiques ou endocriniennes, enchevêtrées, de la manière la plus complexe, avec celles des fonctions du système nerveux cérébro-spinal.

Ces troubles, bien que très variables, ont cette caractéristique de se contrarier mutuellement et d'amener dans les divers domaines des arrêts par opposition. C'est dans son synchronisme pratique avec ces fonctions

inhibées que le psychisme trouve, sans doute, le pénible et constant obstacle, cause tout à la fois de son impuissance et sa douleur.

Aussi, bien nombreuses et caractéristiques sont les expressions délirantes de cet état ressenti, et les idées de transformation en quelque objet inerte et immuable (mort-vivant éternel, momie ou statue) expriment admirablement les affres du sentiment de cette pénible contrainte qui frappe l'esprit par le corps.

Mais il reste, bien entendu, que les modifications organiques, qui déterminent la maladie et font le caractère morbide du trouble mental qu'elles induisent, peuvent, de leur côté, s'être trouvées induites par l'influence inverse, et dépendre de l'excessive réponse émotive à la donnée psychologique.

Ainsi les troubles affectifs provoqués par les circonstances morales, si longuement tragiques, de la dernière guerre, se sont révélés comme des causes certaines, bien que doublement indirectes, de psychopathies à forme mélancolique, notamment.

Mais certaines formes psychopathiques traduisent plus spécialement le sentiment de l'aliénation de la pensée ; telle est la série des délires qui vont de la simple idée d'influence jusqu'aux délires d'inspiration, de possession ou de persécution. Dans toute cette grande famille de troubles mentaux, nous avons vu la conscience ressentir avec une force particulière l'atteinte portée au libre exercice de la spontanéité mentale au cours d'états psychologiques mieux guidés d'habitude, selon les directions de la volonté.

La croyance en résulte — presque invinciblement — de l'intervention d'un esprit étranger, d'une personne ou d'une puissance extérieure dans la production de ces phénomènes ; et de la sorte se constituent les systèmes délirants, admirables traductions symboliques de l'emprise que subit la pensée, anormalement influencée par le dérèglement de certaines fonctions organiques.

Nous ne répéterons ici que pour mémoire les expressions très imagées de ces malades. Les uns, plus particulièrement affectés de ces troubles que l'on a nommés hallucinations psychiques, se disent inspirés par des êtres mystérieux, ou bien entravés dans leur pensée. Ils sentent leur volonté soumise à des puissances étrangères ; leurs sentiments leur apparaissent comme imposés par un autre ; les désirs les plus discrets, comme les plus fugaces représentations, leur donnent souvent l'impression d'être communiqués par autrui. C'est, disent-ils, parfois, la télépathie, ou bien encore le spiritisme, ou la transmission de pensée. Et tous ces termes traduisent la notion d'une influence qui s'exerce sur leur esprit.

Plus éloquents encore peut-être se révèlent ces sujets qui subissent les phénomènes morbides auxquels on a donné le nom d'hallucinations psycho-motrices. Nous savons qu'il s'agit d'impulsions ressenties, ou de sentiments d'impulsions. Ceux-là se disent dominés, possédés, dirigés par des puissances bienveillantes ou hostiles. Leur personne ne leur appartient plus. Elle est devenue, pensent-ils, le jouet de démons ou d'esprits mystiques, de magiciens ou d'électriciens. « On » commande à leurs muscles, à leurs bras, à leurs jambes. Du haut des nues, parfois du fond de leur propre corps, le dominateur les tient à sa guise, les pousse, les arrête, leur impose des actes divers dont ils ne sont pas responsables, ou les empêche de réaliser ceux qu'ils voudraient accomplir.

De tous les aliénés, peut-être, ces malades ressentent de la plus vive manière l'aliénation de leur esprit.

Presque autant, cependant, l'éprouvent les « persécutés » soumis aux hallucinations psycho-sensorielles, et plus précisément aux hallucinations verbales auditives. Ceux-là croient aussi ressentir une atteinte venue de l'extérieur, et le plus souvent — mais non toujours — ils l'attribuent à des personnages malveillants. On leur

« fait entendre » des voix, on leur « impose » l'audition fatigante de lectures interminables, on leur « envoie » des injures. Ils se disent « persécutés » par le moyen du téléphone ou de la téléphonie sans fil. Pour d'autres, c'est le microphone, le phonographe qui les tourmente.

D'autres, plus heureux, « reçoivent » des paroles amies. Dans tous les cas, ils attribuent ces modifications de leur conscience à une puissance extérieure.

Les autres troubles psycho-sensoriels, sauf dans l'hallucinose, où ils sont reconnus comme tels, et dans l'onirisme, où la croyance est directe à la réalité qu'ils représentent, sont généralement interprétés, surtout dans les psychoses hallucinatoires, comme des perturbations imposées du dehors.

Les uns sont les victimes du « cinématographe », d'autres subissent les mauvaises odeurs, les mauvais goûts qu'on leur « envoie »; certains croient être atteints par des décharges électriques, des piqûres, des meurtrissures. Tout cela n'est-il pas la traduction de l'emprise étrangère que ressent leur conscience ? Il est vrai qu'à la différence des malades eux-mêmes nous en avons cherché l'origine, non point dans des êtres indépendants, mais dans leur organisme même, dont certaines fonctions déréglées induisent un entraînement ou un écho, ignorés comme tels, de leurs fonctions mentales. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre qui va suivre.

Cette origine du sentiment de l'aliénation mentale est facilement reconnue, sinon nettement admise, dans les propos d'autres malades, hypocondriaques avec idées de transformations d'organes et de « négation », qui réalisent ce que l'on appelle le syndrome de Cotard. Mais ici le mot d'aliénation doit être pris dans un sens qui n'est pas tout à fait identique à celui que nous venons d'étudier. Les sujets ne se croient pas influencés, persécutés ou possédés par une puissance

extérieure ; ils pensent seulement qu'ils sont changés, transformés, métamorphosés en quelque chose d'inerte et d'inexprimable, incapable de tout changement. Le mot d'aliénation doit prendre ici le sens d'altération, — d'altération profonde dans le sentiment de leur personne, — pour répondre à la pensée des malades étudiés. C'est pour cela, nous l'avons vu, qu'ils se disent morts et éternels, transformés en carton, indestructibles, ratatinés, modifiés jusqu'à la fin des siècles. Nous n'insisterons pas sur leur cas, semblable à celui des délirants mélancoliques qui, par un processus analogue, aboutissent à la même situation psychologique.

Les malades atteints de paralysie générale progressive présentent parfois de semblables idées de transformation fâcheuse ou de négation ; mais, le plus souvent, nous les avons vus traduire le sentiment d'une heureuse métamorphose. L'altération de leur personne apparaît alors à leur conscience sous les plus agréables aspects ; et ils expriment leur euphorie par d'invraisemblables idées de satisfaction et de grandeur, d'autant mieux que l'habituelle dégradation de leur activité mentale, prédominante sur le jugement et la critique, dispense de toute mesure ces manifestations de leur joie. Aussi le sentiment d'aliénation se traduit-il, chez ces satisfaits, par des idées de transformation, mais de transformation par agrandissement, embellissement, enrichissement, augmentation de force, d'intelligence et de puissance.

Les voilà donc premiers ministres, rois, empereurs tout-puissants ; ils commandent à des flottes et à des armées. Ils attribuent à leur esprit d'extraordinaires capacités, à leur corps des qualités précieuses, et cet optimisme déborde sur leurs parents, sur leurs amis, sur leur maison, sur la nature environnante et sur l'univers tout entier.

Or, à la faveur de ce trouble agréable, la démence progresse dans leur esprit.

Lorsque nous avons voulu déterminer le caractère

de cette démence, elle nous est apparue comme une habituelle dégradation de l'activité mentale, de moins en moins appliquée aux formes supérieures qu'elle réalisait autrefois, telles, en l'espèce, que les fines appréciations du jugement. Cette activité s'est montrée, par contre, de plus en plus adonnée aux faciles divagations où les fonctions automatiques prennent une part prépondérante.

Le dément paralytique répond le plus souvent sans effort d'attention, d'une façon comme machinale, qui traduit sans aucune lutte son orientation optimiste. Dépourvue de tout frein, sa pensée s'épanouit dans son niais contentement ; et la raison de l'habituelle euphorie semble être la même que celle de la coutumière insuffisance.

Il semblerait que les modifications corporelles qui provoquent ces troubles mentaux (lésions diffuses de la méningo-encéphalite), en même temps qu'elles empêchent les plus délicates fonctions physiologiques harmonieusement associées aux subtilités de la pensée, inhibent aussi les possibilités de souffrances, occasionnant ainsi un heureux engourdissement qui se traduit dans la conscience par la satisfaction démentielle liée paradoxalement à ces déchéances morbides.

La démence sénile nous a laissé voir la prédominance morbide des réactions habituelles. Ici, le sujet, bien qu'il reste parfois relativement lucide, n'accuse pas un sentiment très développé de son état ; aussi ne sait-il bien souvent le décrire ni par les symboliques expressions d'un délire, ni par les remarquables images qu'emploient avec tant d'éloquence certains psychopathes conscients de leur situation.

Ce n'est pas que cette conscience manque toujours chez les malades de cette espèce. Et il n'est pas rare qu'ils traduisent, comme nous l'avons déjà vu par ailleurs, le sentiment d'aliénation mentale par des idées délirantes de persécution ou de transformation de

teinte généralement mélancolique. Mais nous ne trouverions dans ces traductions imagées rien de foncièrement nouveau, car l'activité de l'imagination est faible chez le sénile et remplacée par celle de la mémoire.

Nous pourrions ainsi résumer la psychologie du dément sénile, sorte d'outrancière parodie de l'habituelle psychologie du vieillard : ces sujets éprouvent une constante inclination à repasser sans cesse leurs anciens souvenirs : ils sont désadaptés du présent ou du récent passé ; ils ne s'appliquent plus activement à la préparation de l'avenir immédiat.

Mais en cherchant l'origine de cette désadaptation, nous avons trouvé sans peine le trait fondamental de l'aliénation de ces malades.

L'activité mentale et matérielle du sénile est en effet toute commandée par l'habitude. Il semblerait que les lésions des neurones particulières à cette affection rendent l'organisme de moins en moins capable de seconder le psychisme dans la formation de dispositions nouvelles. Seules les anciennes, qui furent consolidées par de longues répétitions, offrent une voie facile à la réalisation actuelle. Il en résulte une irrésistible inclination vers ces essais qui seuls aboutissent. Greffée sur l'habitude, la mémoire des faits anciens est facilement évoquée; les plus récents, par contre, ne sont parfois rappelés qu'au prix d'un pénible effort. Dysmnésie et distraction se combinent du reste avec une double intensité croissante à mesure que l'on considère la détermination et l'évocation d'un plus récent moment psychologique. Elles aboutissent pour le passé proche à un tel état qu'on ne peut dire quelle en est la dominante, de l'amnésie ou de l'aprosexie. Ces troubles de l'attention et de la mémoire aboutissent à créer la disposition mentale propice à la fabulation caractéristique : certains renouvellent dans leur imagination des combinaisons de situation très anciennes, qu'ils donnent comme actuelles ou récentes. Ils vivent dans la fiction

d'une continuité immédiate du moment présent avec la période qu'évoquent les habitudes prévalentes.

La morbide prévalence de ces habitudes, l'irrésistible sollicitation qu'éprouve leur vie mentale à s'engager dans les voies qu'ont facilitées de multiples répétitions, par une accoutumance, et, si l'on peut dire, une longue éducation de l'organisme, se sont révélées comme les causes profondes du trouble essentiel, la pensée sénile. Et, en définitive, on voit ici bien nettement la réalisation d'une aliénation, d'une altération de la spontanéité mentale, qui subit de façon morbide l'influence de certaines dispositions organiques, préparées par les habitudes et favorisées par l'état spécial de l'anatomo-physiologie pathologique.

Mais dans nulle autre démence l'emprise organo-psychique ne se révèle avec la même netteté que dans la démence précoce.

A ce point de vue, cette affection vient bien à sa place à la fin et comme en conclusion de la série de troubles mentaux pour laquelle l'inquiétude psychasthénique nous fut une caractéristique introduction. Du reste, Janet affirme leur parenté. Ne va-t-il pas jusqu'à prononcer le mot de démence psychasthénique? Quoi qu'il en soit de cette conception, le sentiment d'aliénation mentale — au sens où nous employons ce terme — se manifeste souvent dans le début de la psychose hébéphréno-catatonique, et des délires paranoïdes qui lui sont apparentés, sous la forme d'idées d'influence.

A ce moment se fait déjà sentir l'excessive et morbide réaction des processus d'automatisme organique sur la spontanéité mentale, et, avant même que nous puissions souvent le constater, par le développement, notamment, des symptômes catatoniques, le sujet éprouve une limitation dans la normale liberté de son activité mentale. Parfois il se dit transformé, par exemple, en automate ou en machine, parfois il se croit dominé, réduit par quelque mystérieuse intervention à l'état

de pantin ou de « sujet hypnotique ». Et comment serions-nous étonnés de l'étrangeté de ces délires, lorsque le développement ultérieur de l'affection nous fait voir en eux les expressions symboliques, admirablement appropriées, des troubles par stéréotypies que nous pouvons contrôler nous-mêmes ?

Les stéréotypies de la démence précoce sont, nous l'avons vu, d'involontaires transformations de l'attitude et de la mimique — et aussi, par extension, de la parole — transformations dans le sens de la fixité, ou tout au moins de la monotone répétition. Les positions se figent, les gestes se reproduisent de façon machinale, les paroles se réduisent de plus en plus à des formules cent fois redites. Les automatismes organiques dont la pensée se servait pour s'exprimer ou pour agir, ou pour explorer le monde des corps, semblent ici se retourner contre elle, et, progressivement, la réduire en esclavage. Et, de fait, nous assistons à une progressive déchéance. Après la période de troubles étranges, où les perturbations mimiques font ressembler les malades à de mauvais comédiens, où la discordance des mouvements entraîne les paradoxales réactions de l'instinct, où les désadaptations organiques, perturbant l'attention, provoquent les plus étranges suspensions et aberrations de l'activité intellectuelle, survient le temps où la vie mentale abandonne la lutte et s'enlise, si l'on peut dire, dans une funeste inaction, entrecoupée de violences passagères, et se réduit à subir la bestiale emprise du corps.

Mais la lueur des rémissions, parfois très brèves, vient nous montrer que la lumière n'est que masquée et l'originale spontanéité de l'esprit seulement enchaînée par les entraves que lui forme la morbide influence des automatismes organiques, exaltés et figés à la fois dans la brutalité des stéréotypies. Plus que toute autre affection mentale, cette dernière nous a laissé voir l'aliénation de l'esprit dominé d'anormale façon

par les influences morbides d'un organisme perturbé.

Nous allons peut-être pouvoir maintenant apporter une précision nouvelle dans la connaissance de l'unité mentale par le moyen de l'étude des troubles qui peuvent l'affecter.

A la fin du chapitre précédent, nous étions amenés à dire qu'elle existait, et se trouvait irréductible aux éléments supposés avec la somme desquels parfois on voulut la confondre. Voici que nous pouvons maintenant dégager l'un de ces principaux caractères et dire que cette unité mentale se présente à celui qui l'étudie chez autrui par l'observation des réactions psychopathiques, comme douée de spontanéité.

Cette notion, en ce qui nous concerne personnellement, l'introspection nous l'avait livrée. Il est tout à fait inutile d'insister sur ce point que les psychologues antiques et modernes ont si souvent mis en lumière.

Dans la période toute récente, Bergson fut le peintre admirable de l'intime conscience que nous possédons de la spontanéité mentale. Il sut en évoquer de si délicates nuances qu'elles paraissaient à peu près ineffables ; et quelque opinion que l'on garde de son système, il n'en reste pas moins pour tous le très fidèle, en même temps que le très heureux traducteur de cette immédiate donnée. Aussi bien la donnée ne fut pas contestée, mais seulement sa valeur en fonction de la réalité, par certains théoriciens qui voudraient la présenter comme une illusion. Nous ne reprendrons pas ici la discussion rationnelle de cette thèse, difficilement soutenable au point de vue philosophique. Nous n'insisterons pas sur ce fait que la notion d'erreur n'est pas applicable à une donnée immédiate considérée comme telle. Ces discussions ont été si bien faites dans d'autres ouvrages, devenus classiques, qu'il serait oiseux et hors de propos de les renouveler ici.

Seule trouve ici sa place la reconnaissance de la valeur de la notion de spontanéité dans la psychologie

d'observation et très spécialement dans la psychologie pathologique.

Elle découle naturellement de tout ce que nous avons exposé dans ce chapitre, lui-même simple vue générale des expériences résumées dans les chapitres précédents.

Aussi bien croyons-nous pouvoir dire que l'ensemble de ces études démontre avant tout la portée capitale de la notion d'aliénation mentale, telle que nous l'avons comprise et, en conséquence, celle de la notion de spontanéité, dont la précédente n'est pour ainsi dire que le revers. L'aliénation, en effet, traduit seulement les limitations pathologiques de la spontanéité normale. Si nous voulions résumer en quelques mots le témoignage universel de nos malades, soit par le sentiment que certains expriment, soit par les troubles que certains autres manifestent avec évidence, nous arriverions à peu près à ceci : beaucoup de psychopathes éprouvent, et tous les psychopathes manifestent un état d'aliénation mentale qui se caractérise par une certaine modification de leur activité psychologique, telle que cette activité leur paraît à eux-mêmes ou paraît à l'observateur comme soumise à certaines autres activités ou transformée par leur influence. En réalité, nous l'avons reconnu, cette emprise morbide provient de l'influence excessive qu'exercent sur les fonctions psychiques certaines fonctions organiques ; l'équilibre normal qui existe entre ces fonctions, quelle que soit du reste leur nature, et la nature de leur accord, étant détruit par la maladie. Mais le fait même de l'anomalie que réalise cette emprise et que certains sujets ressentent et décrivent eux-mêmes de manière aussi expressive, prouve jusqu'à l'évidence l'existence de la spontanéité dont elle n'est qu'une limitation et du sentiment qui la traduit.

Par ses actes comme par ses propos, l'individu mental montre qu'il est une cause parmi les causes, et qu'il se

connaît comme tel. Cette donnée de l'introspection, il nous est impossible d'en faire abstraction, comme parfois on le demande lorsque nous nous plaçons sur le terrain de la psychologie d'observation et de la psycho-pathologie.

Ce serait, en effet, une négation *a priori* de toute expérience psychologique, un refus de voir ce que nous montre chaque instant de l'observation, que de ne pas vouloir connaître le sujet humain comme une spontanéité consciente d'elle-même. Car, pour ne prendre qu'un exemple, si nous refusions d'accepter cette donnée de la normale psychologie, comment pourrions-nous comprendre celles de la psychologie morbide qui n'en sont, en quelque sorte, que le revers ou l'accident ? Comment, si la spontanéité n'était pas à la base de la vie mentale, et n'était connue comme telle, comment expliquerions-nous notre accord profond avec le malade lorsqu'il se trouve transformé en quelque chose de mécanique, lorsqu'il se juge dominé, dirigé, inhibé ou forcé dans ses actes, dans sa pensée, dans ses volontés ou ses sentiments ? Et cette essentielle puissance ne doit pas être confondue avec les inclinations qui résultent de certaines dispositions organiques, car la possibilité ou l'impossibilité de résister plus ou moins à ces inclinations, connues comme telles, ou symboliquement désignées, est précisément, pour le malade comme pour nous, ce qui le distingue profondément de l'individu normal.

Il n'est pas non plus possible de réduire cette réalité qualitative à certaines notions quantitatives, telles que le seraient l'intensité des tendances ; car l'individu mental possède parfois le sentiment de sa volonté, à l'encontre d'inclinations très accusées, ou dans des moments de forte exaltation, tandis qu'il garde celle d'un déterminisme parfois même morbide au cours de très légères variations psychologiques.

Sans aborder ici le problème philosophique de la

liberté, nous devons dire seulement, en conclusion de ce chapitre, que le psychiâtre ne saurait comprendre la psychologie de ses malades s'il ne reconnaît dans l'aliénation, selon le sentiment de nombre d'entre eux, la limitation morbide de la spontanéité profonde que l'observation des malades, après celle des normaux et l'expérience intime, montre avec évidence comme une essentielle réalité de la vie mentale.

CHAPITRE XVIII

LA CONSCIENCE DISTINCTE ET LA CONSCIENCE INDISTINCTE

Les plus importantes notions de la présente étude nous ont été indiquées par les malades eux-mêmes. Si nous avons pu trouver, dans les symptômes de telle ou telle affection, les signes d'une emprise exercée sur les fonctions mentales par certaines influences venues de l'organisme, si nous avons établi la transformation ou la passivité que cette emprise fait subir au psychisme, nous avons été guidés par les expressions, directes ou symboliques, de la plupart des sujets qui souffrent de pareils troubles. L'observation introspective et autoscopique de l'obsédé, les remarques du maniaque, le délire du persécuté, celui de l'hypocondriaque nous ont fourni des traductions, plus ou moins faciles à comprendre, des sentiments immédiats que fournissaient à ces psychopathes leur propre sentiment intime. Et bien souvent ces données nous ont permis de critiquer certaines théories soutenues à tort, nous a-t-il semblé, et d'en proposer de nouvelles, qui sont aussi très anciennes, oubliées de longue date, mais nous ont paru cadrer parfaitement avec les résultats des plus récentes observations.

Il fallait donc attribuer quelque valeur au témoignage de l'expérience intérieure que traduisaient, tant bien

que mal, les paroles de nos malades. Il fallait, en un mot, faire appel à leur conscience, ou tout au moins en recevoir les affirmations. Il était nécessaire d'admettre cette conscience. Aux qualités essentielles que nous avons déjà reconnu comme l'indispensable apanage de la réalité mentale, — unité, spontanéité — il nous paraît que nous devons ajouter maintenant celle-ci : la conscience.

Tel n'est pas l'avis de certains chercheurs.

L'on ne peut nier la valeur de la conscience dans la psychologie introspective, puisque aussi bien elle est l'indispensable instrument de cette science.

Mais ces philosophes veulent alors refuser toute sécurité aux résultats qu'elle obtient. Ils allèguent que les notions sont faussées par notre affectivité, et cela d'autant plus qu'elles se rapportent à nous-mêmes. Notre conscience de nous pourrait donc nous présenter les plus inexactes images.

L'argument est spécieux. Certes, le témoignage d'un homme est toujours, au point de vue social, suspect de partialité en ce qui le concerne lui-même, ou les personnes qui lui sont attachées. Son affectivité troublera sans doute aussi — dans l'un ou dans l'autre sens — l'opinion qu'il peut se faire de la valeur de ses représentations, concernant sa personne physique ou mentale. Mais l'immédiate donnée reste toujours ce qu'elle est et possède — tant qu'on n'en infère rien d'autre — une incontestable réalité, sans laquelle, à notre égard, toutes les autres seraient vaines, puisqu'elles ne peuvent nous être fournies que par son intermédiaire. L'art du psychologue sera de ne point trop errer dans sa traduction de cette évidence qu'aucun terme n'épuise ; et si la méthode comporte des dangers, elle n'en est pas moins fondée sur la plus directe de nos connaissances.

Mais les chercheurs dont nous avons parlé voudraient se passer de cette donnée en ce qui concerne, tout au moins, la psychologie d'observation.

Ils craignent les dangers — très réels d'ailleurs — de sa traduction au travers de deux langages — celui de l'observateur après celui de l'observé — de telle sorte qu'ils préféreraient ne pas profiter de ses indications, si précieuses puissent-elles être. Leur conclusion semble bien excessive.

Si des dangers d'erreurs existent, une bonne méthode doit nous en mettre à couvert ou nous permettre tout au moins de savoir dans quelles limites il nous est permis d'affirmer. Mais il semble bien regrettable que l'on s'interdise d'aussi remarquables prémisses à la vérification expérimentale. Supposons un monde imaginaire dans lequel pareille fortune serait offerte au physicien. Pouvons-nous supposer qu'il refuserait de connaître — de quelque imparfaite manière que ce soit — ce que l'on pourrait alors appeler la vie intérieure d'un atome ? Il est certain qu'il en prendrait connaissance, quitte à vérifier très exactement, par ses procédés habituels, la valeur des hypothèses que cette nouvelle donnée pourrait lui faire concevoir. Le psychologue expérimental voudrait-il se condamner à rester, sur le terrain psychologique, plus physicien que la physique ?

Du reste, on peut se demander s'il est possible à l'observateur de se passer, en psychologie, de la donnée de la conscience. Ces psychologues instinctifs — et parfois excellents — que sont les bons cliniciens en pathologie mentale, ne se font pas faute d'interroger avec persévérance la conscience que prennent leurs malades de leurs propres troubles mentaux. Parfois ils reconnaissent, il est vrai, qu'ils sont peu capables de la traduire, mais combien souvent ils en ont tiré des renseignements précieux ? Se rendrait-on compte de l'hallucination, de l'illusion, de l'interprétation délirante, et même de l'impulsion, dans ce qu'elle a de psychologique, si l'on étudiait simplement, sans vouloir l'éclairer à la lumière de la conscience, le « comportement » des malades ?

Non, bien certainement, et l'on peut affirmer que la

psychologie pathologique, si cette règle stérilisante l'avait dès l'abord contrôlée, serait à peu près réduite au néant. Or, il n'est pas douteux qu'elle constitue le chapitre le plus riche, — et peut-être, à l'heure actuelle, le seul chapitre vraiment riche, de la psychologie d'observation.

Je pense que nous pouvons aller plus loin encore, et dire qu'il n'existe pas de science psychologique, dans quelque ordre que ce soit, qui n'utilise ou ne suppose, plus ou moins indirectement, la notion de la conscience. Qu'est-ce qu'un fait psychologique, sinon un fait qui traduit — si frustes soient-ils — une connaissance, un sentiment ou une intention, c'est-à-dire, dans tous les cas, un certain état de conscience ? En dehors de cela, que verrons-nous dans le monde, sinon physiologie, physique ou chimie ? Je sais bien que les partisans de ces théories cherchent à définir la psychologie en fonction des sciences naturelles. Mais c'est précisément alors que la notion qu'ils veulent fuir devient absolument indispensable.

Comment, en effet, définir l'acte vraiment psychologique, parmi les divers phénomènes de la vie d'un individu que nous montre l'expérience objective. Pourquoi tel geste de la main, pourquoi telle série de sons émise par l'appareil phonatoire seront-ils d'emblée rangés dans cette catégorie, tandis que ne le seront pas le battement du cœur ou le réflexe du tendon percuté ?

La distinction de la vie végétative et de la vie de relation, outre qu'elle est loin d'être stricte, ne correspond nullement aux espèces en question. L'on veut parfois remplacer la notion de conscience par celle du comportement. Mais comportement n'est qu'un mot, qui implique la notion de conscience.

Pourquoi l'hémiplégie n'est-elle pas, pourquoi la marche volontaire est-elle un comportement ? Pourquoi la respiration n'est-elle pas, pourquoi la parole est-elle un comportement ?

C'est que dans les deux cas où la notion est positive, on suppose l'intervention, dans les fonctions physiologiques, de l'influence de la conscience, sous ses formes de sentiment, de connaissance ou d'intention. Il ne me semble pas que l'on puisse comprendre les choses autrement.

On a dit que les faits psychologiques étaient caractérisés par leur caractère global, par leur généralité. Et, de fait, nous savons qu'une parole traduit, au physique, des phénomènes extrêmement complexes, où collaborent quantité de systèmes organiques, coordonnés dans l'espace et dans le temps, et, au moral, un fait psychologique unique qui, dans sa riche complexité, implique en un moment la vie mentale tout entière. Mais, pour l'observateur qui ne fait pas appel aux données de la conscience, en quoi cette parole est-elle plus générale, plus globale qu'une expiration, par exemple, liée, elle aussi, sans doute, à tous les phénomènes de l'organisme par de multiples et innombrables corrélations ?

C'est qu'ici l'unité de fait est un ordre tout différent. Elle n'est pas, en vérité, la simple unité d'association ou de coordination de toutes les fonctions organiques. Elle est, réellement, commandée par l'irréductible unité de la conscience, dont nous devinons l'influence sur les processus physiologiques qui traduisent son intention. Et si nous voulions supprimer cette donnée — ici supposée, sans doute, mais avec une telle probabilité, qu'elle équivaut à la certitude pratique — nous serions obligés de la remplacer par un de ces équivalents qu'un langage pseudo-physiologique a parfois cherchés à la psychologie.

Que nous servirait de supprimer la conscience de nos hypothèses psycho-physiologiques, pour la remplacer par quelque « sensorium commune » doué de « sensibilité différentielle », permettant les « réflexes conditionnels » et recevant les secours d'une « fonction mnésique » ?

Qui ne verrait, dans ce pénible vocabulaire, l'échec de la tentative par laquelle on voudrait faire de la psychologie en se passant de conscience ?

Et si cette tentative est impossible, c'est bien sans doute que la conscience est une caractéristique essentielle de tout fait psychologique.

Cherchons, en effet, en quoi telle fonction physiologique très générale, la respiration, par exemple, ne nous apparaît pas comme psychologique. Elle implique une multitude de réactions locales, étendues à tout l'organisme (oxygénation des tissus), le fonctionnement plus particulier de certains appareils adaptés, et la coordination par le système nerveux de tous ces divers phénomènes, si bien qu'à chaque instant, et selon les variations du milieu et de l'organisme, l'ensemble et le détail de la fonction subissent des variations harmoniques et adaptées, tant que des causes de maladie ne viennent pas troubler ce mouvant équilibre. Mais si nous y découvrons une organisation très remarquable, qui démontre sa finalité par la constante adaptation qui maintient l'unité vivante au milieu des changements de ses conditions matérielles, nous ne trouvons pas, en un moment donné, le signe d'une intention provoquée par une affection et révélant une connaissance capable de faire appel à la mémoire. Tel n'est-il pas le caractère psychologique de la parole, simple inflexion de la voix, mais riche de significations symboliques, parce qu'elle suppose, chez le phonateur comme chez l'auditeur, la capacité de connaître, celle de se souvenir, celle de vouloir et de désirer.

Cela revient à dire, du point de vue objectif, que le signe de la conscience est celui de la modification des réactions physiologiques selon une certaine propriété du sujet étudié, par laquelle il se montre capable d'être impressionné par la réalité présente et passée, d'en tirer les éléments d'une prévision de l'avenir et d'en combiner la préparation, ce qui implique la cons-

cience, avec ses inséparables qualités affectives, intellectuelles, volontaires et mnémoniques, quelque détour que l'on puisse prendre pour lui substituer un succédané d'un autre ordre. Il ne suffirait pas, pour critiquer les arguments qui précèdent, de vouloir confondre le fait psychologique avec le fait social, car il nous eût suffi de prendre en exemple, au lieu de la parole échangée, un phénomène valable pour un seul individu, comme la modification de la conduite en présence d'un danger imminent, dont les signes sont reconnus.

Le caractère de compénétration, de sentiment d'ensemble, le caractère éminemment global de la réaction psychologique ressort, du reste, de toutes les études, les plus objectives soient-elles dans leur méthode, qui portent sur les phénomènes où elle se trouve impliquée. Nous l'avons vu dans les premières pages de cet ouvrage, nous y reviendrons au chapitre suivant : tandis que les lésions circonscrites du cerveau donnaient des signes très nets et précis de localisation dans l'ordre neurologique, c'est-à-dire dans celui des connexions et des commandes de la sensibilité et de la motricité, et des diverses fonctions splanchniques, leur répercussion sur les fonctions mentales présentait toujours un remarquable aspect de généralité, seulement teinté d'une nuance spéciale, selon la prédominance de certains modes d'expression ou d'impression plus particulièrement affectés! Il nous est apparu que si la fonction psychologique peut être plus ou moins théoriquement analysée, elle est incapable d'être réellement dissociée.

Tout l'ensemble de ce travail tend à prouver, non par l'intuition, mais par le résultat de l'observation extérieure, que le psychisme ne se présente jamais comme une synthèse de fragments épars, mais comme une mystérieuse unité que nous révèle chez autrui son influence modificatrice des réactions de l'organisme. Et si nous pouvons, par l'expérience, supposer certaines qualités distinctes dans un même moment de ce processus caché,

c'est à la condition d'admettre qu'elles s'entre-pénètrent d'une façon indissoluble et essentielle, comme il n'en est pas d'exemple dans le monde physique tel qu'il nous apparaît, car, pour qu'il en soit autrement, il faudrait que nous puissions pénétrer celui-ci jusqu'à des éléments sans étendue spaciale, toute étendue supposant division.

Les systèmes énergétiques que découvre la physique contemporaine nous amènent peut-être au seuil de ces régions. Mais, jusqu'ici, nul exemple ne nous est connu d'une monade aussi stricte que la monade psychologique, telle que nous pouvons la connaître par les influences qu'elle échange avec les processus organiques.

Et cette conclusion tirée des constatations extérieures correspond remarquablement avec l'immédiate donnée que nous livre notre conscience d'une unité transcendante aux divisions de l'espace et du temps, où se compénètrent étroitement les infinies modalités qui la nuancent et la constituent.

Mais, s'il en est ainsi, si le fait psychologique s'identifie forcément avec le fait de conscience, si, comme nous croyons l'avoir démontré, psychisme et conscience ne font véritablement qu'une seule et même unité, irréductible à toute autre, que devons-nous penser de certaines théories et de certaines expressions, telles que : psychisme inconscient, subconscience, et comment pouvons-nous interpréter les observations qui leur ont donné naissance ?

Il importe, d'abord, de bien distinguer deux notions de valeur théorique et pratique très inégale, bien qu'elles visent parfois à expliquer, sinon les mêmes faits, du moins des faits très analogues : d'une part l'idée de subconscience, et, d'autre part, celle d'inconscient psychologique.

La première, en effet, bien qu'à notre avis mal dénommée, correspond, à n'en pas douter, à une incontestable réalité. Nous verrons qu'elle traduit certains états de la conscience difficiles à préciser ou difficiles à évoquer,

mais qui n'en font pas moins, incontestablement, partie de l'unité mentale. La seconde, au contraire, nous apparaît comme une formelle contradiction de termes correspondant à des erreurs dans l'interprétation de certains faits qui se rattachent soit à des modifications très obscures de la conscience, accordées avec certaines réactions physiologiques, soit à des états conscients oubliés, soit enfin à de pures réactions automatiques physiologiques, que rien ne nous permet de considérer comme ayant une valeur psychologique.

Il faut bien se rendre compte, d'abord, de la complexe richesse que renferme, dans son irréductible unité, la vie mentale consciente. Il faut considérer aussi qu'elle s'épanouit dans le temps et que certains de ses moments sont ensuite, pour des raisons diverses que nous allons envisager, plus difficilement évocables que d'autres. Il faut se souvenir enfin de l'échange constant d'influences qui se produit, de fait, à chaque instant, entre les fonctions mentales et les fonctions organiques, comme nous l'avons remarqué presque à chaque page de cette étude. Tout cela est très suffisant pour comprendre ce que l'on appelle subconscience et ce que l'on nomme inconscient.

Soit, par exemple, un mathématicien qui se promène en cherchant la solution d'un problème. Il va et vient dans son bureau, évitant assez adroitement les obstacles ; il se retourne au moment voulu pour ne pas heurter les murs. De temps en temps, il saisit la craie et trace au tableau quelques formules, que parfois il efface d'un geste machinal, mais assez adapté. Il peut, si le jour baisse, fermer les persiennes et tourner le bouton de l'électricité. De tous ces actes, qui semblent comporter l'intervention d'une intelligence, il est à peu près incapable d'évoquer par la suite quelque souvenir précis. Il se souvient presque uniquement d'avoir poursuivi sa recherche intellectuelle. Il semblerait qu'un obscur serviteur ait, pendant ce temps, accompli pour lui les

opérations de la vie matérielle, ait dirigé son corps, selon des intentions concertées, cependant que sa pensée personnelle était absorbée dans les spéculations de l'algèbre. C'est cet obscur serviteur supposé, conçu comme une pensée seconde, distincte entièrement de la principale, mais douée de propriétés analogues, que l'on appelle subconscience ou que l'on nomme inconscient, selon que, pour des raisons généralement théoriques, on veut ou non lui concéder le privilège de la conscience.

Il est inutile de passer en revue les exemples fameux, extraits de la littérature ou de l'histoire, par lesquels on illustre d'habitude d'analogues constatations : L'amoureux venant « sans y penser » sous les fenêtres de sa dame, tandis qu'il poursuivait ses rêves favoris ; le musicien allant par les rues, sans se rendre compte du désordre de ses vêtements, cependant qu'il compose un fragment de symphonie, tous ces rappels ne nous montreraient nulle autre chose que ce que peut nous laisser voir la situation que nous avons choisie.

Et nous verrons, ultérieurement, qu'il n'existe rien de foncièrement différent — à ce que nous pouvons présumer — dans les états pathologiques invoqués en pareille matière.

Or, l'expérience de la méditation accompagnée d'actions apparemment intelligentes, mais ultérieurement méconnues, ou mal connues par le sujet, présente pour le psychologue ce très grand avantage qu'elle est, de fait, très banale, et que presque tous les hommes habitués à poursuivre des idées la font, pour leur part, de façon très fréquente. Il est donc relativement facile de l'étudier sur soi-même, et cela de deux manières. On peut, d'une part, en prendre une connaissance objective, par l'étude des effets de cette action et le témoignage des autres personnes. On peut, par l'exercice du souvenir, et surtout par un effort d'expérimentation, essayer d'en mieux pénétrer la nature. Cet effort d'expérimentation est en réalité très simple,

quoique parfois assez pénible, il consiste à s'interrompre brusquement pendant une méditation intéressante, et de tenter de se rendre un compte exact de l'état de la conscience au moment qui précède immédiatement celui de la rupture volontaire du cours des pensées suivies. Ou bien on peut encore essayer, méthode peut-être plus ardue, quoique moins désagréable, et sans doute plus sujette à erreur, on peut essayer d'examiner volontairement l'intégralité de sa propre conscience aux moments où la pensée poursuit la solution d'un problème, de manière à garder un souvenir aussi complet que possible de l'un de ces moments, et cela sans déformer, ou bien en déformant au minimum le cours normal de la conscience.

En essayant alternativement ces deux méthodes, et avec un peu d'habitude, on arrive à prendre et à retenir des sortes de vues instantanées de moments psychologiques dont l'étude ultérieure est des plus instructives.

Mais envisageons d'abord l'aspect extérieur du sujet dans un tel état de distraction. Nous obtiendrons déjà de très curieux renseignements sur les actions accessoires. Il s'agit ici, bien entendu, de la distraction active, réalisée par un puissant courant d'intérêt psychologique, qui détourne l'attention du penseur d'une foule de petits actes qu'il accomplit sans paraître y songer. C'est la valeur de ces actes secondaires que nous devons envisager ici.

L'on est frappé, lorsqu'on les étudie, de leur voir réaliser certains caractères apparemment contradictoires qui sembleraient témoigner à la fois d'une grande sûreté et d'extraordinaires défaillances, comme si l'esprit qui les commandait était à la fois très précis et très borné. C'est ainsi que le penseur distrait évolue parfois dans la rue au travers des véhicules avec une sécurité et même une certaine adresse qu'il pourrait n'avoir pas à l'état habituel. Cependant, il néglige l'avertissement sonore d'une automobile qui le prend à revers,

et risque de passer sous les roues. Ou bien encore, pour en revenir à l'exemple classique, l'inventeur sort à travers la ville, dans l'exaltation de sa trouvaille, et, s'il sait bien se diriger, il oublie l'insuffisance de ses vêtements. Bien plus, on dirait souvent que ces actes sont réglés par à-coups, comme si de brusques éclairs venaient de temps en temps rectifier une action machinale, qui d'elle-même irait à la dérive. Averti, semble-t-il, par une impression de froid, le distrait boutonne son pardessus. Mais il continue, machinalement, à tirailler un bouton, qui finit par céder sous la main maladroite. Ou bien il remonte sa montre, dont le ressort était en effet détendu ; puis, pendant plusieurs secondes, il fait fonctionner le rouage à l'envers au risque de détraquer le mécanisme. Il garde cette montre dans sa main, cependant qu'il fait des gestes démonstratifs. Ceux-ci se transforment petit à petit en un balancement machinal et parfois, rarement il est vrai, parmi ces actes inutiles, l'objet s'échappe des mains et va se briser sur le sol.

Un pareil accident occasionne souvent une sorte de réveil et une mise au point rapide de l'état actuel de la conscience, ou de son état immédiatement antérieur au moment considéré. Mais le sujet, n'ayant pas en vue l'étude de cette situation mentale, oublie vite les renseignements qu'il aurait pu tirer de cet « instantané » rapide, et ne se souvient plus que de s'être « pris en train » de balancer sa montre, par exemple, cependant qu'il exposait à quelque ami une de ses idées favorites. Et, cependant, cette expérience imparfaite et involontaire est elle-même d'un grand intérêt en ce qu'elle nous apprend d'une part que ces actes, d'apparence automatiques, ne sont pas sans correspondre à certaines modalités de la conscience du sujet, qui, plus ou moins indistinctement, les perçoit et les influence, d'autre part qu'ils laissent un souvenir diffus et très rapidement difficile à évoquer.

Si, par contre, nous étudions volontairement une

situation de cet ordre, nous fixons pour quelques instants un souvenir plus complet et plus instructif de ce moment choisi de la conscience. Nous voyons en elle une unité profonde embrassant une extraordinaire multiplicité de modalités, telle qu'il ne nous est pas donné d'en connaître dans le monde physique.

Cette unité, en effet, est riche d'une infinie variété de déterminations qui se compénètrent d'une manière à vrai dire ineffable pour notre langage, inhabile à dépeindre ce qui ne s'exprime point par des images spaciales. Cette réalité qui se perçoit elle-même est en effet transcendante à l'espace, car si elle contient certaines présentations spaciales, elle les imprègne de qualités dont certaines sont impossibles à localiser, et les dépasse par le développement de sentiments et d'idées que ce cadre ne peut enserrer. D'autre part, elle est riche d'un passé récent, mais dépasse aussi le temps et le domaine du souvenir par certaine donnée profonde existant par delà les modifications de la durée. Bergson a réussi dans une admirable expression de la durée psychologique, qui transcende l'espace. Il a manqué à son génie de nous traduire l'intuition de ce tréfonds de la conscience, qui transcende aussi le temps. Peut-être alors n'eût-il pas attribué à la durée une valeur aussi essentielle. Peut-être toute la portée philosophique de son système eût-elle été transformée. Mais revenons à notre sujet, et, incapables de décrire les abîmes de lumière que nous entr'ouvre l'introspection, à la faveur de ces clartés — que nous allons seulement évoquer dans ce but — cherchons à nous rendre compte des modifications de la conscience correspondantes à ces actes que l'on nomme subconscients ou bien encore inconscients.

Cette conscience, nous l'avons dit, se révèle comme unité, mais comme unité qui s'épanouit en une très riche diversité et pénètre par son sentiment diverses réalités qui lui semblent extérieures. En ce moment donné, nous avons conscience d'une étendue spaciale existante autour

de nous, et occupée par divers objets dont les qualités sensibles nous frappent. Cette perception de l'espace donné et des objets qui le remplissent fait bien partie de notre conscience, mais l'espace et les objets qu'elle nous présente nous paraissent en eux-mêmes différents de nous ; leur présentation nous est comme imposée de l'extérieur et cela, joint à diverses autres notions plus complexes, résultats d'expériences organisées, leur communique le caractère d'objectivité, qui fait que nous croyons à leur existence indépendante, en dehors du sentiment qui nous en est communiqué. A ces modalités de la conscience s'opposent d'autres modalités, telles que des représentations idéales, des volontés ou des affections que nous sentons sous la dépendance immédiate de ce qui fait l'irréductible unité de cette même conscience, un certain jaillissement spontané de déterminations sans cesse évanouies et sans cesse renaissantes, venu de cette base profonde qui nous paraît au delà du temps. A ces déterminations psychologiques semble attaché le sentiment de la durée, tout au moins de l'immédiate durée, comme le sentiment de l'espace était plus spécialement attaché à ces autres déterminations que nous avons précédemment étudiées.

Or, nous avons bien le sentiment que ce centre de notre conscience est doué d'une spontanéité réelle, que ses modifications ne sont pas imposées de l'extérieur, comme la perception sensible. Ses divers accidents réagissent les uns sur les autres d'une manière inexprimable, et nous sentons qu'il existe en lui un facteur original d'activité qui peut bien être limité ou conditionné dans ses manifestations par les facteurs étrangers, mais ne saurait leur être réduit. Telle est la base du sentiment de la personnalité, et dès lors le contenu de toute riche unité consciente se répartit (sans se séparer) en deux catégories distinctes : les modifications qui dépendent de nous et nous présentent typiquement notre

personne, et celles qui nous sont imposées et nous présentent le monde extérieur.

Participant de ces deux termes, il est une intermédiaire donnée : celle de notre propre corps. Nous le percevons, en effet, par le témoignage des sens, comme une partie de l'espace, donc comme une portion du monde imposé, du monde extérieur; et certaines de ses qualités, sa présentation visuelle par exemple, bien que comportant certains caractères très privilégiés, nous sont bien communiquées à la manière de celles qui précisément constituent l'objectivité.

Mais cet objet étendu, cette figure spaciale a ceci de bien particulier que nous la sentons étroitement liée à ce que nous avons appelé le centre spontané de notre conscience, au sujet, pour tout dire en un mot. Bien plus, nous avons le sentiment que cette conscience le pénètre et le remplit, souffre particulièrement des accidents qui l'atteignent, et contribue pour une part capitale à la détermination de ses dispositions diverses au milieu des autres objets.

C'est de la réunion de notre sentiment d'unité profonde et spontanée avec celui de cette forme étendue qui paraît lui tenir d'instrument dans le monde de l'espace (sentiment de l'union de l'âme avec le corps), c'est cette union donnée que nous formons le sentiment et la notion de notre personne, par opposition au monde extérieur que nous présentent ou nous représentent d'autres modalités de notre conscience, telles, pour nous en tenir au cas le plus fréquent et le plus facile à comprendre, que celles des objets dans l'espace autres que notre propre corps.

Telles sont les principales distinctions qui nous sont données dans l'unité de la conscience, qu'elle ne saurait fragmenter, car ces diverses modalités sont pénétrées, comme nous l'avons rappelé, de sentiment irréductible à toute spatialité, et incapable de division.

Ceci dit, occupons-nous plus spécialement de la

conscience que nous prenons de nous-mêmes, dans cette seconde d'introspection.

Nous avons dit qu'elle se produisait au moment où la pensée était fortement orientée dans la spéculation théorique.

La conscience que nous avons en ce moment de l'ensemble de notre corps et de ses fonctions nous paraît comme quelque chose d'extrêmement vague et indistinct par rapport à la conscience, extraordinairement claire et nette, que nous avons des idées poursuivies. Essayons de préciser encore ce point capital.

Supposons que l'intense orientation de la pensée soit exercée par la méditation d'un problème philosophique, celui, par exemple, de la valeur de la connaissance en rapport de l'être même. Nous nous apercevons que tout conspire, dans notre esprit, à maintenir en pleine lumière les notions d'être et de connaissance, que nous affrontons par la pensée, pour mieux pouvoir comprendre leurs rapports.

La notion nous apparaît comme une intuition hautement distinguée, dont la valeur universelle nous est à chaque instant prouvée par la frange déjà moins claire des mouvantes possibilités qui s'esquissent autour d'elle. En même temps, nous entendons comme un écho presque hallucinant (dépourvu, cependant, du vrai sentiment d'objectivité) les mots qui conviennent à ces idées ; nous les voyons parfois dans notre imagination comme imprimés sur un fond de lumière ; nous sommes portés à les prononcer ; n'y a-t-il pas quelque chose en nous qui les prononce imperceptiblement ?

Mais, cependant, retournons-nous vers un autre domaine de notre conscience, en nous demandant, par exemple, ce que nous faisons « machinalement », pendant que nous pensons ainsi. Or, voici que nous nous « prenons » en train de nous déplacer, assez rapidement, et en somme assez habilement, dans la pièce dont nous évitons les meubles, en un va-et-vient de marches et contre-marches

dont l'allure rythmée et comme balancée accompagne, pour ainsi dire, notre parole intérieure. On parle souvent, en pareil cas, d'inconscience ; mais il existe de ces choses une certaine conscience, puisque nous les retrouvons, en somme, assez facilement, à la condition de nous adresser à la mémoire immédiate, et non à l'évocation de souvenirs anciens déjà. Cette conscience est sans doute d'un type assez spécial ; beaucoup l'appellent subconscience.

Ce mot évoque une image spaciale qui convient mal à l'ordre de réalités que nous étudions. Ou bien il laisse supposer l'existence d'une autre conscience, qui n'est pas située dans la sphère de la première, qui en est réellement distincte ; et cela n'est pas : tous ces phénomènes de conscience se compénètrent en une unique donnée.

On pourrait admettre ce terme en image, l'infériorité de la subconscience étant une infériorité de valeur, par rapport aux modalités plus hautes de la même réalité. En quoi donc celles que nous examinons en ce moment sont-elles de qualité moindre ?

Ce qui nous frappe avant tout, c'est leur remarquable indistinction. Cette modalité inférieure de la conscience paraît avoir certains caractères : le premier, c'est d'être confuse dans son ensemble (malgré certains points lumineux) ; le deuxième, c'est d'être très étroite dans sa partie vraiment lumineuse ; le troisième, c'est de se rapporter, tout au moins dans l'exemple cité, à l'état d'ensemble de notre corps et à son comportement.

L'on dirait que, tandis que la portion la plus élevée de notre âme s'absorbe dans les hautes clartés de la spéculation philosophique, sa partie basse dirige vaguement les mouvements de l'organisme et en reçoit une vague satisfaction. Ce qui domine, dans cette prétendue subconscience, c'est un sentiment vague, sentiment d'euphorie organique, balancement, rythmicité, sentiment de souplesse et de progression, avec la notion

évanescente et très sommaire des lieux dans lesquels on évolue, assez précise pourtant pour éviter cette table, cette chaise, qui laissent dans la pensée, tirée vers d'autres régions, une trace fugitive, nette pourtant dans l'instant précis.

Notre notion de la prétendue « subconscience » semble s'éclairer de plus en plus. Approfondissons l'analyse.

Qu'étais-je en train de faire ? Je marchais. Mais encore ? Voici que je reconstitue nettement certains détails de mes derniers pas, et que se forme à mes yeux l'image de mes membres en mouvement.

Avais-je donc, un moment avant, cette notion distincte ? Mais non, toute la clarté de ma conscience était concentrée dans une idée claire, accompagnée de diverses représentations accessoires, et j'avais seulement (je m'en souviens maintenant), en même temps que cette clarté, un vague sentiment d'ensemble, une cénesthésie, au véritable sens du mot (qui n'est pas souvent donné), de l'activité de mon corps.

Oui, pendant ce temps, je me déplaçais, sous le contrôle d'un sentiment vague où, bien nettement, je vois une modalité de ma conscience, étroitement unie à ses plus claires manifestations.

Mais c'était, uniquement, un état de conscience indistincte, sans aucune représentation ni présentation particulière, pourtant capable, à chaque moment, de s'actualiser en une foule de représentations nettes.

Pourquoi, puis-je dire : j'avançais ma jambe droite ; mon bras gauche était replié, la main derrière le dos, et mon bras droit allait en arrière ? C'est que je trouve tout cela (et bien d'autres choses encore) dans l'analyse du sentiment d'ensemble que j'avais tout à l'heure et qui se révélait seulement comme une part d'existence, une qualité, et une orientation : une part d'existence, car cela faisait partie du donné (et même de la part du donné que je rapporte à moi) ; une qualité, car cela

présentait quelque chose de spécifique et, d'autre part, n'était pas indifférent, c'était un plaisir très certain, un sentiment de bien aller, d'action facile et satisfaisante ; une orientation, parce que cela s'intégrait à la tendance générale dans laquelle tout mon être se trouvait impliqué, comme un accompagnement à l'action en cours. Et, cependant, tout cela n'était qu'un ensemble senti, véritablement une cénesthésie.

Seulement, à chaque seconde, cette cénesthésie pouvait se différencier. Je les connais depuis longtemps, ces obscures modalités de ma conscience. A chacune de leurs nuances correspondent, dès que je le veux, les représentations claires et distinctes des mouvements de telle partie de mon corps. Bien plus, je suis aussi renseigné sur leur valeur actuelle en fonction de l'organisme, sur leur adaptation en fonction de l'action, par le caractère agréable ou pénible de cette variation du sentiment.

Enfin, je sens que, par là même, ma conscience influe sur cette action corporelle. En retour et obscurément, mais sûrement, elle accélère ou ralentit, laisse continuer ou prépare l'arrêt. La part indistincte de ma conscience fait à chaque instant tout cela, en collaboration étroite avec le jeu de l'organisme, mais en union intime aussi avec la part claire et distincte qu'elle appelle parfois à l'aide.

De là les éclairs de lucidité qui viennent illuminer brusquement la pénombre de la conscience indistincte. Je marchais en pensant à un problème intéressant ; je n'avais de ma progression, et des régions où je progressais, qu'une notion indirecte, réglée par un sentiment d'ensemble et quelques schémas de direction, avec des repères habituels. Mais, tout d'un coup, une difficulté se présente, un obstacle inattendu qu'il faut contourner, ou bien le balancement du corps a fini par entraîner une attitude instable. Pour un temps très bref, le problème est laissé ; l'attention se porte, instinctivement,

sur les actes machinaux que guidait seulement, tout à l'heure, un vague sentiment. Aussitôt, le tableau s'illumine ; avec une extraordinaire précision, je vois où je suis, ce que je fais, les objets qui m'entourent. Je redresse le faux mouvement, je contourne l'objet gênant, puis laissant de nouveau à la part indistincte le soin de régler l'automatisme organique, la pensée claire et distincte s'applique de nouveau à développer les notions et les systèmes représentatifs auxquels, pendant un instant, elle avait dû renoncer.

Mais de cet éclair, si court, le souvenir est fugace, difficile à évoquer. En effet, cela n'entre pas dans un système logique, dont les diverses parties, commandées par leur rapport à l'ensemble, puissent commodément être retrouvées. Bien plus, l'attention s'en détourne. Cette brève illumination de l'automatisme organique n'avait, en somme, qu'un intérêt momentané. Elle doit, pour une vie bien réglée, disparaître dans l'oubli.

Aussi est-il nécessaire, pour fixer par le souvenir quelques-uns de ces éclairs, de s'être soumis aux conditions d'expérience dont nous avons plus haut parlé.

A vrai dire, lorsqu'on fait un effort pénétrant (pénible, du reste) pour se rendre un compte aussi exact que possible des rapports de la partie claire et distincte de la conscience avec sa part indistincte, l'on s'aperçoit qu'une faible portion de celle-là pénètre en tout temps celle-ci.

Le sentiment d'ensemble qui régit l'automatisme est étroitement uni, nous l'avons dit, aux modalités claires et distinctes de la pensée qui se développent cependant. Aussi bien, ces claires modalités de la conscience envoient-elles continuellement quelques lumières sur les régions indistinctes.

Mais si l'on nous permet une expression spaciale, ce faisceau lumineux, filtrant dans la pénombre, est particulièrement étroit. Dans la promenade du penseur, cependant, il fait saillir vivement, au travers de la

cénesthésie, l'image du chemin qui s'ouvre, le schéma de la marche à suivre, l'effort du muscle qui se prépare ; et tout cela se dissipe, sans laisser de repère facile au souvenir, comme la trace de la fusée qui s'éteint dans le crépuscule. De même, la part indistincte envoie, si l'on peut dire, des prolongements dans le domaine actuel de la connaissance distincte : l'idée pensée n'est pas toujours aussi claire ; elle se réduit, par instants, à un simple sentiment intellectuel.

Et, à chaque moment, elle reste entourée de concomitants beaucoup plus vagues, rudiments d'images et de paroles, soutiens effectifs et représentatifs, la plupart réduits à l'état d'ébauche qui se détachent à peine d'un sentiment imprécis. En vérité, conscience distincte et conscience indistincte se compénètrent étroitement, en tout temps, en toute circonstance. Elles montrent, par cette unité non seulement indissoluble pratiquement, mais encore incapable d'être véritablement et complétement analysée (parce qu'elle ne peut être dissociée) elles montrent qu'elles sont une seule et même conscience...

Bien entendu, l'exemple choisi ne détermine pas les sphères constantes où s'exercent respectivement les deux modes de la conscience.

Si nous avons examiné le cas où la conscience distincte s'applique à l'élaboration d'une idée abstraite, tandis que l'indistincte suit l'acte « machinal » des mouvements du corps, c'est tout simplement parce que cette situation est, en somme, la plus normale, et celle qui prête à l'étude les plus grandes commodités.

Mais le contraire peut aussi se produire, et souvent, du reste, se réalise. La conscience peut être dirigée sur une action matérielle en voie d'accomplissement (comme l'acte de planter un clou, surtout pour un homme qui n'en a pas l'habitude), et l'on peut en même temps poursuivre une idée de façon distraite. Cependant, il faut remarquer que si l'idée est très abstraite, la cons-

cience indistincte est peu capable de la traduire par un sentiment adéquat, et que si l'acte est très machinal (comme l'acte de la marche), l'application de l'attention avec conscience distincte le troublera presque forcément. Ce qui semble bien démontrer que ces deux modes psychologiques, bien qu'intimement unis en un seul acte, en un seul être, ont une polarité différente...

Il nous semble donc pouvoir donner une réponse assez précise à la question posée dans les premières pages de ce chapitre : la conscience est une, et les distinctions qui peuvent la cliver ne la divisent pas en domaines réellement séparés. Elle s'étend à toute la vie psychologique, qu'elle embrasse dans son irréductible unité. L'inconscient n'est pas psychologique : il se réduit à des automatismes organiques que nous étudierons dans le chapitre suivant. Ce que l'on appelle la subconscience n'est que la part indistincte, ou la part immédiatement oubliée de la conscience claire, en rapport fonctionnel réciproque avec des automatismes organiques.

Enfin, la conscience claire et distincte, organisée pour le souvenir, présente le sommet de la vie psychologique ; elle est normalement adaptée à l'exercice des fonctions mentales les plus élevées.

CHAPITRE XIX

LA CONSCIENCE ACTUELLE ET LA CONSCIENCE VIRTUELLE LA MÉMOIRE

Il nous paraît donc tout à fait inutile de retenir les notions de subconscience et de psychisme inconscient, puisque toutes les réalités psychologiques nous ont semblé tenir dans les divers modes, distincts ou indistincts, de la conscience, et que la part vraiment inconsciente de certains systèmes fonctionnels psycho-physiologiques se résout, en définitive, à leurs facteurs purement organiques. Et, cependant, voici que certaines données, de la plus grande importance, vont nous présenter à résoudre de plus grandes difficultés : ce sont les faits de mémoire, dont les sources demeurent généralement localisées, aux yeux des psychologues contemporains, dans les ténébreux domaines que nous pensons inexistants.

Après que l'analyse, l'observation des autres données, l'expérience, l'intuition, la déduction nous ont conduits à les abandonner, serons-nous donc contraints à les reconnaître pour y localiser la masse des souvenirs que ne réalise pas actuellement notre conscience distincte ?

Il est utile, pour mieux établir le problème, d'examiner rapidement l'état de la question, tel que Bergson nous

l'a laissée, après l'avoir prise des mains de l'école associationniste.

Nous ne rappellerons pas la solution classique du problème, solution avec laquelle les conclusions de ce chapitre nous paraissent devoir s'accorder.

Selon leur système général, les mécanistes professaient à l'égard de la mémoire une double position, psychologique et philosophique.

Leur psychologie voyait dans la mémoire une collection d'images ou engrammes emmagasinées dans les sphères mystérieuses qu'ils appellent l'inconscient. Leur philosophie identifiait ces régions psychologiques supposées avec certaines réalités physiologiques, telles que les neurones cérébraux. Si bien qu'en définitive les images (ou leurs doublures matérielles) se trouvaient classées, comme dans des tiroirs, dans la substance cérébrale. Certaines connexions anatomo-physiologiques se traduisaient par le rappel à la conscience des souvenirs, dont certain coefficient signalait la place dans la série, les localisant ainsi dans le passé. Puis, tout rentrait dans l'ordre et « l'engramme » dans son classeur.

Nous ne reviendrons pas à la critique de ces théories, à la fois simplistes et inintelligibles, profondément inexactes parce qu'à chaque instant elles confondent des ordres d'explications et des ordres de réalités qui diffèrent essentiellement. Comme nous l'avons rappelé dans diverses parties de cet ouvrage, Bergson a définitivement ruiné les modernes retours de ces philosophies pré-socratiques, par une admirable critique, dont le maintien reste assuré, même pour ceux, dont nous sommes, qui ne peuvent pas admettre d'autres parties de son œuvre. Nous avons essayé de montrer, dans tout l'ensemble de cet ouvrage, que ces notions associationnistes et matérialistes ne sont pas commandées non plus par les constatations médico-psychologiques, et qu'en vérité cet ordre d'expérience s'accorde avec l'expérience intime pour rejeter ces schémas erronés.

Donc, Bergson ayant démontré qu'il n'existe dans l'espace (fût-il cérébral) que des mouvements, et dans la pensée seulement des réalités psychologiques, aborde le problème de la mémoire par cette constatation que le passé immédiat ne nous est pas donné comme un rappel, mais comme une réalité continue avec l'instant présent.

Celui-ci n'en est, à vrai dire, que la limite mouvante. La durée ne se prête pas, telle qu'elle nous est donnée, à la division en un présent qui serait seul réel, tandis que le passé n'existerait plus et serait seulement reconstitué d'après des signes de reconnaissance. La durée est une réalité continue, incapable d'être réellement morcelée, et le moment qui vient de passer fait avec l'instant présent partie d'un tout invisible, perçu dans une intuition unique. Le passé nous est donc présent. Il est, tout entier, avec nous. Le présent n'en est que la pointe mouvante, précisée par l'action et courant sur l'avenir. Ou bien le présent n'est que la limite extrême d'un passé qui s'accroît sans cesse, et dont l'avenir signifie seulement les possibilités non encore atteintes. Tous nos souvenirs nous sont donc présents, et le présent le plus présent n'est que le dernier progrès de cette durée que nous sommes, de cette mélodie continue que l'on ne saurait imaginer rompue, car des notes séparées ne sauraient la constituer. Ces termes sont bien imparfaits pour rendre le charme d'une telle doctrine, et ce résumé, nécessaire ici, paraîtra bien lourd auprès des expressions si profondes et si poétiques du philosophe de l'intuition. Cette profondeur et cette poésie ne sont, du reste, nullement artificielles ; elles résultent de l'infusion dans toute l'œuvre et dans tout le système de la fraîcheur même du jaillissement que l'introspection a saisi, comme à la source de la conscience, dans un puissant retournement de la vision intime. Cependant, une part reste systématique, de cette pensée nourrie d'intime réalité.

Cette part peut être philosophiquement discutée ; elle n'a pas la valeur directe et irréfutable de ce que chacun peut reconnaître pour immédiate donnée.

Il n'est pas dans le cadre de cet ouvrage d'esquisser seulement cet immense travail de discernement pour l'ensemble de l'œuvre bergsonienne. On trouvera cette entreprise conduite avec force et bonheur dans le livre de Maritain qui, tout en reconnaissant les incontestables acquisitions intuitives de la philosophie bergsonienne, oppose à certaines de ses constructions les puissantes assises de la philosophie de l'Être, dont les bases sont indestructibles. Il est vrai que la notion de durée tient tellement à la racine de toute la doctrine nouvelle, qu'il est impossible de discuter sa valeur sans poser une question qui affecte tout l'ensemble de l'œuvre.

Or, il se peut qu'une intuition profonde, pour si réelle et féconde qu'elle soit, n'atteigne qu'une part de la réalité, et nous avons déjà dit qu'à côté de celle de la durée, qui révèle au philosophe des réalités psychologiques transcendantes à l'espace, il nous paraît qu'il existe une intuition de l'éternité, qui laisse entrevoir au psychologue les mystères de l'existence transcendante à la durée même. Il n'en reste pas moins que celle-ci fait partie intégrante de notre conscience, et que, des hauteurs presque inaccessibles où, comme dans un abîme sans bornes, l'âme humaine éprouve sa dépendance de l'éternel, dont un reflet la pénètre et la soutient toute, sa vie pratique s'écoule dans les moments de la durée qui ne peuvent être séparés.

Or, nous avons la notion directe d'une part seulement de cette mélodie, celle qui se trouve la plus rapprochée du dernier instant acquis. Cette part constitue vraiment le passé qui nous est donné dans une simple vue comme ramassé dans le présent ; nous ne le distinguons du présent théorique (cette frontière de l'avenir) que par des moyens, et pour des raisons théoriques.

En vérité, nous sentons bien, dans notre immédiate

donnée, qu'il n'est qu'une chose avec lui, le geste qui s'achève, la chanson qui finit. Là, dans un court espace de temps, nous voyons avec évidence la certaine réalité de l'intuition de durée. Mais qu'est donc devenu le plus lointain passé ? Celui que nous ne voyons d'emblée, tout au moins dans tous ses détails ? Celui que nous pouvons évoquer, mais qui ne nous est pas immédiatement révélé dans toute sa pleine richesse ? Celui qui n'est plus pour nous, à vrai dire, qu'un confus sentiment d'ensemble, susceptible, il est vrai, d'extraordinaires réminiscences ? C'est la « masse de l'oublié » que nous sentons peser de tout son poids, pour la rendre plus pénétrante (et parfois aussi, hélas, pour l'écraser) sur cette subtile pointe du présent, par laquelle le passé trace notre action dans l'avenir.

De cet « oublié », certaines parts pourront être évoquées de nouveau. D'autres resteront ténébreuses. Bergson admet, on le sait, que de tout le passé, réellement présent, les adaptations organiques ont pour but de permettre que seul nous apparaisse celui qu'appelle à son aide l'action ou la pensée présente. Et les amnésies ne seraient que l'hyperfonctionnement, par dérèglement morbide, de ce mécanisme inhibitif, auquel l'esprit s'est soumis dans ses rapports avec la matière. Quoi qu'il en soit de cette théorie, dont la discussion nous entraînerait trop loin, nous nous trouvons en présence d'une inconstestable vérité : l'actualité du passé récent, mais en présence aussi d'un redoutable problème : qu'est-ce que la « masse de l'oublié » ? Comment est-elle pour nous si mystérieuse et pourtant si puissante ? Dans quelles sphères inconnues de nous-mêmes se réfugient ces souvenirs, maintenant effacés, et dont cependant certains vont, souvent à notre volonté, sortir de l'ombre qui les environne ? Comment échapper, cette fois, à l'hypothèse du psychisme inconscient, que nous avons rejetée comme inexacte et impensable, ou tout au moins à celle de la subconscience, qui nous était apparue

comme une image erronnée et d'application illusoire ? Tout simplement, nous semble-t-il, par le recours à l'introspection, puis à la mise en rapport de ses résultats avec les vérifications de l'observation extérieure.

L'introspection, en effet, a quelque chose à nous dire de ce passé plus lointain sur lequel elle ne nous permet pas une vue simultanément générale et détaillée, comme celle qui nous révèle toute la plénitude de l'immédiate durée. Mais elle nous laisse connaître que cette durée plus lointaine pèse à chaque instant sur notre être et conditionne son activité pour une part très importante.

Ce passé plus lointain nous apparaît sous deux formes : une schématique, et à vrai dire irréelle, commode seulement pour les repères de l'action ; l'autre véridique et correspondant à l'intérieure réalité, à la fois plus complexe et plus simple. Le mode schématique et irréel représente la série des événements passés comme une chaîne dont nous pouvons, à notre gré, remonter les diverses mailles pour arriver à l'événement que nous voulons retrouver. Si les choses se présentaient réellement de la sorte, à la lumière de l'introspection, sans doute faudrait-il admettre, pour recevoir les parties de la chaîne que ne décèle pas la pleine lumière de l'expérience, les mystérieuses régions dont nous croyons cependant avoir démontré l'inexistence. Mais il n'en est pas ainsi. A ce schéma du « temps » s'applique merveilleusement la critique bergsonienne qui n'y reconnaît pas la véritable durée, donnée immédiate de notre conscience.

Il résulte d'une opération secondaire où interviennent nombre de facteurs ; c'est à vrai dire une idée abstraite, une sorte de notion scientifique, dont la valeur pratique est démontrée par son utilité de concordance avec « le temps » des autres hommes, et qui s'appuie, sans doute, sur un schéma spécial. La valeur, hors de nous, de cette idée de temps nous semble très supérieure à celle que lui attribue Bergson. Il n'en est pas moins vrai, et c'est bien là le point incontestable de sa doctrine,

qu'elle n'a rien à voir avec la durée psychologique révélée par l'intuition. Et cette différence, que Bergson établit entre le temps et la durée développée, telle que l'intuition la lui fait connaître pour l'immédiat passé qui se confond avec le présent, cette différence nous paraît plus considérable encore, si possible, entre l'idée schématique du temps et le sentiment du passé lointain, tel qu'il nous est donné par la conscience. Il nous apparaît, en effet, comme un confus sentiment d'ensemble, susceptible de se préciser en une multitude de vues distinctes, comme une indistincte réalité qui contient virtuellement, mais seulement de cette manière, toute la série des évocations que nous pourrons en tirer. L'ensemble de notre conscience est en effet constitué par un sentiment indistinct et global, d'où émergent avec netteté certaines modalités distinctes, ainsi que nous l'avons remarqué dans les précédents chapitres; or, tandis que la vision claire du passé immédiat correspond à ces modalités, nous savons et nous sentons que le souvenir du plus ancien passé fait partie du sentiment d'ensemble qu'est la conscience indistincte. Et de même que ces deux modes de la conscience ne forment, en fait, qu'une seule et même unité, parfaitement continue, de même la vision distincte de l'immédiat passé va se fondre, à la limite, dans la confuse intuition du passé plus lointain dont la masse fait partie, si cette image nous est permise, du fond du tableau intérieur. Or, examinons ce qui se produit au moment de l'évocation volontaire d'un ancien souvenir. Nous ne le cherchons pas comme un anneau le long d'une chaîne. Ce schéma pourra survenir, pour nous aider, mais de façon accessoire. Nous faisons un certain effort — comme l'application d'un regard intérieur — pour fixer un peu du passé que nous sentons présent en nous. Et pour cela, nous sommes guidés tout d'abord par la qualité même du sentiment intime qui le contient. Un certain fait, une certaine image, une certaine période à laquelle ce

fait et cette image sont attachés, ce sont, avant tout, des modalités qualitatives de notre sentiment intérieur. Et, au moment où nous commençons à chercher, ce n'est vraiment que cela. Mais, dès que notre attention a distingué cette vue sur notre sentiment intime, aussitôt celle-ci s'éclaire, et une part de l'ancien passé nous apparaît aussitôt, de façon plus ou moins distincte, avec des caractères analogues à celui de la plus récente durée. Certains autres caractères, cependant, l'en séparent. D'abord, sa vision est rarement aussi nette. Ensuite, elle est loin d'être aussi certaine. Nous sentons confusément que les interréactions de nombreuses données psychologiques ont agi sur cette ancienne durée, conservée dans notre sentiment, et en ont quelque peu modifié l'intuition. Enfin et surtout nous savons qu'elle représente un temps déjà plus ou moins lointain. Si ce fragment évoqué du passé nous apparaît, en effet, dans l'immédiate présence de notre intuition, il ne saurait être confondu avec le sentiment que nous conservons de cet immédiat passé que borne le présent.

Nous avons, à ce moment, dans notre vision intime, deux portions de durée assez nettement distinctes : l'une c'est le présent et l'immédiat passé, dont l'intuition, sans doute moins claire, continue à se faire sentir ; l'autre c'est précisément la portion évoquée de ce passé lointain.

Mais entre les deux — si l'on nous permet d'employer ici cette image spaciale, dont la valeur est purement évocatrice — entre ces deux modalités distinctes de notre vision de la durée s'étend une région ténébreuse, remplie, comme par un brouillard, par l'indistinct sentiment d'ensemble. Et toute la portion du passé évoqué est comme entourée de ce brouillard, de telle sorte cependant qu'elle apparaisse comme étant, à travers, en continuité réelle avec l'immédiat passé. A ce moment survient le schéma de la chaîne des temps, dont nous vérifions la valeur pratique en évoquant des

souvenirs plus ou moins lointains ou rapprochés, c'est-à-dire en faisant surgir de l'indistincte mémoire les moments successifs de la durée qu'elle contient. Au point de vue de la conscience, la mémoire du passé lointain nous apparaît donc comme une modification du sentiment intime susceptible de se transformer en vision actuelle et distincte des anciens souvenirs qu'il contient ainsi virtuellement.

Cette constatation attire notre examen sur une qualité très importante de la conscience elle-même. Cette qualité, c'est la capacité de variations infinies de cette unique donnée. La conscience, en effet, nous a révélé d'emblée un fait que nous avons oublié sans doute un peu dans notre étude de l'univers physique, longtemps appuyée sur des schémas spaciaux.

Ce fait, c'est l'existence d'une indivisible unité, qui contient cependant en son sein une multitude de modalités différentes bien que vraiment inséparables, une innombrable richesse non d'éléments, mais de qualifications qui varient à l'infini les aspects de la monade.

Or, tout n'est pas simultanement donné, et cette richesse, plus ou moins éployée dans un instant, se répand ou se concentre selon les moments de la durée. De telle sorte que l'on peut considérer chaque moment de la conscience sous l'aspect de l'actuel et sous l'aspect du virtuel. Actuellement, il est ce qu'il est, virtuellement, ce qu'il deviendra. Le fait est d'autant plus frappant que l'on choisit comme antécédente la donnée la plus uniforme, la moins riche en différenciations. Dans la monotomie du repos, la conscience est parfois presque réduite en un sentiment d'ensemble monochrome, si l'on peut dire, et sur lequel rien ne se détache. Et tout à l'heure il s'épanouira dans un riche bouquet imaginatif, et déploiera les visions du rêve; ou bien appelé par la réalité, il s'éveillera au monde de la perception, qu'interpréteront ses idées claires ; ou bien, tourné vers le

passé, il fera jaillir de son propre brouillard l'évocation lumineuse de ce qu'il a connu.

Or, tout cela n'existait pas hors de lui, caché dans on ne sait quelles sphères mystérieuses. C'est lui-même, l'indistinct sentiment de la conscience, qui se transforme en tout cela.

Il était, virtuellement, tout ce qu'il devient, et nous ne pouvons chercher ailleurs que certaines des conditions de ses épanouissements divers, comme de ses concentrations successives.

L'une de ces conditions, dans l'état actuel de notre expérience, c'est sans doute l'état et le mode d'activité de l'organisme matériel, et plus spécialement de certaines de ses régions particulièrement différenciées. Nous savons que certaines amnésies sont provoquées par un certain état du cerveau, notions que nous avons envisagées dans le Chapitre II et le Chapitre XII.

Mais nous avons vu qu'il ne saurait être question d'un déterminisme fatal par cette seule causalité, comme le voudraient les conclusions de l'école matérialiste. La possibilité de l'évocation des souvenirs considérés comme abolis, dans des circonstances particulières, n'est pas, nous l'avons vu, susceptible de s'accorder avec la théorie de la destruction des « images » dans la substance cérébrale, théorie, du reste, insoutenable logiquement et réellement impensable. Nous avons montré, et nous n'y reviendrons pas ici — qu'elle n'est pas non plus accordée avec les résultats de l'expérience médico-psychologique. Il n'en reste pas moins que les fonctions mentales et les fonctions organiques — et plus spécialement les cérébrales, bien que foncièrement différentes dans leur principe, se trouvent fonctionnellement accordées dans le domaine de l'activité, de telle sorte qu'elles conditionnent mutuellement la mise en valeur de leurs diverses modalités. Et, en ce qui concerne la mémoire, nous voyons certaines

lésions cérébrales inhiber plus ou moins complètement l'évocation des souvenirs d'un certain ordre.

Cet accord fonctionnel de la « mémoire » et de la « matière », qu'il avait montrées par ailleurs si profondément différentes, avait conduit Bergson à voir dans les systèmes cérébraux des mécanismes d'adaptation dont le fonctionnement refoulait dans l'oubli — par un accord mystérieux — toutes les richesses de la mémoire actuellement inutiles, tandis que seulement pouvait se manifester le système des souvenirs utiles à la situation actuelle.

Il ne nous paraît pas nécessaire, ni même indiqué par l'expérience et l'intuition, d'adopter ce point de la doctrine bergsonienne où s'exerce encore l'influence cachée de la théorie des « images », dont Bergson a cependant fourni des critiques si définitives.

Toutes les précédentes pages ont prouvé, pensons-nous, l'irréalité de « psychisme inconscient ». Et les choses sont bien plus claires si nous mettons simplement en rapport, comme nous avons pris l'habitude de le faire dans les diverses parties de cette étude, les réalités psychologiques, telles que nous les révèle la conscience, et les réalités physiologiques, telles que l'étude objective nous les fait connaître, en reconnaissant seulement entre elles l'accord fonctionnel que l'expérience démontre.

Cette confrontation des résultats de deux ordres différents de recherches nous conduit tout naturellement à la solution suivante :

La conscience est une donnée dont certaines modalités mouvantes et variables se transforment à chaque moment malgré la constance d'une perpétuelle identité. Ainsi, chaque état momentané de la conscience est actuel et virtuel : actuel par ce qu'il réalise dans l'instant, virtuel par ce qu'il est capable de devenir et de réaliser. C'est ainsi que la conscience contient virtuellement

tous les souvenirs d'un passé lointain, tous ceux du moins qu'elle sera capable d'évoquer dans un moment quelconque, et beaucoup plus sans doute, car nombre de possibilités ne seront pas réalisées dans les conditions, tout au moins, de notre expérience habituelle. Mais, au moment favorable, la conscience se modifie de telle sorte qu'elle représente une partie (plus ou moins modifiée, du reste) de ce lointain passé que jadis elle vécut. Et cette portion représentée du passé n'est pas différente, mais a toujours quelque rapport avec les actions ou les pensées récentes ou présentes. Son évocation nécessite une certaine attitude de l'esprit et de l'organisme matériel dont les fonctions sont accordées à son activité pratique. Certaines dispositions cérébrales paraissent notamment nécessaires — toujours, bien entendu, dans le domaine de notre expérience psycho-physiologique — pour permettre l'évocation de tel ou tel groupe de souvenirs. C'est que tel état de la conscience — qui représente, précisément, telle partie du passé — se trouve en accord fonctionnel avec certaines attitudes psycho-physiologiques que l'habitude a plus ou moins fixées.

D'où le double conditionnement — organique et psychique — du phénomène développé, étant bien entendu, comme Bergson l'a parfaitement démontré, que la réalité psychologique déborde de beaucoup le fait anatomo-pysiologique, avec lequel elle est en liaison fonctionnelle. Mais il résulte des interréactions psychologiques — produites au sein même de la conscience par ses diverses modalités présentes et passées, — il résulte aussi des interréactions psycho-physiologiques, modifiant sans cesse les premières, et des multiples causes agissantes sur ces cycles fonctionnels intriqués, — que le passé ne réapparaît jamais exactement tel qu'il fut une fois vécu, mais profondément remanié par les divers facteurs susceptibles d'agir, directement ou indirectement, sur la voie de la pensée.

Dès lors, les amnésies ne se présentent plus, d'une part, comme des pertes d' « images » mentales, étrangement localisées, elles ou leurs doublures matérielles, dans d'invraisemblables compartiments de la cellule cérébrale ; mais elles n'apparaissent pas non plus forcément comme des inhibitions systématiques ; certaines d'entre elles sont cela certainement. Un sentiment pénible empêche le passage à l'actuel de certains souvenirs constamment enveloppés dans la virtualité de la mémoire. Tels sont sans doute les systèmes « refoulés » auxquels la psychologie de Freud attache une telle importance. Ces « complexes » n'existent pas — pas plus qu'aucun système analogue — en dehors de la conscience. Mais de cette conscience, ils font partie intégrante à l'état de sentiment confus. La « censure » qui s'exerce sur eux n'est autre que l'appréhension qui les maintient dans leur état de sentiment confus, état larvaire, si l'on peut dire, virtualité peu capable de se réaliser pleinement. Mais cette incapacité même, accompagnée de malaise d'une tendance mentale insatisfaite, obsède parfois gravement l'esprit, et se manifeste par des troubles divers et variés, phobies, impulsions, idées obsédantes, idées délirantes, hallucinations ou pseudo-hallucinations, troubles psychonévrosiques. L'analyse psychologique, permettant le passage de la conscience indistincte à la claire conscience, réduit à sa valeur généralement faible le fait même dont l'obscure anamnèse s'accompagnait de sourdes agitations. Dès lors se détruit le système idéo-affectif que de vicieuses réactions organo-psychiques maintenaient en rapport avec le souvenir morbidement involué, et l'esprit délivré se trouve préparé à la normale rééducation, à la normale sublimation qui doit compléter la psychothérapie.

A cela — dont l'importance est grande — se réduit, croyons-nous, ce qui restera vivant du système de la psychanalyse.

En ce qui concerne les amnésies dites « organiques », les choses sont assez différentes. Puisque le souvenir n'existe pas en lui-même à l'état pur, dans on ne sait quelles sphères inexplorées, il n'est pas besoin d'imaginer qu'un mauvais fonctionnement de l'organisme cérébral inhibe par son influence son apparition dans la conscience. Il est présent, avons-nous dit, dans cette même conscience, mais il se fond dans la masse du sentiment obscur, indistincte mais riche virtualité.

Les amnésies d'origine organique nous montrent précisément que, dans les conditions de notre expérience, certaines déficiences des fonctions organiques liées à l'intégrité du système nerveux central, notamment, empêchent ou gênent notablement ce passage à l'actuel du souvenir involué.

Étant donnés les accords fonctionnels que nous avons maintes fois constatés entre le psychisme et l'organisme, toujours dans la sphère de notre action présente, nous sommes amenés à considérer qu'au point de vue de la mémoire ils sont harmonisés de la façon suivante :

La conscience développe en souvenirs distincts le sentiment confus du passé qu'elle contient, selon les besoins de l'action et de la pensée présente, donc en rapport étroit avec les actuelles dispositions que peut figurer l'organisme. Que certaines de celles-ci défaillent, ou deviennent très difficiles à réaliser, du fait de certaines lésions, ou tout au moins de certaines modifications pathologiques, et le sentiment confus du passé — toujours cependant présent — ne pourra plus facilement, à la volonté du sujet, s'actualiser de certaines manières, généralement accordées à ces dispositions. Tel nous paraît le conditionnement — réel, mais indirect — du trouble de la mémoire par une lésion anatomique par exemple.

Celle-ci rend d'abord difficile ou impossible le dévelop-

pement d'un acte physiologique de caractère automatique ou nécessitant l'influence de la volonté, mais facilité par la répétition, ce qui constitue l'habitude. Et l'impossibilité ou cette difficulté de la réalisation anatomo-physiologique s'oppose à son tour à l'évocation des souvenirs qui lui sont accordés, et restent embrumés dans la masse du sentiment indistinct qui fait le fond de la conscience.

Mais si ces divers ordres de réalités se conditionnent de telle sorte que l'apparition de certaines de leurs modalités est rendue plus ou moins difficile ou facile selon l'absence ou la présence des modalités accordées, leur existence cependant n'est pas déterminée de telle manière par ces interdépendances que la possibilité de leur apparition soit définitivement et absolument abolie par les déficiences correspondantes.

La fonction physiologique, toujours gravement perturbée par la suppression de l'organe adapté, s'exprime encore toujours par des essais de suppléances, tant que la vie anime l'organisme. Mais si la fonction physiologique est relativement indépendante de son organe habituel, la fonction mentale, située dans un plan tout différent, témoigne par mainte étonnante manifestation de son indépendance essentielle de la fonction physiologique à laquelle elle se trouve pratiquement adaptée. C'est ainsi, pour nous maintenir dans le domaine mnémonique qui fait l'objet du présent chapitre, c'est ainsi que nous avons vu d'extraordinaires réapparitions de faits de mémoire apparemment abolis. C'est ainsi, surtout, que l'on peut interpréter l'aspect général des amnésies, qui se présentent bien plutôt comme des dysmnésies, lorsqu'il ne s'agit point d'aprosexies. Le souvenir est toujours là, latent, mais il est diffus et ne peut se préciser à volonté ; souvent il revient lorsqu'il n'est plus cherché ; et lorsque l'on obtient volontairement son retour, c'est par l'adaptation progressive à la situation présente d'un vague sentiment préexistant. Les

malades qu'une lésion organique prive indirectement de la correcte disposition de leur mémoire parviennent quelquefois, par des moyens indirects, à l'évocation qu'ils ne pouvaient tout d'abord obtenir. Le souvenir qu'ils cherchaient n'était pas détruit, mais le trouble porté dans leurs fonctions organiques par la lésion cérébrale gênait, par l'accord pratiquement établi entre ces diverses données, la libre disposition qu'ils avaient auparavant de la fonction mnésique.

CHAPITRE XX

SPONTANÉITÉ ET OBJECTIVITÉ

Parmi les distinctions que la conscience, essentiellement unique, renferme en son sein, nous devons nous occuper maintenant de celle qui possède le plus immédiat rapport avec les constatations que nous avons faites dans la partie psychiâtrique de cette étude. Il s'agit, en effet, de la distinction et de la relative opposition, dans le sein de la conscience, de certains phénomènes qui semblent plus particulièrement subjectifs, tandis que d'autres subissent une objectivation remarquable. Il n'est pas difficile de remarquer que ces deux groupes ont des rapports symétriques et respectifs avec ceux des faits de conscience ressentis comme personnels et ceux éprouvés comme impersonnels, et avec le sentiment de spontanéité volontaire d'une part et de l'autre de nécessité subie.

Or, nous avons vu que, dans les troubles psychopathiques, ces divers ordres de faits de conscience sont particulièrement perturbés. L'explication de certaines inexactes théories peut même tenir dans une interprétation simpliste et erronée de certaines de ces notions. C'est ainsi que nous avons dû critiquer, au point de vue psychiâtrique, la conception qui croit voir dériver l'hallucination d'une fragmentation de l'unité mentale.

Il nous a été facile de démontrer que l'hallucination fait partie intégrante de la conscience, sans laquelle elle ne saurait être conçue. Elle n'est donc nullement détachée de l'unité mentale. Mais cette inexacte notion de détachement est sans doute la traduction du fait que le phénomène hallucinatoire, bien qu'intimement incorporé dans la conscience unique du sujet, est parmi ceux qui donnent à ce sujet un sentiment d'objectivité, perçu par lui, mais comme se rapportant à un objet extérieur à lui-même. Si donc c'est tomber dans une erreur plus grande encore que celle du malade de lui reconnaître, même comme sentiment, une existence séparée, le problème se posera de savoir si quelque chose d'extérieur à la conscience n'influe pas sur elle de façon morbide pour induire en elle ce sentiment d'objectivité qui, dans la perception, est provoqué par la présence d'un objet réel.

De même nous avons dû montrer (toujours en nous plaçant au point de vue psychiâtrique, les mêmes critiques ayant été déjà fort bien présentées au point de vue philosophique), nous avons dû montrer que la psychologie pathologique ne connaissait pas de véritable expérience de dédoublement, de morcellement ou de division réelle de la personne mentale. Mais la très grande vogue de la théorie opposée tenait moins sans doute à son apparente vérification chez quelques hystériques suggestibles ou mythomanes que dans l'existence du sentiment, chez nombre d'aliénés véritables, d'une transformation partielle de la personnalité propre en quelque chose d'impersonnel et d'étranger. Cela ne brise pas, certes, l'unité de la personne, qui réunit tous les états psychologiques, même ceux qui sont affectés d'un caractère d'étrangeté, mais cela perturbe si considérablement, à vrai dire, le sentiment de la personnalité, que nous sommes amenés à chercher si cette impression d'altération profonde ne provient pas d'une atteinte portée par l'influence d'une réalité différente de la pen-

sée qui la subit. Enfin, tout s'éclaire si nous examinons le problème à la lumière de la troisième distinction, celle des faits de conscience qui revêtent un caractère de spontanéité, et des faits que la conscience subit, comme induits en elle par une réalité extérieure. Car ils nous donnent, à vrai dire, la clef des difficultés précédentes.

Comme nous le verrons tout à l'heure, la conscience est une réalité qui s'aperçoit elle-même ; mais, parmi les modalités qui la composent, elle désigne comme lui appartenant tout à fait en propre celles qu'elle peut elle-même modifier. Celles, au contraire, qui s'imposent à elle de façon inéluctable sont considérées comme déterminées par l'existence indépendante de réalités extérieures, et même comme les représentant, et même enfin, en vérité, comme se confondant avec ces réalités extérieures elles-mêmes. Car, dans la naïve donnée de notre esprit, la vision d'un objet, c'est l'objet lui-même, tel sans doute qu'il tombe sous nos sens, et il y a lieu de se demander si certaines écoles subjectivistes ont suffisamment tenu compte de cette ferme croyance, et si sa valeur pragmatique ne doit pas nous incliner à lui rechercher dans le réel une correspondance profonde. Mais certaines écoles objectivistes ont méconnu, par contre, le caractère éminemment conscient de cette même vision avec sentiment d'objectivité. Ce caractère conscient implique pour le phénomène sa participation avec l'unité consciente du sujet. Si bien qu'il paraît à la conscience, et en dehors de toute théorie philosophique, comme un phénomène mixte, qui participe à la fois d'elle-même et de quelque chose d'extérieur.

A vrai dire, il nous est donné comme induit en elle par quelque chose d'extérieur.

Entre cette conscience de l'objet, modification imposée comme d'origine extérieure, et la pleine spontanéité du centre subjectif, se nuancent des séries de faits de conscience qui apparaissent à la conscience, soit comme des effets des êtres extérieurs sur elle-même, soit comme

des effets de ses propres réactions sur les êtres extérieurs. Dans cette zone frontière se trouve un remarquable groupe de données systématisées : c'est notre corps, lieu par excellence de l'interaction des deux systèmes intraconscients que nous désignerons maintenant par leurs noms philosophiques : l'objet (naturel) et le sujet (psychologique).

Notre corps *sert* précisément à la conscience à exercer son activité sur le monde extérieur qu'elle parvient à modifier ainsi de façon indirecte (comme elle s'en aperçoit par les modifications de ses propres modalités qui le représentent). Mais il est aussi l'intermédiaire par lequel elle subit à son tour nombre des nécessités qui lui viennent de ce monde (sensations, douleurs, contraintes). De là d'instinctives et continuelles et délicates discriminations pour attribuer telle ou telle modalité consciente aux différents systèmes établis en partant de ce point de vue : objet, sujet, corps personnel.

Et lorsque certains mouvements, d'habitude volontaires, et sous la dépendance de la spontanéité consciente, apparaissent à la conscience comme imposés de façon plus ou moins inéluctable, elle est souvent portée à considérer ces *impulsions* comme des modifications qui lui sont imposées par des êtres extérieurs, — extérieurs au corps lui-même (et c'est là son erreur pour les faits pathologiques). Mais ceci doit nous mettre sur la voie de l'interprétation réelle de pareils phénomènes et nous faire comprendre que s'ils paraissent à la conscience comme d'origine extérieure, ce n'est pas qu'ils traduisent quelque mystérieuse « subconscience » (ce qui serait tomber dans une erreur analogue à celle du malade) ; mais c'est qu'ils manifestent la prépondérance prise sur le psychisme, dans le système qui leur est commun, par des phénomènes de nature organique.

La conscience, disions-nous, s'étend à tout le donné immédiat. Ce n'est que par des opérations médiates que nous atteignons des réalités extérieures à cette conscience.

Mais si, de la sorte, nous dépassons son champ, connaissant comme indépendants de nous des êtres extérieurs à nous-mêmes, nous le rétrécissons aussi de régulière façon, en ne considérant plus pratiquement comme faisant partie de la conscience les systèmes de sensations que nous en avons théoriquement détachés pour concevoir les objets extérieurs. Il est vrai qu'à la réflexion nous les réintégrons dans notre conscience comme sensations de ces objets. Mais la cause principale de ces phénomènes, ou, si l'on veut nous permettre le mot, leur substance nous apparaît maintenant comme extérieure à notre personne qui se constitue d'autre part avec le centre spontané de notre conscience et les phénomènes, spirituels et corporels, qui lui sont plus ou moins soumis.

Mais primitivement il n'en est pas de même, et la connaissance est d'abord coextensive à l'être. Nombre de psychologues et de philosophes n'ont pas sans doute prêté suffisante attention à cette capitale observation : la connaissance et l'être sont deux notions extraites de la primitive donnée dans laquelle ils se confondent, si bien que l'on ne peut réellement concevoir une connaissance en dehors de tout être, ou bien un être en dehors de toute connaissance.

Et dans la mesure où un être donné se connaît lui-même, où la connaissance révèle l'être même qui connaît, la connaissance est dite conscience.

La connaissance immédiate apparaît donc comme une conscience en ce qu'elle révèle un être qu'elle caractérise. Mais, à ce moment, l'être déterminé ne se connaît pas comme une personnalité distincte d'autres individualités qu'il ignore. Il y a conscience d'être, et c'est tout. Nous expérimentons encore ces états dans la mesure où nous nous évadons, — par le repos ou la contemplation, — de la distincte conscience de notre personne une fois connue. C'est à ces moments ou à ces modes de la pensée que correspondent les sentiments d'impersonnalité que nous éprouvons parfois, comme ceux d'éternité.

Ces sentiments existent même, à l'état assourdi, de façon permanente ; c'est comme une indistincte toile de fond, si l'on peut dire, sur laquelle se distinguent les limites de cette part de notre conscience que nous connaissons nettement comme personnelle.

Le sentiment d'un état de conscience qui déborde notre personnalité nettement constituée (de la manière que nous verrons plus loin) appartient à des modalités psychologiques de valeur et de signification très différentes. Il existe dans des phénomènes normaux et de caractère supérieur, tels que la contemplation religieuse, philosophique, artistique, scientifique, l'exaltation morale, le dévouement, la charité, la création d'une œuvre belle, grande ou bonne. Il revêt alors pour nous le caractère de la révélation d'une réalité de nature analogue, mais qui nous dépasse infiniment. Il existe, d'autre part, dans les moments de détente, tels que le repos, le laisser-aller, le début du sommeil ou l'éveil. Il constitue probablement une des caractéristiques de la conscience au cours du sommeil profond. Dans ces moments, il prend seulement le caractère de la connaissance d'un état diffus où la personnalité se distingue mal, ou bien ne se distingue pas des autres modes d'existence.

Enfin, à l'état pathologique, nous avons souvent observé le développement de phénomènes morbides du même ordre. Si nous n'avons pas réellement rencontré, dans les chapitres qui précèdent, de véritables dissociations, divisions ou morcellements de la personnalité, nous avons par contre noté des états où le sujet n'éprouve plus de cette personnalité de sentiment distinct. Elle lui paraît comme diffuse, mêlée à d'autres existences. C'est dans ce sens, croyons-nous, et dans ce sens seulement, qu'il faut admettre la notion de dépersonnalisation en psychologie pathologique. Nous l'avons trouvée dans de nombreuses maladies mentales, aussi différentes entre elles que la paralysie générale, la confusion et la

psychasthénie. Dans ces états le sujet éprouve qu'il perd le sentiment de ses limites propres et se confond avec l'univers. Il se paraît à lui-même étrange et bizarre, étranger ; il sent diminuer et parfois presque disparaître le sentiment de sa propre spécificité. Ce n'est donc pas de dissociation de la personnalité, mais bien plutôt du sentiment de sa diffusion qu'il faudrait ici parler.

Cependant, on rencontre des sujets chez lesquels ce sentiment d'impersonnalité ne s'étend pas à toutes les modalités habituellement personnalisées de la conscience, mais à quelques-unes seulement d'entre elles. On peut bien dire alors qu'il s'agit d'une sorte de dissociation intrapsychique, certains phénomènes mentaux, qui revêtent habituellement le caractère de la subjectivité, perdant plus ou moins ce caractère, et se détachant ainsi de quelque manière de ceux qui forment le système par lequel le sujet conçoit sa propre personne. Il faut bien faire attention seulement que cette dissociation est intrapsychique et qu'elle ne touche pas l'unité de la conscience, pas plus que la distinction de ses modalités à signification objective de celles qui revêtent le caractère subjectif, distinction que nous étudierons plus loin. Tous ces phénomènes font partie de la conscience unique du sujet ; mais pour les uns s'atténue seulement le sentiment qui d'habitude les rattache étroitement au système psychologique par lequel l'individu conçoit sa propre personne.

Ce système psychologique se cristallise autour de certains états particuliers de la conscience, qui se connaît par eux comme douée de spontanéité.

Nous touchons à ce point à une donnée primitive et complètement irréductible à tout autre phénomène. Cette conscience de la spontanéité, — ou cette spontanéité de la conscience, — merveilleusement décrite par Bergson, dans des parties de son œuvre qui resteront incontestées, quoi que l'on pense, par ailleurs, des

diverses pièces de son système philosophique, ces réalités psychologiques se révèlent avec un caractère spécial et irréductible.

La conscience se connaît elle-même comme capable de modifier son propre contenu en vertu d'une activité propre qui n'est point obligatoirement déterminée par quelque chose d'extérieur, et cela à tel point qu'elle classe ses propres modalités selon qu'elles répondent plus ou moins, et plus ou moins directement, à cette propre activité.

Les modalités conscientes qui possèdent au plus haut point ce caractère de participer à la spontanéité et de se prêter aux modifications qu'à chaque instant elle réalise, ces modalités sont précisément considérées comme ce qui fait le centre psychologique de notre personne, la partie la plus personnelle de notre âme elle-même, le sentiment, l'intelligence, l'imagination, la volonté. Or, ces modalités ont ce caractère propre d'un jaillissement spontané venu des sources les plus profondes de notre être, — en rapport avec le sentiment constant d'éternité, — et s'en détachant pour constituer notre activité personnelle, irréductible à quoi que ce soit d'extérieur.

Il est bien entendu que ces modalités spontanées et personnelles au plus haut point de notre conscience sont en rapport continuel avec d'autres phénomènes psychologiques et indirectement avec des phénomènes extérieurs par l'effet que produisent ceux-ci sur les modifications de la conscience.

Elles subissent, bien évidemment, comme nous apprenons à le voir dans le cours de l'existence, la limitation de toutes ces circonstances qui les conditionnent. Mais, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, rien ne nous oblige à admettre que ce conditionnement soit absolu, et tel qu'il n'y ait rien dans la réalité psychologique qui ne se trouve dans les autres réalités qui l'entourent et la précèdent. Et même ce déterminisme absolu

aboutirait à une absurdité, car il nécessiterait ce postulat qu'il n'existe rien dans chaque être qui ne soit réductible aux autres. Et, comme il en serait de même pour chacun des êtres étudiés, leur ensemble constituerait un pur néant. Il faut, au contraire, qu'il y ait dans chaque existence quelque chose d'irréductible aux autres existences pour que, si étroitement conditionné qu'il soit par des interactions mutuelles, l'univers ne s'abîme pas dans le néant.

Or, en ce qui concerne notre être personnel, si nous y cherchons ce centre irréductible, nous ne pouvons qu'être frappés de l'analogie de cette notion avec cette donnée de l'expérience intime : la conscience de la spontanéité des modalités de la conscience qui sont, si l'on peut dire, le cœur même de notre être psychologique et nous apparaissent comme intelligence, imagination, volonté, sentiment. Certes, nous sentons l'influence sur elles des autres modifications de notre personne et des conditions extérieures, mais nous sentons aussi la valeur propre et l'autonomie de ces intimes réalités.

Nous sentons que nous développons par elles une activité originale, telle que chaque moment n'est pas entièrement déterminé par le moment antérieur ni par les coexistences, mais qu'il exprime, pour une part très importante, le jaillissement dans le temps de ce qui fait notre être même.

Nous étudierons au chapitre suivant comment cette conception s'accorde avec les postulats des sciences physiques. Qu'il nous suffise de constater ici qu'elle est incontestable au point de vue psychologique. Le sentiment, la spontanéité est une donnée immédiate de la conscience.

Nous ne reprendrons pas après Bergson, qui lui a donné une forme excellente, la démonstration ni la description de cette vérité, indépendante d'ailleurs de tout ce que l'on peut trouver de systématique dans son œuvre. Nous nous contenterons de noter ici les intimes rapports

que contracte ce sentiment de spontanéité avec celui que nous prenons de notre personne elle-même. Véritablement, la spontanéité de notre conscience nous apparaît comme la part la plus personnelle de notre propre personnalité.

Certaines de nos observations de psychologie pathologique vont entrer en concordance avec ces notions de la psychologie normale, et leur porteront de la sorte une originale vérification, en même temps qu'elles en retireront une explication très satisfaisante qui, sans elle, leur ferait défaut.

Nous avons souvent rencontré, dans nos études psychiâtriques, le sentiment d'influence ou d'emprise sur la pensée. Chez le psychasthénique, il reste un simple sentiment. Le sujet se plaint de sentir diminuée sa spontanéité mentale, il sent comme un obstacle à la formation des idées qu'il voudrait développer ; et, d'autre part, il éprouve qu'il est entraîné à penser celles qu'il ne voudrait pas. Ainsi se présentent les obsessions et les inhibitions intellectuelles. Le sujet se trouve peu capable de développer une volonté, et cependant il est comme emporté par les impulsions et les phobies. Il n'est plus maître non plus d'agir sur ses sentiments, et se déclare accablé sous ceux que la maladie suscite dans sa conscience. Et que trouvons-nous en réponse à de tels phénomènes, en accompagnement pour ainsi dire obligé, en conséquence, à vrai dire, des troubles ressentis de la spontanéité mentale ? Précisément le sentiment d'une atteinte portée à la personnalité même. Les sujets n'accusent pas que cette personnalité soit fragmentée, comme le voudraient les théories associationnistes ; mais ils la déclarent profondément transformée, selon des modes étranges et inexprimables, et ils disent, — sans le croire, mais seulement pour traduire leur sentiment, — ils disent qu'ils ne sont plus eux-mêmes, qu'ils sont comme mécanisés, comme dirigés, comme dominés ou comme pénétrés par quelque chose d'extérieur, expri-

mant ainsi de façon éloquente l'étroite liaison qui existe entre la spontanéité et la personnalité. Car, dès qu'est limitée, troublée ou déviée la spontanéité personnelle, le sentiment de la personne, connue comme telle, subit aussitôt un trouble profond.

Mais certains malades éprouvent bien plus fortement encore le sentiment simultané d'une atteinte à leur spontanéité propre. Ce sont les sujets atteints de délire d'influence.

Ceux-ci, nous l'avons vu, emploient en leur donnant une signification littérale des expressions analogues à celles dont se servaient les psychasthéniques pour traduire de façon imagée les troubles de leur conscience. Les malades atteints de délire d'influence disent et croient que leur pensée est véritablement soumise à l'emprise d'une force étrangère, aux interventions magiques de mystérieux personnages. Tantôt les spirites sont accusés, tantôt c'est l'hypnose ou la communication de pensée ; les inspirations mystiques et les interventions diaboliques peuvent être invoquées aussi bien que les ondes électriques, ou les manœuvres policières ; toujours est exprimé, sous ces formes diverses, le sentiment d'une intervention étrangère dans la détermination des phénomènes mentaux :

« On m'empêche de penser... On me force à penser... On capte ma pensée... Lorsqu'il sent une fleur, j'en éprouve le charme... Je pense des mots qui ne viennent pas de moi..., etc. »

Notez bien que le phénomène subi est toujours donné comme faisant partie de la conscience du sujet. C'est seulement sa cause, ou, ce qui revient au même, son origine qui paraît extérieure. Si bien que le malade dit tantôt qu'on l'oblige à penser de telle manière, et tantôt que telle pensée, qui est la pensée d'un autre, lui est imposée de l'extérieur. Elle fait partie de sa conscience, mais avec un caractère particulier qui lui fait attribuer une origine extrinsèque. Or, toutes ces convictions déli-

rantes ne sont que la traduction d'un fait psychologique parfois vérifiable par l'expérience objective. Ce fait psychologique consiste en ceci que la spontanéité consciente du sujet est soumise, en ce qui concerne ses pensées, ses volontés, ses sentiments intimes, à d'anormales limitations, de telle sorte que le malade est empêché de penser, de sentir, de vouloir comme il le voudrait, et que, par contre, il est entraîné à penser, à vouloir, à sentir comme il ne le voudrait pas. Bien entendu nous ne l'avons pas suivi dans ses explications délirantes, par lesquelles il cherche, non seulement hors de sa pensée, mais même hors de son organisme, les origines des influences qui dévient, troublent, commandent ou inhibent son activité mentale. C'est dans l'organisme malade, primitivement ou secondairement à des perturbations psychologiques, que nous chercherons, en médecins, le point de départ de ces influences morbides, qui, bien réellement, limitent la spontanéité mentale, et, du même coup, donnent au sujet le sentiment d'une atteinte portée à sa personnalité.

Voici maintenant toute une série de phénomènes où le sentiment d'une limitation morbide de la spontanéité personnelle n'apparaît plus seulement comme une contrainte exercée sur le psychisme ; mais il se spatialise, si l'on peut dire, en affectant des rapports déterminés avec la conscience prise par le malade de telle ou telle partie de son organisme. Nous voulons parler de l'habituelle formule des délires de possession et des délires de transformation.

Ce sont ces malades qui se déclarent soumis à l'emprise d'êtres extérieurs qui se manifeste sur leur corps et, plus spécialement, sur le système moteur. Des sorciers ou des démons, ou des malfaiteurs armés d'appareils scientifiques les tiennent, pensent-ils, à leur discrétion. Ils leur font remuer bras et jambes, les font crier, parler, chanter, frapper sans qu'ils le veuillent, ou bien encore ils les empêchent de se mouvoir à volonté.

Et nous avons vu que souvent, en effet, ces malades subissent des impulsions ou des inhibitions irrésistibles, commettant des actes qu'ils ne veulent pas commettre, ou s'arrêtant au cours des actions qu'ils désirent accomplir. Si nous ne pouvons, comme les sujets, attribuer à des êtres extérieurs les perturbations subies, nous avons été amenés à admettre que ces individus ne peuvent plus, en effet, à certains moments, commander normalement à telle ou telle partie de leur appareil moteur. L'automatisme physiologique de la motricité ne reçoit plus, comme il le devrait, l'influence de la spontanéité mentale. Bien plus, il exerce lui-même, sur la conscience du sujet, une influence morbide. Et, dans ces cas encore, le malade traduit cette limitation par l'idée d'une intervention extérieure, localisée sur le point où l'automatisme physiologique est vainqueur dans sa lutte d'influences avec la spontanéité mentale.

Sur le même plan, à peu près, nous devrons placer les troubles exprimés par les délires de transformation. Le malade se déclare mort, immortel, desséché, momifié, etc... Ces délires se présentent comme l'expression d'une perte de la spontanéité vivante, mais dans ses relations avec la sensibilité viscérale de l'organisme. Le malade sent ses organes transformés en quelque chose d'inerte, qui, loin de subir la délicate et mobile influence des variations du sentiment, leur communique la lourde emprise d'une matière figée. Véritablement, le malade se sent transformé en statue.

Plus complexes sont les troubles de ce genre qui touchent à la sphère du langage. Parfois, comme Quercy l'a montré, il s'agit simplement d'un entraînement ou d'une inhibition du langage intérieur, et le fait, alors, doit être rapproché des délires d'influence par sentiment d'emprise sur la pensée. Mais notons dès maintenant un fait curieux. Dans beaucoup de ces cas le malade n'explique plus le sentiment d'automatisation ressenti par l'emprise sur sa parole intérieure de quelque influence

psychique émanée d'un être extérieur. Il dit qu'il entend ce qu'en réalité il pense malgré lui, même s'il vient de prononcer lui-même la phrase qu'il prétend avoir frappé ses oreilles. Il semble bien, dès maintenant, que la notion de contrainte par une personnalité étrangère puisse être remplacée par celle de la perception d'une donnée extérieure pour exprimer ce même fait d'une atteinte portée à la libre spontanéité de l'activité mentale. Nous allons revenir sur ce point.

Il est inutile d'insister sur les troubles verbaux psycho-moteurs, qui ne sont pas foncièrement différents des autres troubles psycho-moteurs, et peuvent, comme eux, provoquer des idées de possession. Cependant, par leur spécialisation pour le langage, ils sont plus intellectualisés, et peuvent facilement être confondus, par le sujet lui-même, avec l'automatisation de la parole intérieure ou avec les troubles psycho-sensoriels correspondants. Ils pourront donc assez facilement déterminer soit le sentiment d'influence sur la pensée, soit la notion de paroles dites par un étranger et perçues par le sujet.

Venons maintenant aux hallucinations verbales proprement dites, à caractère nettement psycho-sensoriel. Bien que la formule du délire soit très variable, et dépende de nombreuses conditions affectives, intellectuelles, sociales, étrangères à la qualité même de l'hallucination, l'on peut dire que l'hallucination psycho-sensorielle verbale tend à susciter des idées de persécution plutôt que des idées d'influence ou de possession. Ici, en effet, bien que l'halluciné ressente la contrainte exercée sur sa pensée verbale, il éprouve moins directement le besoin de la rattacher à l'emprise d'une pensée étrangère.

C'est que cette limitation de sa spontanéité se localise, si l'on peut dire, dans la sphère spéciale de la sensibilité auditive ; et que, dans cette sphère, le sujet connaît déjà une contrainte qui lui est normalement imposée : celle de la perception des bruits extérieurs, et notamment

des mots prononcés. Il expliquera donc tout naturellement l'entraînement subi dans cet ordre en disant qu'il entend des mots, que des paroles, venues de l'extérieur, frappent ses oreilles.

La passivité mentale par emprise morbide organo-psychique s'accompagne ici d'objectivation avec sentiment d'extériorisation hors de l'organisme, tout au moins dans la provenance des sons entendus. Le délirant halluciné de l'ouïe déclare qu'il perçoit des paroles venues de l'extérieur. Le sentiment d'objectivité et d'extériorité de la source sonore est souvent capable de remplacer la notion d'une influence et d'une domination.

Quant aux idées de persécution, elles résultent assez facilement du cercle vicieux qui s'institue entre les réactions mentales du malade aux paroles hallucinantes, et l'influence qu'elles exercent sur son propre langage intérieur. Celui-ci, réfléchi par l'hallucination, traduit souvent l'irritation, bien facilement compréhensible, qu'éprouve le sujet en telles circonstances.

Cependant, il est très fréquent, dans les hallucinations de cet ordre, que le sujet ne se contente pas d'expliquer le caractère inéluctable de l'état psychologique subi par le simple fait de la perception qu'il croit normalement éprouver.

Les sujets atteints d'hallucinations auditives disent souvent qu'on leur fait entendre des voix envoyées de longue distance, qu'on leur impose l'audition de voix par des moyens scientifiques et magiques. Si bien que le sentiment d'aliénation du fait de conscience est ici doublement interprété : d'une part, en effet, il est imputé aux caractères mêmes de la perception auditive, d'autre part, à l'intervention de personnalités étrangères, qui, par des moyens divers, imposent au sujet ces perceptions erronnées. Sans doute, le fait est en partie explicable parce que les malades, ne voyant pas auprès

d'eux les personnes qui pourraient proférer les paroles entendues, ou les objets qui pourraient occasionner les sons perçus, ont souvent conservé un suffisant besoin de logique pour être obligés de rapporter à des procédés plus mystérieux les phénomènes ressentis. Cependant cette explication est souvent insuffisante, et elle ne peut rendre compte du caractère de contrainte ou de persécution que, dans la plupart des cas, le sujet attribue à l'action des auteurs présumés du trouble qu'il éprouve.

Il faut donc bien penser que cette idée d'un envoi volontaire, ou d'une imposition des « voix » est, conjointement avec la notion de leur perception extérieure, l'expression du sentiment d'aliénation qui résulte, pour le malade, de l'emprise organo-psychique subie au cours des hallucinations auditives verbales. Il arrive, d'ailleurs, que ces hallucinations ne soient pas localisées à l'extérieur du corps, mais dans l'organisme lui-même, auquel cas l'halluciné se trouve dans une situation analogue à celle des malades atteints d'hallucinations psychomotrices, et y réagit par des idées analogues.

Mais, dans aucune autre circonstance, le sentiment d'objectivité et de localisation dans l'espace extérieur à l'organisme n'est tel que le présentent les hallucinations visuelles proprement dites, sous leurs formes habituelles.

Aussi bien ici, la notion d'influence et de persécution, de développement factice du phénomène par des moyens qui l'imposent, cède-t-elle presque toujours la place à celle de la perception directe d'un objet, en réalité inexistant, mais considéré comme réel.

Telle est la tendance naturelle de l'esprit en présence de l'hallucination visuelle. Aussi bien, dans les psychoses de courte durée, ou au début des plus longues, le sujet croit le plus souvent à la présence véritable de l'objet représenté par son hallucination, et tel que son hallu-

cination le représente. C'est ainsi que dans son délire de rêve l'alcoolique croit à la réelle existence, dans le lieu où il les voit représentés, des animaux, des personnages, des paysages ou des incendies que retrace devant lui son imagination objectivante.

Dans les psychoses hallucinatoires de plus longue durée, et lorsque, par ailleurs, le sens critique et la lucidité s'exercent encore suffisamment, nous avons vu que le malade en arrive parfois à ne plus considérer ses hallucinations visuelles comme la simple perception de la réalité. Il en vient alors à supposer que ces images lui sont imposées par les manœuvres d'êtres éloignés : ce sont des « cinémas », des « lanternes magiques » ou des « visions envoyées ». Dans ces cas, le caractère d'obligation du phénomène hallucinatoire est expliqué de nouveau par l'intervention plus ou moins directe de volontés, extérieures, agissant par des moyens variés.

Mais, très souvent, l'on croit à une « apparition » véritable. Et aussi, très souvent, à la simple existence de l'objet représenté.

C'est en effet par l'hallucination visuelle proprement dite que se réalise au maximum l'objectivation, avec localisation dans la représentation de l'espace extérieur au corps même du sujet, de la modification d'origine morbide imposée à la conscience. Le trouble, nous l'avons vu, entraîne ici l'action déréglée de l'imagination objectivante qui, en temps normal, collabore à la perception d'un objet réel qui s'offre à la vision. Il en résulte l'image d'un objet qui paraît vraiment réel, occupant une certaine région de l'espace.

Et le sujet ne s'étonne pas que les modifications qu'il considère comme provoquées par cet objet s'imposent à sa conscience, car dans la perception normale elle-même, il est accoutumé à subir ce sentiment de passivité. Passivité relative, car comme nous l'avons dit, le sujet collabore à la perception par l'activité de son imagination

objectivante. Celle-ci complète, à chaque instant, la construction qui s'effectue par les données sensorielles, et supplée aux insuffisances des sensations. Mais ce travail, instinctif et ignoré, est le résultat d'un obligatoire entraînement.

Et les parts imaginatives de la perception, — véritables hallucinations normales, — ne sont pas distinguées de la sensation, et présentent le même caractère d'apparente nécessité. Il existe, certainement, dans ce domaine, une prédominance de la passivité mentale comme dans celui de la volonté, c'est l'activité qui prédomine. Et c'est pourquoi, pensons-nous, Descartes considérait la perception comme une passion de l'âme.

Après cette vue d'ensemble, nous nous croyons autorisés à affirmer qu'il existe un lien étroit entre la notion de spontanéité et celle de sujet psychologique, comme entre la notion de nécessité et celle d'objets extérieurs. Chaque fois, en effet, que nous avons vu fléchir le sentiment de la spontanéité mentale pour quelque cause morbide, chaque fois nous avons vu le malade imputer l'origine de ce fléchissement à quelque réalité différente de lui-même. Parfois, il attribuait la détermination de la pensée imposée à l'influence de quelque personne étrangère, parfois cette pensée, bien que faisant partie intégrante de sa conscience, parce que non modifiable aussi facilement que d'autres, revêtait par elle-même un caractère étranger. Parfois, les mouvements de ses membres ne subissaient plus, pour l'arrêt, la direction ou la mise en train, l'influence de sa volonté comme il était normal qu'ils la subissent. Aussitôt le sentiment de l'impulsion, de l'inhibition ou de la déviation motrice faisait supposer une domination étrangère, que l'intrus dominateur habitât le corps même du sujet ou d'autres régions de l'espace. Paroles dites ou entendues, pensées ou prononcées par lui ou par un autre, les modifications de type verbal, morbidement imposées à la conscience, l'amènent

toujours à supposer l'intervention, plus ou moins médiate, d'autrui. Enfin, le sentiment de nécessité qui accompagne les hallucinations visuelles paraît suffisamment expliqué au délirant par l'existence, d'ailleurs fictive, de l'objet qu'il croit faussement percevoir.

Nous arrivons à une conclusion qui ne semble pas indifférente au point de vue de la psychologie générale : les renseignements tirés de l'observation psychopathologique s'accordent avec les données de l'introspection pour nous montrer dans la spontanéité mentale une essentielle qualité de l'individu psychique. Il n'est pas, en effet, indifférent de constater qu'elle est la notion dominante qui se dégage de l'étude des psychopathies : l'école associationniste, suivie plus ou moins consciemment par de nombreux médecins dont l'éducation philosophique avait été faite conformément à ses principes, voulut y faire prévaloir les prétendus faits de dissociation, parce qu'apparemment elle en sortait confirmée. Mais nous croyons qu'il résulte de tout l'ensemble de cette étude et de toute observation impartiale et avertie que le fait dominant de la pathologie mentale n'est pas cette désagrégation d'une synthèse supposée en éléments que jamais, dans aucune psychose authentique, l'on n'a pu réellement isoler. Par contre, éclate, de toute évidence, le caractère fondamental de toute psychopathie comme une limitation de la spontanéité mentale plus ou moins soumise à quelque cause extérieure. Cette notion, que le psychologue découvre dans toutes les défaillances de l'aliéné, maniaques et mélancoliques, délirantes et démentielles, l'aliéné lui-même la proclame dans la plupart de ses divers délires qui ne sont que la paraphrase du sentiment qu'il éprouve d'une anormale nécessité opposée à son activité propre ; et, nous venons de le voir, toute atteinte au sentiment de la spontanéité provoque instinctivement l'idée d'une augmentation de l'objet ou de la

puissance, augmentation limitative du sujet et de ses pouvoirs.

C'est donc que la spontanéité — comme du reste nous l'apprend l'expérience intime — est quelque chose d'essentiel à la réalité mentale.

Cette réalité psychologique nous est apparue comme conscience, elle nous est donnée comme unité. Nous pouvons ajouter maintenant à ces qualités qu'elle est essentiellement spontanée. Cause de modifications, elle se connaît comme telle, et se considère comme d'autant diminuée que les modifications de sa conscience ne sortent pas de ce qu'elle connaît pour son fonds propre. Et aussitôt, — première démarche de ce qui deviendra l'intelligence proprement dite, — elle objective la notion d'un être extérieur, cause plus ou moins médiate de la modification imposée. Aussi, dans le monde imaginaire qu'elle construit pour comprendre l'expérience et qui finit, en effet, par recouper le monde réel au point qu'il fait prévoir, chez le normal, des expériences nouvelles, elle suppose des êtres à son image, dont ces modifications manifestent l'activité, limitatrice de la sienne propre. Tellement la notion d'activité propre est naturellement pour elle impliquée dans celle même d'existence.

L'on a tenté d'expliquer le sentiment de volonté libre, en tant, par exemple, qu'il est impliqué dans la conscience de certains mouvements, par une illusion qui serait due à la qualité même de ces mouvements. Dans certains de ces systèmes psycho-physiologiques, en effet, il existe une manifeste disproportion entre la force des tendances, qui paraît minime, et le résultat obtenu, qui paraît relativement considérable, comme par exemple lorsque je marche par fantaisie. On explique cela par la longue éducation d'automatismes qui seraient mis à la disposition de l'activité psychique, et dont la brusque libération, à propos de représentations données, et en rapport avec des tendances relativement faibles, engendrerait ce sentiment.

Mais ce sentiment de volonté libre est loin de se manifester uniquement à propos d'actes faciles à exécuter. Il existe au maximum, au contraire, lorsque nous refusons de céder à des tendances extrêmement fortes, comme celles de la terreur, ou celles de l'impulsion sexuelle, et nous maintenons en place. Ou bien encore lorsque nous continuons avec persévérance, parfois avec grand effort, un travail obstiné, parfois rebutant, que la paresse ou diverses sollicitations nous porteraient à abandonner. Il est absent, par contre, dans les fantaisies légères où nous nous laissons entraîner à l'automatisme dans le jeu, la paresse et la nonchalance.

Ce qui fait que dans l'impulsion, ou dans l'état passionnel, nous éprouvons la défaillance de cette volonté libre, ce n'est pas la faiblesse ou la vivacité, la violence ou la lenteur des mouvements provoqués et des tendances qui les suscitent. L'on éprouve, en effet, le sentiment de liberté dans des états forts et dans des états faibles, et aussi le sentiment de nécessité. Dans la passion, dans l'impulsion, le sujet sent qu'il obéit à quelque chose qui n'est pas foncièrement lui-même. Et c'est aussi, nous l'avons vu, ce qu'il éprouve dans de nombreux états d'aliénation mentale. Le sentiment de ce qui est librement voulu se produit lorsque les tendances ont été acceptées ou refusées, avec succès, et si rapidement que ce soit, par ce qui fait le fonds de notre personnalité, et que nous considérons comme la réalité individuelle profonde, réalité dont nous avons déjà montré les caractères de conscience et d'unité comme se dégageant de l'expérience, irréductibles à toute synthèse et à toute objectivité.

C'est l'existence, en effet, de cette réalité psychique unique et consciente, — de cette monade psychologique, — qui seule est nécessaire et suffisante pour comprendre le sentiment de volonté libre.

La difficulté que soulèvent certains physiologues déterministes en ce qui concerne la possibilité de son

action propre tient à ce qu'ils pensent tout devoir réduire à des mécanismes physiques. Nous verrons, dans un prochain chapitre, comment la physique moderne répond à leur objection dont, depuis très longtemps, la philosophie a démontré le caractère irrationnel (car le physique pur est incompréhensible, comme l'être sans la connaissance).

Disons simplement ici que la physique tend à n'exprimer que des rapports numériques entre les interactions de centres énergétiques qu'en eux-mêmes elle ne saurait analyser. Elle laisse donc, à la limite, un élément de contingence dans chacun de ces centres élémentaires. La monade psychologique n'a pas besoin d'autres conditions pour insérer son action propre dans le jeu des interactions, dont elle traduit notamment l'existence par les sentiments alternés de nécessité ou de liberté qui qualifient chaque moment de la conscience.

Le sentiment de spontanéité n'est donc pas une illusion ; il est nécessaire qu'il soit s'il existe une conscience individuelle, car il correspond alors à l'activité propre de l'individu, dans le sens plus profond et le plus exact du terme. Dans le cas, au contraire, où l'individu psychique subit de façon prédominante l'emprise d'une activité d'origine étrangère (fût-elle développée dans son propre organisme) apparaît le sentiment de contrainte, lié à la notion d'objet, comme celui de liberté l'est à celle de sujet conscient.

CHAPITRE XXI

LA MONADE PSYCHIQUE ET LES FONCTIONS MENTALES

I. — Unité. Conscience.

C'est une curieuse chose que de voir nombre de chercheurs s'obstiner à ne pas vouloir reconnaître la réalité mentale dans la place où elle nous est donnée, et la chercher dans des régions où elle ne saurait être rencontrée. Les uns, dédaigneux de l'unité de conscience, qui apparaît dans l'individu psychique, s'efforcent à découvrir les imaginaires fragments dont elle serait constituée. Les autres, négligents de cette même réalité, prospectent dans la société la mère de toute psychologie.

Cette seconde erreur, plus moderne, obtint la plus récente vogue. Il est facile, cependant, de voir qu'elle ne peut correspondre à rien de vraiment dernier.

Ou bien la société n'exprime que les interréactions des individus psychologiques, et alors, malgré toute son énorme importance pratique, elle n'est que leur composé, et par eux-mêmes ils forment tout l'essentiel de ce qu'elle représente ; ou bien elle exprime une réalité psychique supérieure qui se communique aux individus et peut exister indépendamment d'eux.

Rendons alors son vrai nom à cet Être transcendant

et reconnaissons en Dieu le fondateur et l'inspirateur premier de tout groupement social.

D'où vient donc, en psychologie, l'erreur sociologique ? D'une réaction, sans doute, contre la méconnaissance de très importantes données par les ancêtres immédiats de ceux qui la préconisent.

Il n'est pas beaucoup d'actes psychologiques véritablement différenciés qui ne soient profondément pénétrés de l'empreinte du fait social. La réaction sociologique a été nécessitée par la fausse conception de l' « homme de la nature » qui fleurissait à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, l'homme « naturel » ayant alors été considéré comme naturellement seul, bon et heureux.

Les sociologues nous rappellent que toute industrie, toute morale, tout art, toute religion, tout langage, toute pensée distincte ne peuvent vraiment atteindre, chez les hommes, un important développement sans revêtir un certain caractère social qui exprime la nécessité pratique de leur interaction, et aussi, croyons-nous, de leur inspiration par une réalité transcendante. Mais la société, même inspirée, ne peut être par elle-même autre chose qu'un composé, et, tout en les pénétrant intimement de ses caractères, elle laisse leur évidente réalité aux consciences individuelles qui la constituent.

Mais certains auteurs, après Auguste Comte, déclarent qu'il n'existe, abstraction faite du social, que du pur physiologique.

Cependant ils ne peuvent supprimer la conscience individuelle.

Ou bien ils ne veulent mettre dans la société rien qu'ils n'aient accordé déjà à l'organisme ; et de la pure superposition de mécanismes matériels ne saurait résulter le sentiment d'une qualité.

Ou bien ils accordent à la société cette réalité de la conscience. Cela revient à la reconnaissance de l'Être

transcendant. Or, une sage théologie fait sans doute dépendre d'un tel Être l'existence des consciences individuelles ; mais elle ne va pas jusqu'à les supprimer, ce qui serait contraire à l'expérience.

De l'autre erreur, symétrique et de signe contraire, qui voudrait réduire ce psychisme individuel à la synthèse des éléments supposés capables d'une vie libre, une grande partie des pages qui précèdent ont tenté de porter la réfutation expérimentale. Ou nous nous sommes bien trompés, ou nous pensons avoir démontré que rien n'autorise, dans l'expérience psychiâtrique, une supposition d'une telle étrangeté. Or, sur quoi repose-t-elle ? Même pas sur une illusion, mais sur une grossière analogie. L'étude des sciences biologiques nous ayant montré le corps humain comme un composé d'éléments organisés, en micelles, en cellules, en tissus et en organes, on a voulu trouver une division analogue dans le psychisme que lui assimilait un superficiel parallélisme. Mais, précisément, voici que l'expérience proteste à son tour contre une telle affirmation, dont le raisonnement philosophique avait depuis longtemps démontré les impossibilités logiques. La réalité psychologique répugne à la fragmentation, à tel point que dans toute manifestation psychique l'on trouve, toujours, le psychisme tout entier. Nous reviendrons bientôt sur cette essentielle donnée.

Nous n'avons reconnu nulle part une fragmentation réelle de l'unité de conscience en systèmes véritablement et complètement isolés.

Les prétendues personnalités secondes des hystériques, apparemment développées chez des sujets pithiatiques et suggestibles, lors même que ceux-ci ne sont point suspects de simulation plus ou moins consciente, ne sauraient avoir aucune valeur probante, puisque dans des troubles mentaux bien plus graves, où devrait apparaître une bien plus nette dissociation, rien d'analogue ne se produit.

Les sentiments de dépersonnalisation étudiés chez les déments nous ont montré, en effet, des états psychologiques qui, du fait de leur étrangeté, ne sont point rapportés au système subjectif, par lequel l'individu se représente sa personne, mais attribués au système objectif, par lequel il imagine le monde extérieur. Mais ce deuxième système, qui est celui de la représentation, appartient aussi bien que le précédent à l'unité mentale du sujet, et les faits de conscience qui servent à le construire n'en sont pas moins partie de l'unité de la conscience, en dehors de laquelle on ne saurait trouver rien de psychologique.

Les habitants imaginaires du corps ou de l'esprit de certains délirants, qui se considèrent comme possédés, n'ont pas une plus réelle indépendance psychologique. Nous avons vu qu'ils n'ont pas d'existence en dehors de l'unique conscience du sujet par laquelle seule ils sont capables de se révéler, car en elle seule ils existent. Mais ils sont induits en elle par certains processus organiques morbides en interréactions constantes avec certains processus mentaux.

De ce fait, ceux-ci revêtent un caractère de passivité qui donne au sujet la conviction de leur origine étrangère.

Le sentiment de possession, qui se rencontre dans maints délires, est justiciable de la même interprétation. Là, non plus, nous n'avons rencontré aucun système psychologique indépendant de l'unité mentale du sujet, mais simplement des phénomènes induits en lui par la réaction déréglée de mouvements organiques.

Les interlocuteurs fantastiques des persécutés hallucinés n'ont pas plus d'existence distincte. Ils se réduisent à la systématisation intra-psychique d'états psychologiques perçus par le sujet, mais doués d'un caractère de passivité, conséquence du déséquilibre organo-psychique, caractère de passivité qui porte le sujet à supposer à leur origine une conscience autre que la sienne. Mais cette source psychologique distincte

est purement imaginaire et ne saurait apparaître à l'expérience.

Nous avons vu que l'hallucination typique, l'hallucination visuelle vraie, par exemple, n'est pas le résultat d'une dissociation de l'unité mentale, mais bien le produit de l'objectivation de certains faits de conscience, par suite de l'exercice involontaire et démesuré de l'imagination objectivante dont le jeu fait, du reste, partie intégrante de la perception normale. D'excessives réactions du système organo-neuro-sensoriel sont sans doute en relation fonctionnelle avec ces troubles.

L'hallucination auditive, et notamment l'hallucination auditive verbale, est passible d'une explication de tous points analogues.

Elle ne manifeste pas plus le fruit d'une dissociation que ne saurait le montrer l'écho verbal de la pensée ; mais elle est vraiment, elle aussi, écho verbal d'une pensée, seulement trop rapproché d'elle pour pouvoir en être distingué. Cet écho provient, très certainement encore, des réactions organo-sensorielles. Mais il se produit dans la conscience unique du sujet et n'existe pas en dehors d'elle.

Les impulsions et les sentiments d'impulsion connus sous le nom d'hallucinations psychomotrices, et aussi les inhibitions et sentiments d'inhibition proviennent, de toute évidence, de la prédominance morbide prise sur la spontanéité mentale par les automatismes de la motricité corporelle qui normalement sont à son service, de telle sorte que le sujet a conscience d'être entraîné ou bien empêché au lieu de pouvoir, comme il est normal, arrêter lui-même ou déclancher son action. Mais jamais l'impulsion ou l'hallucination psychomotrice ne nous met en présence d'une autre unité consciente que celle du sujet lui-même, dont l'influence méconnue — par suite de l'oubli, notamment — sur les automatismes organiques, est plus que suffisante pour expliquer les aspects psychologiques.

Enfin les sentiments d'influence et d'emprise sur la pensée connus sous le nom d'hallucinations psychiques ou de pseudo-hallucinations, ou bien encore de mentisme, toujours accusés par le sujet lui-même, sont nettement inclus dans son unité consciente. S'ils sont rapportés à quelque influence extérieure, c'est à titre d'explication de leurs caractères de nécessité, qui s'oppose à la spontanéité normale, et aussi parfois de soudaineté, de brusquerie dans l'apparition, d'étrangeté.

Toutes ces déterminations spéciales sont explicables par le fait qu'ils sont des modifications induites dans l'unité psychique par le fonctionnement déréglé d'automatismes corporels accompagnant le normal exercice des fonctions mentales. L'unité psychique, capable de subir des influences étrangères, n'en reste pas moins unité. Et nous voyons le maintien de cette unité dans le cours des troubles mentaux, de ruptures morbides de l'équilibre organo-psychique capables de la soumettre aux pires épreuves. Mais si ces troubles, si ces sollicitations divergentes sont susceptibles d'induire en elle des phénomènes de morbide distraction, jamais ne parviennent-ils à en assurer la dissociation véritable, à en détacher aucun fragment vivant d'une vie psychologique isolée.

Nous pouvons aller plus loin et dire que l'expérimentation, poussée systématiquement, n'a jamais non plus rien réussi d'analogue.

Cette expérimentation s'est trouvée développée, à leur insu du reste, le plus souvent, par maints psychologues et médecins convaincus *a priori* de la réalité de la dissociation mentale. Dans leur effort pour trouver les prétendus éléments psychologiques isolés, ils n'ont rien négligé de tous les procédés qui pouvaient les amener à les découvrir.

La fatigue de l'attention, le développement des émotions, les manœuvres de suggestion à l'état de veille, et celles aussi de l'hypnose n'ont jamais pu

montrer un authentique « fragment » psychologique séparé de l'unité consciente. Car les apparences de cet ordre que l'on est arrivé à déterminer chez des sujets pithiatiques n'ont que la valeur de simulacres, de pseudo-personnalités secondes, derrière lesquels se dissimule toujours, souvent, du reste, de bonne foi, la réelle personne du sujet dont l'unique conscience se plie, avec une morbide plasticité, aux extraordinaires oscillations avec amnésies électives, que l'on exige de sa suggestibilité profonde.

Et non seulement l'unité mentale individuelle n'a jamais pu réellement subir de division, mais tout dans ses caractéristiques accessibles à l'expérience psychiâtrique nous a montré qu'elle en est incapable.

L'une des études les plus intéressantes à ce point de vue est celle du retentissement mental des lésions cérébrales (1).

Sans doute la plupart des lésions cérébrales, lorsqu'elles sont de quelque étendue, provoquent des troubles mentaux. C'est une conséquence de l'association fonctionnelle de l'activité de l'esprit avec celle de certains processus corporels, et, plus spécialement, des automatismes nerveux supérieurs.

Mais nous avons trouvé une très grande différence entre les symptômes neurologiques permettant la localisation des lésions cérébrales, et les syndromes psychiques en rapport avec ces mêmes lésions.

Tandis, en effet, que les réactions d'ordre neurologiques sont d'une précision telle que l'on a pu, par exemple, dresser une carte de la blessure du lobe occipital d'après les contours du scotome produit dans le champ visuel, le trouble psychique réactionnel à la lésion de telle ou telle région cérébrale est toujours global, et ne manifeste une certaine couleur locale, si l'on peut dire, que par la prédominance de certains caractères, en

(1) Voir chapitre II.

rapport surtout, du reste, avec la fonction neurologique (fonction d'expression ou fonction d'impression) de la région lésée.

D'abord, tous les blessés et infirmes du cerveau, dans quelque partie que la substance cérébrale soit lésée, développent le syndrome psychique atopique, qui manifeste simplement la gêne apportée à l'exercice de la pensée par le trouble des fonctions nerveuses liées à son normal exercice.

Puis, selon l'endroit lésé, prédominent les troubles du jugement, si la zone utile au langage est atteinte ; ceux de la volonté, si les lésions ont compromis l'orientation motrice ; ceux de l'imagination, si la sphère sensorielle, et plus spécialement les régions voisines des centres supérieurs de la vision, sont touchées ; enfin ceux de l'affectivité, si les centres profonds utiles à la mimique, à l'expression, à l'attitude, en rapport aussi avec les réactions splanchniques, ont été intéressés par la perte de substance.

Mais, dans tous les cas, le psychisme tout entier réagit comme une seule, comme une indissoluble unité. Il n'est pas de trouble du jugement qui n'intéresse la volonté, ni de l'imagination qui ne touche l'affectivité, ni de l'affectivité qui ne perturbe l'intelligence. Et la raison de cela, nous la trouvons facilement en nous-mêmes, car nous sentons bien que tout fait de conscience est à la fois, et de façon indissoluble, une volition, une affection, une intuition.

Ces diverses qualités de la donnée psychologique ne sont pas des organes que l'on puisse disséquer, elles sont plutôt des aspects, des modes, des orientations d'une seule et même réalité.

Or, cette affirmation de la conscience intime trouve sa correspondance dans l'expérience clinique, qui nous présente les diverses fonctions mentales comme les simples spécialisations d'une seule et même inconnue, selon les rapports qu'elle affecte avec les divers

modes d'expression et d'impression que lui prête son association pratique avec les diverses fonctions organiques.

L'expérience médico-psychologique nous engage, de la sorte, à nous rallier à la conception du psychisme que nous avait léguée la philosophie traditionnelle. Or, par une curieuse inversion de l'argument d'autorité, telle est précisément la raison qui semble en écarter certains esprits. C'est qu'à notre époque règne encore le curieux préjugé subversif, vestige des idéologies des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, d'après lequel le progrès, en toute connaissance, et notamment dans les sciences philosophiques, ne saurait se manifester que par un renversement de la tradition. C'est le contraire qu'il faut penser, sans doute, le progrès réel n'étant qu'une extension permise par les progrès antérieurs dont les parties viables restent acquises. Or, tandis que les sciences physiques faisaient à notre époque des progrès sensibles, les sciences psychologiques rentraient en régression, parce que, précisément, l'on ne voulait plus leur appliquer les méthodes qui leur conviennent, et qui, bien avant celles des précédentes, avaient déjà donné de remarquables résultats. La philosophie traditionnelle, notamment dans les écoles aristotélicienne et thomiste, était arrivée à des démonstrations, prolégomènes à toute psychologie future. C'est autour de ces données certaines que la nouvelle psycho-pathologie eût pu grouper ses découvertes, gages d'une plus ample connaissance des rapports du psychisme avec l'organisme. Tandis que par la négation gratuite de vérités démontrées par l'introspection aidée de la déduction, elle ne pouvait aboutir qu'à la stérile et apparente opposition de données hétérogènes, incapable d'aboutir à quelque systématisation valable.

C'est, en effet, sur l'introspection que s'appuyait pour une bonne part la psychologie traditionnelle.

Et la valeur de l'introspection est, en cette matière,

indéniable. La donnée immédiate de notre conscience ne saurait, comme telle, être réfutée.

La réalité, en effet, s'identifie ici avec la connaissance, de telle sorte qu'elle ne peut en être séparée. Si notre connaissance de nous-mêmes peut nous tromper au sujet de la place que nous occupons dans le monde, c'est-à-dire par le fait d'une illusion portant sur des rapports présumés d'après notre expérience, elle n'en est pas moins ce qu'elle est, en tant qu'elle est immédiatement constatée. Or, toujours dans le domaine de l'immédiat, elle est précisément ce qu'elle connaît. Nous touchons au point où s'identifient la réalité et la connaissance dans leur immédiate union, telles qu'elles ne peuvent être isolément conçues. Il est donc là quelque certitude d'emblée, antérieure à toute autre, qu'aucune autre, donc, ne peut mettre en doute. Cette certitude est donc de beaucoup plus certaine que celle des sciences physiques, dont on prétend lui opposer le témoignage.

Mais ces témoignages, dans la réalité, ne s'opposent pas, et nous ne serons nullement obligés de prendre les positions extrêmes et erronées qu'ont adoptées, par un faux point de vue sur les difficultés de certaines conciliations, les écoles sœurs et ennemies de l'idéalisme subjectiviste et de l'objectivisme matérialiste.

Par la méconnaissance de ces conciliations possibles, bien plus, demandées par l'expérience, ces deux monismes outranciers se voyaient chacun obligé d'abandonner une part de la vérité constatée au grand détriment de la part conservée. Mais il est faux que les véritables résultats obtenus par les sciences physiques s'opposent à ceux de l'observation psychologique. Sans anticiper longuement sur les considérations que l'on pourra trouver exprimées dans le chapitre suivant, il nous est maintenant permis de dire que la physique moderne, toute énergétique, laisse au centre de chaque électron autant de contingence qu'il en faudrait pour insérer dans les choses matérielles l'action d'un psychisme

immatériel. Du reste, les sciences physiques prétendent seulement à déterminer des mesures, c'est-à-dire des rapports entre les objets. Elles ne nous disent donc des êtres que ce qui peut être réduit à leur conditionnement extérieur. Mais il est impossible qu'il n'existe, dans les réalités existantes, autre chose que ce conditionnement, car si chaque réalité n'existait que dans la mesure où les autres réalités rendent compte de son existence, elle n'aurait rien en elle qui ne fût déjà dans les autres, et, ce raisonnement pouvant être rejeté pour toutes les réalités objectives, le monde entier serait un pur néant.

Comment, en effet, pourrait-on accorder quelque existence à des relations pures, ne reposant sur rien ? La raison, portée sur l'expérience objective, rencontre ici ses propres conclusions, déduites de l'expérience subjective, d'après lesquelles les qualités psychiques, d'un ordre tout à fait différent de celles des quantités physiques, ne sauraient leur être réduites.

L'expérience intime comme l'expérience extérieure, la raison comme l'intuition s'accordent pour nous montrer un monde physique, constitué par les rapports mesurables des interactions de monades, en elles-mêmes incapables de tomber sous l'observation externe, tandis que le monde psychique tient tout entier dans certaines monades analogues, transcendantes à l'espace par leur nature et leurs accidents, capables cependant, par certaines de leurs facultés, de posséder des correspondances dans l'univers matériel. Il est vrai que le subjectivisme s'associe souvent, dans la pratique, avec la notion opposée. Bergson a montré combien ces deux points de vue sont inconciliables. L'image-cerveau ne peut, en effet, contenir l'ensemble des images qui la contient. Aucune hypothèse « paralléliste » ne pourra résoudre cette difficulté.

Contester la valeur de la raison est une impossibilité philosophique foncière. Ou bien nous sommes dans la complète erreur, ou la raison a quelque chose à faire

avec l'être même des choses. Les anciens rationnalistes devenus empiristes intégraux renoncent trop vite à leur passagère alliée.

Non, la raison, pas plus que l'intuition, n'est pas opposée, dans ses conclusions, à l'expérience objective. Il faut simplement que l'on ne prête pas à celle-ci d'autres constatations que les siennes propres. L'on voit alors que, loin de se contredire, ces diverses disciplines accordent leurs résultats dans une harmonieuse synthèse.

Et d'abord, pensons-nous, nous pouvons, appuyés sur les précédentes pages, qui résument elles-mêmes sur ce point les arguments et documents proposés dans cet ouvrage, affirmer que la réalité psychologique inhérente à chaque individu de notre espèce est une, essentiellement, et constitue, dans le sens propre du mot, une véritable monade. L'induction scientifique, l'expérience objective, pathologique et normale se joignent à l'analogie, à l'intuition, à la déduction pour constater cette irréductible unité. Cette unité se diversifie sans cesser d'être elle-même ; ses modalités se multiplient, mais restent inséparables par leur nécessaire interpénétration. Transcendante au temps et à l'espace, la monade psychique déploie selon ces formes certains de ses accidents, mais reste, par d'autres possibilités, capable de s'en abstraire et de vivre l'intemporel, ainsi que l'extra-spacial.

Ainsi peut-elle, bien qu'elle soit tirée vers des réalités d'expression plus facile, se rapprocher d'une spiritualité pure, et pressentir l'Éternité.

Cependant ces formes distinctes ne sont pour cela séparées, et un même sentiment d'ensemble enveloppe tout le conscient. Certes, des moments successifs, artificiellement abstraits d'une continuité ininterrompue, peuvent n'être pas simultanément présents à la conscience distincte ; mais d'abord, il n'existe pas, psychologiquement, de scission dans l'actuel, ensuite tout l'indistinct résume le successif qu'il enveloppe, de sorte

que, virtuellement, tout le passé, même irrévocable, reste présent au présent distinct.

Nous disons, nous séparant notamment en ceci de la philosophie bergsonienne, que le passé n'est présent que d'une façon virtuelle, si l'on entend par là sa présence en une présentation distincte, car nous ne saurions admettre des sphères ultra-conscientes de la réalité psychique. Et cette virtualité saura fort bien s'actualiser par les démarches de la réminiscence. Mais le passé, même inévoqué, est vraiment présent actuellement comme modification de la conscience indistincte, car il ne peut être, véritablement, qu'une modification de cette conscience, susceptible de parvenir de nouveau, lorsque certaines conditions sont réalisées, à la distinction du souvenir.

Celui-ci, du reste, n'est pas identique de tous points à la réalité précédemment vécue, mais profondément remanié par l'influence des autres modalités psychiques, notamment celles que l'on peut grouper sous les noms d'intelligence et d'affectivité, car tout interréagit dans l'unité du psychisme, parce que tout s'y compénètre.

Une autre polarité dont le rôle est très important distingue, dans l'unité consciente, la représentation de l'objet de ce qui reste, en tout temps, reconnu comme subjectif. Certains accidents de la conscience sont considérés par elle, dans sa naïve intuition, non seulement comme représentant des réalités par d'autres points distinctes d'elle, mais même, à la vérité, comme constituant, pour une part tout au moins, ces réalités extérieures, comme si la connaissance de ces réalités était, en un certain sens et dans de certaines limites, une union véritable avec elles, ou tout au moins une certaine commune participation.

Nous n'étudierons pas ici la valeur de cette affirmation instinctive, réservant cette étude pour des travaux ultérieurs, et nous contentant de montrer ici que ce sentiment de participation à l'objet ne détruit nullement

l'unité de conscience. Si l'on doit, à partir de ce moment, en effet, remarquer dans cette conscience unique des modifications dont l'origine semble se rapporter au sujet lui-même, d'autres provenir d'êtres différents, considérés comme extérieurs, il n'en reste pas moins qu'en tant que modifications de la conscience immédiatement données, les phénomènes psychologiques correspondant à ces diverses modalités constituent des accidents d'une même unité mentale.

Et donc, lorsque l'on constate, comme dans les hallucinations, qu'un fait de conscience que nous classons, quant à nous, dans la première catégorie (données se rapportant au sujet), est considéré par le sujet lui-même comme dépendant de la seconde (données se rapportant à l'objet), il ne s'agit certainement pas, comme des observateurs superficiels l'ont pensé, d'une dissociation de la synthèse mentale, mais bien du sentiment d'une influence extérieure s'exerçant sur l'unité de la conscience. Il faut y voir bien plutôt une invasion de quelque chose d étranger, comme l'a bien compris Hesnard, que l'évasion d'un élément psychique, du reste hypothétique et inexistant. Mais, à vrai dire, la pensée corporelle ne saurait avoir d'existence, aussi bien ne se manifeste-t-elle pas indépendamment de la monade psychique. Ce qui domine celle-ci, ce n'est pas quelque monstre psychologique sorti de quelque mystérieux et incompréhensible psychisme inconscient, c'est véritablement une influence extérieure, mais une influence venue du corps, système objectif pour la conscience, mais fonctionnellement accordé avec elle. Car les deux systèmes (objectif et subjectif), dont nous avons parlé tout à l'heure, ne restent pas seuls en présence. Une part du premier s'accorde avec le second pour former, en face du reste, la systématisation organo-psychique que réunit le sentiment de la personne. Enfin la connaissance (par analogie) des autres personnes découvertes dans le monde extérieur, les rapports pris

avec elles, suivant les lois de l'instinct social, ajoutent une notion sociale à celle de notre personnalité, système éminemment complexe, découpé et reconstitué, selon des articulations naturelles, dans l'immédiate donnée de la conscience unique. Lors donc que certains malades déclarent qu'ils ne se sentent plus eux-mêmes, que leur personne sociale, leur corps, leur esprit, sont transformés en autre chose, il ne s'agit pas, encore une fois, d'une dissociation de l'unité de conscience, mais d'un simple remaniement de ses modalités telles que celles qui se rapportent à une influence extérieure empiétant plus ou moins sur la place de celles qui, normalement, paraissent dépendre de la spontanéité consciente, du corps qui la sert, ou de sa figure dans la société.

Nous reviendrons sur ce dernier point tout à l'heure. Mais notons maintenant que, dans cette précédente partie, nous avons indifféremment parlé de l'unité psychique ou de l'unité consciente comme de deux termes sensiblement équivalents.

C'est qu'en effet la conscience est le deuxième caractère qui nous paraît inhérent à la nature de la monade psychologique. En bonne méthode, nous devrions même le classer comme premier, car il est certainement premier en date d'apparition, conditionnant tous les autres. Il est aussi sans doute plus essentiel. Nous nous expliquerons ici très brièvement sur ces quelques points, car nous réservons pour un ouvrage ultérieur les questions se rapportant à la connaissance qui trouvent ici leur origine.

Mais nous pensons que la monade psychique se caractérise nécessairement par la conscience, et que celle-ci n'en saurait être, comme le pensent certains physiologues, un caractère accessoire et contingent.

D'abord, logiquement, l'on est absolument obligé d'admettre tout au moins dans certaines catégories du réel, qui deviennent, de ce fait, les principales, la conscience de l'être comme intimement unie à la réalité

même de l'être. En effet, toute réalité se pose dans une connaissance, si toute connaissance nécessite une réalité. L'artifice qui consiste à séparer absolument ces deux constantes de l'immédiate donnée n'est certainement pas valable, car être et connaître sont immédiatement révélés comme deux aspects inséparables, impensables séparément.

Cette première évidence, qui enveloppe toute intuition, est logiquement l'une des premières certitudes. Si l'on ne l'admet, l'on se trouve réduit à l'essentielle absurdité. Cela ne veut pas dire que tout le réel soit conscient de soi, mais simplement qu'une réalité nécessite l'existence d'une conscience, certains êtres pouvant rester d'eux-mêmes inconscients, mais à condition d'être pour quelque conscience. Car sans cela, pour quelque existence, ne serait pas l'immédiate donnée, qui véritablement la constitue.

Mais l'on peut nous dire ici qu'il s'agit donc uniquement d'une preuve logique ou métaphysique, nullement du ressort de l'observation. La conscience, en effet, ou la connaissance, pourrait être centrée dans telle ou telle part du réel, que subjectivement elle englobe, sans manifester objectivement sa présence par quelque détermination. Aussi bien les physiologues dont nous parlions tout à l'heure, prétendant laisser de côté la question philosophique, pensent pouvoir traiter de psychologie sans faire intervenir la conscience.

La psychologie ne serait, en somme, qu'une physiologie du comportement ; elle ignorerait la conscience. Chacun, avec sa métaphysique, pourrait lui supposer des rapports différents avec telle ou telle partie du monde physique ; mais les réalités psychologiques, en tant qu'elles apparaîtraient dans ce monde, se plieraient aux lois de l'espace d'une façon tellement exacte que celles-ci seules transparaîtraient.

Véritablement, il n'en est pas ainsi.

Les monades psychologiques font précisément partie

de cette catégorie du réel où la connaissance est impliquée, et tellement qu'elle déborde la pure intuition de soi. Par, en effet, les influences qu'elle subit des autres êtres, et son pouvoir d'inférer (que nous étudierons ailleurs), nous savons que notre âme consciente possède aussi quelque connaissance du monde extérieur, notamment des objets qui peuplent l'espace, et notre expérience, guidée par l'analogie, nous a révélé chez nos semblables la même propriété.

Et nous croyons pouvoir affirmer que, dans le fait, nous parlons de manifestations psychologiques constatées (dans le domaine de l'expérience objective) lorsque seulement les phénomènes observés nous laissent supposer dans leurs causes déterminantes l'intervention d'une connaissance, ou conscience de soi-même, ou de choses étrangères à soi.

Les physiologues qui ont voulu se passer de la conscience, ou de la connaissance, dans la définition du fait psychologique, finissent toujours, en effet, par l'admettre implicitement.

Si l'on ne tient pas compte de cette hypothèse tellement nécessaire qu'ils la postulent sans s'en douter, leurs déterminations sont tout à fait insuffisantes pour qualifier cet acte. Comportement n'est qu'un mot, qui peut être pris de bien des façons. Le comportement d'un homme existe, ainsi que celui d'un animal, mais pourquoi ne pourrait-on décrire le « comportement » d'une planète, en entendant par là les déterminations de la courbe qu'elle décrit ? Pourtant rien ne nous permet de dire que ce « comportement » traduise essentiellement quelque chose de psychologique. De même l'on pourrait parler du « comportement » de l'organisme lorsqu'il réagit par un réflexe, même inconscient, involontaire et nullement psychologique. Pourquoi la circulation du sang ne serait-elle pas un comportement ? Parce que, disent certains, il faut entendre par là, et par manifestation psychologique, une réaction d'ordre général qui intéresse l'or-

ganisme tout entier. En ce sens la fièvre, l'intoxication, devraient donc être décrits comme comportements et feraient figure de phénomènes psychologiques ?

Ou, pour revenir à des réactions normales, la nutrition, phénomène extrêmement général, serait donc psychologique dans son ensemble ? Pensera-t-on maintenant que la définition de la psychologie ou du comportement par le caractère global de l'acte qui les manifeste pourra se trouver sauvée si seulement on veut les restreindre aux fonctions biologiques dites de relation ? Curieuse généralité, qui nécessite des restrictions. Et il est certain que presque toutes les fonctions de relation comportent, chez l'homme, une part psychologique. Il est donc presque obligé, si l'on veut les prendre dans leur ensemble, d'englober quelque réaction qui manifeste l'influence du psychisme. Cependant la marche, dans son ensemble, est un phénomène physiologique. Elle reste purement physiologique si elle est inconsciente (ou supposée telle), automatique (marche du pigeon décérébré). Elle devient manifestation psychologique à la seule condition qu'on puisse la considérer comme volontaire, ou dirigée par un sentiment. La parole, quoique plus difficilement, peut rester aussi dans le domaine de l'automatisme physiologique. Mais, à son propos, nous rencontrons une autre définition du psychologique, qui tendrait à éviter la notion de conscience.

Le psychologique serait le social, considéré dans l'individu physiologique. Cependant il est des faits psychologiques éminemment solitaires, comme la méditation, et si tous les faits sociaux sont sans doute psychologiques, la réciproque n'est certes pas vraie. En un sens et dans certaines conditions, l'isolement développe la vie spirituelle, ou la vie intérieure, caractérisations particulièrement typiques d'un « comportement » vraiment psychologique. Reprenons donc le problème au point de vue psycho-physiolo-

gique. L'on ne saurait considérer comme un phénomène psychologique le fait du maintien de l'équilibre corporel qui cependant demande la collaboration de presque toutes les fonctions organiques de la vie de relation, sensibilité, motricité, et même sans doute les déborde, et qui, dans tous les cas, intéresse, à des degrés différents, tous les étages hiérarchisés du système nerveux, et presque tous les cycles qu'ils commandent. Bien que les phénomènes psychologiques puissent influer sur l'équilibration, et que les modifications de cette fonction puissent à leur tour réagir sur le psychisme, l'on n'aura pas idée, malgré sa grande extension organique, son caractère synthétique et global, les nombreuses systématisations sensorio-sensitivo-neuro-musculaires qu'elle intéresse, d'en faire une fonction proprement psychologique.

Un seul et un faible mouvement d'un doigt, par contre, sera pour nous le signe même de l'intervention de la monade psychique, s'il nous apparaît comme signifiant une connaissance et une intention (dans le plus large sens de ces termes). Tel est le geste suffisant pour établir un contact électrique qui, lorsque vient la nuit, doit assurer la lumière au lecteur. En effet, il révèle pour nous la connaissance et la conscience que celui-ci prend, non seulement des modifications de son propre psychisme et des besoins qu'il éprouve, mais encore de toute une série de dispositions spaciales, de mécanismes extérieurs à son propre organisme, d'adaptation enfin à la fin qu'il poursuit et dont il aperçoit les possibilités de réalisation dans un avenir qu'il prévoit.

CHAPITRE XXII

LA MONADE PSYCHIQUE ET LES FONCTIONS MENTALES

II. — Affectivité. Spontanéité.

Car il nous faut encore ajouter un nouveau caractère à la réalité psychologique que nous pouvons dès maintenant nommer une monade consciente. Son activité se développe de façon telle qu'elle révèle une finalisation, une orientation selon des directions qualitatives, susceptibles, à chaque moment, d'être déterminées par rapport, non à quelque maximum ou minimum, mais à l'optimum relatif à son équilibre actuel. Nous ne saurions même, en effet, nous apercevoir objectivement de la précédente qualité, la conscience ou connaissance, de toute action où le psychisme est impliqué, si nous ne supposions, d'ailleurs, guidés par l'analogie avec notre conscience propre, que toute autre réalité psychologique poursuit des buts qualifiés selon une échelle de valeurs affectives, l'échelle du bien et du mal, dont les modalités particulières ont du reste une large part de variation, selon les dispositions présentes de l'individu.

Reprenons, en effet, l'exemple qui nous a servi.

Si nous pensons que le geste du doigt propre à établir le contact électrique fut un geste « intelligent », révélant une connaissance, et que ce n'est point « par hasard »

qu'il a déclanché l'illumination de la pièce, c'est que nous avons pu supposer, chez l'homme qui le réalise, l'intention d'allumer la lumière et le désir de cette lumière. Cette lumière est supputée comme devant correspondre à un sentiment agréable, permettant la réalisation d'une tendance momentanément entravée par l'obscurité croissante : la tendance à la lecture. L'empêchement que portent les circonstances actuelles à l'épanouissement de l'acte résultant de cette tendance provoque et entretient un sentiment pénible. Agréable, pénible, à degrés plus ou moins accusés, en rapport direct ou indirect avec tel ou tel état de la conscience réalisé ou prévu, ces adjectifs peuvent servir à qualifier tout instant de la vie psychique, dont aucun ne saurait être exempt de toute nuance affective. Bien plus, ils indiquent à chaque instant l'orientation de cette vie, non qu'un sentiment pénible ne puisse être recherché ; mais c'est qu'alors il est seulement considéré comme un moyen utile pour atteindre quelque bien supérieur que l'on ne saurait directement obtenir.

Les physiologues dont nous avons parlé veulent cependant écarter aussi cette troisième essentielle caractérisation de la vie psychologique.

Tout en admettant le rôle profond, essentiel, de l'affectivité, leur dessein est de la ramener du point de vue de l'expérience objective à des simples complexes de réactions organiques intéressant plus spécialement les systèmes sympathico-parasympathico-endocrino-viscéraux et vasculaires. Mais si ces réactions corporelles accompagnent, en effet, les émotions qui découlent des sentiments affectifs ou les provoquent, elles sont en elles-mêmes incapables d'expliquer la qualité propre du sentiment, et l'orientation de la vie mentale selon les variations de cette qualité.

Tous les essais pour réduire cette notion qualitative à des notions quantitatives ont misérablement échoué, comme l'on devait le prévoir. Les plus célèbres de toutes,

les théories de Lange et de James, qui veulent ramener toutes les joies à des excitations, toutes les tristesses à des dépressions, échouent devant la constatation des joies passives, joies de repos, joies d'ataraxie, et aussi des tristesses actives, inquiétudes, anxiété. Nous n'insisterons pas sur ces principes, que nous considérons comme démontrés par des travaux antérieurs. Les modernes recherches sur les fonctions neuro-sympathiques n'ont pas modifié le fond de la question. Elles n'ont fait que mettre en lumière l'extraordinaire complexité du conditionnement organique de l'apparition des variations affectives, et deviner les cercles d'interréactions qui s'établissent, à leur occasion, entre le psychisme et les fonctions organiques auxquelles il se trouve pratiquement associé dans le domaine de notre expérience objective, fonctions neuro-sympathiques et parasympathiques, endocriniennes et viscérales, mais aussi cérébro-spinales, sensitivo-sensorio-motrices, etc.

Nous n'insisterons pas sur ce point, bien que nous ayons beaucoup à dire sur l'incapacité radicale des physiologues à expliquer, par leurs méthodes, l'existence et la valeur d'une qualité, d'un optimum, d'une tendance, tous comportements s'équivalant au point de vue de l'absolu déterminisme mécanistique qu'ils soutiennent. Car, de ce point de vue, il n'est rien qui vaille, rien qui tende vers un but, ni rien qui puisse le réaliser, car ils ne veulent connaître que des systèmes de mouvements succédant à d'autres systèmes et par eux complètement déterminés. Dans cette hypothèse, l'acte manqué n'est pas plus malheureux que l'acte réussi ; bien plus, ils ne sauraient concevoir, pour rester fidèles à leurs principes, d'acte manqué ni d'acte réussi, de bonheur ni de malheur, ne voulant considérer que des mouvements qui se succèdent, et qui n'ont d'autre signification ni d'autre valeur que celle de mouvements qui se succèdent. L'existence, évidente dans notre conscience, pratiquement certaine dans les consciences

extérieures, des réalités qu'ils négligent, et l'influence de ces réalités sur les phénomènes soumis à l'expérience subjective et objective, suffit à ruiner leur système de façon complète et définitive (1).

La monade psychique, consciente et finalisée, jouit aussi de spontanéité. C'est cette quatrième essentielle qualité de l'individu pensant que nous allons maintenant envisager.

Nous pouvons dire, dès maintenant, que sa preuve par l'expérience objective, et plus spécialement par l'étude des aliénés, est donnée dans le plus grand nombre des chapitres précédents.

Car sa preuve par l'expérience subjective et l'intuition n'est certes plus une preuve à faire.

Non seulement sa constatation est la base, et la partie irréfutable, — quoi que l'on puisse penser du reste du système, — de la philosophie bergsonienne, mais encore elle est l'un des fondements, — le fondement psychologique, de la philosophie spiritualiste solidement établie sur quatre piliers qui sont : l'intuition, l'expérience, la raison et la tradition.

Nous ne referons pas ici ce que d'autres avant nous ont fait de façon inimitable. Nous n'essaierons pas de traduire cette première intuition, cette donnée immédiate de la conscience, cette vue directe sur notre pensée qui nous montre la vie psychique comme essentiellement spontanée, bien que subissant, de son action, un très complexe conditionnement, et sentant d'autant plus la spontanéité qu'elle éprouve ses limitations comme des entraves à ses directions propres. Vraiment, la monade consciente et affective perçoit sa volonté propre, ou plutôt s'aperçoit, sous une de ses faces, comme volonté propre, susceptible d'entrer en harmonie, en

(1) Nous verrons du reste, au chapitre suivant, que l'étude du monde physique leur présente aussi d'irréductibles contradictions.

conflit ou en composition avec les nécessités et les inclinations qui résultent du conditionnement même de son activité dans les sphères les plus diverses, physico-chimiques, biologiques, sociales et spirituelles. L'objection du déterminisme étroit, qui veut prendre cette réalité d'observation immédiate comme une illusion, tombe devant ce principe certain, et déjà envisagé, qu'une donnée immédiate ne saurait être une erreur. Cependant, devançant ce que nous dirons au suivant chapitre, avant de résumer les preuves expérimentales que nous avons déjà données de cette spontanéité, nous devons démontrer que l'existence de certaines spontanéités est non seulement possible, mais nécessaire rationnellement.

Les déterministes, en effet, ceux du moins auxquels nous faisons allusion, croient à l'existence d'un tel système d'enchaînements dans le monde que nul être ne saurait posséder une action spontanée, son activité se trouvant complètement déterminée par les phénomènes antécédents et les phénomènes concomitants de ceux qu'elle développe, et dans lesquels, aux yeux de ces théoriciens, elle s'exprime entièrement, si bien qu'une science suffisamment développée nous permettrait de connaître d'une manière complète et absolue, par la notion des antécédents et des concomitants, tout groupe de phénomènes quelconques.

Il n'est pas difficile de voir qu'une telle proposition aboutit à une absurdité.

Supposons, en effet, pour plus de simplicité, un système cosmique réduit à trois groupes de phénomènes, que nous nommerons A, B et C, lesdits groupes, interagissant de telle façon qu'ils se conditionnent mutuellement. D'après l'hypothèse envisagée, nulle spontanéité ne saurait régner dans aucun des trois groupes, de telle sorte que l'activité du groupe A ne manifesterait rien de plus que ce qui serait déjà prédéterminé dans celle de B et C. De même B ne serait susceptible d'aucune

action qui ne fût impliquée dans celle d'A et C. Enfin C ne pourrait manifester d'autres causes que celles dont A et B renferment la totalité. Il est évident qu'un tel système équivaudrait au pur néant et qu'une activité ne saurait s'y manifester, chacun des groupes qui le constituent étant privé de toute action propre, et nulle action, par définition même, ne pouvant leur venir d'ailleurs.

Si donc on veut, dans un système analogue, rétablir la réalité et l'activité, il faut, de toute force, que quelqu'un des trois groupes qui le constituent possède une possibilité de développer une action propre, contenant, malgré la mutuelle interdépendance, quelque chose de foncièrement irréductible à ce que l'on peut observer dans les autres, et, par conséquent, imprévisible par la seule connaissance des deux autres données. Or, cette action propre, nécessaire dans tout système d'activité manifestée, est précisément la spontanéité dont nous voulons parler. Elle peut, il est vrai, ne se trouver que dans certains êtres, si certainement elle existe dans celui dont les autres dépendent.

Mais il est nullement absurde de l'attribuer à certains de ceux dont les manifestations sont impliquées dans le monde de la relativité; car, sous peine de se nier elle-même, cette relativité ne saurait être absolue. Si le monde physique nous paraît rivé dans les lois d'un déterminisme très rigoureux (au point de vue de nos imparfaites mesures), c'est sans doute pour les raisons que nous verrons au chapitre suivant, et sous les réserves que nous pourrons y faire.

Mais l'étude psychologique, objective et analogique, aussi bien que subjective et intuitive, nous montre précisément dans la monade psychologique l'un de ces centres de spontanéité dont nous venons de démontrer *a priori* la nécessaire existence.

Laissons de côté la description de cette spontanéité, telle qu'elle nous est révélée par le sentiment intime. Comment oserions-nous entreprendre cette audacieuse

tentative, de vouloir ajouter quelque chose aux merveilleuses notations que nous ont transmises les meilleurs des psychologues, depuis Platon jusqu'à Bergson ?

Notre ambition est plus modeste. Nous voulons seulement noter que l'expérience objective, et en particulier l'étude des aliénés, lorsqu'elle est faite sans parti pris, proclame à son tour cette grande vérité de l'essentielle spontanéité de la monade psychique.

Presque toutes les pages des chapitres qui précèdent nous montrent les psychopathes traduisant l'atteinte subie dans leur activité mentale par un sentiment de limitation de cette spontanéité dont ils proclament implicitement de la sorte la très réelle, l'essentielle existence.

Comment traduire autrement la plainte du mélancolique, qui se déclare arrêté, figé, désormais incapable de réaliser ce qu'il désire. Une cruelle inhibition, avons-nous vu, s'exerce sur son activité propre.

Mais si celle-ci n'existait pas, comment serait-elle entravée ? La peine résulte de l'inhibition des tendances, mais des tendances rapportées au sujet. La spontanéité mentale se sent ici d'une part sollicitée, et d'autre part terriblement empêchée, si bien que la conscience en éprouve d'inexprimables anxiétés, qu'accompagnent et décuplent d'affreuses angoisses organiques. Le mauvais cercle ainsi fermé des funestes interréactions organo-psychiques morbides, l'instinct s'inverse, et la conscience cherche dans la mort la bienheureuse fuite aux trop pénibles conditions où s'exerce son activité.

Et nous voyons éclore ces délires où se traduit de façon admirable le sentiment de l'inhibition que rencontre le psychisme dans l'exercice de son essentielle spontanéité : le sujet dit qu'il est mort, que son corps est une momie, l'univers un décor desséché, qu'il subira pendant l'éternité le poids de la destinée qui l'écrase. Peut-on mieux traduire le sentiment d'une monstrueuse passivité, monstrueusement douloureuse, pourquoi, sinon

parce qu'elle s'oppose à la vive activité propre qui, même dans le désespoir, s'affirme comme essentielle à l'être?

Dans les états maniaques, nous avons vu la spontanéité mentale troublée d'autre manière. Ce n'est plus une douloureuse inhibition qu'elle subit, du fait du déséquilibre morbide avec les fonctions organiques auxquelles, fonctionnellement, elle doit rester associée. C'est, au contraire, un anormal entraînement, un débordement de l'activité mentale par les fonctions organiques associées, qui la sollicitent, la dérivent et l'entraînent.

Parfois légèrement pénible, bien plus souvent encore agréable et joyeux, le sentiment trahit cet entraînement irrésistible. Très souvent lucide, le sujet sent qu'il est poussé, comme le mélancolique se sentait entravé; susceptible de se reprendre, il sent qu'il va plus loin qu'il ne voudrait, qu'il est emporté par un courant par moments irrésistible.

Nous avons vu les réactions propres à l'organisme nerveux, une fois excité, s'imposer au psychisme qu'il déborde. Celui-ci le sent plus ou moins confusément, et ne peut réagir, ou réagit de façon insuffisante. Et lorsqu'un tel sentiment le conduit aux limites du délire, — sentiment d'influence, sentiment d'inspiration euphorique ou de colère furieuse, sentiment de force excessive et de puissance décuplée — son expression ne traduit-elle pas, comme fondamentale donnée du trouble éprouvé, la notion d'un extraordinaire entraînement de la spontanéité mentale, transportée, pour ainsi dire, hors de ses limites normales, mais par là même une fois de plus incontestablement affirmée?

Les hallucinations, nous l'avons vu, se développent comme des phénomènes psycho-sensoriels qui restent profondément insérés dans l'unité mentale, mais lui apparaissent comme objectifs, c'est-à-dire comme trahissant l'intrusion dans la conscience de l'aperception d'un objet extérieur. Or, cet objet n'existe pas. L'état de conscience qui correspond à sa représentation est

donc objectivé. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il paraît comme imposé par la présence réelle de quelque chose d'extérieur à la conscience ?

N'est-ce pas encore ici la limitation de cette spontanéité propre que nous voyons s'affirmer, par contraste, dans tout ce qui est ressenti comme pleinement subjectif ?

Si des hallucinations visuelles, auxquelles nous pensions plus spécialement, nous passons maintenant aux hallucinations verbales, qu'il s'agisse d'hallucinations vraies, de caractère véritablement psycho-sensoriel, ou de pseudo-hallucinations, hallucinations psychiques verbales, où des pensées parlées semblent imposées au sujet, nous voyons, dans un cas comme dans l'autre, avec, ou non, sentiment d'objectivation, de répercussion dans l'organisme ou de résonnance extérieure, le sentiment d'une parole intérieure dont le sujet qui la perçoit n'a plus conscience qu'il est maître. Elle lui paraît maintenant imposée, de l'extérieur ou dans l'intimité de son être physique ou moral ; mais ce qui, dans tous les cas, la distingue de la normale parole intérieure, c'est le caractère de nécessité avec lequel elle est donnée, caractère qui, s'opposant au normal sentiment de libre exercice d'une activité propre, manifeste une fois de plus, par les limitations morbides qu'il lui porte, l'existence de la normale spontanéité.

Il en est de même de toutes les pseudo-hallucinations, et du sentiment d'influence, de quelque nature qu'il soit. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce sujet. Le sentiment, prédominant chez les malades atteints de cette sorte de trouble, d'une emprise sur leur pensée, prouve surabondamment qu'ils ont la notion très profonde et très aiguë de l'existence de son activité particulière, irréductible aux influences extérieures, qui s'opposent au contraire à elle comme des facteurs étrangers.

Le langage même des délirants inspirés par l'aper-

ception de ces phénomènes de subduction mentale est des plus caractéristiques ; tous, ou presque tous, et presque toujours, accusent l'intervention d'une force étrangère qui domine, maîtrise, dérive, inhibe, entraîne ou perturbe leur activité propre, en un mot limite leur spontanéité. Nous ne reviendrons pas sur ces expressions, que l'on trouvera presque à chaque page de cet ouvrage, toutes disent le sentiment de l'arrêt ou du trouble de l'autoduction normale. C'est la perte de la liberté mentale qui est accusée par ces malades, depuis le sentiment de la légère gêne, qui occasionne le soupçon d'une intervention étrangère, jusqu'à la certitude d'une domination, d'une possession de l'organisme et du psychisme par des puissances mystérieuses, inspirées par le sentiment de l'extrême limitation de l'activité personnelle qui est comme captive d'influences inconnues.

D'où viennent ces influences; et pour quelle raison elles imposent ce sentiment de limitation, deux types extrêmes, bien que profondément apparentés, de la psycho-pathologie, nous l'indiquent jusqu'à l'évidence. Nous voulons parler du psychasthénique et du dément précoce.

Le premier convient qu'il est malade. Il reconnaît, dans la maladie, par conséquent dans la notion d'une perturbation organique, la cause immédiate des troubles mentaux qu'il éprouve.

Et, d'autre part, ces troubles se présentent, de toute évidence, comme une entrave de la spontanéité mentale. Impulsions ou inhibitions, plus souvent phobies d'impulsions ou d'inhibitions, très généralement obsessions, les phénomènes qu'il éprouve sont surtout bien marqués par ce dernier mot. C'est, en effet, un véritable siège que subit sa personnalité, non menacée, comme on l'a dit faussement, de division ou morcellement, mais limitée dans le libre exercice de la normale direction volontaire de sa propre activité, et cela par l'influence

morbidement prépondérante des automatismes neuro-physiologiques qui, normalement, devaient la servir.

Cette mystérieuse et anormale domination de l'automatisme organique sur la normale spontanéité mentale, nous la découvrons chez le psychasthénique, et la suivons chez le paraphrénique (ou délirant halluciné). Mais nous la voyons éclater dans tout son excès chez le dément précoce, et surtout dans les formes hébéphréno-catatoniques de l'affection dont il est atteint. Ici, sauf à de rares intervalles, la spontanéité mentale a comme abdiqué.

La conscience personnelle assiste, comme indifférente, à l'envahissement du psychisme par les influences venues des automatismes organiques. Certes, toutes les démences nous ont paru caractérisées par la déchéance mentale qui résulte, lorsqu'il est pratiquement acquis, de ce renversement de rapports entre les influences échangées par la spontanéité psychique et l'automatisme neurologique.

Dans la démence paralytique, dans la démence organique, dans la démence sénile même, les fonctions mentales que certains déclaraient détruites nous ont paru toujours susceptibles de manifester, par des retours inattendus, leur occulte persistance. Mais, en temps habituel, du fait d'une désorganisation de l'appareil nerveux, elles ne sont plus, si l'on veut bien nous permettre cette expression, maîtresses des commandes de l'automatisme organique, et ce sont, par contre, ces fonctions inférieures qui les dérivent habituellement vers les modes les plus bas de l'activité.

Mais si ce processus doit être supposé, pour les comprendre, dans toutes les grandes démences, c'est dans la démence précoce, surtout dans sa forme hebéphréno-catatonique, qu'il éclate avec évidence. Ici, ce sont les stéréotypies, manifestations évidentes de l'automatisme neuro-organique qui, renversant les rôles, influencent la pensée, d'une manière tyrannique, et, par le fait de

cette influence, l'inhibent, la perturbent, l'entraînent ou la dévient. La spontanéité mentale s'exerce avec une difficulté croissante ; des limitations de tout ordre lui sont imposées. Ce sont des gestes, des attitudes comme mécaniques, de brusques et absurdes déclanchements moteurs, ou, au contraire, des arrêts subits et prolongés dans l'activité neuro-musculaire à l'exercice de laquelle celui même des fonctions mentales se trouvait fonctionnellement lié. C'est, enfin, la discordance dans l'exercice de ces systèmes sensitivo-neuro-moteurs, qui, disloquant l'action normale, imposent par suite au psychisme de paradoxales réactions. S'il n'en est point, comme on l'a dit, divisé, il en demeure confus et de plus en plus détaché du réel. La spontanéité mentale, soumise aux imprévisibles écarts d'un automate qui la mène, lorsqu'elle devrait le mener, se résigne peu à peu à l'inaction, et la personne mentale, toujours présente cependant, laisse tomber son activité dans les formes les plus basses que lui impose l'emprise matérielle. Cependant, comme pour nous prouver expérimentalement la persistance, rationnellement certaine, de la monade psychique, parfois d'une manière soudaine, et presque toujours d'une façon inattendue, il lui arrive de reprendre la direction de cette machine par laquelle elle se laisse habituellement mener. C'est alors qu'elle se révèle de nouveau, — pour un instant ou pour quelque durée, — ce qu'elle est essentiellement, — et ne peut pas ne pas être, — c'est-à-dire une unité consciente capable de sentiment de valeur et douée de spontanéité.

CHAPITRE XXIII

L'ORGANISME MATÉRIEL

Nous nous sommes donc ralliés, par le fait de la concordance qui nous a semblé parfaite, entre les résultats de l'expérience externe et intime, de l'intuition, du raisonnement et de l'observation, à l'opinion de la philosophie classique qui considère le psychisme humain comme manifestant l'activité d'une réalité spirituelle unique, immatérielle, consciente de soi, et indirectement, d'autres existences, douée d'affectivité et de spontanéité. Cette monade psychique nous est apparue, d'autre part, comme étant en rapport d'influences réciproques avec un organisme matériel, dont les fonctions, de nature physiologique, sont habituellement accordées avec les fonctions mentales de la monade psychologique, de telle sorte qu'elles permettent, tout en la limitant, mais en la servant, d'autre part, son intervention indirecte sur les événements qui se déroulent dans l'univers matériel.

Nous avons vu dans les troubles psychopathiques qui aboutissent à l'aliénation mentale une inversion morbide de cet équilibre d'influences, de telle sorte que certains automatismes physiologiques semblent prendre une puissance morbide sur la spontanéité mentale dont ils parviennent, de la sorte, à limiter, entraîner, dévier

ou dégrader l'activité. Nous devons nous demander maintenant quel est cet organisme matériel, quels sont ces automatismes physiologiques, et comment un échange d'influences est possible entre eux et un être immatériel qui ne semble pas, tout d'abord, pouvoir agir sur les mêmes sphères, ni subir leur action réciproque.

Ce problème est évidemment des plus difficiles, et nous ne saurions prétendre en donner une solution exacte et complète, connaître les rapports précis qui harmonisent l'action du psychisme à celle de l'organisme, c'est le fait d'une science que nous sommes loin de posséder et qui dépasse, sans doute, les possibilités humaines. Mais nous pouvons affirmer, de toute la certitude de l'expérience, que ces rapports certainement existent ; et le peu que nous connaissons de l'organisme matériel, de sa nature et de sa construction générale, considéré dans la lumière d'un point de vue philosophique dépendant à son tour de l'expérience intime, de la déduction et de l'analogie, nous permettra peut-être, sinon de concevoir la nature de ces rapports, tout au moins de comprendre qu'ils puissent exister. Nous devons donc tourner maintenant nos regards sur ce que la science moderne nous apprend de la constitution de l'univers physique d'une part, et d'autre part de cette spéciale organisation de systèmes matériels qui se manifeste dans les corps vivants, plus particulièrement, enfin, dans les systèmes nerveux de l'homme, dont les fonctions paraissent échanger de si curieuses influences avec les modifications de la monade consciente.

Et, tout d'abord, prenons acte d'une constatation dont l'importance est capitale si l'on veut éviter les malentendus des physiologues ou des psychologistes, qui, confondent constamment les postulats, les méthodes et les résultats des sciences psychologiques et ceux des sciences physiques.

Celles-ci ne prétendent pas connaître des qualités,

mais des quantités uniquement. Elles ne prétendent pas nous renseigner sur l'essence des êtres qu'elles étudient, mais uniquement établir leurs rapports. Elles ne procèdent jamais par le dedans, mais toujours par l'extérieur. Elles ne se soucient pas d'explication proprement dite, mais uniquement d'enchaînements entre des phénomènes. Leurs « lois », d'origine expérimentale, ne sont pas capables d'établir autre chose que des concordances, des séquences et des interdépendances entre des variations.

Tout ce que nous avons dit de la réalité psychologique montre qu'elle ne tombe pas, par elle-même, sous ce mode de connaissance.

Les sciences psychologiques proprement dites ignorent la quantité et ne connaissent que des qualités. Elles nous révèlent un être connu directement par sa propre conscience, ou d'autres, pénétrés par analogie, si bien que les relations entre les êtres ne lui apparaissent qu'indirectement, dans le miroir, si l'on peut dire, des modifications du sujet qu'elle étudie. Ces modifications, de quelque importance qu'elles soient, ne lui paraissent jamais que comme des accidents, de la réalité dont elle prend connaissance.

Ces apparentes contradictions ne peuvent pas se concilier, puisqu'elles sont puisées dans le réel.

Elles détruisent, simplement, les fausses théories du parallélisme, qui prétendent identifier les objets de deux vues si divergentes. Elles s'éclairent, par contre, d'une lumière particulière, et la projettent sur les voies de découvertes ultérieures, si l'on admet, avec le sens commun, la raison, l'expérience et la tradition qu'elles ont des objets différents.

Admettons, en effet, que les méthodes psychologiques s'adressent à des êtres simples et uniques, à des monades, qui existent réellement, telles que notre conscience nous en fait connaître une ; et que les méthodes physiques nous donnent connaissance des révélations ou rap-

ports extérieurs entre certains systèmes de monades, différentes de celles que les premières étudient, susceptibles cependant d'entrer avec elles en rapport d'influences réciproques. Toutes les difficultés fondamentales sont levées.

L'on comprendra même, sans peine, les caractères différents de ces divers ordres de sciences. Les sciences psychologiques, pénétrant plus profondément un objet plus limité (lorsqu'elles ne s'élèvent pas aux conséquences métaphysiques des principes qu'elles y découvrent), auront une connaissance plus étroite et plus profonde des réalités qu'elles atteignent.

Les sciences physiques, par contre, auront une vue plus étendue et plus superficielle de celles qui font leur objet. Les premières sont plus réelles, si les secondes sont plus exactes. La possibilité de mesurer, c'est-à-dire de confronter des rapports, appartient en effet à celles-ci. De la sorte, elles nous donnent une remarquable emprise sur la matière dont elles ne nous fournissent, en revanche, qu'une vue symbolique. La vraie psychologie, cependant, ne nous montre que notre psychisme, mais d'une vision immédiate, et nous met en possession d'une norme de pensée dont l'aboutissant est la religion, c'est-à-dire la communion avec les plus hautes des réalités spirituelles. On voit que ces quelques lignes postulent toute une cosmologie, en même temps qu'une métaphysique.

Nous pensons que ces conceptions sont solidement fondées sur l'expérience intime, l'intuition, la déduction, la raison, l'analogie, l'expérience extérieure, et leur mutuelle confrontation.

Mais, si notre point de vue est exact, il doit comporter une conséquence dont nous proposons à nos lecteurs l'immédiate vérification. Les monades, physiques, dont nous avons supposé l'existence, par analogie avec la monade psychologique, doivent se traduire, dans le monde matériel, de certaines manières.

Elles doivent constituer des centres, impénétrables

sans doute aux méthodes physiques, mais se révélant par l'étude de leurs rapports. Ces relations, prises dans l'étendue qu'atteignent les mesures physiques, ne doivent pas se distribuer d'une manière quelconque, mais se rapporter à des unités qui, si elles ne sont pas accessibles directement à des méthodes qui, par définition même, ne sauraient les atteindre, sont cependant susceptibles de former des groupes déterminés, objets de numération possible. Autrement dit, l'univers matériel doit paraître composé d'êtres déterminés, susceptibles d'être comptés, et, à l'analyse, ces véritables « atomes » doivent se résoudre en centres mystérieux de l'énergie que seule l'on mesure, et qui seulement indique les possibilités d'interaction mutuelle entre ces centres inaccessibles. D'autre part, aucune monade ne pouvant par elle-même être étendue, l'étendue ne saurait être qu'un accident résultant de l'interaction d'un certain nombre de monades, mises en rapport selon des modalités que nous ne pouvons pas connaître. En un mot, le système monadologique que nous préconisons, pour pouvoir admettre les rapports existant de fait entre l'unité psychique avec le complexe organique, doit supposer la matière comme constituée par des relations, déterminant des espaces entre des êtres qui, par eux-mêmes, ne sont pas étendus, mais nous apparaissent comme des virtualités d'interaction possible, qui centrent les espaces créés par leurs relations.

Nous aboutissons ainsi, forcément, à une conception énergétique et relativement relativiste de la matière, avec, pour la centrer, la notion d'êtres réels, dont elle n'exprime que symboliquement certaines interrelations. N'est-ce pas de façon analogue que se présentent les grandes conceptions de la physique moderne ?

D'abord, elle est énergétique, c'est-à-dire qu'elle ne prend pas pour des données irréductibles certains aspects de la matière, tels que la masse, l'étendue,

l'inertie. Ces apparences ne font qu'exprimer, pour elle, dans certaines conditions, certaines manifestations d'une énergie qu'elle considère comme universelle. Or, qu'est-ce, en définitive, que cette énergie ? Ni quelque espace, ni quelque masse, ni quelque son, odeur, couleur ou saveur, aucune des qualités, autrefois dites premières ou secondes de la matière, ni même le mouvement qui ne fait qu'exprimer un changement de rapports, ni l'électricité, ni la chaleur, ni la lumière, ni les ondulations, ni les rayonnements.

Elle est, purement et simplement, une possibilité de travail (au sens physique du mot), c'est-à-dire une virtualité d'action, susceptible de servir de véhicule à ces diverses modifications du donné, qui nous apparaissent, directement ou indirectement, sous les diverses formes indiquées, soit qu'elle les transmette comme leur véhicule, par l'échange d'influence des centres qui, qualitativement, en contiennent les réalités, soit qu'elle compose, par ses divers états d'équilibre, les modalités que symboliquement elles expriment, étant bien entendu qu'elle ne crée rien par elle-même, mais marque simplement des états, plus ou moins stables, d'interréactions.

Ensuite, elle est relativement relativiste. Et nous demandons la permission d'expliquer ici ces mots, apparemment pléonastiques, mais nécessaires, selon nous, pour dissiper un malentendu qui risque d'opposer, dans l'apparence, des doctrines et des hypothèses qui, dans la réalité, concordent profondément.

Au point de vue philosophique, le relativisme absolu, dont croient se réclamer quelques physiciens, est une absurdité pure. Il prétend, en effet, réduire toute existence à des relations qui ne peuvent au contraire s'imaginer qu'en fonction de certaines existences. Comment pourrait-on dire que tout est relatif, dans ce sens que les relations sont tout, les relations n'étant rien par elles-mêmes, mais seulement des rapports entre les êtres dont elles expriment les interréactions ? Repre-

nons la démonstration de l'essentielle absurdité du relativisme absolu.

Supposons donc, pour simplifier le problème, car l'on verra par la suite que cette simplification ne change en rien le résultat, supposons l'univers réduit à trois éléments, ou systèmes d'éléments: A, B et C, susceptibles d'affecter, et affectant entre eux des rapports multiples, et du reste variables, tels qu'ACB, BCA, etc. Les sciences physiques s'efforceront de déterminer les lois de ces rapports, c'est-à-dire de connaître les diverses figures que pourront former ces divers éléments, les conditions de leurs interrelations, etc. Elles n'iront pas plus loin et ne prétendront pas les connaître en eux-mêmes. Du reste, ce qu'elles auront découvert concernant les relations permettra sur leurs positions relatives les plus intéressantes interventions extérieures, et les réussites obtenues par là même donneront aux observateurs les plus superficiels une grande confiance dans ces sciences, si bien qu'ils auront tendance à suivre les théoriciens excessifs, dont la doctrine sera qu'il n'y a rien dans A, B ou C qui ne soit dans leurs relations mutuelles.

Cette erreur tend à nier la valeur de la psychologie, qui prétend connaître directement une réalité *a'*, susceptible de faire apprécier la nature profonde de A, et, peut-être, par analogie, celle de B et de C.

Mais l'erreur des scientistes dont nous venons de parler est facile à établir, car il est absurde de supposer, dans les conditions où la question est présentée, que l'élément (ou système d'éléments) A soit entièrement explicable par B et C, c'est-à-dire se réduise à ses propres relations avec B et C, c'est-à-dire enfin ne contienne rien en propre qui ne soit dans B et C, en même temps que B ne contiendrait rien qui ne soit dans C et A. Toute réalité se trouvant ainsi successivement détruite dans les diverses parties du système, celui-ci se réduirait au pur néant, et c'est ainsi que l'on peut démontrer que l'univers du relativisme absolu ne saurait vraiment

exister. Car le fait de mettre en présence, au lieu de trois, cinq, dix, vingt, mille, plusieurs milliards, et quelque quantité formidable d'éléments ou systèmes d'éléments que l'on voudra, ne change rien au problème, et ce n'est pas le résoudre que reculer à l'infini la difficulté que proposent ces systèmes inexacts.

Mais si la physique véritable ne peut être que relativement relativiste, elle doit l'être, et le devient de fait, dans toute son étendue, en ce qui concerne son objet, qui n'est plus considéré que comme un système de relations entre des êtres admis comme centres de points de vue, mais en eux-mêmes laissés de côté, par les méthodes qui nous occupent. Sans vouloir prétendre étudier, ni même esquisser ici les conséquences philosophiques des conceptions physiques d'Einstein et de ses disciples, nous pensons cependant que les notions auxquelles nous aboutissons ne sont pas sans quelque rapport avec celles qu'ils préconisent.

Nous voyons, en effet, disparaître, dans leurs systèmes, le caractère absolu que conservaient dans d'autres physiques, l'espace, le temps, la masse, le mouvement et l'énergie, qui n'apparaissent plus, chez eux, que comme des relations variables et réciproques entre certains mystérieux centres d'activité qui déforment, dans leur voisinage, le champ énergétique par lequel peut se représenter la multitude des forces physiques.

Enlevant ce caractère de réalité dernière à ces accidents matériels par lesquels les philosophes scientistes prétendaient expliquer le monde, la nouvelle physique détruit radicalement la base des systèmes matérialistes, et par là même permet la nécessaire conciliation, dans une large synthèse philosophique et métaphysique, des résultats des sciences psychologiques et métaphysiques avec ceux des sciences physiques et naturelles, qui n'ont pas les mêmes objets.

Enfin, la physique moderne reconnaît des centres d'activité, de véritables et réelles unités interagissantes,

mais profondément individuelles, qui ne sauraient être réduites au résultat des interactions qu'elles subissent. Et cela non seulement parce que la conception opposée serait absurde, comme nous venons de le démontrer, mais parce que ces individus physiques, impénétrables en eux-mêmes par les méthodes des sciences physiques, marquent cependant leur existence par certaines dispositions de l'univers physique, que les méthodes physiques peuvent atteindre, et dont les sciences physiques connaissent la réalité.

Et d'abord, il n'est pas douteux que l'univers physique contient un grand nombre de systèmes mesurables et déterminés qui, s'ils ne sont pas isolés, puisqu'ils sont reliés par des interréactions énergétiques, constituent cependant des ensembles naturellement distincts des autres ensembles de l'univers, et qui, s'ils ne sont pas des unités dernières, sont cependant des groupements unifiés, ou organisés d'unités, de telle sorte que, tout en restant divisibles, ils ne se comportent pas comme de pures et inconstantes diffluences, mais bien comme des organismes relativement stables. Nous pouvons en citer beaucoup, pris dans les plans les plus différents, tels que la nébuleuse, l'astre, l'animal, la plante, le cristal, la molécule, l'atome et l'ion.

Car il faut bien remarquer que si cette sorte de parodie de l'absolu, que certains scientistes pensaient trouver dans la matière considérée comme espace et résistance, et dans l'atome matériel, comme fragment dernier de l'espace et de la résistance, si, tel quel, cet « élément » prétendu dernier disparaît, cependant il est inexact de dire que toutes les unités et réalités, que tous les objets que nous distinguons dans ce monde physique soient découpés artificiellement pour les besoins de notre esprit dans la continuité mouvante d'une diffluente réalité. Car, si cette diffluence exprime une part de la réalité (la part des interréactions, conçue comme devenir, et saisie dans l'immédiate donnée),

cependant, il est des unités naturelles qui se traduisent par des groupements naturels, qu'ils soient ou non véritablement organisés, comme ceux auxquels nous venons de faire allusion. Pour faire comprendre notre pensée par une comparaison qui soit en même temps un exemple, nous dirons qu'à notre avis, tous les objets distincts que nous considérons dans le monde physique ne sont pas découpés dans la réalité comme la planche que le menuisier façonne pour un usage instrumental, mais que certains s'y distinguent par eux-mêmes comme l'arbre que nous y retrouvons. Ce point est de ceux sur lesquels nous nous séparons de la conception bergsonienne qui nous a porté, sur d'autres, un si remarquable soutien.

Il est bien entendu que les unités naturelles dont il est ici question ne sont pas des unités dernières. Pas plus que le cristal, ou le système planétaire, l'atome de la physique moderne n'est une unité simple. Mais il est, comme un système planétaire, un groupement naturel d'unités. Comme ces systèmes, atomes et molécules peuvent donc être comptés, et à la différence près des variations toujours produites par les interréactions mutuelles (lois de relativité), l'étude physico-chimique de l'univers matériel nous montre les corps qui le composent comme déterminés par des proportions définies. Mais, comme le système planétaire, l'atome se décompose ; la physique contemporaine nous le présente lui-même, à vrai dire, comme un système planétaire, où des centres d'énergie, mystérieux, mais dénombrables, les ions, gravitent les uns autour des autres, selon des lois d'interraction que traduisent les formules de l'électro-magnétique, dans le champ commun d'énergie qu'ils développent et modifient à chaque instant par leurs positions réciproques.

Que les ions soient ou non les unités dernières dans l'ordre de l'univers physique, nous ne saurions le déterminer ; mais notre conception générale qui permet,

pensons-nous, de concilier les notions obtenues par une véritable psychologie, avec celle que présente, d'autre part, la véritable physique, s'accommode fort bien d'une notion des monades physiques qui n'est pas sans analogie avec celle que la physique contemporaine peut se former des ions ; et nous rappelons tout de suite qu'elle contient un résidu que les méthodes physiques ne sauraient décomposer ni atteindre.

C'est ainsi que la physique moderne admet dans chacune de ces unités une inconnue individuelle qui agit notamment sur l'évolution de l'atome.

Celui-ci vieillit (c'est-à-dire tend à la libération des ions qui le constituent) avec une vitesse qui dépend de certains éléments dont l'un est irréductible à quoi que ce soit d'extérieur au système.

Nous trouvons ici la trace mathématique de cette irréductible donnée, que le raisonnement *a priori* nous a contraint à admettre dans toutes les monades, et aussi bien dans celles qui constituent le monde physique. Il y a donc un élément d'indétermination (au point de vue des mesures physiques, c'est-à-dire des actions extérieures) dans chacune de ces unités.

Il ne sert à rien d'objecter la rigueur apparente — et remarquable dans les limites de la sensibilité de nos organes, — qu'affectent lois et mesures des phénomènes physiques.

La physique contemporaine a démontré que cette rigueur n'a rien d'absolu. Dès que l'on parvient à se rapprocher de l'ordre moléculaire, atomique, ionique, la part des variations devient de plus en plus importante. A vrai dire, la plupart des faits qui nous apparaissent globalement dans le monde physique sont le résultat, la composante totale d'un nombre inimaginable d'actions élémentaires dont les divergences se neutralisent, tandis que les concordances s'additionnent. Il en résulte un déterminisme apparemment rigoureux de cet ensemble qui seul se manifeste d'abord, ainsi

que dans les statistiques sociales certaines constances se dessinent, malgré la relative liberté de chaque individu. Mais les proportions sont incomparables parce que, sans nul doute, l'action d'une monade physique n'a pas des caractères de liberté du même ordre que ceux d'un individu psychologique, et qu'elle est intriquée, d'autre part, dans une multitude d'interréactions immensément plus nombreuses.

Cependant, nous voyons dans le monde physique se dessiner, se constituer des organisations qui semblent devoir, par la subordination qu'elles impliquent de certaines activités monadiques à certaines autres, tendre à permettre à celles-ci de s'exprimer plus complètement, d'une manière moins contrariée par les réactions de voisinage.

L'une de ces organisations est précisément constituée par les corps vivants, et, au plus haut point, par ceux qui sont dotés d'un système nerveux.

Rappelons seulement, pour marquer quelques plans de ces formidables organisations, qu'un système d'ions constitue l'atome, un système d'atomes, la molécule. Les mystérieuses lois de la biologie organisent les molécules en micelles, les micelles en cellules (noyau, protoplasme, membranes, granulations, fibrilles, etc...).

Les cellules s'ordonnent dans les divers tissus qui rentrent dans la composition des organes ; et les organes en appareils ou systèmes dont l'ensemble organisé constitue l'organisme corporel. Dans le corps humain, l'ensemble des organes, et des fonctions qu'ils assurent, est réglé par les systèmes nerveux, le cérébro-spinal et le sympathique qui se trouvent eux-mêmes en étroite connexion, en étroite interdépendance. Enfin certains systèmes glandulaires, dont les produits sont déversés dans l'organisme, exercent aussi leur influence sur les diverses fonctions que ces produits inhibent ou stimulent, de manière spécifique.

Or, ces systèmes endocriniens mêmes sont réglés à

leur tour par les systèmes nerveux (et surtout le sympathique) sur lesquels ils réagissent d'autre part, de sorte que s'établit entre leurs activités un mutuel conditionnement propre aux délicats équilibres de la santé, mais propre aussi à laisser s'établir quelques-uns de ces cercles vicieux par lesquels s'ancre la maladie.

En somme, le schéma de l'organisme corporel de l'homme peut être ainsi conçu : un immense ensemble, organisé et hiérarchisé de cellules, qui sont elles-mêmes des édifices extrêmement complexes. Des tissus formés par ces cellules constituent les divers appareils qui assument, entre autres missions, celle, préalable à toute autre, d'assurer le maintien du système en fournissant à chaque édifice cellulaire les matériaux et conditions nécessaires à son maintien. C'est ainsi que sont établis les systèmes circulatoire, respiratoire, digestif et le système génital qui permet la reproduction des organismes. Mais à cette base purement biologique se surajoutent les fonctions de relations qui sont déjà comme l'amorce de la possibilité des manifestations de la vie psychologique. Les systèmes sensorio-sensitivo-moteurs, systèmes d'organes des sens reliés à des organes de la motricité par des appareils nerveux, les systèmes analogues sensorio-sensitivo-glandulaires, s'ils mettent de nouvelles possibilités à la disposition de la vie végétative, usent de cette vie végétative pour permettre à de grands processus d'actions coordonnées de se déployer dans le monde et d'en éprouver les contre-réactions. En somme, tout l'ensemble aboutit à se soumettre à la direction de certains systèmes fonctionnels, les neurones, qui régularisent et harmonisent la totalité des fonctions organiques en une unité concordante, malgré l'énorme diversité des éléments matériels qui les soutiennent. Et ces neurones, dont le nombre est très considérable, sont organisés, interdépendants, hiérarchisés, de telle sorte qu'il est naturel d'admettre qu'un certain nombre d'entre eux possèdent la direction générale de l'orga-

nisme. Que la monade psychique affecte avec ceux-ci des rapports d'accords fonctionnels particuliers, c'est ce qui ne paraît pas douteux. Mais ces neurones eux-mêmes sont des systèmes complexes, comportant un nombre presque incommensurable de monades physiques. Il y a lieu de penser, cependant, étant donnée leur propre organisation, qu'un certain nombre d'éléments physiques beaucoup plus simples y jouent un rôle prépondérant.

En somme, ce qui différencie un tel système d'un corps inorganisé quelconque, c'est que la foule des unités matérielles s'y trouve ordonnée de telle sorte que certains groupes de monades y prennent sur les autres une action dominante, celles-ci leur restant subordonnées. Dans un tel système s'élimine, pour ces monades favorisées, d'une façon progressive, la mutuelle contrainte qu'excercent les unes sur les autres la foule de ces unités, et qui, pour un ensemble suffisamment nombreux, neutralise l'action propre de chacune d'elles, de sorte que l'ensemble paraît régi par des lois d'un fatalisme rigide et comme extérieur. Ici, au contraire, l'action propre des monades faisant partie des groupes favorisés se manifeste de plus en plus par la subordination des autres. Elles sont donc capables de manifester, au travers de la foule de leurs subordonnées, leur propre spontanéité dans la mesure où elles la possèdent et à la faire agir, avec toute la force des éléments qui leur sont soumis, sur le monde qui les entoure. On pourrait donc imaginer une monade psychique centrant tout le système, s'en servant pour développer son action relativement libre sur le monde matériel et en subir les réactions. Mais les choses sont, sans doute, autrement compliquées. Souvenons-nous de ce que nous a laissé voir l'expérience.

L'étude de l'état mental des blessés du cerveau nous a montré que si quelque lésion d'une région déterminée de l'écorce cérébrale et des centres sous-jacents entraîne

des accidents tout à fait caractéristiques de localisations bien déterminées des fonctions dites neurologiques (systèmes de relations réflexes ou automatiques, sensitives, sensorielles, motrices ou glandulaires), il n'en est plus du tout de même en ce qui concerne ce que l'on appelle les fonctions psychologiques. Ici, la réaction est toujours globale ; elle intéresse l'ensemble du psychisme ; elle présente, cependant, en rapport avec certaines lésions déterminées, une certaine nuance particulière, une certaine prédominance des troubles sur certaines modalités de la pensée. Mais lorsque l'on analyse cette sorte de « couleur locale » donnée au trouble mental éprouvé par la région cérébrale intéressée, l'on s'aperçoit qu'il s'agit toujours d'une perturbation générale du psychisme, mais qu'elle est, pour ainsi dire, qualifiée de façon un peu particulière, parce qu'elle réagit à la perte ou à l'exaltation ou bien encore à la perturbation de certains systèmes neurologiques qui se trouvent, eux, exactement localisés, et sont d'autre part en tels rapports fonctionnels avec elle qu'ils lui servent de moyen d'action sur le monde physique, ou de réception des actions de ce monde.

C'est ainsi que le trouble global de la pensée, toujours « atopique », se colore d'objectivation visuelle en réaction aux lésions qui voisinent avec la région occipitale du cerveau, de déficience psychomotrice, en réaction avec les lésions antérieures, de défaillances confusionnelles par pertes des repères verbaux de la pensée, lorsque la lésion provocatrice siège auprès de la région temporale.

Mais toujours et dans tous les cas, — quand il réagit, — l'ensemble du psychisme réagit globalement ; sa réaction, du reste, n'est nullement proportionnelle à l'étendue ni à la profondeur de la lésion anatomique, comme si une certaine liberté lui était laissée, dont il use ou n'use pas de remplacer par d'autres ses habituelles associations fonctionnelles neurologiques. Mais laissons

de côté le plus pittoresque de la question, celui qui a attiré l'attention de nombreux observateurs, par la disproportion de certaines énormes lésions provocatrices avec les minimes réactions provoquées. Dans tous les cas, où il y a réaction, et tout en tenant compte des nuances particulières, la réaction du psychisme est globale.

La véritable expérience physiologique vient ici rejoindre les données de la psychologie introspective en nous disant qu'il est impossible d'imaginer les fonctions mentales comme étendues et réparties, par exemple, en divers régions du cerveau. Ce qui existe, en ces diverses régions du cerveau, ce sont des lieux de passage de cycles neurologiques commandant des systèmes organiques réflexes ou automatiques en rapport fonctionnel avec l'activité de la monade psychologique. Mais cette monade est bien réellement une monade, car elle est indivisible, et, de fait, toujours indivisée. Il est peu vraisemblable (bien que cela ne soit pas absurde) qu'elle soit localisée en un point déterminé de l'organisme. S'il en était ainsi, ce serait sans doute l'un de ces points dont la lésion entraîne immédiatement la mort ou le coma par le fait de sa séparation, qu'elle provoquerait, avec les monades organiques. Mais il est plus conforme aux qualités de l'objet traité, — telles que nous les connaissons par l'introspection, — de penser qu'elle n'affecte pas de rapports proprement spaciaux avec telles ou telles monades organiques, mais seulement des échanges d'influence fonctionnelle, d'une façon sans doute à tout jamais mystérieuse pour nous, échanges d'influence fonctionnelle qui permettent son action indirecte sur le monde physique, ainsi que l'indirecte réception des modifications induites par les activités de ce monde.

CHAPITRE XXIV

CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES. LA MONADE PSYCHIQUE ET LA SPONTANÉITÉ MENTALE

Le problème qui s'était posé reçoit une solution satisfaisante, puisque nous n'avons à sacrifier ni l'un ni l'autre des deux ordres de données que l'on voulait opposer.

Une superficielle philosophie prétendait nier la valeur des données de la conscience en s'appuyant sur celles de l'expérience extérieure. Or, le sentiment direct de notre vie mentale nous fait connaître cette vie comme une essentielle unité, modalisée à l'infini sans doute, mais dont les accidents ne sauraient exister d'une existence séparée, eux qui ne sont que par elle et dans elle ; cette unité nous est révélée comme indivisible, car la notion d'une division ne saurait lui convenir.

L'unité mentale, telle qu'elle est pour et par la conscience, qui s'identifie avec elle, se révèle qualité pure, capable de développer un sentiment d'extension, qui permet la représentation spaciale, mais irréductible à ce sentiment qu'elle transcende. La naïve et directe fraîcheur de l'expression bergsonienne est venue rajeunir sur ce point la conception classique basée sur la même intuition. Il n'existe à ce sujet aucun doute. Pour le phi-

losophe qui rend à la conscience immédiate sa valeur évidente et directe, l'unité mentale est de telle nature qu'elle ne peut subir la division.

Cette évidence est supérieure et antérieure à celles de l'expérience extérieure. Aussi, logiquement, ne saurait-on admettre le principe même des faux arguments qui lui ont été opposés.

S'il existait, réellement, une apparence de conflit entre ces principes d'une immédiate intuition et ceux des notions très indirectes que nous retirons de l'expérience extérieure, c'est du côté de celle-ci qu'il faudrait chercher l'illusion. Je sais bien que l'opinion inverse est répandue dans une époque enivrée par le succès matériel des sciences physiques, et où s'est perdue, par contre, la juste notion des choses de la pensée.

Un récent ouvrage d'un très intéressant psychopathologiste tombe dans cet ordre de confusion (1). Parce qu'il a montré les déformations que fait subir à certaines notions dérivées le sentiment de notre propre existence, il doute de la valeur de ce sentiment propre. Mais le problème est tout différent.

Il est tout naturel que l'affectivité qui charge notre conscience de nous-même, — notre amour-propre, au sens des vieux auteurs, — influe sur notre aperception médiate de notre être, en tant qu'il occupe une place dans le monde. Mais la conscience immédiate est antérieure à tout cela. En l'espèce, elle est la réalité qu'elle vit, de telle sorte qu'existence et connaissance sont inséparables ici. La réalité qu'elle saisit dans une notion première est extérieure à toute notion de vérité ou d'erreur. On peut dire que, pour nous, toute vérité n'est vraie que par celle-là, ou, si l'on veut, que de toutes les vérités elle est la première en valeur. Nous reviendrons sur ces points dans des travaux ultérieurs, portant sur l'ordre de la connaissance.

(1) Hesnard.

Nous voulions seulement rappeler ici la certitude, la solidité de l'un de nos points de départ avant de saisir, selon le conseil de Pascal, l'autre extrémité de la chaîne, afin d'exposer par la suite, dans la limite de nos moyens, les anneaux qui les unissent.

Mais ce conflit supposé n'existe pas dans la réalité, et toutes nos investigations pour rechercher les prétendues données d'une expérience extérieure qui s'opposeraient à celles de la vision directe de la vie intérieure aboutissent à trouver des notions faussées que n'implique pas du tout l'observation réelle. Les résultats que celle-ci nous donne, lorsqu'elle s'applique sans parti pris à l'étude extérieure des manifestations de la pensée, s'accordent tout naturellement avec les primitives évidences de l'intuition.

C'est ainsi, pour en revenir plus spécialement à l'objet de la présente étude, que nulle expérience authentique n'a pu nous donner la démonstration de ce morcellement de la vie mentale que l'on disait impliqué dans la contexture de certains troubles psychopathiques. Il aurait fallu, pour qu'il soit apparemment figuré, que l'on ait pu mettre en lumière l'existence de deux ou plusieurs consciences simultanées et étrangères les unes aux autres chez un même individu.

Les apparences de réalisation de cette monstruosité psychologique chez les seuls malades hystériques ou pithiatiques, dont l'insincérité morbide n'a d'égales que l'extraordinaire plasticité mentale et la suggestibilité déréglée montrent avec évidence que l'on ne saurait la prendre au sérieux.

Elle est, elle était plutôt, dans le temps où elle se manifestait avec une certaine fréquence, le résultat d'une culture particulière, faite et subie, du reste, le plus souvent de bonne foi, mais ne montrant cependant qu'un simulacre sans consistance, vaine image d'une théorie fort répandue dans cette époque.

Les alternances d'états psychologiques, observées

dans les psychoses périodiques, avec amnésies systématiques des états analogues peuvent évoquer des variations alternantes de caractères, et, si l'on veut employer ce mot, de personnalités chez un même sujet. Mais il faut bien entendre que l'unité de conscience, la véritable et profonde unité mentale n'est pas rompue. Il est, en effet, indispensable de différencier l'unité mentale, la personne et la personnalité.

Ces distinctions nous ont paru nécessaires pour ne pas tomber dans des confusions susceptibles d'entretenir les plus graves erreurs théoriques.

Nous venons de voir ce qu'est *l'unité mentale* (ou *monade psychique)*, pour quelles raisons elle ne peut être rompue, et presque toutes les pages de ce livre montrent que dans le fait elle ne l'est jamais.

Mais par ses relations, — quelle qu'en soit la nature, — avec un organisme matériel très complexe, une *personne* se trouve constituée.

Cette personne, être complexe, est susceptible de subir, du fait de la maladie notamment, ou de tout trouble d'origine mentale, certaines perturbations qui jettent le désaccord dans son organisation normale. Il en résulte, non pas des scissions réelles, mais des libérations d'automatismes organiques, — nous y reviendrons plus loin. Ces automatismes déchaînés, influant à leur tour sur la conscience, induisent en elle des sentiments très variés, mais qui peuvent presque tous plus ou moins se ramener à celui de l'action de puissances extérieures.

C'est le syndrome d'action extérieure, ou exogène, si l'on veut employer un terme plus précis, qui forme comme le centre des troubles psychopathiques. Or, dans la totalité des cas, si nombreux, si variés qu'ils soient, les systèmes perçus comme réalisant la pénétration d'une force extérieure n'en sont pas moins intrapsychiques. C'est dans la représentation globale et maintenue de son corps, de son esprit, — maintenue

dans l'unité de conscience, — que l'individu croit percevoir les manifestations d'une action étrangère. Soit que son corps lui paraisse étranger, soit qu'il lui semble pénétré, possédé, dominé par des influences mystérieuses, soit que cet esprit lui-même pense subir ces influences, qu'il s'agisse d'hallucinations, d'impulsions, de troubles psycho-moteurs ou psycho-sensoriels, de pseudo-hallucinations, de sentiments d'influence, d'obsessions ou de phobies, d'idées d'influence, de persécution, de domination, d'inspiration, l'unité de conscience qui caractérise la monade psychique est toujours maintenue, et c'est dans le sein de cette unité consciente que se forment les représentations complexes des apparentes mais inexactes dissociations. Le clivage, toujours relatif, est un clivage intra-psychique. Traduisant un trouble de la personne, il n'atteint pas l'unité mentale.

Mais à la personne proprement dite viennent s'ajouter d'autres caractères résultant de l'action qu'exerce sur elle le monde extérieur, et notamment le milieu social. Par l'adjonction de ces caractères, la personne devient une *personnalité*. Vous êtes d'abord votre unité mentale, vous êtes ensuite le composé de votre corps, de votre esprit, vous êtes, enfin, tel personnage, de tel âge, de tel sexe, de tel nom et de telle famille, qui joue tel rôle dans la société. C'est en ce sens que vous êtes non seulement une conscience, non seulement une personne, mais par surcroît, et comme en surface, une personnalité.

De cette *personnalité*, votre conscience renferme toujours une certaine représentation et certaines des réalités auxquelles elle correspond, dans leurs couches, si l'on peut dire, les plus superficielles, soient gravement perturbées par la maladie. Mais c'est un véritable jeu de mots que d'en penser inférer quelque mutilation plus profonde qui ne saurait toucher la personne, à plus forte raison la monade psychique. L'exaltation de certains déments leur inspire l'illusion de se croire

grands personnages, généraux, ministres, monarques. Si, dans le même temps, ils se résignent sans peine à quelque besogne servile, sans que leur critique affaiblie leur laisse voir la contradiction de leurs prétentions avec leurs actions, on peut dire, par image, que cela représente comme une double personnalité. Certains sujets plus conscients pourront même le ressentir ; mais cela ne saurait nullement affecter, non seulement l'unité de la personne, qui subsiste de fait, mais surtout l'unité mentale qui ne saurait ne pas exister, parce qu'elle est indestructible.

Arrêtons-nous, sur ce point essentiel, à la conclusion qui s'impose : l'unité mentale, que l'introspection et la logique nous ont fait voir indestructible, est de fait toujours maintenue dans les nombreux troubles mentaux où l'on prétendait la voir compromise. Elle est une monade au sens propre du mot, et constitue la monade psychique, c'est-à-dire l'âme.

Mais quelle est donc la signification profonde de ce trouble étrange de la conscience qui fait comme le centre de la psychopathologie ?

Comment se fait-il que de nombreux malades attribuent à des puissances étrangères et mystérieuses les modifications anormales de leur vie consciente ? Pourquoi ce syndrome d'action extérieure, ou exogène, ou, si l'on veut, ce sentiment d'une intervention étrangère dans la direction de la pensée ? C'est un fait capital de première importance et de très grande fréquence dans les affections mentales et dont l'étude donne la clef de la plupart des autres troubles psychopathiques. L'opinion des anciens, qui voyait dans l'aliénation mentale le résultat de certaines actions mystiques particulières, celle que les malades eux-mêmes traduisent par les délires de persécution, d'influence et de possession, l'opinion de Baillarger, partagée plus ou moins consciemment par la plupart des modernes, opinion d'après laquelle la plupart des psychopathies se manifestent

psychologiquement par l'exercice involontaire des fonctions mentales en rapport plus ou moins direct avec des troubles organiques, ces opinions, partant de conceptions théoriques différentes, traduisent une seule et même vérité d'observation plus ou moins confusément aperçue.

A l'époque de Baillarger, cette vérité s'est trouvée fort près d'être entièrement découverte sous la forme qui convient le mieux à la science moderne, mais un mauvais mot, le mot d'automatisme psychologique ou mental, détourna pour de longues années encore de sa complète réalisation.

Dans son sens strict, le mot d'automatisme psychologique ou mental aurait dû signifier, en effet, la plus grande autonomie de l'activité du psychisme, l'état de cette activité que dans nos travaux antérieurs avec E. Toulouse nous avons désigné par le terme d'auto-conduction (1). Mais ces états de bonne auto-conduction correspondent au contraire au bon équilibre organo-psychique en rapport avec une santé normale, et au sentiment de liberté qui en résulte pour la conscience. Les états mal désignés par les termes d'automatisme mental ou psychologique correspondent, au contraire, au sentiment de nécessité, de contrainte extérieure qu'occasionne dans la conscience l'influence de certains états morbides. Nous avons montré comment le mauvais mot d'automatisme, dont le seul mérite est d'évoquer une image mécanique assez en rapport avec les sentiments de transformation éprouvés par certains malades, a permis le retour implicite, par une sorte de jeu de mots, de la fausse hypothèse des prétendus éléments psychiques dissociés de la conscience. Comme nous l'avons dit, ces faux éléments séparés ne sont vérifiables ni par le psychologue, ni par le biologiste, car ils échappent, par définition même, à la conscience et à l'observation

(1) E. Toulouse et M. Mignard.

extérieure. Ne nous arrêtons pas davantage à cette apparence d'idée, qui ne peut même être pensée complètement, et venons-en à ce qui fait la caractéristique réelle de ces états mal désignés par les termes d'automatisme psychologique ou mental.

La caractéristique de ces états est bien celle qu'avait dégagée Baillarger, après la sagesse antique. Les aliénés sont avant tout ceux qui ne s'appartiennent plus, ceux dont l'esprit a perdu sa propre direction, ceux dont les fonctions mentales s'exercent d'une façon plus ou moins anormalement involontaire. Ajoutons cette note importante que tout se passe comme si cette activité mentale, généralement spontanée dans les limites de son ordinaire conditionnement, se trouvait anormalement soumise à certaines influences, et comme si ces influences provenaient de certaines fonctions organiques ou corporelles (les automatismes neurologiques) perturbés par la maladie.

Appelons subduction mentale morbide cet état de la spontanéité mentale qui se trouve anormalement opprimée par ces influences organiques, et nous aurons réalisé la théorie psychopathologique dont les fondements seront facilement retrouvés dans la plupart des pages qui précèdent.

Nous renverrons simplement à ces pages pour la démonstration du principe fondamental que nous avançons ici. Outre que l'on en trouvera le résumé général dans celles qui traitent plus spécialement des troubles de la spontanéité, il sera possible, pour chacune des grandes formes psychopathiques, d'en vérifier la portée, dans celles qui ont trait aux délires d'intervention extérieure et de transformation, aux états confusionnels, aux états maniaques, mélancoliques et anxieux, à la psychose obsédante, aux états hébéphréniques et catatoniques, aux hallucinations, aux impulsions, aux interprétations et suppositions morbides, aux grands troubles de la conscience, provoqués par la

paralysie générale, la démence organique, la démence sénile, etc... Nous nous contenterons ici d'établir quelques considérations psychologiques sur la portée de cette constatation.

Il n'est pas indifférent, sans doute, au point de vue psychologique, de constater que le caractère général des troubles psychopathiques est de se traduire par une limitation de la spontanéité mentale.

De même que l'unité, que l'on repoussait, et qu'il faut bien avouer tout de même, certains ont traité d'illusion de la conscience cette spontanéité mentale dont ils ne voulaient pas reconnaître la valeur. Ils croyaient ainsi rendre justice aux méthodes des sciences physiques, portées par eux à la valeur d'une explication universelle et totale du réel. La conception fondamentale de ces sciences, telles qu'ils les conçoivent, serait un déterminisme absolu, tel que nulle réalité incluse dans l'univers n'aurait aucune activité propre, tout ce qu'elle manifeste se réduisant en définitive à ce que les autres réalités avec lesquelles elle se trouve en rapports déterminent dans son propre sein. Mais ce principe, poussé dans ses dernières conséquences, aboutirait, comme nous l'avons démontré, à l'anéantissement de l'univers, chacune des réalités qui le composent se trouvant à son tour réduite à zéro. La vérité, c'est que la physique, science des rapports entre les êtres, laisse forcément au fond de chacun d'eux quelque chose d'irréductible qu'elle ne saurait pénétrer.

Dans les immenses agglomérations qu'elle étudie dans un but instrumental, chacune de ses inconnues est pratiquement négligeable. Il n'en est pas de même pour la métaphysique, ni pour la psychologie, dont l'objet est précisément une de ces monades où la physique ne saurait descendre.

La spontanéité, c'est précisément ce qu'il y a de propre à la monade psychologique dans l'activité de la personne.

Nous verrons plus loin que tout se passe comme si l'agencement organique d'un nombre inestimable de monades matérielles lui permettait une certaine et relative liberté. Mais nous rappelons seulement que l'introspection en prend une connaissance immédiate et intuitive.

Cet original jaillissement de ce qui fait notre être même, dans ce qu'il a d'imprévisible pour chaque instant, pour chaque moment de la durée dans laquelle il se développe, connu par la philosophie classique, a plus récemment été dépeint dans les inoubliables expressions de Bergson.

Nous répéterons ici ce que nous avons dit au sujet de l'unité : la certitude immédiate et directe de cette vérité reste complètement indépendante de la philosophie bergsonienne en tant que système. Cette spontanéité est une réalité immédiate, certaine, irréductible ; elle ne saurait être ramenée, bien entendu, au sentiment de variations d'intensité : elle accompagne des états de conscience forts ou faibles. Elle est une donnée spécifique de la conscience.

L'originalité du présent travail est, croyons-nous, d'avoir démontré que cette réalité, la spontanéité mentale, possible théoriquement, certaine intuitivement, est, de plus, postulée par les données de l'expérience extérieure, et, notamment, de l'observation des troubles mentaux que l'on croyait devoir lui opposer, et qui, au contraire, la vérifient surabondamment. Inscrivons, dès à présent, notre deuxième conclusion théorique : la monade psychique, l'âme, est douée de spontanéité.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur une autre essentielle qualité de la monade psychique qui est sa conscience. Nous l'avons rappelé au début de ce chapitre : en elle nous le révèle l'immédiate donnée, antérieure à toute autre certitude. Nous devons seulement indiquer, contrairement à ce que pensent certains théoriciens du « comportement », que l'existence de cette conscience

se traduit quelquefois par son influence sur les phénomènes accessibles à l'expérience extérieure.

Il en est ainsi souvent quand la connaissance du sujet s'étend plus loin que lui-même et que son présent ou son passé.

La connaissance des êtres extérieurs réagit sur la conduite de façon indubitable, ainsi que la prévision de l'avenir. Si bien que l'on peut, à l'inverse de certains auteurs, déclarer que seul l'inconscient ne peut jamais être affirmé par l'observation extérieure. Nous ne pouvons jamais, devant une série de phénomènes, nier qu'elle puisse être influencée par l'action de quelque conscience inconnue. Par contre, nous pouvons, dans bien des cas, remonter des variations d'une activité à la connaissance qui les influence. De ces constatations, et d'autres concernant notamment l'évocation des souvenirs latents, nous avons tiré les conclusions suivantes :

La monade psychique, douée de spontanéité, est essentiellement consciente de soi.

Par surcroît, elle peut connaître et connaît d'autres êtres. Nous n'avons pas étudié systématiquement dans ces pages les modalités de cette connaissance, qui feront l'objet d'études ultérieures.

Nous avons reconnu simplement que la connaissance objective, et, par exemple, la perception des objets matériels, s'accompagne d'un sentiment de nécessité, d'imposition d'origine exogène des modifications subies, qui n'est pas sans profondes correspondances — comme on peut le voir par l'étude des hallucinations proprement dites — avec le sentiment de la limitation de la spontanéité. Cette spontanéité, au contraire, reste l'une des caractéristiques, connue par le sujet, de ce qui provient du sujet lui-même.

Nous avons été conduits à considérer que ce que l'on appelle généralement la subconscience n'est pas autre chose qu'une conscience indistincte, qu'un sentiment

diffus contrastant avec la conscience claire et distincte que développe l'attention.

La conscience indistincte paraît surtout développée dans les états de distraction, et, pour les modalités de la conscience qui correspondent, en les contrôlant vaguement, au développement des activités presque entièrement automatiques, que ces activités automatiques soient normales ou morbides, instinctives ou habituelles, ou simples systèmes de réflexes organisés.

C'est à ces systèmes corporels, dont nous ne pouvons savoir s'ils correspondent ou non par eux-mêmes à quelque conscience étrangère à la nôtre, c'est plus précisément aux automatismes neurologiques normalement subordonnés à la conscience du sujet, que nous avons réservé le nom de subconscience, à la place du terme d'inconscient, que nous avons complètement laissé de côté, comme contenant une négation invérifiable.

Il faut ajouter que les modalités, distinctes et indistinctes, de la conscience, peuvent être simultanées, et le sont le plus souvent, comme lorsque nous nous appliquons à réfléchir en nous promenant. Dans la plupart de ces états, la conscience claire utilise quelque partie de la subconscience, que contrôle cependant la conscience indistincte, étant bien entendu que conscience claire et conscience indistincte ne sont que des modalités d'une seule et même réalité indivisible, et la subconscience, au contraire, dans le sens nouveau que nous donnons à ce terme, une réalité distincte composée d'automatismes corporels.

Selon d'autres modalités, la conscience se présente comme virtuelle ou actuelle, selon que l'on considère l'état qu'elle réalise au moment donné et ceux qu'elle est susceptible de réaliser par la suite. C'est ainsi qu'une conscience actuellement repliée dans l'introspection est virtuellement capable de développer, par exemple, une certaine représentation du monde extérieur. Et,

plus particulièrement, elle contient virtuellement tout le passé dans la mesure où elle est plus ou moins susceptible de l'évoquer actuellement selon les circonstances. C'est ainsi que tout en conservant la notion d'une mémoire toujours présente, nous ne pensons pas, comme certains élèves de Bergson, qu'elle soit constamment et actuellement réalisée dans on ne sait quelles sphères inimaginables.

Nous pensons que toute la mémoire existe dans la monade psychologique à l'état de simple sentiment diffus, susceptible seulement de se développer en souvenirs, actualisés à l'occasion, notamment, de certains processus organiques où l'habitude joue son rôle, ces processus étant, d'autre part, eux-mêmes influencés et provoqués par certaines initiatives de la monade psychique, lorsqu'elle cherche les souvenirs. Il est bien entendu, d'autre part, que la mémoire, dans ses états de virtualité ou d'actualisation, subit les interréactions des autres phénomènes psychiques, et indirectement celles de l'organisme, faits par où se laissent entrevoir les possibilités d'explication de l'oubli, des dysmnésies et des transformations très considérables que, constamment, le souvenir subit, ainsi que diverses lois et conditions accessoires de sa reviviscence, et, si l'on peut dire, de sa reconstruction.

Enfin la monade psychique, consciente et spontanée, jouit d'une quatrième qualité essentielle, : elle est douée d'affectivité.

Nous rappellerons seulement ici que nous croyons avoir démontré, dans des travaux antérieurs, l'irréductibilité de cette donnée affective à certains facteurs organiques, périphériques et quantitatifs auxquels on a voulu la réduire.

Fidèles à notre méthode générale, nous avons cherché dans les sciences bio-psychiâtriques les expériences cruciales qui permettaient de répondre à la question posée par les contradictions de cette hypothèse avec

les données de l'introspection. Il était certain, *a priori*, que la qualité ne pouvait se résoudre à la quantité, l'optimum à un maximum, les sentiments de valeurs à des déterminations mécaniques. Restait donc à voir sur quelles observations s'appuyaient les idées de Lange et de James qui prétendaient traduire ces valeurs de sentiment en correspondances matérielles, susceptibles d'évaluation dans l'ordre de la quantité. Nous avons démontré sans peine que, contrairement aux opinions de ces auteurs, le sentiment agréable n'accompagne pas toujours une excitation, ni le sentiment pénible une dépression. Il est des joies passives à côté des joies actives, des anxiétés agitées à côté des dépressions mélancoliques. Le sentiment agréable traduit un optimum relatif dans la satisfaction des tendances, qui est fort loin de s'accorder toujours, du reste, avec un bien véritable pour l'individu.

Les nouvelles recherches sur les émotions et les psychopathies affectives, tout en montrant l'extrême complexité de la question du point de vue biologique, nous ont apporté depuis lors de précieuses vérifications. La notion des agitations anxieuses et celle des torpeurs agréables est maintenant classique dans les états dits mixtes de la psychose maniaque dépressive. Les physiologistes et les neurologistes étudiant les réactions sympathico-para-sympathiques et endocriniennes dans les émotions ont achevé de faire justice des notions simplistes que nous avions critiquées par le moyen même de l'expérience objective. Ici comme ailleurs, nous pouvons dire que cette expérience, loin de contredire les données de l'intuition et les conclusions de la philosophie, vient au contraire les corroborer, lorsqu'on envisage le problème avec une largeur de vue suffisante pour embrasser les divers principes et les divers ordres de connaissance. L'affectivité correspond à des modalités irréductibles de la conscience, en rapport fonctionnel, sans doute, avec des réactions organiques

mais essentiellement différentes de ces réactions. Elle donne un sens aux phénomènes psychologiques, et, indirectement, aux phénomènes organiques qui leur sont fonctionnellement accordés, en s'accordant selon une échelle des valeurs, selon les normes du bien et du mal.

Elle correspond à une finalité profonde, dont nous retrouvons les traces dans l'univers, après l'avoir découverte dans notre esprit, et qui nous fait postuler l'existence transcendentale de certaines réalités.

Pour nous résumer, en ce qui concerne les notions proprement psychologiques, nous aboutissons aux conclusions suivantes :

La monade psychique est véritablement une irréductible unité. Elle est essentiellement une conscience. Elle est douée d'affectivité et d'activité spontanée. Ainsi définie, nous n'hésitons pas à reprendre pour elle son nom traditionnel. La monade psychique, c'est l'âme.

Mais cette monade est en rapports fonctionnels avec une multitude d'autres monades d'un caractère tout différent. Ce sont les monades qui composent l'univers matériel, et notamment celles qui constituent l'organisme corporel par l'intermédiaire duquel la monade psychique entre en rapports avec l'univers physique. Ces monades physiques, entre autres caractéristiques, possèdent celles de développer par les groupements une modalité spéciale de rapports qui forment l'espace.

Il n'en résulte nullement que ces monades physiques, base de l'univers matériel, soient en elles-mêmes spaciales.

La physique moderne vient, sur ce point encore, à l'appui d'une antique philosophie, en nous permettant de les considérer comme essentiellement énergétiques, c'est-à-dire comme des centres dynamiques capables de développer certaines réalisations, et notamment les masses et les espaces, par leurs rapports mutuels.

Insistons sur ce fait que la physique moderne nous incite nettement à la conception monadique. Sans vouloir entrer ici dans les discussions relatives aux conceptions du continu et du discontinu, nous rappellerons seulement que la physique moderne, et toutes les sciences qui en dépendent, depuis l'astronomie jusqu'à la biologie, tendent à réduire leurs divers objets en une organisation d'éléments plus simples qui se résoudraient en dernière analyse en des centres dynamiques.

En d'autres termes, les sciences physiques nous invitent à considérer un univers matériel composé d'unités réelles ou monades matérielles. Sans doute, celles que nous connaissons ne sont point les irréductibles ; mais, comme nous l'avons démontré, au point de vue rationnel, celles-ci doivent exister. Or, le fait de trouver partout des unités naturelles, décomposables en d'autres unités et des proportions définies, montre les profondes correspondances du témoignage de l'expérience extérieure avec celui de notre raison.

Le relativisme général, qui semble vouloir s'affirmer dans ces ordres de sciences, ne nous est pas apparu comme un obstacle à de telles conceptions. Il semble, au contraire, qu'il s'harmonise particulièrement bien avec elle.

Il suffit de remarquer pour cela qu'un tel relativisme, bien qu'il mérite de devenir total dans ce domaine, ne saurait, par définition même, être absolu. S'étendant, sans exception, à toutes les relations matérielles entre les monades physiques, il ne saurait manquer de respecter, au cœur de chacune de ces monades, une irréductible inconnue — tout au moins à ce point de vue — que la relation ne saurait définir.

Sans cela, comme nous l'avons démontré, l'univers physique s'abîmerait dans le néant. Toutes les relations physiques, sans exception, restent relatives, y compris la masse, l'espace et le temps. Mais au centre de chaque

être demeure une irréductible donnée et dont les relations avec les autres êtres ne peuvent certainement rendre compte. Mais c'est précisément cette irréductible donnée qui constitue une inconnue et même un inconnaissable pour les sciences physiques, parce qu'elle transcende leurs méthodes fondées sur la relation.

Les principes de la relativité présentent donc une valeur uniquement physique.

Ils ne touchent ni la logique, ni la métaphysique de l'être, ni la psychologie de l'intuition.

Le grand problème reste, et restera toujours, sans doute, celui de la manière dont les monades, les unes matérielles, les autres immatérielles, peuvent échanger les influences que, dans l'ordre pratique, nous constatons, ou, si l'on veut, de savoir comment elles peuvent avoir été mises en rapport d'influences. Ce problème n'est certainement pas d'ordre physique, car la physique, science des relations, et uniquement des relations, le prend d'emblée comme résolu.

Il nous semble évident que ces rapports d'influence constatés entre monades, dont les unes sont matérielles et les autres immatérielles, suppose l'existence d'un Être nécessaire, Fondamental, Suprême et Transcendant, seul capable d'établir l'unité dans cette multiplicité que seul, par ailleurs, il peut expliquer, comme cause de lui-même et des êtres contingents. Mais nous ne saurions aller plus avant sans dépasser les limites naturelles du présent ouvrage.

Un dernier point théorique doit être signalé.

Nos recherches psychiâtriques, mises en rapport avec les données de l'intuition et les résultats de l'investigation rationnelle d'une part, avec ceux, d'autre part, de l'expérience physique, nous ont conduits à une conception monadienne qui n'est point sans rapports avec la philosophie de Leibnitz.

Elle en diffère, cependant, sur une notion capitale, celle du déterminisme universel, qu'elle ne saurait accepter.

C'est, en effet, par sa libre spontanéité que nous avons été conduits à caractériser la monade psychique ; et nous avons montré que la limitation morbide de cette spontanéité, fait central des psychopathies, faisait ressortir sa normale existence.

Il est vrai que la spontanéité s'oppose au déterminisme extrinsèque seulement.

Un être est doué de spontanéité dans la mesure où son action n'est pas imposée par des déterminations étrangères à sa nature.

Mais, comme l'a montré Bergson, un être spirituel s'exprime dans la durée de façon si originale que chaque moment contient quelque chose d'ineffable, qui ne saurait être complètement expliqué par les modifications qui précèdent, ni rendre compte entièrement de celles qui suivent.

Il existe donc, dans le développement de chaque être, une part de contingence dont il peut rester maître en partie. Tel est le cas pour les monades spirituelles, ainsi que le manifeste notre expérience intime. Le sentiment de limitation de cette liberté nous a paru le trait essentiel de mainte psychopathie.

Ainsi l'observation extérieure vient une fois de plus appuyer de son témoignage les données de l'intuition et celles de la déduction philosophique.

Les monades matérielles paraissent beaucoup plus étroitement déterminées, non seulement par le conditionnement extérieur de leur activité, mais par leur nature même. Si l'influence d'un tel déterminisme atteint morbidement la monade psychique, il en résulte un sentiment de nécessité qui contraste avec sa liberté normale.

Nous retrouvons ici les conclusions de la philosophie traditionnelle. Elles nous paraissent s'accorder, mieux qu'aucune autre, avec celles de la plus récente observation psychiâtrique.

CHAPITRE XXV

CONSÉQUENCES PRATIQUES L'ORTHOPSYCHIE

Il n'était pas dans notre pensée, lorsque furent entreprises, il y a plusieurs années déjà, les études d'où sortit le présent ouvrage, d'aboutir à telle ou telle application pratique des principes recherchés.

C'est au moment où se dégagèrent avec netteté les doctrines que l'expérience nous conduisait à admettre, que se laissèrent entrevoir, comme nécessairement, les grandes lignes des conséquences pragmatiques qui devaient en résulter. Les notions basales de subduction mentale morbide et d'autoduction mentale normale, celle secondaire sans doute, mais peut-être d'aussi grande importance, des réactions psychologiques secondaires de défense, amènent, par la force des choses, à des directives bien définies de l'activité que nous imposent les réalités psychologiques, dans leurs rapports, notamment, avec les conditions biologiques, d'une part, avec, d'autre part, les conditions sociales. Il n'est pas possible de donner ici même une esquisse d'ensemble des applications possibles. Non seulement la place nous manquerait, mais le temps seul peut permettre d'établir les diverses méthodes dérivées qui doivent, dans tel ou tel ordre de l'activité, nous donner des résultats positifs. Mais le simple examen de quelques grandes conséquences

évidentes, leur mise en rapport avec les directions qu'elles commandent, la connaissance de résultats qui déjà s'imposent, peuvent et doivent être esquissés dans ce court et dernier chapitre.

Que certains résultats pratiques puissent être assurés déjà, cela tient d'abord à ce que des méthodes fondées par de tels principes furent de tout temps empiriquement essayées, et, malgré la défaveur où les tenaient la plupart de nos devanciers, pour de fausses raisons théoriques, ne laissèrent pas de donner quelques bienfaits.

D'autres de ces résultats apparaissent avec évidence à la simple réflexion, les matériaux de l'expérience se trouvant aux mains de chacun. Prendre conscience des uns et des autres, ce n'est pas seulement commencer à pénétrer dans le très vaste champ d'action qui s'ouvre devant nous, c'est encore, par une marche inverse, porter une vérification nouvelle à ces principes directeurs que nous pensons avoir établis. Une première conséquence pratique, plus importante peut-être que telle ou telle application de détail, parce qu'elle promet une moisson de résultats dans des ordres très différents, c'est une facilité d'entente mutuelle, une harmonisation, une plus grande liberté, en même temps qu'une collaboration plus efficace du psychologue et du biologiste. Elle offre un terrain de conciliation où médecine organique et culture morale peuvent se rencontrer, sans rien abdiquer de leurs principes propres et se donner une aide réciproque. Pour prendre en exemple le traitement des troubles mentaux, trop souvent nous avons vu, dans cet ordre pratique, s'affronter des méthodes exclusives et tyranniques. Venues de conceptions qui ne voyaient qu'une part d'un objet si complexe, et voulaient par système tout réduire à cette part qu'elles pouvaient aborder, elles niaient la valeur et repoussaient l'assistance des autres procédés pourtant susceptibles d'une action plus directe sur une autre part des phénomènes étudiés.

Combien de médecins, imbus de tendances matérialistes, se sont-ils volontairement privés de l'action si précieuse qu'ils eussent pu directement exercer sur la mentalité de leurs malades ? Désireux de n'agir que par des processus biologiques ou physico-chimiques, ils laissaient de côté les phénomènes mentaux, ce qui constitue, du reste, un inconscient désaveu de leur doctrine.

Certes, ils avaient raison de traiter la part organique du complexe soumis à leur action.

Soignant la maladie et les troubles physiques, ils modifiaient de façon souvent très bienfaisante le fonctionnement des automatismes neurologiques dont les rapports avec les fonctions mentales établissent l'état de subduction morbide, ou celui d'autoduction normale. De la sorte agissaient-ils, parfois de façon définitivement curative, sur le trouble mental lui-même. Mais ils avaient tort de négliger la donnée psychologique, dont l'importance, dans de tels troubles, ne saurait être contestée. Une inquiétée découragée, dont le besoin d'apaisement et de réconfort était évident, me faisait un jour cette confidence : « J'ai souffert d'être traitée jusqu'ici par des médecins fort savants et consciencieux, mais qui semblaient ignorer que je possédais une âme. On a mesuré ma tension sanguine, recherché tous mes réflexes, on m'a soumise à diverses radiations et à des médications qui m'ont quelque peu soulagée ; mais je pense que l'on m'aurait fait aussi du bien si l'on s'était occupé de mes ennuis et si l'on m'avait donné quelques conseils pour les surmonter. »

Par contre, certains psychothérapeutes, et notamment quelques disciples de Freud, s'intéressent exclusivement à la part mentale des syndromes à traiter. Ils négligent entièrement les facteurs organiques et les procédés biologiques ou physico-chimiques par lesquels on pourrait les atteindre. Ils déploient, en revanche, une longue patience à l'investigation psychologique,

poursuivie notamment selon les méthodes qu'ils ont fait connaître sous le nom de psychanalyse.

Ils méprisent, du reste, à l'égal des traitements de la médecine corporelle, ceux que proposent d'autres partisans du traitement mental. Cet exclusivisme ne dépend pas de vues pratiques uniquement.

Il dérive essentiellement, au contraire, de conceptions théoriques. C'est une sorte de monisme diffus, mettant au centre de toutes choses une affectivité mystérieuse — et généralement érotique — qui commande une telle position. Comme l'antique fatalité, l'inexorable Libido leur paraît gouverner le monde. Le parti pris de leur système, son manque de discernement théorique entraîne celui de leur pratique.

Tout n'est certes pas à rejeter dans les traitements freudiens. L'investigation psychologique, soigneusement menée, et, il faut dire, de façon toute différente, nous fournira l'un des temps essentiels d'une méthode psychothérapique qui vise à devenir totale.

La découverte au grand jour, à la pleine lumière, de la conscience distincte, de certains sentiments troubles, et de certains troubles du sentiment, auparavant dissimulés dans la part indistincte de cette même conscience, cette découverte amène toujours une modification de tels « complexes ». La modification est souvent heureuse ; elle suffit parfois à produire une réduction plus ou moins complète des syndromes psychopathiques étudiés.

Entièrement, quelques guérisons lui sont dues. Mais, le plus souvent, il faut procéder à bien d'autres opérations psychothérapiques pour obtenir l'amélioration. Un moment vient vite, chez bien des personnes, où la rumination des souvenirs ne fait plus que du mal. Il faut calmer, dériver, rééduquer et sublimer. Nous parlerons de tout cela plus loin.

Mais il est vraiment absurde de vouloir se passer des puissants moyens de traitement que nous donne dans bien des cas la médecine organique.

Lorsque l'on a vu céder l'excitation maniaque, ou la crise anxieuse, sous l'action du gardénal, le cacodylate injecté, à temps et à dose suffisante, arrêter l'évolution d'une hébéphrénie menaçante, et le traitement spécifique prévenir ou enrayer l'évolution de certaines grandes démences, on comprend quel tort des psychothérapeutes exclusifs pourraient faire, aux malades d'abord, ensuite à la réputation de la véritable psychothérapie, dont nous croyons pourtant au très brillant avenir.

Notre conception nous invite, au contraire, à ne négliger ni l'un ni l'autre, du pôle physique et du pôle mental du complexe psychorganique, dans le traitement des psychopathies. Pour essayer de rétablir l'équilibre entre l'activité mentale et les automatismes neurologiques, c'est des deux côtés que nous agirons. Nous nous efforcerons d'atteindre la spontanéité mentale par les moyens psychothérapiques, persuadés que la modification obtenue ne pourra manquer d'agir sur tout l'ensemble de cet objet si complexe qu'est le trouble considéré. Par les moyens physiothérapiques, nous tenterons le redressement des automatismes organiques qui réagiront à leur tour sur tout l'ensemble du syndrome.

Ainsi donc, au cercle vicieux, au vicieux échange d'influences qui constituait l'état de trouble, nous essaierons de substituer d'autres enchaînements, et d'autres réponses de l'organisme à la pensée, de la pensée à l'organisme.

Nous aborderons à la fois par les deux régions qu'il intéresse le désordre qui faussa leurs rapports. Ainsi nous voyons céder, dans l'ordre pratique, l'une des plus stériles oppositions et l'avenir se déployer devant les collaborations les plus diverses et les plus complètes.

Le neurologiste appellera tout naturellement le biologiste à son aide pour mieux aborder la part matérielle du composé qu'il faut traiter.

Et tous deux pourront s'adresser au physicien et au

chimiste, car la complexité des automatismes nerveux dépend encore de l'immense interaction de tous les tissus de l'organisme, et l'organisme lui-même maintient l'équilibre vivant au milieu des réactions physico-chimiques. Le psychologue, d'autre part, comprendra la nécessité des méthodes sociologiques et de la direction morale et religieuse pour mieux orienter la part vraiment mentale de cet ensemble. Mais le médecin philosophe saura concilier tous ces modes d'action, parce qu'il ne verra dans aucun l'exclusive manière de pénétrer tout le réel. De chacun de ces modes d'abord, il attendra, sans doute, une influence sur tout l'ensemble, mais il saura que chacun de ces modes possède une qualité propre, qui lui permet d'atteindre, spécifiquement, une certaine part du réel. Il veillera donc à leur collaboration intelligente et sympathique, seule capable de répondre à la complexité de l'objet proposé.

Mais il est une application directe et spécifique des principes développés dans cet ouvrage.

Elle est comme leur épanouissement naturel. Puisque les désordres de la pensée, qu'ils soient ou non pathologiques, résultent toujours d'un état de subduction mentale, tenant à l'excessive influence qu'ont pris, sur les fonctions mentales, certains automatismes neurologiques déréglés, une discipline, tout naturellement, devra se constituer pour étudier les moyens de guider, protéger ou réparer le normal équilibre des influences échangées entre la spontanéité mentale et ces processus organiques, qui permet la normale autoduction de l'esprit.

Ainsi, nous nous acheminons vers le développement d'une technique générale pour assurer le libre et normal exercice de la pensée, utilisant au maximum les processus biologiques associés à leur action, tout en se dégageant des emprises dangereuses qu'elle pourrait en subir.

Lorsqu'elle se constituera, cette science pratique

pourra prendre le nom d'orthopsychie. Son développement fondera tout à la fois une psychothérapie et une hygiène mentale que l'empirisme ne guidera plus seul. Car l'orthopsychie doit viser aussi bien à maintenir en santé l'équilibre psychorganique qu'à réparer ses défaillances. Il donnera, d'autre part, des méthodes utiles à la culture morale et à l'éducation. Nous désirons ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui prétendent établir une morale purement scientifique. Il est bien entendu que la morale ordonne, tandis que la science ne fait que connaître.

Incapable de commander, et même de persuader, elle fournit cependant des techniques pour atteindre les buts que l'on se propose d'autre part. De même que la médecine ou la musique, la morale est un art qui doit utiliser des sciences. Elle pourra trouver dans l'orthopsychie des moyens pratiques pour atteindre le but qui par ailleurs lui fut donné.

Les indications générales de l'orthopsychie résultent des conditions d'une bonne autoduction mentale. Elles réalisent également une lutte contre les causes de la subduction morbide. Sous leurs premiers aspects, elles se rapportent surtout à la culture morale et à l'éducation, sous le second, à la psychothérapie et à la prophylaxie par l'hygiène mentale.

On peut les entrevoir sous les grandes catégories des fonctions psychorganiques dont l'équilibre doit s'établir dans l'unité supérieure de la conscience. Dans l'ordre de l'affectivité, nous devons rechercher la prédominance des sentiments apaisants et sublimés sur les émotions troubles et les passions abêtissantes, car les premiers sont éminemment propres à établir ou rétablir la direction spirituelle de l'individu, les autres le disposant à l'emprise organique. Sympathie, sédation, sublimation.

Dans l'ordre de l'intelligence, nous rechercherons l'éclaircissement des notions troubles et confuses, leur remplacement par des idées claires et distinctes, la sou-

mission de l'imagination à la raison, qui ne doit pas l'opprimer, mais la tourner vers une bonne norme. Examen, persuasion, suggestion.

Dans l'ordre de l'activité, nous favoriserons l'établissement d'une volonté par la subordination des automatismes. Les habitudes, notamment, seront soumises à la spontanéité mentale éclairée par la réflexion. N'oubliant pas que l'individu ne saurait être une fin en soi, nous la subordonnerons à un principe supérieur. Éducation, rééducation, direction.

On ne saurait modifier l'affectivité qu'en s'appuyant sur l'affectivité. Le directeur, l'éducateur ou le psychothérapeute se trouveraient donc singulièrement désarmés si toute affection reposait sur la base de l'égoïsme, comme il fut pendant quelque temps enseigné.

Heureusement il n'en est rien. Laissons de côté, pour le moment, le plus important des sentiments qui élèvent l'individu par delà lui-même, le sentiment religieux, et d'autres, comme le sentiment esthétique, qui contribuent à le faire sortir de son égoïsme. Retenons seulement ici ce fait, qu'a tout au moins démontré l'école sociologique : nous sommes des êtres essentiellement sociaux. La société ne résulte pas d'un contrat arbitraire, mais elle est inscrite dans la nature même des hommes et s'exprime par des instincts profonds. De là résulte la possibilité d'emprise par le directeur, au moyen surtout de deux de ces instincts.

Le premier, que Durkheim a bien mis en valeur, est celui d'obéissance ; l'autre, non moins fort sans doute, est celui de sympathie. L'instinct d'ambition est plus dangereux à manier.

Le premier, isolé, commande les faits de suggestion, et le second, ceux de persuasion affectueuse. A vrai dire, tout bon directeur doit être capable d'agir par les deux, et le respect confiant qu'il inspire au dirigé doit être la marque de sa douce puissance.

Il faut éviter, pour épurer l'affectivité, de la détruire,

et l'on doit songer qu'un dressage trop abstrait ou mécanique risque de dessécher les affections, et, secondairement, de stériliser l'activité, peut-être même de préparer les accidents de la schizoïdie dont nous avons longuement parlé. Cependant, il faut à tout prix établir la maîtrise de l'individu sur les grossières émotions qui risquent à chaque instant de compromettre l'équilibre spirituel. On n'oubliera pas, à ce point de vue, les résultats très intéressants que l'on peut obtenir par le contrôle et la modération de ceux des phénomènes corporels d'expression des émotions qui restent soumis à l'usage de la volonté. Apaiser les mimiques excessives, défaire les contractions et les raidissements de l'inquiétude ou de la colère, c'est déjà faire beaucoup dans le sens d'une bonne réforme ou d'une bonne éducation des mouvements affectifs. Chercher ensuite, sans affectation, mais avec patience, les expressions d'un calme heureux et sympathique, c'est préparer par l'extérieur l'amélioration qui doit se produire dans les profondeurs de la conscience.

Un moyen puissant de la régularisation des émotions n'est autre que la discipline respiratoire.

De cette antique méthode, comme des vieilles civilisations asiatiques, et trop longtemps méprisée par la science moderne, beaucoup sans doute est à restaurer. On sera frappé de l'effet d'apaisement et de tonification morale qui résulte, à la longue, d'exercices respiratoires bien dirigés, dans le sens, chez beaucoup, d'obtenir un rythme plus lent et des inspirations plus profondes, en tous les cas plus régulières.

La souplesse et la grâce des mouvements contribuent au développement d'une affectivité plus délicate, plus affinée, plus heureuse, puissante et sans à-coups orageux, éléments essentiels du bon développement et de la bonne santé mentale.

Ces indications dérivent toutes de l'échange incontestable d'influences entre les fonctions mentales et

les fonctions organiques, échange dont nous désirons mettre d'autant mieux en valeur l'importance pratique, que nous avons d'autre part établi longuement dans ces pages les différences essentielles qui distinguent ces deux ordres de fonctions.

Mais l'orthopsychie affective doit exercer, dans ce domaine, une influence plus positive et favoriser le développement de sentiments eurythmiques et sublimés avec mesure, qui commandent l'équilibre de l'esprit.

Il est indispensable d'intéresser le sujet que l'on doit diriger aux objets les moins susceptibles de procurer des désillusions. Or, il se trouve que ces objets sont les plus élevés en valeur. Encore, ici, ne faut-il pas pêcher par exclusivisme, sous peine d'une outrance dangereuse.

L'on doit permettre à l'affectivité de s'étendre vers les autres objets, mais en gardant une direction qui les dépasse, de sorte que le sujet ne puisse jamais leur être soumis.

Mais l'effort de l'éducateur, comme celui du psychothérapeute, va tendre le plus souvent à détacher l'individu des appétitions ou des répulsions violentes et particulières pour le porter à la culture de tendances plus désintéressées.

Il n'est pas douteux que l'homme porte, dès sa naissance, la tendance à la béatitude complète, et l'impossibilité de se rassasier de quoi que ce soit, sinon d'un absolu qu'il n'est pas dans sa destinée d'atteindre facilement.

L'esprit humain est fait de l'inquiétude du fini qui cherche l'infini, du temporel qui cherche l'éternel, de l'imparfait qui cherche le parfait. Rien n'est plus faux que l'illusion de l'égoïsme. Elle déçoit fatalement celui qui la poursuit. Et l'ennui, puis les passions destructrices, se chargent vite de souligner cette erreur.

Sans doute l'enfant a-t-il une forte inclination à confondre le paradis qu'il cherche avec les données, naturelles et sociales, qui sont les plus proches de lui.

Et d'abord, le père et la mère, mais surtout le père, représentant longtemps pour lui la toute-puissance, d'où ces complexes idéo-affectifs qu'Adler a particulièrement bien mis en lumière. Nombreux sont les sujets qui, même à l'âge adulte, ne se sont pas dégagés d'une obscure recherche du bonheur par le moyen du père ou par le remplacement du père.

Et l'investigation psychologique, dont nous verrons tout à l'heure les bienfaits, aidera la réduction de ces systèmes. Mais le sentiment de la puissance personnelle ne saurait suffire à créer un but dominateur, susceptible d'assurer l'eurythmie des sentiments, à cause de la fragilité de cette puissance.

La sexualité représente une donnée bien plus riche et profonde, et ce n'est pas sans raison que Freud s'y est arrêté. Mais comment s'expliquer l'heureux effet de la réduction des illusions qu'elle a créées, sinon parce qu'elle est elle-même maîtresse d'illusions. L'individu dont la conscience indistincte persiste à chercher le bonheur définitif dans l'assouvissement d'une passion charnelle et souvent monstrueuse se trouve libéré lorsqu'il connaît ce désir, précisément parce qu'il comprend qu'il s'était fourvoyé et qu'il errait dans une impasse.

Cependant, de même que l'amour de soi garde une place, mesurée, dans la hiérarchie des sentiments, la sexualité normale importe beaucoup au bonheur et à la santé mentale.

Il ne faut pas oublier, cependant, que chez l'homme, être social, l'acte sexuel n'est complet qu'avec son efflorescence affectueuse et morale, c'est-à-dire par la constitution d'une famille qui prépare les générations futures. Il ne faut pas oublier non plus que des êtres dévoués aux fins les plus élevées peuvent et souvent doivent se maintenir au-dessus de la sexualité, réalisant de la sorte une chasteté spirituelle, qu'il n'est donné qu'à fort peu d'atteindre. Il ne faut pas oublier, enfin, que l'ins-

tinct sexuel tyrannise surtout par l'imagination obsédante, si bien que la discipline que l'on tâchera de lui imposer devra se tempérer de beaucoup d'indulgence. Sans cette indulgence, la crainte ou le remords de la défaillance deviendraient les plus sûrs artisans de nombreuses rechutes, engendrant l'obsession imaginative, et par elle réamorcées. Ici, surtout, le salut doit être cherché dans la dérivation.

Les sentiments sociaux vont nous donner d'excellents moyens de bonheur et d'équilibre s'ils sont compris et pratiqués avec intelligence et générosité réelle. La substitution de la notion du bien de tous au bien particulier est extrêmement apaisante et tonique pour l'individu qui peut y trouver une application de son affectivité moins sûrement menacée d'échec que les passions de l'égoïsme. Et comme, ainsi que nous l'avons dit, l'homme est un être social, des instincts puissants le portent à se soumettre à la société, et à se rassurer et se réconforter à son interaction sympathique.

Combien de psychopathes, et notamment d'hypocondriaques obsédés, n'ont-ils pas été soulagés, lorsqu'ils ont pu l'atteindre, par le dévouement à autrui, qui constituait la plus directe manière de rompre avec la schizoïdie menaçante ? Quant au rôle des sentiments sociaux dans l'éducation, il serait oiseux d'en parler plus longuement, une des parts les plus importantes de la direction du développement mental de l'enfant consistant à les nourrir et à les régulariser.

Leur régularisation et leur modération ne sont pas du reste moins importantes que leur culture, car le sentiment social, dévié ou perverti (et très facilement il le devient) conduit vite à des passions violentes et destructrices de l'ordre intérieur aussi bien que de l'extérieur.

Tout sentiment social n'est pas d'amour et la haine est contagieuse. L'esprit de clan porte à la colère et aux passions hostiles.

L'ambition et l'orgueil, ces curieux composés d'altruisme et d'égoïsme, aboutissent rapidement à des catastrophes mentales et sociales.

Encore ici, nous devons calmer, redresser, épurer.

Du reste, le sentiment social, même de bonne venue, ne saurait assurer dans l'équilibre mental le rôle suprême que des disciples de Durkheim seraient tentés de lui donner. Démos ne peut pas être divinisé; ses imperfections sont trop patentes; et la soumission totale des individus à l'idole sociale enlèverait le libre jeu des plus hautes aspirations de leur esprit.

D'ailleurs l'inquiétude humaine ne saurait trouver la loi définitive de son apaisement dans la substitution, à l'égoïsme personnel, d'un égoïsme collectif, encore trop précaire pour devenir vraiment sacré. Sans doute, est-ce un réconfort, et comme un encouragement pour l'individu, de noyer sa misère dans le milieu social qui le dépasse de beaucoup en étendue comme en durée, et peut lui donner comme une illusion de l'infini. Mais la pénétration de la pensée crève aussi cette illusion et ne laisse du dieu social qu'un fantôme décoloré. Cependant on trouve ici comme une étape nécessaire vers la véritable solution du problème.

L'étape esthétique est une des meilleures, sans doute, lorsqu'elle est bien mise à profit, pour une bonne sublimation des sentiments.

Les joies de l'art et la contemplation des harmonies atteintes ou rencontrées, ou bien encore devinées ou rêvées, donne à l'affectivité des satisfactions exquises qui l'affinent en la calmant.

Les tendances ne s'évanouissent pas en perdant leur impulsive brutalité, mais elles se transforment de telle sorte qu'elles ne s'anéantissent pas, en brisant tout, dans une ruée sauvage, ou ne se dessèchent pas, déterminant un appauvrissement général du psychisme, comme il arrive qu'elles le fassent lorsqu'elles sont simplement refoulées pour des raisons de l'ordre éthique.

En effet, leur assouvissement brutal se trouve ici remplacé par une discipline librement consentie dans le but de la transformation du plaisir en une jouissance supérieure. Et cette jouissance supérieure l'emporte en pratique pour nombre de raisons. Les unes, pour être négatives, n'en sont pas moins fortes, car la jouissance artistique, plus facilement partagée, n'induit pas, précisément, dans les luttes et les conflits qu'engendre le désir de la satisfaction brute.

A ce titre, l'art est un complément nécessaire de la société. Il aide l'individu à se soumettre aux limitations qu'elle lui impose, en les lui rendant parfois aimables, ou bien en donnant tout au moins la clé des compensations indispensables. D'autre part, la tendance qui s'esthétise est plus facilement modérée, mieux équilibrée, n'aboutissant pas aux assouvissements pléthoriques, excessifs, qui dépassent la mesure. Maîtresse d'eurythmie, elle est donc aussi maîtresse d'équilibre physique et mental. Enfin, elle se dégage du tourbillon obscur de la passion, qui s'éteint au gouffre de l'épuisement pour renaître dans l'ardent jaillissement du désir. Elle aboutit, en effet, à l'attitude contemplative qui joint le repos à l'activité dans des minutes si pleines et heureuses qu'elles contiennent, plus ou moins fruste, le sentiment de l'éternité. Ici, le temps hésite et l'égoïsme défaille, l'ennui lui-même semble définitivement vaincu. Il n'est que dans l'ordre mystique où nous trouverons béatitude plus complète. Néanmoins, déjà, par l'efflorescence de l'acte dans le repos du bonheur calme, nous aboutissons à des sommets de la vie mentale, dont l'action bienfaisante, à la fois sédative et tonique, se répand sur toute l'économie de l'activité psychorganique.

Mais l'esthétisme ne saurait être le but dernier sans tomber dans le mensonge et l'affectation. Alors la sincérité prend sa revanche par la soif de vérité qu'elle inspire dans le déséquilibre nouveau. Et c'est le désir

de connaissance que nous devons maintenant examiner comme norme de l'orthopsychie.

Cette régulation de l'activité mentale au moyen de la connaissance intellectuelle est recherchée par les scientistes, qui veulent réduire, d'autre part, toute science à la physique. Nous pensons avoir montré, par ailleurs, que cette dernière partie de leur conception est erronée.

Cette erreur entache l'ensemble de leur système, et dessèche les fruits qu'il paraît porter, surtout dans l'ordre moral. C'est ici que le matérialisme exerce ses ravages les plus profonds. Il aboutit normalement à deux impasses, l'utilitarisme et le pessimisme, profondément démoralisants et décourageants, incapables de fonder, à ce double titre, une direction morale ou éducative, une hygiène mentale, une psychothérapie. Aussi bien ses partisans actuels demandent-ils au sociologisme de leur fournir dans cet ordre le couronnement qui lui manque.

Et nous retombons dans la critique, qui vient d'être faite, de la sociologie comme norme suprême de l'orthopsychie. Il faut ajouter que la sociologie des matérialistes est particulièrement peu convaincante, car les sacrifices demandés à l'individu ne sauraient l'être au nom d'une « duperie » qui serait supérieure encore, dans cette hypothèse, à celle que Schopenhauer prête à l'instinct sexuel.

Sans doute le sentiment intellectuel a-t-il quelque chose à voir — et beaucoup — dans la recherche de la norme de l'esprit.

Nous ne pouvons rien faire, nous l'avons dit, sans la sincérité qui rencontre l'amour du vrai dans le plan moral. Et l'on ne saurait méconnaître, d'autre part, les vertus apaisantes et tonifiantes de l'étude désintéressée et bien réglée dans l'équilibre de l'existence. Telle vie de savant, où l'ambition a cédé la place à l'amour calme de la recherche, est un modèle de sagesse

et de bienfaisance qui se retourne en bonheur et santé mentale sur celui qui sut la développer. Seulement, dans ces cas, l'on s'aperçoit, — quelles que fussent, d'ailleurs, les théories de celui qui pratiqua telle existence, — que la vérité cherchée faisait partie d'un ensemble, plus ou moins exactement perçu, mais certainement vécu, de telle sorte que la personne morale toute entière y trouvait son épanouissement.

Ce n'est donc pas dans les sciences physiques, — ni dans toute science conçue selon ce type, — que l'on pourrait chercher la vérité totale qui régit l'équilibre des esprits. Ces sciences, nous l'avons vu, se rapportent aux relations extérieures des monades matérielles, et peuvent donner seulement l'art de diriger la matière.

L'art de développer et de défendre l'équilibre mental doit demander d'autres connaissances, celles qui pénètrent, par intuition directe, par raisonnement ou par analogie, dans le sein même des êtres et de l'Être.

Elles demandent une philosophie, une religion et une mystique. Chercher dans l'équilibre d'une mystique le couronnement de celui de toute la vie affective, et, à vrai dire, de toute la vie de l'esprit, voilà qui va, sans doute, contre des habitudes généralement répandues encore en ce jour.

Si, cependant, elles le sont, c'est à cause d'une critique systématique de toute mystique, faite à l'époque précédente, et dont il est facile maintenant de constater la fausseté.

Pour nous en tenir aux ouvrages de psychologie, les travaux de Ribot, par exemple, assimilent fréquemment les états mystiques à certains troubles mentaux, comme si leur identité se trouvait démontrée. De nombreux psychologues dont nous fûmes jadis, ont plus ou moins implicitement admis de telles idées, alors presque classiques, sans les soumettre à l'examen qui leur fait perdre toute valeur. S'il existe une mystique pathologique, il existe aussi, sans doute, une esthétique patho-

logique. Cela veut-il signifier que toute esthétique soit anormale ? Certes non, car les joies de l'art, comme nous l'avons vu, sont parmi les plus capables de contribuer à la régulation de l'équilibre organo-psychique, à la condition d'être bien menées.

Mais tout groupe de sentiments important de la vie mentale normale a forcément sa correspondance dans la vie mentale pathologique. Il en est ainsi pour l'amour sexuel dont l'érotisme morbide n'est qu'une déformation. Il en est ainsi pour le sentiment familial. Il en est de même pour les sentiments religieux et mystique, dont la constance et la puissance dans l'âme humaine normale entraînent forcément des répercussions dans l'ordre pathologique, lorsque l'équilibre psychorganique est dérangé, sans que l'on puisse tirer de cela d'autre conclusion, que de constater l'importance de telles aspirations dans la psychologie générale.

L'école de Durkheim a bien montré la valeur du sentiment religieux qui, loin d'être un accident pathologique, répond à de si profondes données de la psychologie normale qu'il resserre le lien social dont on peut se demander s'il aurait existé sans lui. Cette école, à son tour, s'est trompée en préconisant une explication uniquement sociale du fait religieux. Elle n'a surtout pas compris sa partie mystique. Car celle-ci dépasse, comme il résulte de considérations précédentes, toute contingence d'un tel ordre et de tout ordre limité.

Cependant, certains sociologues philosophes, accordant la valeur normale et considérable des sentiments mystiques et religieux dans le passé, la leur refuseraient dans le présent. Ils seraient en correspondance avec des conceptions prélogiques, actuellement désuètes, et n'auraient d'autres significations que de vestiges du passé évoqués dans certaines situations anormales. Cependant cette doctrine ne tient pas un compte suffisant des constantes de l'esprit humain. Un sentiment aussi fort, aussi foncier, aussi tenace que le sentiment

mystique ne saurait disparaître ainsi de la mentalité normale.

Tout au plus pourrait-on admettre que les nouvelles tendances de la pensée intellectuelle lui imposent des modes nouveaux.

Or, il est facile de voir que ces aspirations existent chez les scientistes qui leur ont principalement déclaré la guerre.

On retrouve sans peine, chez eux, leur application aux sciences physiques, « la nouvelle idole », qui paraît, du reste, particulièrement peu désignée pour recevoir ces hommages (nous avons dit plus haut pourquoi). Mais il est bien évident, à la réflexion, qu'il y a toujours place pour une mystique dans toute conception philosophique un peu conséquente avec elle-même. Quoi que l'on pense, par ailleurs, il faut bien reconnaître que nous sentons notre limitation dans l'espace, le temps et la puissance, et que nous avons, en même temps, la certitude d'une existence illimitée qui nous domine.

Il ne peut en être autrement, sous peine d'imaginer des limites à toute existence, qui seraient elles-mêmes hors de toute existence, c'est-à-dire qui ne seraient pas. Une telle absurdité nous arrête forcément.

Dans la conception des monistes, par exemple, la légitimité du sentiment mystique devrait être reconnue comme l'aspiration de l'être partiel vers l'être total ; dans celle des relativistes, sa tendance vers l'ensemble des relations, qui constitue bien une sorte d'absolu ; dans celle des pluralistes, son attraction vers cet innombrable dont le nombre serait sorti ; dans celle des évolutionnistes, vers l'avenir où le passé nous pousserait. Car le sort de ceux qui connaissent la nécessité de la mort et la faiblesse de leur pouvoir serait intolérable si leurs instincts, vaincus d'avance, ne s'attachaient qu'à leur propre conservation et développement, ou aux développements et conservations d'une société, d'une espèce, comme eux précaires. Le sentiment mystique

les rattache à ce qui n'admet nulle borne hors de soi-même, et parfait en soi tout le positif. A ce titre, il est le seul qui puisse vraiment faire accepter la mort et tolérer une existence de toute part bornée, mais pénétrée du sens de l'infini. Toutes les joies, qui sont expansion, en quelque mesure en participent.

Mais c'est bien là qu'est aussi le danger, car une mystique mal dirigée peut précipiter l'individu sous la domination d'un symbole inférieur, qui livre son existence à la passion, et son esprit à la subduction mentale, normale, puis pathologique, dont nous avons vu les aboutissants.

Pour que l'autoduction subsiste, il faut que la mystique puisse laisser en sa place chaque objet, noble ou vil, y compris soi-même, en dirigeant ses aspirations vers l'Être transcendant qui seul peut être adoré sans danger, car il est faux et dangereux de donner à toute autre existence une valeur infinie.

Nous aboutissons donc à préconiser l'attitude mystique dont la tradition religieuse nous a donné le principe. Et cette attitude s'accorde particulièrement bien avec une conception philosophique dont nous espérons que le présent ouvrage aura contribué à démontrer la justesse.

Cet universalisme permet à la mystique de coexister avec la physique, en un jeu tout à la fois indépendant et harmonisé. Il synthétise et concilie, de la sorte, les plus modernes et les plus antiques des orientations. La notion de l'existence nécessaire de l'Être Fondamental et Suprême, abîme et rayonnement de félicité, éternel accord avec soi-même et source d'ineffable harmonie, ordonne sentimentalement tout objet, et permet de garder la mesure en toute attraction ou répulsion particulière, que tempère dès lors la contemplation de l'Illimité.

Mais le sentiment mystique lui-même a besoin de quelque mesure, car il n'est pas que par son objet, et

le sujet qui l'éprouve peut subir toutes les erreurs et défaillances de la nature humaine. De là viennent la mystique erronée, la mystique anormale, la mystique morbide, déviations de la mystique normale, véritable et saine.

C'est ici qu'il faut nous souvenir encore de la donnée sociale que l'on ne saurait oublier sans dommage.

La religion, cette mystique sociale, est la nécessaire régulation de la mystique individuelle, qui la nourrit, mais qu'elle encadre.

Le sentiment religieux à son tour, précisément par l'exagération de son facteur social, peut tomber dans les égarements du fanatisme ou du scrupule morbide. Un judicieux rappel de la notion certaine de l'humaine faiblesse et de l'Infinie Bonté nous montrera la voie de la sagesse et de l'équilibre dans une prudente indulgence.

Dès lors, nous pourrons accueillir sans danger, chacun en leur place, et dans leurs bornes naturelles, le sentiment intellectuel, le sentiment esthétique, le sentiment social, l'amour sexuel et même l'égoïsme bien compris, qui ne risqueront plus d'être appelés à la première place, et de bouleverser, par la suite, tout l'édifice spirituel.

L'orthopsychie de l'intelligence comporte comme manœuvres essentielles un éclaircissement et une régulation : l'éclaircissement des notions confuses et la régulation de l'imagination.

L'éclaircissement de la conscience indistincte est pratiqué depuis une très haute antiquité sous la forme de l'examen de conscience. Il a pris surtout, sous cette forme, une valeur morale et religieuse.

A l'époque moderne, la psychanalyse de Freud, tout en le déviant de façon systématique, et, à notre avis, outrancière et erronnée, lui a donné une valeur psychothérapique et même médicale qu'il nous importe de retenir.

L'investigation psychologique ne s'adresse évidemment pas à l'inconscient proprement dit, ni au subconscient tel que nous l'avons défini, mais bien à la conscience indistincte, que trouble souvent le subconscient, ou dont les troubles réagissent dans ces sphères associées.

L'investigation psychologique transforme le sentiment diffus en notion distincte, actualise le souvenir oublié, de toutes façons produit un état de claire conscience avec ce qui se dissimulait, quelque temps auparavant, dans la pénombre et le clair-obscur. Il en résulte des faits très intéressants pour la culture morale autant que pour l'hygiène mentale, car beaucoup de fantômes et de monstres moraux ne supportent pas la pleine lumière : ils sont réduits dès qu'ils viennent au jour.

De là vient la très grande valeur de ce temps de l'orthopsychie qu'est l'investigation psychologique, maîtresse à la fois de progrès moral et de bonne hygiène de l'esprit.

La régulation de l'imagination est d'autant plus nécessaire que l'imagination est indispensable à l'exercice de la connaissance, si elle risque de le pervertir. Il faudra donc apprendre au sujet à se servir de son imagination, sans se laisser asservir par elle.

Nous trouvons ici la justification d'une part importante de la méthode psychothérapique de Coué, qui consiste, en principe, à diriger l'imagination dans le sens, favorable, d'un optimisme systématique, pour entraîner par elle un redressement de toute la vie mentale et peut-être même organique. Mais il faut éviter ici le danger d'une hébétude dans l'optimisme excessif, qui donnerait comme réalisée une félicité qui n'est point de ce monde, et amènerait, par là même, de fâcheuses désadaptations dans l'ordre moral et matériel.

Il faut retenir de la méthode Coué que l'on doit diriger son imagination, la cultiver systématiquement dans le sens de ce que l'on veut obtenir, sans perdre

jamais sur elle cette direction dont l'échec nous vouerait aux extravagances du délire.

Il est très important de régler et de savoir diriger la rêverie qui forme une part capitale de notre vie mentale. Sans les jeux de l'imagination, nous serions réduits à l'intuition brute, à l'expérience immédiate qui nous enfermerait dans des notions confuses. Psychologiquement, l'hypothèse précède non seulement l'expérimentation, mais encore les longues chaînes de la déduction, dont elle cherche à tâtons les chemins. A vrai dire, expérimentation et déduction viennent comme vérification du supposé. La supposition imaginative est donc la préface nécessaire à toute connaissance médiate. Et, d'autre part, la supposition idéative déréglée crée le délire de supposition auquel se réduisent, nous l'avons vu, les formes interprétatives des psychoses. Enfin, l'objectivation imaginative, indispensable à la perception vraie, dévie facilement dans l'hallucination.

Entre ces deux bornes pathologiques se joue l'illusion. Il faut donc cultiver la direction volontaire de la rêverie, maîtresse d'erreur et de vérité, qui fait fleurir l'art, la science et la philosophie au bord des précipices de l'erreur.

Toutes ces précautions prises, nous pourrons aborder l'orthopsychie de la volonté, sans laquelle l'on ne saurait faire grande besogne durable. L'orthopsychie de la volonté se manifeste essentiellement comme éducation et rééducation, soumettant les habitudes et les instincts à la spontanéité mentale, corrigée par la réflexion. Sous sa forme éducative, elle est une part capitale de l'œuvre du pédagogue, et, sous sa forme rééducative, elle couronne l'œuvre du médecin psychothérapeute. Il n'est pas sans elle de direction morale assurée, non plus que d'hygiène mentale efficace.

Il est vrai que l'on a pu critiquer la valeur des manœuvres de rééducation mentale pour la cure des neu-

rasthénies, de la psychose obsessive, et de divers troubles psychopathiques et organopathiques. L'on a dit que ces manœuvres, appelant l'attention sur les déviations à redresser, les ancraient davantage par l'effet de la suggestion, c'est-à-dire de l'imagination maîtrisante. Il n'en est rien si l'on sait chasser le mal en appliquant le remède, c'est-à-dire éviter de faire de la rééducation un but en soi, mais tenir toujours l'esprit du sujet fixé sur le but que l'on doit atteindre et non sur les difficultés qu'il faut surmonter.

Enfin l'on n'oubliera pas, surtout en matière éducative, que la maîtrise de l'individu sur ses instincts et ses habitudes ne doit être qu'un moyen pour la recherche de réalisations plus hautes. Sans quoi l'on aboutirait à diviniser la personne humaine, et par là même à la transformer en un monstre d'orgueil, capable de porter à la fois les germes du néronisme social et ceux de la paranoïa délirante. Mais, se reportant à la hiérarchie des sentiments que nous avons envisagée, c'est dans une religion bien comprise que l'on pourra trouver à la fois le couronnement de l'orthopsychie, la règle suprême de l'action morale, et celle de la santé mentale, en même temps, sans doute, que le secret du bonheur.

TABLE DES MATIÈRES

MAURICE MIGNARD (1881-1926) v
Publications de M. MIGNARD ix

I. — Recherche d'une base pour la psychologie pathologique 1
II. — Les obsessions et l'unité mentale 12
III. — L'emprise organo-psychique dans la crise épileptique, l'impulsion et les troubles psycho-moteurs 24
IV. — Les hallucinations verbales et la subduction mentale morbide 32
V. — Les hallucinations visuelles proprement dites et la subduction mentale 39
VI. — Les hallucinations viscérales, gustatives, olfactives et la subduction mentale 47
VII. — Les hallucinations psychiques ou pseudo-hallucinations et la subduction mentale morbide 51
VIII. — La subduction mentale morbide dans la manie, la mélancolie, la confusion mentale. 55
IX. — Les délires, réactions psychopathiques secondaires 62
X. — La schizoïdie, la schizophrénie, les pseudo-démences, réactions psychopathiques secondaires 71
XI. — Les démences vraies, réactions psychopathiques secondaires 77
XII. — L'arriération mentale et le déséquilibre mental, réactions psychopathiques secondaires 84

XIII. — La réaction de l'unité mentale dans les états d'arriération et les états de perversion instinctive 89
XIV. — La réaction de l'unité mentale à l'impulsion épileptique et l'obsession psychasthénique. 105
XV. — La réaction de l'unité mentale dans les psychonévroses et la psychasthénie 117
XVI. — De quelques fictions psychologiques. L'élément fantôme et les fausses dissociations. 129
XVII. — L'emprise organo-psychique et les états d'aliénation mentale..... 148
XVIII. — La conscience distincte et la conscience indistincte..... 168
XIX. — La conscience actuelle et la conscience virtuelle. La mémoire..... 190
XX. — Spontanéité et objectivité 206
XXI. — La monade psychique. I. Unité. Conscience 228
XXII. — La monade psychique. II. Affectivité. Spontanéité 247
XXIII. — L'organisme matériel 259
XXIV. — Considérations théoriques. La monade psychique et la spontanéité mentale 275
XXV. — Conséquences pratiques. L'orthopsychie... 293

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. — 2-1928.

COUNTWAY LIBRARY
HC 2JXQ N

t. 1341
L'unite psychique et les troubl1928
Countway Library BAK7608
3 2044 045 299 021

E. STECHERT & Co
ALFRED HAFNER)
NEW YORK

t. 1341
L'unite psychique et les troubl1928
Countway Library
BAK7608
3 2044 045 299 021